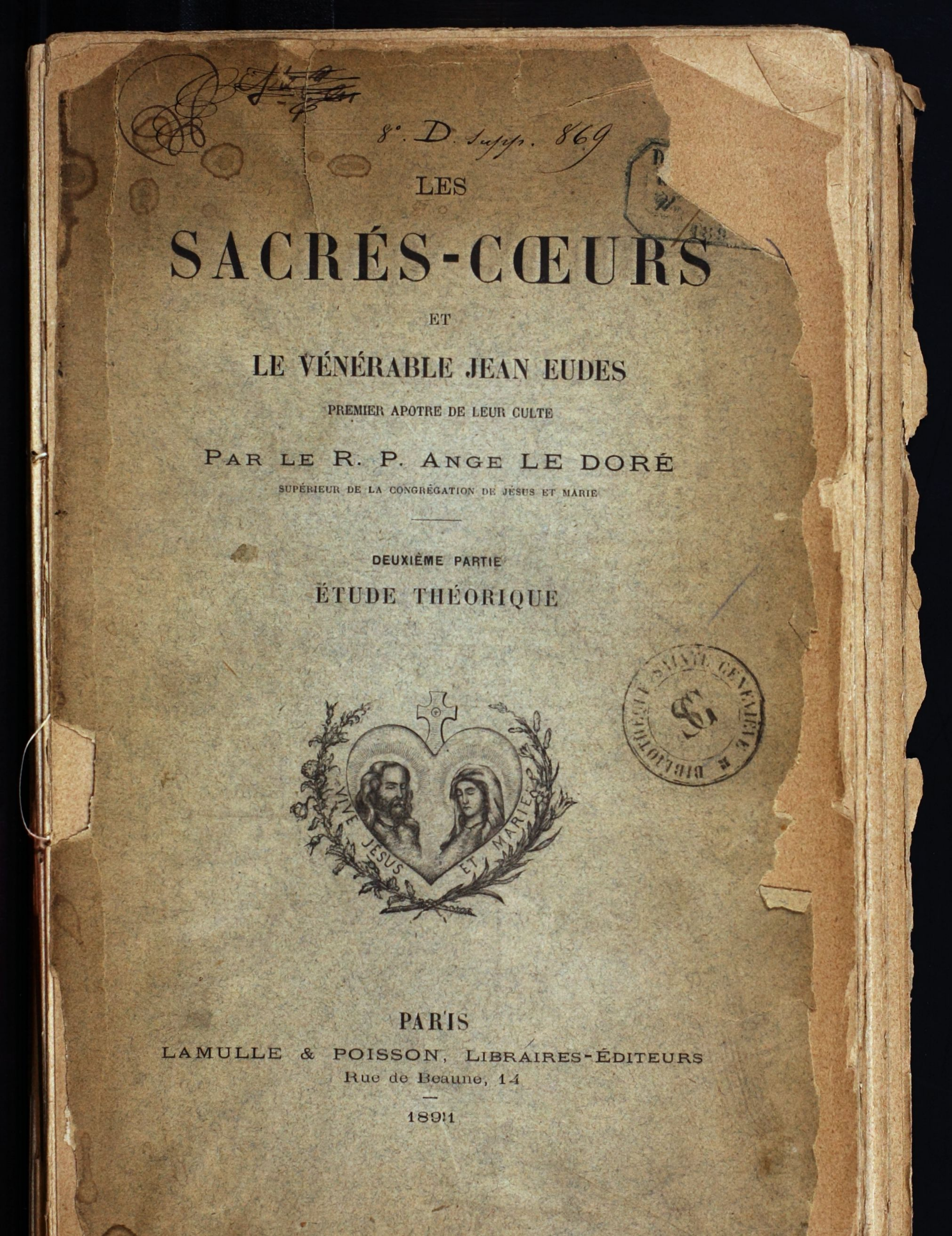


LES SACRÉS-CŒURS ET LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES

PREMIER APOTRE DE LEUR CULTE

PAR LE R. P. ANGE LE DORÉ
SUPÉRIEUR DE LA CONGRÉGATION DE JÉSUS ET MARIE

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE THÉORIQUE

PARIS
LAMULLE & POISSON, LIBRAIRES-ÉDITEURS
Rue de Beaune, 14
1891



LES

SACRÉS-CŒURS

ET

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES

PREMIER APÔTRE DE LEUR CULTE

NATURE DE SA DÉVOTION

Les Vertus du V. P. Eudes, par le R. P. A. Le Doré, supérieur général de la Congrégation de Jésus et Marie. Un vol. in-8. — Chez Lethielleux, 23, rue Cassette, **5** fr., *franco*.

Les Cœurs Sacrés de Jésus et de Marie, *règle et vie de nos Cœurs, d'après la doctrine du V. P. Eudes,* par le P. J. Dauphin, Eudiste. Un vol. in-12. — Chez Haton, éditeur, 35, rue Bonaparte, **3** fr., *franco.*

Les Origines de N.-D. de Charité, *ou son histoire depuis sa fondation jusqu'à la Révolution,* par le P. J.-M. Ory. Un vol. gr. in-8, orné de plusieurs gravures. — Chez l'auteur, 6, rue Camille-Mouquet, à Charenton (Seine). Prix net : **5** fr.; **6** fr. *franco.*

Un Poète apôtre ou **le R. P. Léon Barbey d'Aurevilly,** *missionnaire Eudiste,* par le P. J. Dauphin. Deux beaux vol. in-12, avec portraits. — Chez Delhomme et Briguet, Paris, 13, rue de l'Abbaye, et Lyon, 3, rue de l'Archevêché. Prix : *franco,* **6** fr. — On vend séparément : *Vie du R. P. Léon d'Aurevilly,* **3** fr. **50**; *Choix de ses Poésies,* **3** fr. **50.**

Les RR. PP. Blanchard et Loüis, *restaurateurs de la Congrégation de Jésus et Marie,* avec une introduction sur l'*Histoire des Eudistes dans le diocèse de Rennes avant la Révolution.* — Un beau vol. in-12, avec portraits. Prix : *franco,* **3** fr.

La Revue du Saint-Cœur de Marie. Bulletin mensuel destiné aux amis du V. P. Eudes, se publie à Abbeville (Somme), 7, rue des Cordeliers. — Prix de l'abonnement : **3** fr. **50** pour l'étranger; **3** fr. pour la France; **2** fr. **50** pour les Tertiaires du Saint-Cœur de Marie.

LES

SACRÉS-CŒURS

ET

LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES

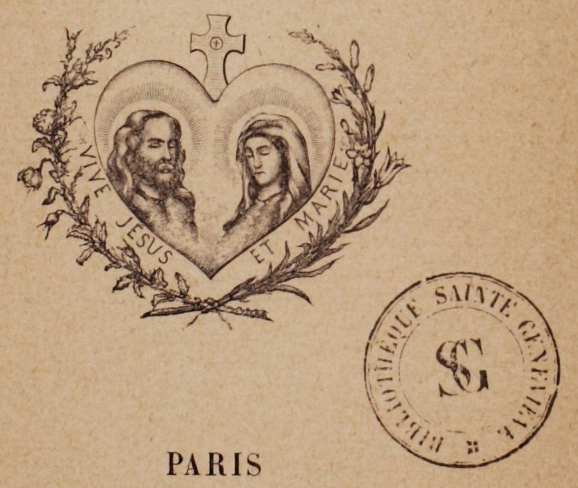
PREMIER APOTRE DE LEUR CULTE

PAR LE R. P. ANGE LE DORÉ

SUPÉRIEUR DE LA CONGRÉGATION DE JÉSUS ET MARIE

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE THÉORIQUE



PARIS

LAMULLE & POISSON, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Rue de Beaune, 14

1891

IMPRIMATUR.

Rennes, 20 Juillet 1891.

J.-M. RICHARD, *vic. gén.*

AVANT-PROPOS

Dans cette partie de notre travail, nous n'avons pas plus à donner un traité complet de la dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, que nous n'avons eu jusqu'ici à en faire l'histoire générale. Notre cadre est plus restreint : seule l'action personnelle du V. P. Eudes fait l'objet de notre étude. Nous avons suivi l'apôtre dans l'institution et la propagation du culte des Sacrés-Cœurs; il nous reste à demander au théologien quelle est la nature et l'esprit de sa dévotion.

Deux motifs nous ont déterminé à ajouter cette partie théorique au récit de son apostolat.

Tout d'abord, nous désirons mettre plus en lumière la beauté de sa doctrine. Elle est trop peu connue, et cependant elle mérite de l'être. Un très petit nombre de fidèles ont eu le moyen de l'étudier; car le livre du *Cœur admirable* n'a eu que deux éditions, 1682 et 1834; les exemplaires en sont devenus très rares, et la grosseur des volumes et leur style vieilli ne sont pas faits pour attirer beaucoup de lecteurs. Nous en avons donné précédemment une analyse assez étendue; ce résumé aura permis d'en apprécier en partie la valeur. Nous voudrions main-

tenant en approfondir la doctrine, et contribuer par là au progrès de la dévotion des Sacrés-Cœurs et à la gloire de son premier apôtre.

Cette doctrine est forte, en même temps qu'elle est empreinte d'un esprit tout surnaturel. Le V. P. Eudes savait qu'une dévotion n'est pas un sentiment. Si l'amour est le fond du culte des Sacrés-Cœurs, cet amour ne doit pas être aveugle. Il n'est pas fait de cette émotion plus ou moins sensible, de cette piété d'imagination, qui parfois donne le change à des âmes qui se croient chrétiennes. La connaissance est la base de cet amour, comme le Verbe est le principe de l'Esprit-Saint. La dévotion des Sacrés-Cœurs n'est pas faite seulement pour des personnes impressionnables, pour des esprits superficiels. Les sentiments dont elle se nourrit doivent être le fruit d'une connaissance sérieuse et de convictions profondes. Aussi, le V. P. Eudes cherche-t-il à éclairer, autant qu'à toucher; il veut de la tendresse, mais il veut en même temps de la force et du dévouement, et c'est pour cela qu'il étudie, dans les Sacrés-Cœurs, avec leurs côtés aimables, tout ce qui appartient à leurs perfections et à leur excellence. Le Cœur de Marie est celui de la plus ravissante des Vierges, de la plus tendre des Mères; le Cœur de Jésus est celui de l'ami le plus dévoué et le plus affectueux, mais ces deux cœurs sont les Cœurs de la Mère et du Fils de Dieu[1]. Le V. P. Eudes chantera donc et leur gloire et leur amour, et bien qu'il soit le premier à les étudier en théologien, il en parlera en maître.

1. *C. adm.*, Dédic. III.

Une autre raison nous a forcé de donner à notre travail une forme apologétique. De son vivant, la doctrine du V. P. Eudes a soulevé contre elle de véritables tempêtes : les Jansénistes l'ont attaquée avec rage, et pour mieux réussir, ils ne se sont pas fait faute de l'altérer et de calomnier son apôtre. Les dictionnaires de Feller et de Moréri en ont gardé des traces ; et nous en avons rencontré dans d'autres ouvrages qui auraient dû, ce semble, être à l'abri de pareilles méprises.

Même de nos jours, des auteurs estimables, comme Mgr Bougaud, les RR. PP. Hausherr et Letierce, nous l'avons dit, refusent d'accepter le V. P. Eudes parmi les apôtres du Sacré-Cœur de Jésus, parce qu'ils prétendent que sa dévotion n'est ni celle de l'Église, ni surtout celle que la Bienheureuse Marguerite-Marie a reçu la mission d'établir et de propager.

Les Jansénistes ont faussé les enseignements du V. P. Eudes, ces derniers écrivains ne les ont pas compris.

En exposant la doctrine du V. P. Eudes, nous espérons la justifier, et répondre à la fois aux uns et aux autres. Le propre de la vérité, comme de la lumière, est de dissiper les ténèbres.

Nous croyons être dans le vrai, en établissant, à l'encontre de ces écrivains, que la dévotion du V. P. Eudes au Sacré-Cœur de Jésus, ainsi qu'au Cœur admirable de Marie, est bien celle que l'Église catholique propose à tous les fidèles. L'objet, le but, la fin, les actes, tout ce qui constitue l'essence d'une dévotion, se retrouve

le même dans le culte prêché par notre apôtre et dans celui qu'a révélé la Vierge de Paray. Les nuances qu'on découvre sont purement accidentelles ; et elles viennent du point de vue différent où chacun des deux s'est placé pour envisager les Sacrés-Cœurs, suivant l'attrait de sa piété ou selon les besoins des circonstances.

L'esprit et l'amour du V. P. Eudes ont aperçu dans ces Cœurs Sacrés des beautés et des grandeurs, qui ont moins vivement frappé les regards d'autres apologistes. Sa plume nous a laissé une théorie peut-être plus complète et plus haute, que celle d'un certain nombre d'écrivains, surtout en ce qui concerne le culte du Cœur de la Mère admirable. Du moins, rarement les horizons ont été plus vastes, et l'analyse plus profonde. Par suite, les sentiments qui s'épanchent de son âme émue, ont des accents que nous ne retrouvons pas ailleurs. Sa piété lui suggère des actes et des pratiques qui forcément ont aussi un cachet à part, et qui présentent une très grande variété. Si donc nous nous proposons d'établir que le V. P. Eudes ne se sépare pas des sentiments de l'Église par ce qu'il y a d'essentiel dans la dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie ; si nous espérons montrer qu'il embrasse souvent plus, et qu'il ne pénètre pas moins avant que les autres apôtres et les autres apologistes dans les mystères de ce culte béni, nous nous efforcerons aussi de faire ressortir ce qui lui appartient en propre ; et nous espérons arriver à cette conclusion, que la dévotion instituée par le V. P. Eudes est bien la dévotion catholique aux Sacrés-Cœurs, mais avec des vues et un

esprit qui lui sont personnels. Pour établir cette vérité, nous n'avons pas à faire une thèse *a priori :* nous n'avons qu'à exposer sa doctrine et à compulser ses ouvrages. Or, si nous voulons savoir ce que le V. P. Eudes propose à notre culte, sous les noms des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, il nous faut l'interroger, non pas aux débuts de son apostolat, en 1641, mais dans les dix dernières années de sa vie. Seuls les documents de cette époque peuvent nous donner une réponse exacte et complète.

Nous avons vu, en effet, que sa dévotion, comme toutes les œuvres de Dieu ici-bas, n'a cessé de grandir, à partir de 1641 : elle a progressé, elle a eu ses développements successifs. Ce n'est que vers 1670 qu'elle est parvenue à son épanouissement complet. C'est donc à ce moment de son histoire que nous devons nous placer, si nous voulons la comprendre dans sa perfection. Ce sont les documents de cette époque que nous avons à consulter. Or, les principaux sont les offices de 1672, l'ouvrage du *Cœur admirable*, et la circulaire annonçant l'établissement de la fête du Sacré-Cœur de Jésus. C'est là que le V. P. Eudes expose sa théorie avec le plus de précision. Des aspects même presque entièrement nouveaux sont mis en lumière ; et quiconque laisserait de côté le 12e livre du *Cœur admirable,* et l'office du 20 octobre, serait dans l'impossibilité de comprendre sa dévotion. C'est pour n'avoir pas assez tenu compte des faits, c'est pour avoir confondu les temps, c'est pour s'être borné à étudier sa dévotion à son origine ou dans ses premiers progrès, que plusieurs écri-

vains ne l'ont pas saisie, et ne l'ont pas appréciée dans toute son étendue et dans toute sa beauté.

C'est pour permettre au lecteur de se rendre compte des enseignements du V. P. Eudes, que nous avons transcrit dans leur entier, à la fin du volume précédent, les offices et les messes des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Quant au livre du *Cœur admirable,* nous n'avons pu en donner qu'une analyse incomplète. C'est à ces différentes sources que nous irons puiser, en laissant le V. P. Eudes lui-même nous exposer toute sa théorie.

Les décisions de la Sacrée Congrégation des Rites ont donné à ces documents une grande autorité au point de vue de l'orthodoxie. Les offices ont été formellement approuvés en 1861, et une sentence juridique de la Congrégation des Rites, en 1878, a prononcé le *Nihil obstat* sur le contenu du livre : *le Cœur admirable.* C'est donc avec une pleine sécurité que nous pourrons les consulter et en tirer la doctrine du V. P. Eudes.

Si, malgré ces approbations souveraines, quelques écrivains voulaient soulever des difficultés contre certaines expressions du V. P. Eudes, nous serions en droit de leur faire observer qu'il est le premier à avoir essayé d'exposer, d'après les règles de la science théologique, la nature, l'objet, la fin et les motifs du culte des Sacrés-Cœurs. Par suite, on ne peut pas attendre, et surtout on n'a pas le droit d'exiger que la matière soit traitée dans son livre avec toute la justesse de langage que d'autres théologiens ont pu apporter depuis. Ceux-ci, en effet, ont pu non seulement profiter de ses travaux; mais ils ont

été guidés par les décrets des Congrégations, et prémunis par les discussions soutenues contre des adversaires nombreux. Si donc quelques termes paraissaient ou moins exacts, ou obscurs, ou un peu ambigus aux yeux d'un censeur rigoureux et sévère, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner. Nous aurions le droit de rappeler les règles canoniques d'interprétation que doivent suivre les théologiens, quand, alors qu'une question n'a pas encore été discutée à fond, ils rencontrent dans les écrits des Pères quelques expressions de ce genre [1]. « C'est dans le livre du V. P. Eudes, » m'écrivait à cette occasion le R. P. Nilles, « et non dans les travaux plus récents, qu'il faut chercher l'explication des mots que l'on dit obscurs, comme le Cœur divin, le *Cor Jesu et Mariæ*, le *Te Adoramus*. Or, ajoutait le savant professeur, le texte du V. P. Eudes montre jusqu'à l'évidence qu'il entend et qu'il prend ces termes, conformément aux règles et aux vrais principes de la saine théologie., Il n'est donc pas permis d'en tirer une objection contre sa doctrine [2]. »

Comme le V. P. Eudes se proposait d'écrire plutôt un ouvrage de piété qu'un traité dogmatique, « il faudrait encore moins s'étonner, quand même on le trouverait quelquefois plus pieux qu'exact [3]. »

Enfin la justice, aussi bien que la charité, exigent que, dans un écrivain non suspect, la critique interprète favo-

1. *Non debet intentio verbis deservire, sed verba intentioni. Scientiæ veritatem jam de fonte magis quam de rivulis quærant. — Intelligentia dictorum ex causis assumatur dicendi*, C. Nilles, l. I, p. I, c. iii, § 3.
2. *Lettre du P. Nilles,* 3 juillet 1869.
3. Bossuet, *États d'oraison*, p. 299 et 357.

rablement tout ce qui est susceptible d'un sens orthodoxe[1].

Si nous faisons ces observations, ce n'est pas que l'ouvrage du V. P. Eudes ait besoin d'une indulgente interprétation. Tout y est exact, pieux et profond. Nous avons seulement voulu rappeler, à ceux que pourraient étonner les attaques de ses adversaires, une règle de critique qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Si l'on veut apprécier la doctrine du V. P. Eudes sur la dévotion aux Sacrés-Cœurs, il faut enfin se souvenir qu'il appartient à cette grande école de spiritualité qui régna en France pendant une partie du XVIIe siècle. Par suite, on doit s'attendre à rencontrer dans ses aperçus quelques-unes de ces vues mystiques, qui abondent dans les écrits du cardinal de Bérulle et de M. Olier. Néanmoins sa vie apostolique et son génie éminemment pratique lui ont permis de mettre ces matières relevées à la portée de tous. Même lorsqu'il parle du Cœur divin, ou de la vie de Jésus dans les âmes, il suffit de n'être pas entièrement étranger aux notions élémentaires de la vie spirituelle, pour suivre avec facilité la plupart de ses développements, et pour les goûter.

Afin de bien saisir la nature d'une vertu, trois choses, dit saint Thomas, sont nécessaires à connaître : l'objet, et dans cet objet le côté qui frappe plus spécialement l'âme et attire son regard; la fin que poursuit la volonté dans ses rapports avec l'objet; enfin l'acte par lequel cette vertu entre en exercice : *Sciendum est quod volens*

1. De Gallifet, *Dév. au S.-C. de Jésus,* 2e P., p. XLVIII.

perfecte definire virtutem aliquam, oportet quod tangat, materiam ejus propriam circa quam est, et finem ejus; quia habitus cognoscitur per actum et actus per objectum. Et ideo oportet tangere actum et ordinem ad objectum et finem[1].

Donc, pour comprendre la nature et l'esprit de la dévotion du V. P. Eudes aux Sacrés-Cœurs, il nous faut bien saisir :

1° Son objet, c'est-à-dire ce qu'il entend par ces Cœurs sacrés ;

2° Les beautés et les perfections qui, dans ces Divins Cœurs, ont attiré plus particulièrement son attention ;

3° La fin ou les motifs qui l'ont déterminé à se faire l'apôtre de leur culte ;

4° Enfin les actes par lesquels son âme se porte vers eux et s'efforce de leur exprimer la dévotion qu'il leur a vouée.

Tels sont les différents points que nous nous proposons d'examiner dans cette étude.

1. S. THOM., *Lectio* 1ª *Epist. ad Heb.* XI.

DEUXIÈME PARTIE

NATURE DE LA DÉVOTION DU V. P. EUDES
AUX SACRÉS-CŒURS

CHAPITRE I

Objet de la dévotion du V. P. Eudes aux Sacrés-Cœurs.

C'est aux personnes de Jésus et de Marie que se rapportent tous les actes de la dévotion aux Sacrés-Cœurs.

Seule, en effet, une personne peut recevoir des hommages; seule elle peut, à proprement parler, être l'objet dernier d'un culte. C'est Jésus que l'on adore sous le vocable de ses différents mystères; comme c'est Marie que l'Église célèbre dans les solennités de l'Immaculée-Conception, de la Nativité, du Saint-Rosaire et des Sept-Douleurs [1].

Le V. P. Eudes ne l'entend pas autrement quand il expose

1. *Honor adorationis propriè debetur hypostasi subsistenti* (S. Thom., 3 p., q. 25, a. 1.). La personne est l'objet que le P. Nix nomme *objectum naturale adœquatum sive generale,* c. 2, n. 1, p. 29 ; c. 6, 5, 2, p. 150.

sa théorie, quand il suggère les pratiques de sa dévotion. Partout dans ses ouvrages, et spécialement dans ses offices, ses prières remontent en dernier lieu à Jésus et à Marie. Parfois même, pour mieux indiquer jusqu'où pénètre son regard, il s'adresse immédiatement aux personnes, aussi bien qu'à leur Cœur. Il dit : *Beata es Maria... et Benedictum Cor tuum, ô Maria*[1]. En Jésus, c'est le Cœur, c'est aussi la personne qui aime : *Ego diligentes me diligo; Cor meum caritas est*[2]; nous chantons : *Jesu, Verbum Caro, rex Cordium,* et nous célébrons son Cœur : *O Cor, amore saucium, O te volo Cor flammeum*[3]. Dans son ouvrage du *Cœur admirable,* le V. P. Eudes s'adresse tantôt au Très Saint Cœur de Marie, tantôt à Marie elle-même; et les flammes de son amour s'élèvent jusqu'à Jésus, ou bien s'arrêtent à son aimable Cœur[4].

Toutefois, d'une façon plus habituelle et plus ordinaire, c'est le Cœur que notre Vénérable Apôtre salue et qu'il implore directement, car c'est le Cœur qui forme l'objet spécial de sa dévotion.

Si, en effet, la personne, à cause de son excellence, est toujours l'objet ultérieur de nos hommages, on peut ne pas l'envisager également dans tout ce qui la constitue. L'un ou l'autre de ses privilèges, de ses mystères, peut arrêter plus fixement l'attention, et devenir l'objet direct et immédiat du culte. On doit même dire, avec Suarez, que toute dévotion particulière doit se limiter à un objet déterminé[5]. A vrai dire, tout est adorable en Jésus, et tout est digne de véné-

1. 2e et 3e Ant. de Laudes : *Office du Très Saint Cœur de Marie.*
2. 3e et 4e Ant., 1res vêp.
3. 1res Vêp. et Mat. : hymne.
4. *C. adm.,* l. XII, ch. xx.
5. *Devotiones particulares limitatæ sunt ad certas materias* : Suarez, in 3 p. q. 25. Disp. 5. C'est l'*objectum materiale partiale sive speciale* du P. Nix, c. 2, s., 1, p. 30, — c. 6, s., 20, p. 150.

ration en Marie. Il n'est pas jusqu'à la plus petite partie de leur corps, jusqu'à une simple parole de leur bouche, ou jusqu'à l'acte le moins important de leur vie qui ne mérite le respect. Tout est divin dans le Fils, tout est saint dans la Mère, et cette considération générale suffit pour légitimer les honneurs que l'on doit rendre à tout ce qui appartient à l'un ou à l'autre. C'est elle qui nous permet de baigner de nos larmes les pieds de Jésus crucifié, comme de baiser avec amour et la plaie de son côté, et son front couronné d'épines. Il n'est pas un objet, ayant eu quelque rapport avec la personne du Sauveur, depuis sa crèche jusqu'aux parcelles de sa croix, qui ne mérite nos adorations [1]. Dans la même pensée, le V. P. Eudes se plaît à décrire en détail ce « *monde de merveilles* », qu'avec les Pères il trouve admirable dans la Bienheureuse Vierge [2], et il rapporte avec complaisance les honneurs rendus par l'Église, aux moindres choses qui ont appartenu à la très sainte Mère de Dieu, comme à sa ceinture, à son voile, à son anneau et jusqu'à « une petite *flotte* [3] de ses cheveux » conservée, dit-il, à Sainte-Marie Majeure à Rome [4].

Entre tous ces mystères, parmi tous ces privilèges, au premier rang des éléments divers qui, dans les personnes de Jésus et Marie, peuvent être l'objet d'un culte, la piété du V. P. Eudes a discerné leur Cœur sacré, et il en a fait l'objet spécial, l'objet prochain de sa dévotion : « Entre toutes les merveilles qui font la gloire de Marie, dit-il, en voici une qui passe toutes les autres, c'est le Cœur incomparable de cette sainte Reine : c'est ce qu'il y a de plus admirable en elle [5] ; et si l'Église, qui est toujours conduite par le Saint-

1. Franzelin, *De Verbo Incarn.*, n° 465.
2. *C. adm.*, l. I, ch. I et II.
3. Vieux mot synonyme de mèche.
4. *C. adm.*, l. I, ch. V.
5. *Ibid.*, l. I, ch. I.

Esprit, célèbre des fêtes en l'honneur d'une ceinture qu'elle a portée sur ses habits, de quelle manière devra-t-on célébrer les louanges de son très digne et très honorable Cœur[1] ? Qui trouvera mauvais que les enfants de cette Mère d'amour rendent des hommages particuliers à son Cœur maternel, et en fassent une fête spéciale avec la permission de la Sainte Église[2] ; car c'est le Cœur qui est l'objet de nos respects et de nos louanges, c'est lui qui doit être l'objet de la vénération de tous les chrétiens[3]. » « Le sujet de cette solennité, dit-il ailleurs, en parlant de la fête du Cœur de Marie, c'est le Saint Cœur de la Reine du Ciel et de la terre[4]. »

« C'est aussi le très aimable Cœur de Jésus, que nous avons des obligations infinies d'honorer et d'aimer, et dont nous devons célébrer la fête avec toutes les affections possibles[5]. »

C'est dans l'invitatoire, dit Benoît XIV[6], que l'Église propose en termes plus précis l'objet de ses fêtes : « *præsertim proponitur intentio Ecclesiæ* ». Or, dans l'office du Sacré-Cœur de Jésus, le V. P. Eudes nous fait dire : *Jesu Cor amantissimum venite adoremus, qui est amor et vita nostra.* Voilà bien la personne, objet dernier de notre culte : *Jesu, qui est amor et vita nostra ;* mais voilà aussi l'objet propre, direct : *Jesu Cor amantissimum.* Dans l'office du Saint Cœur de Marie nous disons : *Jesum in Corde Mariæ regnantem, venite adoremus.* C'est bien le Cœur de Marie qui nous est présenté, mais avec son plus beau titre de gloire : *Jesum in Corde Mariæ regnantem ;* comme à la Dé-

1. *C. adm.*, l. I, ch. v.
2. *Ibid.*, l. I, ch. III.
3. *Ibid.*, l. I, ch. v.
4. *Ibid.*, l. XI, médit. 2e.
5. *Ibid.*, l. XII, 2e médit.
6. *De Can. sanctorum,* IV, p. 2, c. 30, n. 21.

dicace, l'Église nous fait adorer Jésus dans son temple : *Domum Dei decet sanctitudo : sponsum ejus Christum adoremus in eâ.*

C'est donc le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie qui forment le terme prochain et immédiat, l'objet propre et spécial de la dévotion du V. P. Eudes. Le Cœur n'est pas sans doute séparé de la personne ; car ce qu'il prétend honorer, c'est un cœur vivant, c'est le Cœur de Jésus, c'est le Cœur de Marie tels qu'ils le possédaient pendant leur vie, et tels qu'ils le possèdent encore au ciel. Cependant c'est le Cœur que son culte vénère directement et non pas la personne.

Aussi les images que le V. P. Eudes présentait à la vénération des fidèles portaient seulement un cœur, orné des symboles caractéristiques de Jésus et de Marie. Ce n'était jamais l'image en pied de Jésus, laissant apercevoir son Cœur dans le côté entr'ouvert, non plus que le portrait de Marie, avec les traits d'un Cœur plus ou moins saillant sur la poitrine.

La Bienheureuse Marguerite représenta de la même manière, par l'inspiration de Notre-Seigneur, l'image du Sacré-Cœur de Jésus. C'est plus tard que les représentations si communes aujourd'hui ont été employées, pour répondre à une objection des jansénistes, et attester que l'objet du culte est le Cœur vivant de Jésus, et non pas un cœur séparé de sa personne. Cette manière que le Vénérable Eudes a d'envisager les choses est, pour une dévotion privée, la plus ordinaire et la plus convenable ; quand il s'agit d'une fête et d'un culte public, elle est la seule qui puisse être acceptée[1].

1. *Quod si de cultu publico ac festo S. Cordis Jesu sermo sit, statuendum est omnino, cultum directe ferri debere in Cor : totum vero Christum indirectè coli in hoc suo Corde.* Nilles, l. I, p. II, c. 3, § 4. Marquez, *Defensio cultus S. Cordis Jesu,* l. I, prop. 5, n. 41. Gallifet, *De la Dévotion du Cœur de Jésus,* l. II, c. 2 Obj., 5, ad. 4.

Pour se rendre un compte exact de la dévotion du V. P. Eudes, il faut donc d'abord étudier ce qu'il entend par cet objet de son culte : les Cœurs en Jésus et en Marie.

Ici, une distinction, admise sous des noms différents par notre apôtre et par tous les théologiens, s'impose à notre observation.

L'objet d'une dévotion est matériel ou formel, selon qu'on l'envisage en lui-même, ou en quelqu'une de ses qualités, de ses prérogatives. Autre est l'objet vénéré, autre l'excellence qui le rend vénérable ; l'objet matériel est ce que l'on vénère, c'est le terme des actes du culte ; l'objet formel en est le motif; c'est, dans l'objet, la qualité qui lui mérite des hommages. *Aliud est res considerata quæ dici potest materia adorationis, aliud est ratio propter quam secundum rectam rationem res illa digna est admiratione*[1].

L'objet matériel est *illud quod colitur, totum illud quod est terminus ad quem cultus dirigitur, cui præstatur submissio illa quæ est cultus; est id circa quod versatur cultus.*

L'objet formel est *illud propter quod, secundum quod aliquid colitur; excellentia illa ratione cujus objecto materiali submissio exhibetur.*

Dans notre dévotion, l'objet matériel est tout ce qui est compris sous le nom de Cœur : c'est à la fois, l'organe physique et vivant, c'est l'amour humain, c'est l'amour surnaturel et divin, envisagés comme ne formant qu'un tout : *ad modum unius.* Il est la réponse à cette question : Que faut-il entendre par ces mots : les Saints Cœurs de Jésus et de Marie?

L'objet formel est, dans ces Cœurs, l'ensemble des beautés, des amabilités, des grandeurs, que le V. P. Eudes contemple et qui le déterminent à les honorer. S'il s'agit d'un culte en général, d'un culte commun à tout ce qui appartient à la

1. Suarez, in 3, q. 25, disp. 51, § 1, n. 8. Leroy, n. 133.

personne, l'objet formel de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est la prérogative qu'a ce Cœur d'être celui du Fils de Dieu. C'est là en effet la raison de sa dignité infinie. Pour le Cœur de Marie, c'est l'excellence qu'il reçoit en tant qu'il est le Cœur de la très sainte Mère du Verbe fait chair. Dans le culte spécial, c'est-à-dire dans celui qui se rend au Saint Cœur, de préférence aux autres parties constituant la personne, l'objet formel se trouve bien dans les mêmes prérogatives ; mais cette fois, on les considère comme plus particulièrement manifestées dans les propriétés du Cœur de chair, et surtout dans celles de l'amour [1].

C'est l'objet matériel qui donne son nom au culte des Sacrés-Cœurs, comme à toute dévotion ; c'est l'étude de l'objet formel qui aide le plus à caractériser l'esprit d'une dévotion ; car c'est lui qui détermine principalement les fidèles à rendre ce culte. Aussi, quand le V. P. Eudes expose la nature de sa dévotion aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie, c'est surtout des excellences prodigieuses et des merveilles incomparables du Cœur de la sainte Mère de Dieu et du Sacré-Cœur de son Fils qu'il parle dans son grand ouvrage [2].

Toutefois, il faut remarquer que l'objet matériel et l'objet formel ne sont pas deux objets différents. L'objet formel rentre dans l'objet matériel, dont il est inséparable : il est un des éléments qui le composent ; c'est une partie dans son tout. *Objectum materiale et formale non distinguuntur adæquatè, sed inadæquatè, velut totum a parte; nam objectum formale est aliquod elementum objecti materialis* [3].

1. Pour éviter des rapprochements de mots du genre de ceux-ci : Le *Cœur spirituel*, c'est-à-dire l'amour *est* avec l'objet sensible, c'est-à-dire le cœur de chair, l'objet *matériel* de la dévotion aux Sacrés-Cœurs, dans la suite, quand nous aurons à désigner l'objet matériel, nous nous bornerons ordinairement à dire simplement : l'objet.

2. *C. adm.*, l. I, ch. II.

3. Leroy, nº 154, c. 3, q. 14, nº I.

Par ailleurs, l'objet formel est aussi compris dans les motifs qui légitiment le culte : il en est même d'ordinaire le principal, le plus important; car il a un caractère à part, c'est d'être inhérent à l'objet, de ne faire qu'un avec lui, de lui appartenir, d'être en lui l'excellence spéciale pour laquelle il est vénéré. En dehors de ce motif intrinsèque, d'autres raisons peuvent être alléguées en faveur du culte des Saints Cœurs; ce sont les révélations, les miracles, les textes de la Sainte Écriture, l'autorité des Saints Pères, les fruits à retirer de cette précieuse dévotion. Ces dernières raisons sont extrinsèques aux Sacrés-Cœurs, et ne peuvent être considérées comme faisant partie de l'objet lui-même.

Le V. P. Eudes, dans son ouvrage sur le *Cœur admirable*, traite à la fois dans son premier livre, qui a pour titre : *Ce que c'est que le Cœur de la Bienheureuse Vierge*; et de l'objet matériel et de l'objet formel, renvoyant ce qui regarde les motifs extrinsèques du culte au onzième livre. L'étendue des matières qu'il avait à exposer ne lui a permis de développer dans ce premier livre que les excellences du Cœur de chair; il se borne à indiquer sommairement celles du Cœur spirituel, renvoyant pour les développements aux livres qui suivent. Les autorités qu'il cite aux livres VI et VII auraient pu être réservées pour l'endroit où il traite des raisons extrinsèques du culte, et c'est ce qu'il a fait dans ses petits ouvrages de la dévotion au Cœur de la Bienheureuse Vierge, éditions de 1651 et 1663. Cependant ces citations peuvent aussi rentrer dans l'étude de l'objet formel, non pas en tant qu'autorités, mais en tant qu'elles nous font connaître quelques-unes des perfections du Cœur de Marie. Pour le Cœur de Jésus, tout ce qui le concerne : objet matériel et formel, motifs et moyens, se trouve développé au livre XII du travail du V. P. Eudes sur les Sacrés-Cœurs.

A l'exemple de notre savant apôtre, suivi du reste en cela par la plupart des auteurs, nous étudierons ce qui con-

cerne l'objet formel dans la partie de notre travail réservée à l'objet. Sous la dénomination de raisons du culte rendu aux Saints Cœurs, nous ne parlerons que des motifs extrinsèques.

Le P. de Gallifet, saint Liguori et un certain nombre d'écrivains n'emploient pas le mot objet formel ; ils divisent l'objet de leur étude en objet spirituel, qui est l'amour, et en objet sensible, qui pour eux est le Cœur de chair[1]. D'autres disent : raison, motif, au lieu d'objet, *rationem formalem, motivum formale;* mais le mot objet formel nous paraît préférable, puisqu'il indique mieux que c'est l'objet lui-même, c'est-à-dire le Cœur, qui est vénéré dans une de ses qualités inhérentes.

Le P. Perrone dit que le *motivum cultus* est que le cœur est *sedes affectionum — symbolum amoris* — et enfin que *per hoc incalescunt fideles : Hæc sunt,* dit-il, *spiritus, anima cultus.* En rangeant ces trois motifs sur la même ligne, Perrone paraît au P. Jungman ne pas exposer assez nettement la doctrine du culte des Sacrés-Cœurs ; car les deux premiers motifs ne seraient plus pour lui que des motifs de rendre un culte au Cœur de chair.

Appeler l'amour motif, et réserver le nom d'objet pour le cœur physique, ce serait exposer les fidèles à une fausse conception de la dévotion ; car l'amour est uni au cœur de chair, qui est son organe, son siège, ou du moins son symbole, et avec lui il est le Cœur lui-même, et forme l'objet direct et total de la dévotion. Leroy[2] justifie en partie Perrone. Le V. P. Eudes semble, comme Perrone, donner lieu aux observations du P. Jungman quand il dit[3] : « Un nombre infini de raisons nous obligent de rendre nos adorations et nos

1. Leroy, nº 138.
2. Leroy, nºs 173-179.
3. *C. adm.*, l. XII, ch. ii.

honneurs au divin Cœur de notre très aimable Sauveur avec une dévotion et un respect extraordinaires. Toutes ces raisons sont comprises dans trois paroles du Bienheureux saint Bernardin de Sienne qui appelle ce très aimable Cœur : *fornacem ardentissimam charitatis ad inflammandum et incendendum orbem universum*, fournaise d'une charité très ardente pour enflammer et embraser l'univers [1]. » Mais la pensée du Vénérable Eudes ne présente aucune obscurité, et d'après l'exposé du deuxième et du quatrième chapitre du premier livre, d'après les vingt chapitres du douzième livre, il est clair que pour lui l'amour de Jésus est non pas seulement un motif, mais qu'il est bien l'objet de notre culte ; tandis que l'amour que nous devons à ce Cœur sacré est « la fin et l'intention pour laquelle ce Roi des cœurs nous a donné cette fête de son aimable Cœur [2]. »

Quel est donc l'objet que le V. P. Eudes désigne sous le nom de Cœur, dans sa double dévotion ? « Avant de satisfaire à cette demande », dit-il lui-même [3], « je vous prie de considérer que ce nom de Cœur a plusieurs significations dans la Sainte Écriture. »

I° « Il signifie ce *cœur matériel et corporel* que nous portons dans notre poitrine... et c'est de ce cœur que le Saint-Esprit parle quand il dit : *Omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit* [4], gardez soigneusement votre cœur, car il est l'origine de la vie, ... c'est-à-dire ayez grand soin de dompter et de régler les passions de vos cœurs ; car si elles sont bien assujetties à la raison et à l'esprit de Dieu, vous vivrez d'une vie longue et tranquille selon le corps, et d'une vie sainte et honorable selon l'âme. »

II° « Le nom de cœur est employé, dans les Saintes Écri-

1. S. Bernardin, *Serm. de Pas. Dei,* p. II, tit. I.
2. *C. adm.*, l. XII, ch. xx, médit. 3.
3. *Dév. au S. C. de Marie,* édit. 1663, p. 24.
4. *Prov.,* iv.

tures, pour signifier la *mémoire :* c'est dans ce sens qu'il peut être pris dans ces paroles de Notre-Seigneur : *Ponite in cordibus vestris non præmeditari quemadmodum respondeatis*[1]... Souvenez-vous de ne pas préméditer ce que vous aurez à répondre. »

III° « Il dénote l'*entendement* par lequel se fait la sainte méditation : « *Meditatio cordis mei in conspectu tuo semper*[2]. Mon cœur, c'est-à-dire mon entendement est toujours appliqué à méditer. »

IV° « Il exprime la *volonté libre,* la reine des autres facultés, la racine du bien et du mal... C'est de ce cœur que le Seigneur fait mention quand il dit : *Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum*[3]. Un bon cœur, c'est-à-dire la bonne volonté de l'homme juste, est un riche trésor dont il ne peut sortir que toute sorte de biens. »

V° « Il donne à entendre cette partie supérieure de l'âme que les théologiens appellent la *fine pointe de l'esprit*, par laquelle se fait la contemplation... C'est de cette partie que les Saints Pères entendent cette parole : *Ego dormio et cor meum vigilat*[4]. »

VI° « Il désigne parfois tout l'*intérieur* de l'homme, suivant les paroles du Fils de Dieu : *Pone me ut signaculum super cor tuum*[5]. »

VII° « Il signifie le *Saint-Esprit* qui est le cœur du Père et du Fils[6], qu'ils nous veulent donner pour être notre cœur : *Et dabo vobis cor novum ; spiritum meum ponam in medio vestri*[7]. »

1. Luc, xxi, 14.
2. *Ps.*, xviii.
3. Luc, vi, 45.
4. *Cant.*, v. S. Bernardin de Sienne, *Serm.* 3, de Exalt. Virg., c. 3.
5. *Cant.*, viii.
6. Édit. 1663 : « qui est le cœur de la Sainte Trinité ».
7. *Ezéch.*, xxxvi, 26.

VIII° « Le *Fils de Dieu* est appelé le cœur du Père Éternel : *vulnerasti,* ou mieux *rapuisti cor meum*[1] ; vous avez ravi mon cœur, c'est-à-dire mon Fils, mon Verbe ; et il est appelé aussi *spiritus oris nostri,* notre esprit, c'est-à-dire l'âme de notre âme, le cœur de notre cœur. »

IX° « Le nom de Cœur signifie surtout la faculté et *capacité d'aimer*, qui peut être en la partie supérieure et inférieure de l'homme, tant naturelle que surnaturelle; comme aussi l'*amour* tant humain que divin qui peut procéder de cette faculté, et c'est de cette faculté qu'il est dit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, c'est-à-dire de toute la capacité d'aimer qu'il t'a donnée[2]. »

« Cela supposé, pour répondre maintenant à la question, je pourrais dire que par le Cœur très aimable de la Très Sainte Mère de Dieu, on entend ce que son Fils bien-aimé veut dire en ces paroles : *Pone me ut signaculum super cor tuum*[3] : Posez-moi comme un cachet sur votre cœur ; ce qu'elle veut donner à entendre elle-même lorsqu'elle dit : *Ego dormio et cor meum vigilat*[4] : Je dors, et mon cœur veille ; enfin ce que le Saint-Esprit veut déclarer quand il dit par la bouche de saint Luc : *Maria conservabat omnia verba hæc conferens in Corde suo*[5] : Marie conservait toutes ces choses dans son cœur. »

« Tous ces Cœurs se trouvent en la Mère d'amour et ne font qu'un seul cœur... Voilà ce qu'on entend par le Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge. Mais surtout nous entendons et désirons révérer et honorer premièrement et principalement tout l'amour et toute la charité de la Mère du Sauveur au regard de Dieu et au regard de nous. C'est

1. *Cant.*, IV.
2. *Dév. au S. Cœur*, édit. 1663.
3. *Cant.*, IV.
4. *Ibid.*, V.
5. Luc, II.

donc cet amour incomparable et cette charité ineffable, que nous regardons et révérons spécialement en notre très honorée Dame et en notre très chère Mère. C'est ce que nous entendons principalement par son très saint Cœur[1]. »

Le V. P. Eudes admet tous ces sens ; mais, dans l'étude spéciale que nous allons faire de sa théorie, nous verrons qu'il entend comme l'Église, par le mot cœur, pour le Fils comme pour la Mère, l'organe de chair, l'intelligence, la volonté, tout l'intérieur de l'âme, et par-dessus tout l'amour.

Il n'y a pas lieu de justifier en ce moment, en détail du moins, cette extension donnée par le P. Eudes au mot de cœur, dans sa dévotion. Nous aurons à y revenir plus tard, en étudiant les formules plus précises qu'il adopta pour l'expliquer. Qu'il suffise de dire d'une manière générale, qu'il ne s'écarte en rien du langage et de la dévotion catholique.

Il serait facile en effet d'ajouter aux passages cités par le V. P. Eudes un grand nombre de textes de la sainte Écriture, où le mot cœur est pris dans tous ces sens.

L'usage commun est d'accord sur ce point avec la sainte Écriture, comme on peut s'en convaincre en consultant le *Schola Cordis Benedicti Haefteni*, et le *Sylva allegoriarum* de Jérôme Laureti, les dictionnaires de Forcellini, et même celui de Littré.

Le langage humain ne s'est jamais cru obligé à une rigoureuse précision quand il a parlé du cœur; on peut même dire qu'il s'est donné sous ce rapport une pleine licence. Comme si le cœur était un synonyme de l'estomac : j'ai mal au cœur, a-t-on dit ; et puis on lui a prêté les manières d'être les plus opposées ; il a été dit qu'on riait de tout son cœur, et qu'on avait le cœur gros. On a été jusqu'à localiser dans

1. *C. adm.*, l. I, ch. II. Édit. 1663, p. 24-48.

cet organe les plus intimes pensées, en disant par exemple d'un homme sincère, qu'il a le cœur sur les lèvres ou sur la main. On a voulu y voir l'âme tout entière; c'est là que presque toujours les philosophes de l'antiquité plaçaient son siège : *Ibi mens habitat,* dit Pline; — le cœur et l'esprit sont une même chose, dit Cicéron[1].—Dans le style biblique, mettre sur son cœur, c'est se souvenir[2]; revenir à son cœur, c'est rentrer en soi-même; posséder son cœur, c'est être le maître de ses pensées; consoler un affligé, c'est lui parler au cœur; « quand Jésus parle du cœur pur, du cœur doux et humble, certainement il veut parler de la pureté et de la douceur de l'âme[3]. « En résumé, » dit le Dr Andry, dans son livre sur le Cœur et le Foie, « chez tous les peuples, dans tous les temps, le cœur a joué dans le langage un grand rôle moral. Presque partout on lui a rapporté l'intelligence, plus souvent l'amour, plus souvent encore, mais postérieurement à l'intelligence, on lui a attribué le courage. »

Le P. Nilles[4] observe avec raison que, pour un culte privé, chacun peut attribuer au mot cœur le sens qu'il croit lui trouver dans les saintes Écritures ou ailleurs, dès lors qu'il y puise un aliment pour sa piété. Mais dans un culte public, il faut s'en tenir à la signification adoptée par l'Église.

Or, les auteurs qui ont étudié la dévotion aux Sacrés-Cœurs, au point de vue théologique, n'hésitent pas à adopter tous les sens indiqués ici par le V. P. Eudes, v. g. Muzzarelli[5], Franco[6], Leroy[7]. Tous ces auteurs, et surtout ceux qui traitent le sujet au point de vue de la piété, se servent

1. *Tusc.*, l. I, ch. XVIII; l. II, ch. XXVII.
2. *Jérém.*, XII, 11.
3. M. RICHE, *Le Cœur de l'homme*, p. 120.
4. L. I, p. II, ch. II, § 2.
5. *Dév. et culte dû aux SS.-C.*
6. *Dév. due au S.-C. de J.* Note en appendice.
7. *De SS. Corde Jesu*, c. I, q. 1. Note p. 6.

des textes indiqués par le V. P. Eudes, les développent avec le sens qu'il leur attribue, et en tirent d'excellentes et nombreuses considérations. Mais ce qui est décisif, c'est que tous ces textes sont adoptés par l'Église et employés par elle dans les offices qu'elle a consacrés aux Sacrés-Cœurs. Nous nous réservons d'expliquer à part la belle doctrine du V. P. Eudes, sur ce qu'il appelle le Cœur divin de Marie. Observons seulement qu'il a posé ici[1] cette distinction, adoptée par tous ceux qui l'ont suivi, du cœur corporel, que d'autres appellent cœur de chair, cœur matériel, cœur sensible ; et du cœur spirituel, auquel on donne aussi parfois les noms de cœur symbolique, de cœur mystique, de cœur figuré. « L'ensemble merveilleux formé par le cœur de chair, le cœur spirituel et le cœur divin, trois cœurs qui ne sont qu'un très unique cœur, voilà, » dit le V. P. Eudes[2], « ce qu'on entend par le Cœur admirable de la Bien-Aimée Mère de Dieu, qui est une image accomplie du Cœur adorable de son Fils. Voilà le très digne sujet que nous avons à étudier. » Ajoutons après lui : « Il faudrait être tout cœur pour parler et pour écrire de ce Cœur divin de la Mère de Dieu. Il faudrait avoir tous les esprits et tous les cœurs des chérubins et des séraphins, pour connaître les perfections et pour annoncer dignement les excellences du très noble Cœur de la Reine des anges. Que dis-je? Ce n'est pas assez : Il serait nécessaire d'avoir l'esprit, le cœur, la langue et la main de Jésus, le roi des cœurs, pour comprendre, honorer, annoncer et coucher par écrit les merveilles ineffables qui sont renfermées dans ce Cœur sacré, le plus digne, le plus royal, le plus merveilleux de tous les cœurs après le Cœur adorable du Sauveur[3]. »

1. *C. adm.*, l. I, ch. II.
2. *Ibid.*, l. I, ch. II.
3. *Ibid.*, l. I, ch. I.

CHAPITRE II

Cœur corporel de la Bienheureuse Vierge.

Le Saint Cœur de Marie a eu, le premier, son culte et sa fête solennelle ; le premier aussi, il a été l'objet des études du V. P. Eudes, et il semble avoir toujours occupé la première place dans sa dévotion.

Nous nous conformerons donc à l'ordre des faits et à la pensée de notre apôtre, en traitant d'abord ce qui regarde le Cœur de la Bienheureuse Vierge, et comme le V. P. Eudes aussi, quand nous étudierons le Sacré-Cœur de Jésus, nous nous bornerons à renvoyer aux développements que nous aurons déjà donnés, et qui appartiennent à l'un et à l'autre Cœur.

§ I. — *Le Cœur corporel en lui-même.*

1° OBJET MATÉRIEL : QU'EST-CE QUE LE CŒUR ?

Sous le nom du Très Saint Cœur de Marie, le V. P. Eudes désigne tout d'abord comme objet de sa dévotion le Cœur de chair, enfermé dans la poitrine de la Bienheureuse Vierge. « Ce Cœur est corporel, dit-il, mais il est entièrement spiritualisé par l'esprit de grâce et l'esprit de Dieu dont il est rempli [1] ». Voilà bien l'objet matériel et sensible du culte.

Mais, remarquons-le, le Cœur ici, n'est pas envisagé

1. *C. adm.*, l. I, ch. II.

comme séparé du corps auquel il appartient. C'est dans la poitrine, c'est dans la personne de la Bienheureuse Vierge, que le V. P. Eudes le contemple. Ce cœur y est vivant, puisqu'il est sous l'influence de la grâce qui l'anime et le spiritualise[1].

Le muscle auquel l'anatomiste réserve ce nom, même alors qu'il serait inerte, mériterait sans doute des hommages, comme une bien précieuse relique : toutefois, l'œil terne et morne du cadavre n'a plus toute sa beauté, ni tous ses charmes. Pour qu'il apparaisse tel que Dieu l'a fait, il faut que, radieux lui-même, il illumine de ses rayons la face de l'homme; il faut qu'il dise une âme par son regard plein de lumière et d'amour. Dans les cartons du botaniste, le lys ne tarde pas à perdre sa grâce, sa blancheur et son parfum.

De même, dans le Cœur de Marie, il ne nous suffit pas de contempler des éléments matériels plus ou moins bien organisés. Notre dévotion ne peut le voir privé du sang qui le remplit, ni des battements qui accusent et révèlent sa vie.

Le Cœur, objet du culte, est animé d'un double mouvement : il vit, et par un fonctionnement merveilleux, il projette la vie jusqu'aux dernières ramifications de l'organisme. C'est un Cœur agissant, un Cœur en acte, si je puis me servir de cette expression. De même au figuré, le Cœur sera une fournaise, avec les flammes d'amour qui l'embrasent; un soleil avec ses rayons de chaleur et de lumière; la faculté d'aimer avec les actes affectueux qu'elle produit.

Dans la pensée du V. P. Eudes, le Cœur de Marie fait plus encore que de contenir et de projeter le sang, il le perfectionne[2]. En ce point, les données physiologiques de notre

1. *Neque corpus omni sanctificantis Spiritus virtute privatum videtur. Habitat quidem Deus immediate in animâ, sed per animam etiam in corpore ; sanctificatur anima, sed per animam, etiam corpus.* — D. OBERDOERFFER, *De Inhabitatione S. S.*, cap. VI.

2. *C. adm.*, l. I, ch. III.

apôtre ne concordent pas entièrement avec celles de la science moderne. Mais, qui aurait le droit de lui reprocher de n'avoir pas été, sous ce rapport, en avant de son siècle ?

Le Cœur corporel est rarement mentionné d'une façon bien explicite dans l'office du V. P. Eudes. Cependant il en est question dans la troisième antienne du premier Nocturne ; car c'est de lui que, dans son ouvrage, il interprète le texte : *Omni custodiâ serva Cor tuum, quia ex ipso vita procedit.* Le cœur de chair est plus souvent indiqué d'une manière indirecte dans des expressions symboliques, qui s'expliqueraient difficilement, si on ne l'y renfermait pas. C'est lui, par exemple, que l'on entrevoit dans ces termes métaphoriques : *Cor, cubile Jesu floridum... Amore languens... Amoris igne torridum... Fornax amoris Cordis sagittâ Virginis Transfige cordis intima*[1]. « Ces expressions, en effet, ne doivent pas être prises seulement dans un sens symbolique ; elles désignent aussi le Cœur de chair. D'après Claude Bernard, ces métaphores correspondent à des réalités physiologiques[2]. » Il s'agit aussi du Cœur de chair dans ces invocations des litanies : *Doloris gladio in Passione transfixum... Christi resurgentis apparitione exhilaratum... Per amantissima illius suspiria... Per sacros languores ipsius...* Dans un certain sens, c'est encore lui que nous vénérons dans ces vers de la prose : *Cordis Virginis Flos et fructus.*

Du reste, le Cœur de chair n'est ni plus souvent, ni plus directement indiqué dans les autres offices approuvés par l'Église. Ce n'est pas que les adversaires du V. P. Eudes, les Jansénistes, aient dirigé contre le Cœur corporel une opposition plus particulière, mais c'est que, dans le culte du Cœur de Marie, l'amour a toujours été regardé comme

1. Hymnes de l'Office.
2. Riche, *Le Sacré-Cœur*, p. 168-174.

l'objet principal. Aucun fait aussi saisissant que le coup de lance du soldat romain, n'attire l'attention des fidèles sur le Cœur de chair de la Bienheureuse Vierge. En lui, point de rupture, point de blessure sanglante et physique. Le glaive dont son âme a été transpercée n'a pas, de fait, entr'ouvert sa poitrine. Ce n'est qu'indirectement et par une réaction morale qu'il a été atteint, et que s'est accomplie la prophétie du vieillard Siméon : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius*[1]. Le sang du Cœur de Marie n'a pas, comme celui du Cœur de Jésus, empourpré les rochers du Calvaire, et nous n'avons pas le bonheur de le boire dans la sainte Communion. Par suite, le Cœur de chair de la Bienheureuse Vierge n'occupe pas, dans notre dévotion, une place aussi importante que le Cœur corporel de Jésus. Plusieurs même ont pu se demander s'il n'est pas seulement un symbole de l'amour, et non l'objet direct de notre vénération.

Néanmoins, tout culte doit avoir son objet sensible, quand il s'agit de l'humanité sainte de Jésus ou de la Bienheureuse Vierge. Notre nature matérielle et spirituelle l'exige, et l'Église veut que, dans toute dévotion de ce genre, *per visibilia ad invisibilia rapiamur ;* aussi le V. P. Eudes présente comme objet de notre culte le Cœur corporel de Marie, et en lui-même, et comme symbole.

Sur ce point, il ne se distingue en rien des autres dévots au Cœur de la Bienheureuse Vierge, et il ne saurait encourir le reproche de ne pas avoir présenté un objet perceptible à nos sens. Nous pouvons même ajouter que, dans son étude des excellences du Cœur de chair de Marie, il n'a guère été dépassé par ceux qui ont eu à traiter depuis le même sujet.

1. Luc, II, 35.

2° OBJET, OU MOTIF FORMEL DE LA DÉVOTION DU V. P. EUDES AU CŒUR CORPOREL DE MARIE

A) *Thèse du V. P. Eudes.*

Avant de suivre le V. P. Eudes dans les développements qu'il donne sur l'objet, le motif formel de sa dévotion, au Cœur de chair de Marie, il est nécessaire d'observer que les raisons qui peuvent légitimer une dévotion, en prenant ce mot dans un sens large, ne suffisent pas toujours pour autoriser un culte de fête : « Le culte en général », dit le chanoine Muzzarelli, « et le culte de fête sont distincts, et tellement distincts que par exemple, toutes les parties de la sainte Humanité de Jésus-Christ sont objet d'adoration, mais elles ne sont pas pour cela objet de fête. »

Le V. P. Eudes distingue aussi nettement ces deux sortes d'hommages rendus aux Sacrés-Cœurs.

Au chapitre second du premier livre, il donne, en effet, le motif du culte général, quand il observe que nous adorons le Cœur de Jésus « parce qu'il est déifié, ainsi que toutes les autres parties de son humanité sainte, par son union hypostatique avec la personne divine du Verbe éternel, et que nous honorons le Cœur de Marie, parce qu'il est divinisé, non par l'union hypostatique, comme celui de Jésus, mais par une très éminente participation des divines perfections, et par l'esprit de grâce dont il est rempli. » Voilà bien le motif du culte général rendu aux Sacrés-Cœurs : il est nettement précisé. C'est d'un côté l'union hypostatique ; d'où le culte du Sacré-Cœur de Jésus sera un culte de latrie. De l'autre, c'est la plénitude de grâces par laquelle l'esprit de Dieu sanctifie l'âme et même le corps virginal de la très sainte Vierge ; ce qui lui méritera un culte d'hyperdulie.

Pour rendre compte de la dévotion aux Sacrés-Cœurs,

cela suffit d'autant moins que, comme l'observe le P. Nilles[1], le culte public vise directement le cœur, et indirectement la personne : *In cultu publico statuendum omninò est, cultum directe ferri debere in Cor : personam verò indirecte coli in suo Corde.* » Or, ces motifs concernent les personnes, et ils sont communs à tous les mystères de Jésus et de Marie, à toutes les parties de leur corps, ainsi qu'à toutes les facultés et à tous les actes de leur âme.

Nous avons donc à demander au V. P. Eudes quelles raisons spéciales l'ont engagé à rendre un culte de fête au Cœur plutôt qu'aux autres membres du corps, comme plus tard nous chercherons les motifs de la préférence accordée à l'amour sur les autres facultés de l'âme. Pourquoi choisir le Cœur et non pas la tête ? Pourquoi l'amour et la volonté plus spécialement que la justice, la sagesse ou l'imagination et la mémoire, puisque tout en Jésus et en Marie mérite nos hommages?

Le P. Eudes se pose cette question : « Ne dira-t-on point[2] que, si on célèbre cette fête du Très Saint Cœur de Marie, il en faudra faire de même au regard de sa tête, de ses yeux, de ses mains et de ses pieds? La conséquence, ajoute-t-il, n'est pas nécessaire, car s'il n'y a rien en Marie qui ne mérite que le Ciel et la terre soient employés à en faire une perpétuelle solennité..., vous devez savoir que son Cœur virginal, je dis même le corporel, mérite une vénération toute singulière par les excellences très sublimes dont il est doué. » C'est ainsi qu'il est amené à exposer les motifs du culte de cette fête, ou ce que les théologiens appellent l'objet formel de la dévotion.

Pour nous faire apprécier les excellences auxquelles il vient de faire allusion, le P. Eudes commence par étudier

1. L. I, p. II, ch. III, § 4.
2. *C. adm.*, l. I, ch. III.

quelques-unes de celles qui sont communes à tout le corps; son but est de pouvoir tirer cette conclusion : « Si nous devons honorer tous les membres du Corps de Marie, il suit infailliblement que son bienheureux Cœur, qui en est la première et la plus noble partie, mérite une vénération toute particulière. »

En nous, la chair est mauvaise et méprisable, en tant qu'elle est une chair de péché : il n'en est pas de même de celle de la Mère de Jésus.

Ce n'est pas, en effet, selon les lois ordinaires de la nature, mais par un miracle de la puissance de Dieu, que sainte Anne, sa mère, conçut la Bienheureuse Vierge dans sa vieillesse et malgré sa stérilité. En vertu de cette conception immaculée et miraculeuse, le Corps de Marie a dû être orné, comme celui de Jésus, de toutes les perfections et de toutes les qualités que peut recevoir la nature humaine, alors que la main de Dieu seul intervient pour la produire.

Cela est d'autant plus rigoureux, que le corps virginal tout entier de la Mère de Jésus, ainsi que chacun de ses membres, a été formé en vue des relations qu'il devait avoir avec le Verbe Incarné, de même que le Ciel a été préparé par la sagesse et l'amour divins, pour servir de glorieuse demeure aux Anges et aux Bienheureux : « O divine Vierge, » s'écrie le P. Eudes, « votre très pur sang n'a été fait que pour fournir la matière du Corps adorable de Jésus; votre sein béni, pour le renfermer l'espace de neuf mois; vos bras, pour le porter; votre poitrine virginale, pour l'allaiter et lui offrir un aimable lit de repos ; vos yeux, pour le contempler et l'arroser de larmes dues à la douleur et à l'amour; vos lèvres, pour baiser son front divin; vos pieds pour le conduire en Égypte ou l'accompagner au Calvaire, et votre Cœur pour lui donner son sang et pour l'aimer[1]. »

1. *C. adm.*, l. I, ch. III, § 5.

Quand le chef de l'École animiste, le célèbre Stahl, dit : « C'est l'âme qui fait le corps, » son affirmation est beaucoup trop absolue pour être soutenue dans toute son étendue. Elle est vraie pourtant, et l'on peut dire que l'âme si parfaite de Marie a dû communiquer à son corps, par influence, et dans une certaine mesure, quelque chose de ses qualités. Animé et vivifié par une âme toute pure, le corps de Marie n'a fait servir ses organes qu'aux fonctions les plus saintes. Par la gravité de sa démarche, par la modestie de ses yeux, par la douceur de sa parole, en un mot, par chacun des actes de vertu auxquels il prenait part, le corps de Marie a glorifié et porté Dieu, comme saint Paul le demande aux chrétiens : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro*[1]. Enfin, dans l'Incarnation, c'est au corps très pur de la Vierge Mère, que le Verbe éternel a emprunté les éléments qui sont devenus sa propre chair : *Verbum caro factum;* et pour cela, saint Augustin a pu dire : *Caro Jesu, caro Mariæ;* la chair de Jésus est la chair même de Marie[2].

C'est à cause de toutes ces perfections que la sainte Écriture, au Cantique des Cantiques, et que les docteurs de l'Église, en particulier saint Jean Damascène, ont donné de si grands éloges à chacun des membres de la Bienheureuse Vierge.

« Or, » ajoute le V. P. Eudes, « le cœur est évidemment l'organe le plus noble et le plus excellent du corps humain; plus donc que tous les autres membres du corps, son Cœur mérite un culte à part. » « Pour moi, » dit Paracelse, « le cœur est comme un soleil dans le petit monde qui est l'homme : *Cor est sol in microcosmo.* » Cette image hardie, observe l'anatomiste Riolan, est renouvelée des anciens : « *Ut solem cor mundi, ita cor eleganter veteres hominis solem*

1. *Philip.*, I.
2. *C. adm.*, l. I, ch. III.

vocarunt; de même que dans l'antiquité, on regardait le soleil comme le cœur du monde, on appelait aussi le cœur le soleil de l'homme. » Le V. P. Eudes tire de cette pensée de ravissantes considérations, quand il donne le soleil comme l'image du Cœur de Marie [1]. Oui, le cœur rayonne comme un soleil, et c'est la chaleur et la vie que propagent ses rayons. Harvey proclame le cœur le roi et l'empereur de notre économie, et il n'y a qu'une voix pour dire de cet organe qu'il est le premier et le plus important dans le corps de l'homme [2]. Tant il est vrai que le cœur est le tout de l'homme.

De plus, le cœur a des avantages qui lui sont propres et qu'il ne partage avec aucun autre organe. Ce sont plus particulièrement ces prérogatives qui autorisent à lui rendre un culte tout spécial.

D'abord, le cœur est le principe, ou du moins l'organe principal de la vie et de toutes les fonctions du corps et des sens de la Bienheureuse Mère de Dieu [3]. Le V. P. Eudes n'a pas connu la structure organique, l'anatomie et la physiologie du cœur. Il ne connaissait pas son innervation merveilleuse. Et cependant, comme tout homme, il savait que le cœur est en nous l'organe principal, le centre de la vie; il sentait ses battements; sans se rendre compte de la nature des globules du sang, de leur vie, du mystère de leur action, il savait que la vie de toute chair est dans le sang : *Sanguis pro anima est* [4]*; anima omnis carnis in sanguine est* [5]. C'est dans la Bible qu'il avait lu ces affirmations. *Corpus nihil est aliud quam caro exculta sanguine; sanguis veluti quædam caro humida,* disait saint Clément d'Alexandrie. Le

1. *C. adm.*, l. II, ch. III.
2. RICHE, *Le Sacré-Cœur*, p. 108, 125.
3. *C. adm.*, l. I, ch. III, § 5.
4. *Deut.*, II, 23.
5. *Lévit.*, XVII, 14.

sang n'est pas de la chair coulante, comme s'exprimait Bordeu; cette formule est trop matérialiste; le sang est de la vie qui coule dans le torrent de la circulation. De là, le prix du sang; mais de là aussi l'excellence du cœur. Bien que le V. P. Eudes n'eût que des idées assez vagues et assez indécises sur la circulation sanguine[1], il assure « que le cœur est la première origine du sang, ou du moins que tout le sang y passe. » C'est en effet dans le cœur, son mystérieux réservoir, que le sang renouvelé, purifié, augmenté, reçoit le principe vital, s'en charge, le roule comme une atmosphère qui enveloppe chacun des globules dont il se compose, et le communique à tout l'organisme pour y entretenir le mouvement et la vie. D'où le V. P. Eudes concluait avec l'auteur des Proverbes : *Ex ipso* (corde) *vita procedit*[2]. Saint Jérôme disait aussi[3] : *Animæ principale, non secundum Platonem in cerebro, sed juxta Christum, in corde est.* Et saint Thomas : *Omnia dependent a corde, sicut a primo principio principali*[4], et mieux encore : *Principium vitæ in homine, scilicet cor*[5]. Il est le principe de tous nos mouvements organiques[6]; tous les organes trouvent en lui leur force[7].

La science contemporaine la plus autorisée conclut de même avec Claude Bernard, bien qu'en s'appuyant sur des considérations différentes : « C'est du cœur que part tout le mouvement vital, et c'est ainsi le cœur qui est le principe de la vie[8]. » Le cerveau, le cœur et le poumon sont pour les

1. Elle fut découverte en 1619 par Harvey : Bossuet lui-même n'en parle pas dans son Étude sur le corps de l'homme.
2. *Prov.*, IV; *C. adm.*, l. I, ch. II.
3. *In Math.*, XV, 19.
4. S. TH., q.q. disp. de Anima a. 1; ad. 16.
5. ID., in Lib. 2. Sent. Dist. 14. q. 1. a. 1. ad. 2.
6. ID., 1. 2. q. 38. a. 5. ad. 3.
7. ID., 3. p. q. 90. a. 3. ad. 3.
8. *Leçons au Collège de France*, t. VII, n° 88.

physiologistes modernes les trois organes essentiels de la vie ; ils forment ce qu'ils nomment le *Trépied vital.* Mais c'est du cœur où elle a son principe que la vie s'élance avec le sang pour tout animer dans le corps [1]. Le cœur préexiste aux autres organes, et l'on peut dire qu'il leur survit, suivant l'expression d'Empédocle et d'Aristote, reproduite par Haller. C'est lui qui vit le premier et qui meurt le dernier, *primum vivens et ultimum moriens.* « Il veille encore lorsque les autres organes font déjà silence autour de lui, » dit Claude Bernard, « comme s'il attendait la fin de cette lutte entre la vie et la mort. Jamais lui ne se repose : pendant que tout sommeille, lui, il bat : *Ego dormio, cor meum vigilat.* Tant qu'il se meut, la vie peut se rétablir ; mais lorsqu'il cesse de palpiter, elle est irrévocablement perdue. De même que son premier mouvement a été le signe certain de la vie, son dernier battement est le signe certain de la mort [2]. » Aussi c'est lui qu'on interroge pour savoir où en est la vie : la vie du corps, c'est la santé du cœur : *Vita carnium, sanitas cordis* [3].

La seconde prérogative du Cœur de Marie est qu'il « a préparé et donné le sang virginal dont le saint corps de l'Homme-Dieu a été formé dans les entrailles de sa bienheureuse Mère. Remarquez, s'il vous plaît, que je ne dis pas que Notre-Seigneur ait été formé en son Incarnation dans le Cœur de sa Mère ; c'est une erreur... directement contraire à ces paroles de l'ange : *Ecce concipies in utero,* vous concevrez dans vos entrailles, et qui détruirait la divine maternité de notre reine [4]. » Après avoir ainsi écarté une objection qu'avait opposée M. Dufour, abbé d'Aulnay, dans un libelle diffamatoire, le V. P. Eudes donne plusieurs ex-

1. Riche, *Le Sacré-Cœur,* p. 33.
2. Id., *ibid.*
3. *Prov.*, xiv, 30.
4. *C. adm.*, l. I, ch. iii.

plications de sa thèse. Celle « qu'il préférerait volontiers aux autres » n'est plus admise par nos savants modernes, mais elle était alors acceptée par beaucoup de grands docteurs [1] et elle était « plus avantageuse pour le divin Cœur de sa glorieuse Mère ».

« La Bienheureuse Vierge, » dit-il, « ayant été troublée et saisie de crainte par les louanges que saint Gabriel lui donna en la saluant, le sang, comme il a coutume en cette occasion, se transporta aussitôt en abondance vers le Cœur pour le fortifier, et ensuite l'ange l'ayant rassurée et lui ayant déclaré les grandes choses que Dieu voulait accomplir en elle, ce même Cœur fut rempli d'une si grande joie, que venant à s'ouvrir et à se dilater comme une belle rose, il en sortit du sang qui découla dans ses très pures entrailles. Le Saint-Esprit, survenant alors en elle, le joignit au sang virginal qui déjà se trouvait dans ses entrailles bénies, et qui était propre pour l'accomplissement du mystère de l'Incarnation, et il dut s'en servir pour la formation du corps adorable de l'Enfant-Dieu, comme Dieu s'était servi d'un peu de limon pétri de ses mains divines pour former le corps du premier homme [2]. »

Sachant que cette explication n'était pas admise de tous, le V. P. Eudes en ajoute deux autres : « Si le pur sang dont le corps adorable de Jésus a été formé dans le sein de Marie n'est pas sorti immédiatement de son Cœur, du moins, il y a pris son origine, et ce Cœur virginal en est la première source. »

Ou enfin, si le sang de Jésus n'a pas pris sa première origine dans le Cœur de Marie, tous doivent avouer « qu'il y a passé et qu'il y a reçu quelques-unes des qualités qui doi-

1. Thauler, *Serm. de Annunt.* — Pomerius, l. I, p. 7. — Carthagena, *De Virg.*, l. V et hom. 5, hom. 14. — Sophron., *In Epist. S. Damase*, l. III, Fid. c. ii et Actione 2. — Concile de Constantinople.

2. *C. adm.*, l. I, ch. iii.

vent le disposer à être employé dans la génération ineffable et la naissance admirable de l'Enfant-Dieu [1]. »

Dans toutes les hypothèses, on peut dire que c'est le Cœur de Marie qui a fourni d'une manière plus ou moins immédiate les éléments dont le Saint-Esprit s'est servi pour former le Corps de Jésus ; ce sont ces éléments dont il est dit : *Verbum caro factum est.*

La troisième prérogative du Cœur de la Bienheureuse Vierge est qu'il a été le principe de la vie humaine et sensible de l'Enfant-Jésus, pendant que celui-ci demeurait dans les bienheureuses entrailles de Marie, sa mère [2]. Quelles que soient les assertions de la science actuelle sur la vie de la mère et sur celle de l'enfant, durant cette longue période, il n'en est pas moins indubitable que « le cœur de la mère est pendant ces neuf mois la source de la vie de l'enfant ». Y a-t-il, au moins durant quelque temps, une seule circulation commune à ces deux êtres ? On l'a cru longtemps. Suivant cette opinion, Jésus-Christ n'aurait eu alors d'autre cœur que celui de sa Mère. Le même sang passait tour à tour dans les veines et les artères de l'un et de l'autre : les mêmes éléments appartenaient successivement à tous les deux, et c'est du Cœur de Marie que le sang de Jésus recevait alors son mouvement ainsi que la mystérieuse influence qui faisait circuler dans tous ses membres la chaleur et la vie [3].

Le Cœur de Marie devait donc être imbibé de ce sang qui avait été le sang de Dieu et qui devenait le sien. Quand cessait-il d'être uni hypostatiquement au Verbe ? Quelle était la limite qui partageait l'action de chacune des personnes ? Ce sont là des mystères que nous saurons au ciel. Quoi qu'il

1. *C. adm.*, l. I, ch. III.
2. *C. adm.*, l. I, ch. III, § 5.
3. NICOLAS, t. II, p. 213. — P. BINET. — HENRY, 498.

en soit, même dans l'opinion actuelle qui nie cette circulation commune, on doit reconnaître que, durant neuf mois, le Cœur de Marie a été le principe de la vie humainement divine et divinement humaine de Dieu lui-même[1].

Le V. P. Eudes ajoute que le Cœur de Marie a encore contribué, longtemps après la naissance de Jésus, à la conservation de sa vie, car il a été la source plus ou moins immédiate du lait virginal dont cet admirable enfant a été nourri.

La quatrième prérogative est indiquée par ces paroles du Cantique des Cantiques : *Lectulus noster floridus.* « Combien de fois, en effet, » dit le V. P. Eudes, « le divin Sauveur s'est doucement reposé sur le sein et sur le cœur tout aimable de sa Mère ! Quelles délices pour lui d'entendre et de sentir les battements qui lui disaient son amour ; c'était comme un lit de fleurs, tout couvert et tout embaumé de lis et de roses :

Cubile Jesu floridum
Te candidata lilia
Nardus rosæque fulciunt[2]. »

Si le disciple bien-aimé, par une faveur analogue, a reçu en un moment des grâces si précieuses, quels torrents de lumières et d'amour ont dû inonder l'âme de Marie, alors que Jésus se communiquait si intimement à elle et s'imprimait lui-même comme un sceau sur son Cœur !

La dernière prérogative du Cœur corporel de la Bienheureuse Vierge dont parle le V. P. Eudes, est qu'il apparaît comme un autel auguste, sur lequel le feu de l'amour divin a purifié, sanctifié et immolé tout ce qu'il pouvait y avoir de naturel, dans les passions dont il était le siège. Pour lui, comme pour tous à son époque, le cœur est l'organe, ou du moins le siège des passions. Il les énumère et les classe

1. *C. adm.*, l. I, ch. III, § 5.
2. Hymnes. Matines.

d'après l'enseignement de l'école ; mais il ne se borne pas à en faire une froide analyse ; la foi ne lui permet de toucher à ces choses qu'avec l'enthousiasme respectueux qui le saisit toujours, quand il parle de l'aimable Mère de Jésus. En nous, les passions se révoltent trop souvent contre la volonté qui devrait être leur reine ; mais dans le Cœur de Marie elles sont d'une soumission parfaite, et elles ne savent que prêter leur concours à la grâce pour aimer et servir Dieu. Elles sont toutes transformées et sanctifiées par le feu de la charité, et le Cœur de Marie est un autel sur lequel les passions viennent s'offrir sans cesse à la volonté, pour être immolées comme en un sacrifice de louanges, de gloire et d'amour[1].

« Voilà, » dit le V. P. Eudes, « quelque chose des prérogatives merveilleuses de ce Cœur admirable, qui est dans la poitrine de la Mère de Dieu. N'est-il pas vrai que, quand il ne serait question que de ce Cœur sensible et corporel, il mériterait toute sorte d'honneur et de vénération ?... O Cœur incomparable, qui ne vous admirera, qui ne vous aimera, qui ne vous honorera, et qui n'emploiera toutes les affections de son âme pour vous bénir, pour publier vos perfections et pour inviter tous les cœurs du ciel et de la terre, à chanter vos grandeurs et vos bontés[2] ? »

On le reconnaît tout d'abord, cette thèse du V. P. Eudes est la même qu'ont développée depuis tous les auteurs qui se sont occupés du très saint Cœur de la Bienheureuse Vierge. Les prérogatives qu'ils énumèrent avaient déjà été indiquées par notre apôtre, et ils se sont bornés à répéter ce qu'il avait lui-même exposé le premier.

C'est ainsi que le P. de Gallifet, dans son grand ouvrage, s'applique à montrer que le Cœur de Marie est la partie la

1. *C. adm.*, l. I, ch. XXI.
2. *Ibid.*, ch. III.

plus noble de son corps — qu'il est le principe de la vie de la Mère de Dieu — qu'il a fourni le sang dont a été formé le corps de Jésus — qu'il est l'organe de l'âme la plus sainte — qu'il est l'instrument de l'amour de Marie — le sanctuaire du Saint-Esprit[1]. N'est-ce pas la même thèse que celle du V. P. Eudes? Il ajoute que, par rapport aux hommes, ce Cœur de Marie est un objet aimable, tendre, touchant, source de charité, centre de douleurs, modèle parfait. Ce sont des considérations que notre apôtre avait développées lui aussi en parlant des motifs du culte, et en étudiant ce qu'il appelle le cœur spirituel.

Mais est-il bien vrai, comme l'affirme le V. P. Eudes, que le cœur soit, non pas le principe des affections de l'âme, — ce principe est l'âme elle-même, — mais comme l'instrument de ces affections, le centre, le siège où elles reposent? Le cœur est-il l'organe de l'amour?

A l'époque à laquelle vivait le V. P. Eudes, bien peu songeaient à mettre en doute cette assertion; tous les postulateurs qui ont soutenu, après lui, en cour de Rome, la cause du culte du Sacré-Cœur, l'ont donnée comme lui, pour une des bases de ce culte. Le P. de Gallifet, Castagnori, aussi bien que les évêques de Pologne, tous tiennent à cet égard le même langage. Même alors que, sur le rapport du cardinal Lambertini, depuis Benoît XIV, la Sacrée Congrégation des Rites eut repoussé la supplique du P. de Gallifet (1729), parce qu'il appuyait en partie sa thèse sur cette assertion; les autres postulateurs en 1765 ne voulurent pas renoncer à l'exposer, tout en indiquant que la Congrégation pouvait rendre un décret en leur faveur, sans se prononcer sur la question philosophique elle-même.

Si nous interrogeons maintenant le genre humain tout entier, en remontant jusqu'à son berceau, il n'a qu'une voix pour nous répondre. Toujours il a regardé le cœur comme l'organe

1. *Dévot. aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie,* l. III, ch. IV.

des affections. « Ce langage est le langage de tous les peuples, » dit Mgr Pie, « et le langage des peuples n'a jamais tort[1]. » Il s'agit effectivement d'un fait interne, que chacun peut constater et étudier en lui-même, et sur lequel par conséquent, le sentiment commun ne peut se tromper. « Le langage de l'humanité, du sens commun, c'est le langage de la nature et de la vérité[2]. » « Ce langage est l'œuvre de Dieu[3]. »

De tout temps, on a trouvé, sur les lèvres de toute créature humaine, mille et mille expressions qui attestent la persuasion universelle que le cœur a toujours passé comme le siège de l'amour.

S'agit-il d'exprimer l'amour, la joie, la peine, le dégoût, c'est sur la région du cœur que nous dirigeons la main[4]. « Il y a, » dit le principal champion de l'opinion contraire, « il y a dans l'humanité une persuasion qui se révèle à toutes les époques et chez tous les peuples, c'est celle-ci : La pensée naît du cerveau, et c'est le cœur qui possède le sentiment[5]. » « L'amour et les autres affections procèdent de l'âme : cependant, aussi longtemps que l'âme est unie au corps, elle n'agit pas seule dans ses affections ; elle emprunte le concours du corps en se servant des divers organes comme d'autant d'instruments. Or, l'instrument de l'amour et des autres affections, c'est le cœur. Comme l'âme se sert de l'œil pour voir, de l'oreille pour entendre, ainsi se sert-elle du cœur pour aimer, et de même qu'on dit de l'œil qu'il voit et de l'oreille qu'elle entend, on dit également du cœur qu'il aime[6]. »

1. Ses œuvres, t. VI, p. 609.

2. Ventura, *Raison philos.*, 2e conf., n° 7.

3. Bossuet, *Connais. de Dieu*, ch. v, n° 3.

4. Papillon, *Physiol. des Passions* (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1873).

5. Riche, *Le Cœur de l'homme*, p. 109.

6. Nilles, l. I, p. 118. — Gallifet, p. 52. — Vallet, *La Tête et le Cœur*, 2e p., art. 11, 3, 2.

N. B. Cette comparaison n'est pas exacte : Le cœur ne peut être un or-

Cette autorité est humaine dans son expression, mais elle est divine dans son origine, puisque c'est Dieu qui a fait la nature. Celle de nos livres saints de l'Ancien et du Nouveau Testament est plus rigoureusement divine. Or, en les parcourant avec attention, on peut remarquer qu'il n'y a pas une affection qu'ils n'attribuent au cœur. Que signifient en effet ces paroles : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur — Mon cœur tressaille de joie — Il est repentant, humilié — il s'enflamme — l'amour le consume — ou bien il devient froid, pervers, endurci — il s'agite dans l'angoisse ou le chagrin, dans la haine ou l'émotion, dans la crainte ou l'espérance, etc. [1]...?

Ces paroles signifient que le cœur est considéré comme l'organe, l'instrument des affections sensibles, et il serait exagéré et inexact de soutenir avec M. Riche (p. 113) que dans ces textes « le cœur est pris pour l'âme. » Certains d'entre eux peuvent avoir ce sens ; mais la plupart ne doivent s'entendre que du cœur.

Jésus-Christ en nous disant : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde, id est cordis affectu*[2], l'entend du cœur,

gane comme l'œil ; l'amour tel qu'on l'entend ici n'est point un sens comme la vue ; c'est une faculté inorganique dont les opérations affectent sans doute notre être matériel, mais ne tombent sous aucun de nos sens extérieurs. Thomas, l. III, ch. III, § 54, p, 223.

Non enim affectiones animæ causantur ab alterationibus cordis, sed potius causant eas ; unde in passionibus animæ, puta in irâ, formale est quod est ex parte affectionis, scilicet quod sit appetitus vindictæ ; materiale autem quod pertinet ad motum cordis, puta quod sit affectio sanguinis circa cor. S. Th., *Op.*, 35 : *de Motu Cordis.*

1. *Deut.*, VI, 5 ; — *Exod.*, VII, 13 ; — *Ps.*, XXXVIII, 4 ; XII, 6 ; XXI, 15 ; — *Job*, XLI, 15 ; — *III Reg.*, II, 4 ; — *Lev.*, XIX, 17 ; — *Eccl.*, II, 10 ; — *Prov.*, VI, 25; — *Dan.*, XIII, 56 ; — Matth., V, 28 ; — *Rom.*, X, 24 ; — *Prov.*, XV, 13 ; — Jean, XVI, 2 ; — *Ps.*, IV, 7 ; — Jean, XXII, 25 ; — *I Reg.*, IV, 13 ; — Sedes voluntatis : Matth., XII, 34 ; XV, 17 ; — Luc, VI, 45 ; — *Rom.*, V, 5 ; — *Prov.*, XXIII, 26 ; — *Eph.*, III, 17 ; — Marc, VII, 14.

Item, Chev., 268 ; — Marquez.

2. S. Bernard, *Serm.* 42, *in Cant.*, n° 7.

siège et source des affections... — Certes, comme le dit M. Riche, ni les prophètes, ni Jésus-Christ ne se préoccupaient de philosopher sur le cœur, ni de se prononcer scientifiquement sur le rôle de cet organe... mais d'après une règle d'interprétation universellement admise, non seulement on peut, mais on doit prendre les paroles du Saint-Esprit et de Notre-Seigneur dans le sens littéral, naturel et obvie, toutes les fois que ce sens ne présente rien de contraire à la foi ou à l'évidence. Or, quel est le dogme catholique, quel est le fait scientifique certain et évident, qui s'oppose à ce qu'on prenne ces paroles : Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, dans leur sens naturel ? L'amour, comme toute affection, est spirituel par son essence, et ne peut par suite avoir de principe que dans l'âme ; mais cette âme est unie à un corps, et elle trouve en lui des organes pour rendre sensibles ses fonctions ; et ici, l'organe de l'amour, c'est le cœur.

Cette théorie est celle de la presque totalité des docteurs scolastiques. Saint Thomas nous dit, avec Aristote, que le cœur est *originale domicilium vitæ*[1], qu'il est *organum corporale appetitus*[2].

Suarez n'a pas d'autre pensée[3]. Et on peut dire de cet enseignement, avec Leroy : *Quamvis recentiores theorias ignoraverint, et forte exinde conclusionem argumenti extenderint, dicentes cor esse unicum organicum appetitûs, nec intellexerint unde sit illa cordis proprietas, vis et efficacia ; non carebant sufficientibus experientiæ et logicæ argumentis, ad arguendam causalitatem cordis in actibus et affectibus.* Aussi ajoute-t-il, comme conclusion de toute sa dissertation : *Sententia quæ tenet cor esse præcipuum or-*

1. S. Th., *Op. de Dilect.*, cap. XIX.
2. *De Veritate*, q. 26, a. 3-12, q. 22, a. 2 ad 3-1, q. 91, a. 4 ad 4°. — *Op.* 35, *De Motu Cordis.*
3. *De Anima*, l. V, c. IV, num. ult.

ganum facultati appetitivæ adnexum innititur gravibus ex auctoritate desumptis argumentis : nullam sibi contrariam habet certam scientiæ physiologicæ conclusionem : sibi faventes habet potius probabiliores recentes hujus scientiæ conclusiones, atque indubitanter cæteris opinionibus præferenda videtur[1].

Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas semblé autoriser cette opinion, en disant à la Bienheureuse Marguerite-Marie : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ? » Ne l'a-t-il pas encore justifiée par des phénomènes miraculeux dont le cœur de plusieurs saints ont été l'objet[2]? Dans ces circonstances, il s'agit sans doute tout spécialement de la charité et de l'amour surnaturel; mais ces faits prouvent précisément que, pour l'amour surnaturel comme pour les affections naturelles du Cœur, se réalisent ces paroles de saint Thomas[3] : *Sicut naturale igni calere est, ita naturale est cordi amando ardere. Vita cordis amor est ; et ideo impossibile est ut sine amore sit cor, quod vivere quærit.*

L'Église, comme le fait observer si justement le R. P. Nilles[4], a évité de se prononcer dans un sens ou dans un autre. Toutefois, dans la pratique, elle nous fait assez comprendre qu'elle regarde les relations des affections et du cœur comme assez étroites, pour dire : *Fac nos, Domine Jesu, Sanctissimi Cordis tui virtutibus indui et affectibus inflammari*[5] : et Pie IX a dit, dans le décret de béatification de la Bienheureuse Marguerite-Marie, en parlant du Sacré-Cœur de Jésus, « qu'il est le siège de la charité divine, *cor illud sacratissimum divinæ charitatis sedem*[6]. »

1. Leroy, n° 39.
2. Id., nos 18, 19, 35.
3. *De Dilect. Dei*, c. xix.
4. L. I, p. I, c. iii, § 5.
5. *Brev. Rom.*
6. Riche, *Le Sacré-Cœur et le Précieux Sang*, p. 15.

De nos jours, une autre opinion compte un assez grand nombre d'adhérents, et revendique les suffrages de la science contemporaine. Depuis la découverte de la circulation du sang, il demeure acquis que le cœur a pour rôle la propulsion du sang dans les artères et, par elles, dans toute l'économie. La sensibilité qu'on lui attribuait autrefois ne lui appartient pas ; elle est exclusivement dans le système nerveux ; c'est le cerveau qui seul est le siège de l'intelligence, de l'amour et de toute affection morale. Le cœur n'a que la mission de manifester les phénomènes de la sensibilité affective. « Le cœur n'est pas plus le siège de nos sentiments que la main n'est le siège de notre volonté : le cœur est un instrument qui concourt à l'expression de nos sentiments, comme la main concourt à l'expression de nos volontés [1]. » Les affections ne procèdent pas du cœur ; elles y trouvent seulement un profond retentissement, et comme le cœur est réellement l'organe impressionnable et sympathique sur lequel la sensibilité retentit le plus vivement, on peut encore soutenir que le cœur est vraiment, non pas l'organe, mais le siège, mais le symbole de l'amour [2].

Cette opinion est la plus commune parmi les physiologistes modernes ; Claude Bernard l'a soutenue avec une science indiscutable, et l'abbé Riche a composé plusieurs ouvrages remarquables pour établir qu'elle s'accorde avec la doctrine catholique et la dévotion au Sacré-Cœur.

Muratori, dans sa *Philosophie morale ;* Benoît XIV, dans sa *Canonisation des Saints ;* saint Alphonse de Liguori, dans sa *Neuvaine du Sacré-Cœur,* lui ont été favorables. « Cependant, tous les théologiens et les philosophes n'ont pas abandonné le drapeau de l'ancienne école : beaucoup, et des meilleurs, lui sont restés fidèles [3]. »

1. Claude Bernard, *Propriétés des tissus vivants.*
2. Riche, *Erreurs et vérités sur le Cœur de l'Homme,* p. 166.
3. P. Letierce, *Le Sacré-Cœur*, p. 25.

D'autres, tout en admettant la thèse des scolastiques, ont cru bon d'y ajouter quelques modifications, à cause des découvertes plus récentes. Pour eux, le cœur est bien encore l'organe principal de la sensibilité ; mais il n'en est pas, à leurs yeux, l'organe exclusif : il faut lui adjoindre l'appareil nerveux que l'on nomme le Grand Sympathique, et ce n'est que sous l'influence de cet appareil, et en vertu de ses innervations propres que le cœur est le siège et l'instrument des affections. « Notre thèse à nous, » dit le P. Chevalier, « c'est que le cerveau envoie au cœur, par les nerfs pneumogastriques, non pas des sentiments à manifester, mais des éléments pour les produire. C'est dans le cœur et par le cœur que l'âme produit des sentiments et les manifeste ensuite. »

Ce système, loin de condamner celui du V. P. Eudes et des anciens, en accepte au contraire les affirmations, et se borne à les expliquer par un élément nouveau, en mettant à profit les découvertes de la science [1].

Nous n'avons pas à nous prononcer entre ces divers systèmes. Rome, d'ailleurs, ne trouve pas opportunes ces discussions entre catholiques [2]. Qu'il nous suffise d'avoir établi que l'opinion, embrassée par le V. P. Eudes, a toujours été et est encore soutenue par des autorités dignes de respect, et qu'au dire même de M. Riche : « Aujourd'hui comme par le passé (en dehors du monde savant), il est encore admis généralement que c'est dans le cœur que se produit directement le sentiment moral. » L'opinion vulgaire voit dans le cœur, et non dans le cerveau, l'organe de la sensibilité :

1. La physiologie moderne donnerait peut-être raison au P. de Gallifet et au P. Eudes contre Muratori. P. DANIEL, *Hist. de la B. Marg.-Marie*, p. 455. — P. RAMIÈRE, *Messager du Sacré-Cœur*, 1879. — *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, par BICHAT (*Études religieuses*, mars, octobre, novembre 1873).

2. RICHE, *Le Sacré-Cœur et le Pr. Sang*, VII. — NILLES, l. I, p. I, ch. III, § 3 et 4.

c'est une croyance de tous les temps. L'Église, on le comprend, n'avait pas à lutter contre l'idée populaire, pour imposer les données de la science[1], d'autant que ces données sont encore discutables, et fort discutées.

D'ailleurs, nous pouvons ajouter avec Muzzarelli[2] : « Que le cœur de chair soit le centre, le siège, l'organe, le principe des sentiments intérieurs et des affections de l'âme, c'est une question qu'on peut laisser discuter aux philosophes anciens et modernes. Mais il est hors de doute que le cœur de chair est la partie du corps humain, qui ressent plus sensiblement les effets des passions de l'âme... et les impressions, les palpitations qu'éprouve le cœur de chair, quoique médiatement par l'amour qui réside dans l'âme, sont autant de témoins irréfragables de la correspondance mutuelle entre l'amour et le cœur de chair... de quelque manière qu'elle s'établisse. La philosophie moderne et la Sacrée Congrégation des Rites n'en ont jamais douté. » Cela suffit pour que le Cœur de Marie soit vénérable à cause des affections dont il a été l'organe, ou qui, du moins, l'ont si vivement impressionné.

§ II. — *Le Cœur envisagé comme symbole.*

Le Cœur de Marie n'est pas choisi comme objet de culte, uniquement pour ce qu'il est en lui-même. Malgré toutes les prérogatives dont il peut être enrichi, mériterait-il même un culte de fête, de préférence aux autres parties du corps? Pour le Sacré-Cœur de Jésus, voici la réponse du Dr Leroy[3] : *Quod verò spectat ad cultum specialem Sanctissimi*

1. M. Hubert-Valleroux, *Introd. au livre de M. Riche sur le Cœur de l'homme.*
2. *Op. cit.*, p. 232.
3. N° 257.

Cordis Jesu physici hic legitimus esse intelligitur, sive ex eo tantum quod Cor illud sanctissimum est symbolum charitatis Jesu, sive multo magis *si habeatur ut organum consociatum, et connaturalis sedes, vitale instrumentum humanæ caritatis Jesu.* »

Comme nous l'avons remarqué déjà, l'importance relative des prérogatives du Cœur, par rapport à son symbolisme, n'est pas la même pour le Cœur de Marie que pour le Cœur de Jésus. Toutefois, si l'on admet l'opinion soutenue par le V. P. Eudes, que le cœur est le siège et l'organe de l'amour, la réponse nous semblerait devoir être affirmative.

Quoi qu'il en soit, nous avons aussi à considérer son symbolisme, avec le P. Nilles[1] et avec le cardinal Gerdil, qui semblent, même pour le Cœur de Jésus, donner le premier rang à la propriété qu'il possède d'être le symbole de l'amour. C'est cette propriété que nous avons en ce moment à étudier pour le Cœur de Marie.

Ni le V. P. Eudes, ni le P. de Gallifet, ne la mentionnent à part, quand ils donnent la série des motifs formels sur lesquels ils appuient la légitimité de la dévotion qu'ils prêchent. A vrai dire, elle est moins, dans le cœur, une nouvelle qualité intrinsèque, qu'une conséquence naturelle déduite par les hommes des qualités que nous venons d'énumérer.

Pourtant ni l'un ni l'autre ne l'oublient, et leurs traités reposent en grande partie sur elle et sur la métaphore qui en découle. Tous deux en établissent les bases, en développant très au long les liaisons qui existent d'un côté entre le cœur de chair et les passions, et de l'autre, par l'entremise de ces dernières, entre le même cœur corporel et les actes d'amour de la volonté.

Le V. P. Eudes, en particulier, fait plus que supposer ce

1. L. I, p. II, c. III, § 3.

symbolisme, puisque, quand il justifie le nom de cœur spirituel, et quand il étudie les merveilles de l'objet qu'il désigne sous ce nom métaphorique, nous le voyons rechercher d'abord les diverses propriétés et les prérogatives du cœur de chair, afin d'en déduire celles du cœur dont il est le symbole. Il sait qu'une notion exacte du symbole lui facilitera l'intelligence de la chose symbolisée. Il sait même avec Ozanam que si ce symbolisme est une loi de l'esprit humain, il est aussi une loi de la nature. Dieu, en effet, nous dit-il[1], a voulu graver son image dans l'homme et imprimer du moins des vestiges de ses perfections dans toute créature matérielle. Par une conséquence rigoureuse, puisque tous les êtres ont, par le fait de leur création, des similitudes avec Dieu, il doit exister entre eux des rapports, des liaisons, des ressemblances très parfaites; le monde physique est donc un symbole du monde spirituel, comme tous les deux sont une image, ou plutôt, dit le V. P. Eudes, une ombre du monde surnaturel; il y a correspondance, il y a de l'harmonie entre la nature, la grâce et la gloire; et par la vue de tout ce qui nous environne, nous pouvons, *per speculum in enigmate*, nous élever jusqu'à concevoir quelque idée de l'ordre supérieur. Il est hors de doute que l'ordre naturel et sensible est bien réellement le symbole et la figure de l'ordre spirituel et divin : *Ex invisibilibus visibilia fiunt : ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur*[2].

Ce fait est la base même du symbolisme : car le symbole, dit saint Thomas[3], *est signum quod importat aliquid notum quoad nos, quo manu ducimur in alterius cognitionem*[4]. C'est une

1. *C. adm.*, l. II, ch. III, p. 66.
2. Préf. de Noël.
3. S. Th., *in* 4 *Sent.* D. 1, a 1, q. 2, ad. E.
4. Ou d'après le droit : C. Signum 33, Dist. 11. C'est *res præter speciem quam ingerit sensibus, aliud aliquid faciens, ex se in cognitionem venire :*

figure, une image employée comme signe d'une chose, dit Littré... C'est parce qu'il avait constaté l'harmonie des êtres et des faits que, pour exprimer des qualités spirituelles, l'homme s'est servi de mots qui désignaient les qualités analogues aperçues dans l'ordre matériel. L'Église, et Dieu lui-même, parlent le langage figuré aussi bien que les hommes. Pour expliquer la nature du baptême qui nous fait chrétiens, on nous dit que Dieu nous a enfantés *genuit nos,* que nous sommes nés *nati sumus,* que nous sommes devenus *nova creatura.* Or, toute similitude de termes repose sur une similitude et une identité d'idées et de choses[1]. C'est en vertu de cette vérité que Jésus-Christ donne sa grâce sous le symbole des sacrements, et que Dieu a figuré la loi de l'Évangile par la loi de Moïse : *Omnia in figuris contingebant illis.* C'est appuyé aussi sur ce fait que l'homme peut se servir de symboles dans ses sacrifices et les pratiques de son culte, aussi bien qu'il le fait dans ses relations sociales. Les fleurs elles-mêmes, et toute la nature a son langage[2]. D'après ces principes, le Cœur de chair de Marie est pour le V. P. Eudes, comme une image, comme un portrait, auquel il demande la connaissance de ce qu'il nomme son Cœur spirituel.

Pour se rendre un compte exact de la valeur du mot cœur au sens symbolique, le V. P. Eudes cherchera donc dans l'âme ce qui pourrait y jouer un rôle analogue à celui du cœur de chair dans le corps. Rien de plus sage. « Il existe une admirable harmonie entre ces deux parties de notre être. » Les organes du corps, sa vie, ses fonctions ont pour but d'exprimer la vie de l'âme, ses fonctions, ses destinées.

sive id fiat de suâ naturâ (signum naturale), sive ex aliquâ institutione (signum arbitrium) sicut circulus qui foribus popinæ suspensus, vinum venale ostendit.

1. P. Ventura, *Marie, mère des hommes,* p. I, ch. III, p. 41.
2. *Le Symbolisme,* par Mgr de la Bouillerie.

Or, ce qui est vrai du corps en général, est vrai surtout du cœur, organe principal de la vie. Aussi « les mêmes mots expriment-ils les qualités physiques du cœur et les qualités morales de la vie des âmes : et ces harmonies du langage reposent sur une harmonie des faits. Hélas ! je ne puis que soupçonner... les rapports de cette vie du cœur avec le monde de l'intelligence et de l'amour, dont elle est une expression emblématique... ses rapports symboliques avec des mystères plus saints encore et plus divins, avec les mystères de la grâce et de la gloire, dans l'ordre surnaturel; puis avec ceux de l'union hypostatique accomplie en Jésus-Christ; enfin avec la vie divine elle-même[1]. » Du moins, nous ne sommes pas réduits à les ignorer totalement. Le V. P. Eudes signale encore autrement cette base du symbolisme, en ce qui regarde le Cœur de la Bienheureuse Vierge.

« Ne savez-vous pas », dit-il[2], « qu'un époux passionné pour son épouse prend son divertissement à écrire son nom et à tracer sa figure partout où il se trouve, non seulement sur le papier, sur le parchemin et sur la toile; mais sur les arbres, sur les pierres, sur les rochers et sur toutes les choses qu'il rencontre ? Ainsi l'amour incompréhensible de celui qui est le Dieu, le Père et l'Époux de la toute parfaite et toute aimable Marie, fait qu'il prend son contentement à écrire les excellences et à peindre le portrait de son divin Cœur ; non seulement sur le ciel, sur le soleil, sur la terre, sur la mer, dans le paradis terrestre, dans le buisson de la montagne d'Horeb, dans la harpe de David, dans le trône de Salomon, dans le temple de Jérusalem, sur le chandelier d'or, sur la table des pains de proposition, sur l'autel des parfums, sur l'Arche d'alliance, sur le vaisseau d'or qui contenait une portion de la manne, sur la verge de Moïse,

1. Mgr Baudry, *Le Sacré-Cœur*, p. 74-75.
2. *C. adm.*, l. III, ch. v.

sur les tables de la loi, sur l'autel des holocaustes : mais encore dans la fournaise de Babylone. »

En partant de ce principe, le V. P. Eudes cherche à découvrir ce qui, dans l'ordre spirituel et divin, peut être appelé cœur par analogie avec la nature et les fonctions du cœur de chair.

Parmi les différentes propriétés du cœur de chair qui peuvent devenir symboliques, en voici quelques-unes que signale notre apôtre.

Le cœur est un organe central par sa position dans la poitrine de l'homme ; c'est aussi un centre par rapport à la circulation du sang, qui en sort et qui y revient ; c'est encore un centre où viennent retentir les actions nerveuses sensitives [1]. Le cœur spirituel sera donc ce qu'il y aura de plus central en l'âme; et poursuivant la même idée, pour exalter le Cœur de Marie, le Saint-Esprit dira qu'il est comme le centre du ciel où Dieu habite [2] ; que c'est en lui que Dieu a opéré le salut du monde, *operatus est salutem in medio terræ* [3] ; — qu'il peut être comparé au soleil [4].

Le cœur est un organe intérieur et caché. Le V. P. Eudes donnera donc ce nom de cœur à ce que désigne la sainte Écriture par ces paroles : *quod intrinsecus latet* [5], et par ces autres : *omnis gloria ejus ab intus*. M. Olier s'arrêtera à peu près uniquement à cette analogie, et il donnera pour titre à l'objet de sa dévotion : *l'Intérieur de Jésus et l'Intérieur de Marie*. Le P. Nilles, en reproduisant les offices

1. Cl. Bernard, *Propriétés des tissus vivants*, p. 459.
2. *C. adm.*, l. II, ch. I.
3. *Ibid.*, ch. IV.
4. *Ibid.*, l. I, ch. II. — *Comprehenditur a nobis cor tanquam centrum quod primo vitam suscipit, quoniam secundum divum Basilium, primum creatur cor ; deinde veluti ex centro universum corpus effingitur, ita ut vitam hanc quovis in corpus protendat.* S. Maxime, *Sch. in Cœlest. Hier.*, ch. XV.
5. *Cantiq.*, IV. — *C. adm.*, l. I, ch. IV.

dressés par le vénérable fondateur de Saint-Sulpice pour ces deux fêtes, et approuvés par Rome, les compte au nombre des offices des Sacrés-Cœurs ; par là, il atteste qu'à ses yeux, ce symbolisme est fondé.

Mais les deux bases principales du symbolisme du cœur se trouvent dans la double propriété qu'il possède — d'être la source du sang, le principe de son mouvement, et d'être l'organe des sensations ou du moins le centre de leur action.

Par le rôle qu'il joue dans la circulation du sang, le cœur est réellement le principe de la vie[1]. Il est l'organe vivant des fonctions de la vie végétative et animale. Naître, vivre, mourir, tout part du cœur. Par suite, tout ce qui dans l'âme peut être considéré comme un principe de vie naturelle ou surnaturelle portera le nom de cœur spirituel. Penser et vouloir sont les actes de la vie raisonnable ; l'intelligence et surtout la volonté porteront donc le nom de cœur. — La grâce et spécialement la charité constituent la vie de l'ordre surnaturel ; le cœur de l'âme sera donc cette partie qui reçoit immédiatement les dons de Dieu : *Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris.* Le Saint-Esprit lui-même et Notre-Seigneur s'étant donnés pour être en nous et avec nous le principe de cette vie divine, recevront aussi à bon droit du V. P. Eudes, le nom de Cœur divin dans le sens que nous étudierons plus loin.

Mais la vie, et par conséquent le cœur de l'âme, c'est surtout et par-dessus tout l'amour. Aussi, la principale analogie envisagée dans le cœur de chair est la propriété qu'il a d'être le siège de la sensibilité. C'est à peu près à cet unique point de vue que se placent ceux qui ont étudié cette matière.

1. *Cor vitam quovis in corpus protendit, sive enim congenitus calor corpus vivificat, sive spiritus, sive sanguis, istorum omnium fons est cor.* S. Maxime, *Sch. in Cœl. Hier.*, ch. xv.

Quelque opinion que l'on adopte sur le rôle du cœur dans les affections, ce rôle est assez grand et assez réel pour que le cœur devienne, non pas un symbole purement conventionnel, comme le drapeau ; mais un symbole très réel de la volonté et surtout de l'amour. Dans la thèse des anciens et du V. P. Eudes, l'analogie est de toute évidence et beaucoup plus frappante, et il est facile de remonter à la volonté, à l'amour naturel et même à la charité divine, en partant des affections sensibles, quand on en voit le siège et l'organe dans le cœur. Ce symbolisme, en Jésus et en Marie, aurait encore un fondement plus solide, car dans l'homme, il peut y avoir antagonisme entre le mouvement sensible de la passion, et l'amour intellectuel ou surnaturel. Les passions du cœur peuvent entrer en révolte contre la volonté, et surtout contre la charité, au point même d'éteindre cette dernière par le péché mortel ; et alors, il y a désaccord entre les deux parties de l'âme. En Marie et en Jésus, l'amour sensible demeure toujours en harmonie parfaite avec l'amour volontaire et divin. Si cet accord a été momentanément troublé en Marie, *turbata est,* et en Jésus-Christ, *turbavit seipsum, factus in agoniâ,* jamais cependant, ni en l'un, ni en l'autre, les passions n'ont cessé d'être soumises à la volonté, et l'harmonie la plus parfaite s'est bien vite rétablie.

Même dans l'autre opinion, c'est à bon droit que le cœur nous est proposé comme symbole de l'amour. La science, dit M. Hubert-Valleroux, est appelée à montrer la sagesse de l'Église dans l'adoption du culte du Sacré-Cœur [1]. Celle-ci n'a point cédé en aveugle à un préjugé général, car la science pressée de près nous enseigne que le cœur occupe, par son innervation, une place à part dans l'économie. Le

1. M. Hubert-Valleroux, *Introd. au Livre de M. Riche sur le Cœur de l'Homme et le Sacré-Cœur.*

cœur est l'agent sur lequel la sensibilité retentit le plus vivement, et par conséquent le vrai symbole de l'amour. Pichat avait déjà justifié l'opinion commune en montrant le ridicule d'un homme qui, au fort de la passion, porterait la main à son front au lieu de la mettre sur son cœur. Il est donc certain, au nom de la science, que le cœur, s'il n'est pas l'organe de la sensibilité, en est du moins le symbole, et c'est à ce titre que l'Église propose à notre adoration le Sacré-Cœur de Jésus, et à notre vénération le Cœur Immaculé de Marie.

Encore une observation sur ce point. La prérogative qu'a le cœur de chair de symboliser l'amour, devient nécessairement dans le système du P. Perrone le principal motif de la dévotion aux Sacrés-Cœurs, car c'est seulement par son moyen que nos hommages ont pour objet l'immense charité des Cœurs de Jésus et de Marie ; puisque pour lui, du moins à prendre son exposé à la lettre, l'amour est le motif, plutôt que l'objet direct de notre culte. Dans l'opinion du V. P. Eudes, la prérogative de symboliser l'amour n'a pas la même importance. Pour notre apôtre, en effet, l'objet immédiat et prochain de la dévotion n'est pas seulement le Cœur de chair, soit en lui-même, soit en tant qu'il symbolise l'amour, mais nos hommages se rapportent tout aussi directement à l'amour et à la charité, sous le symbole de ce Cœur. Le symbole perd donc de son importance, quand on possède la chose symbolisée elle-même. C'est ainsi qu'un portrait perd de son prix, quand on peut jouir, dans une intime familiarité, de la personne qu'il représente. L'ombre et les images cèdent le pas à la réalité : *umbram fugat veritas*.

D'après cela, il nous serait facile de montrer comment tout le traité du V. P. Eudes sur le Cœur admirable de la Mère de Dieu, l'office qu'il a dressé pour sa fête, les pratiques qu'il a recommandées, les prières composées par lui, reposent sur cette vérité du symbolisme.

S'il se sert avec le genre humain du même mot : le Cœur, pour désigner et l'organe physique et l'amour, c'est qu'il suppose entre eux des rapports qui font de l'un le signe, le symbole, et comme le sacrement de l'autre.

Dans les images qu'il répandait pour rendre sensible l'objet de sa dévotion, il nous représente un Cœur environné de flammes ou reposant sur des branches de lis et de roses : tantôt les flammes en jaillissent comme d'un brasier ; tantôt c'est le Saint-Esprit qui, par son souffle divin, vient le remplir de ses feux et de son amour ; et c'est à ce brasier ardent que le V. P. Eudes allume les torches avec lesquelles il essaie d'embraser le monde. Dans tous les cas, l'amour et le Cœur physique sont unis et ne forment qu'un tout, comme le symbole et la chose qu'il symbolise.

Presque tous les développements de son ouvrage nous sont donnés sous cette forme symbolique, et, comme il s'exprime lui-même[1] c'est dans une série de tableaux qu'il étudie les excellences du Cœur virginal de la Reine du Ciel ; cette façon de procéder ne peut avoir de sens, qu'en supposant les analogies les plus grandes et les plus intimes, entre ce que le V. P. Eudes appelle le Cœur corporel et le Cœur spirituel. Il est d'ailleurs facile de voir ce qui désigne le Cœur de chair ou l'amour, quand, dans le Cœur de Marie, il nous fait admirer un ciel rempli de gloire, un soleil dont les rayons éclairent et échauffent l'univers, une fontaine d'eau vive, une mer sans limites, le paradis terrestre, la harpe de David, le trône royal de Salomon, l'arche d'alliance, le temple de Jérusalem, la fournaise de Babylone, la montagne du Calvaire, etc...

Dans les litanies et dans l'office du Saint Cœur de Marie, elles sont en grand nombre les expressions qui traduisent de la même manière le symbolisme du Cœur. Ici, il est *vas*

1. *C. adm.*, l. II et l. III.

aureum, *cella vinaria regis*, *fons nectaris*, *triclinium Sanctæ Trinitatis*,... là il est *hortus conclusus*, *fons signatus*, *domus ignea*, *turris David*; ailleurs c'est *lampas ignis*, *abyssus gratiæ*... *gazophylacium Ecclesiæ*, *cymbalum jubilationis*, etc., etc..., expressions qui toutes rappellent à la fois et le Cœur de chair, et le Cœur spirituel de Marie.

CHAPITRE III

Cœur corporel de Jésus.

§ I. — *Le Cœur corporel de Jésus, en lui-même, objet matériel du culte du Sacré-Cœur.*

Les PP. Haussherr et Letierce prétendent que le cœur de chair ne rentre pas, ou du moins rentre à peine dans la dévotion du V. P. Eudes au Sacré-Cœur de Jésus ; et c'est sur cette assertion qu'ils s'appuient en grande partie, pour nier que le culte établi par lui soit le même que celui de l'Église, et pour lui refuser le titre d'apôtre du Sacré-Cœur. Nous devrons donc entrer dans quelques détails pour rétablir la vérité et pour conserver au serviteur de Dieu la gloire qui lui appartient.

Qu'il s'agisse de Jésus ou de Marie, c'est toujours le cœur corporel, le cœur de chair que le V. P. Eudes donne comme premier objet de sa dévotion. Aucun doute ne peut s'élever à cet égard. Les termes dont se sert notre Apôtre sont trop précis, ses affirmations sont trop nombreuses pour qu'il soit permis d'hésiter sur sa pensée. « Le premier Cœur de l'Homme-Dieu, dit-il [1], c'est son cœur corporel qui est déifié par l'union hypostatique, » car, ajoute-t-il [2], « nous avons à adorer dans notre Sauveur trois cœurs qui ne sont néanmoins qu'un seul Cœur par l'union très étroite qu'ils ont en-

1. *C. adm.*, l. I, ch. II.
2. *Ibid.*, l. XII, 6e médit.

semble, » et l'un deux est « le très saint Cœur de son corps déifié, qui est une fournaise d'amour. »

Quand le V. P. Eudes s'efforce d'exalter les grandeurs que le Cœur de la Bienheureuse Vierge reçoit de ses relations avec le Sacré-Cœur de Jésus, il n'oublie pas les rapports qui ont existé entre les deux Cœurs de chair, attestant par là, que dans le Fils comme dans la Mère, le Cœur corporel est l'objet de sa dévotion[1]. Ailleurs il donne comme une des raisons du culte du Sacré-Cœur de Jésus le brisement et la rupture de ce Cœur corporel sous l'action véhémente de la douleur et de l'amour; il s'attache à justifier ce fait par les enseignements de sainte Gertrude, de sainte Brigitte et de Louis Bail[2], et il décrit d'après la V. Sœur Marguerite de Beaune, les effets de ce double sentiment sur le Cœur de chair de Jésus-Christ. C'est encore le Cœur corporel qu'il présente à nos hommages, quand il rappelle les pensées de saint Bonaventure, de Lansperge et de sainte Gertrude sur la plaie du Sacré-Cœur[3], et quand il nous décrit les angoisses et la douleur de Marie, à la vue du coup de lance qui transperça le Cœur de son Fils[4].

Les prières que le V. P. Eudes nous a laissées, et qui sont l'expression de sa piété, nous fournissent des témoignages non moins précis et non moins explicites. Dans ses litanies du Sacré-Cœur, il invoque successivement le Cœur de Jésus : *Amore vulneratum*, blessé d'amour; *lancea transfixum*, transpercé par la lance; il implore la miséricorde du Sauveur, par son Cœur brisé d'amour et de douleur sur la croix; *per ipsum* (*Cor*) *amore et dolore in morte disruptum.*

Mais c'est surtout dans l'office de la fête du 20 octobre qu'il

1. *C. adm.*, l. XII, ch. I; ch. III, médit. 9.
2. *Ibid.*, ch. XII.
3. *Ibid.*, l. XIII, ch. XV, XVI et XII.
4. *Ibid.*, l. XII, ch. V.

présente à nos adorations le Cœur corporel de Jésus; c'est bien à lui, en effet, que s'adressent ces vers :

O Cor... Te dissecat mors impia
Et hasta dire perforat...
Ave, dolorum victima
Centrum crucis...
O Cor amore saucium
Tu charitatis hostia
Aperta cunctis gratia...
En cernitur patescere
Fornax amoris flammea...
Heu, quanta pro mortalibus
Tu Corde passus vulnera[1]*...*

C'est le Cœur de chair qui est indiqué dans les Antiennes des Laudes, quand il est représenté comme rompu par la douleur sur le Calvaire, ou comme servant de lit de repos à saint Jean pendant la Cène.

Le savant P. Nilles fait remarquer avec raison[2] que c'est ordinairement dans les leçons du second nocturne que l'Église a coutume d'exposer le sujet de ses fêtes. Or, le V. P. Eudes a précisément choisi pour les trois leçons de ce nocturne, le passage attribué à saint Bernard sur la Passion, qui commence par ces mots : « *Foderunt Judei et perfoderunt, non solum manus, sed et pedes, latus quoque, et SS. Cordis intima furoris lancea perforaverunt.* Les Juifs ont percé et transpercé non seulement les mains, mais aussi les pieds et le côté, et dans leur fureur ils ont atteint par la lance jusqu'au fond même de son Cœur sacré. »

Au deuxième jour de l'octave, c'est encore de cette plaie du Cœur que parle saint Bernard : « *Ad hoc vulneratum est Cor tuum... ut in illo habitare possimus...* Si le Cœur de Jé-

1. Off. du S. Cœur de Jésus.
2. « Rationes festorum in lectionibus 2 Nocturni breviter attingi solent. » L. II, ch. v, p. 573.

sus nous a été ouvert, c'est pour que nous puissions y habiter. » — Au troisième jour, l'objet est le même : « *Cognovit Cor tuum, o dulcis Jesu, charitatis lanceâ vulneratum, viam facere charitati cui numquam claudatur.* O très doux Jésus, votre Cœur percé par la lance sur l'ordre de votre amour, a su ouvrir à l'amour un chemin qui ne lui sera jamais fermé. »

Au quatrième jour, nous lisons un passage du sermon 62e de saint Bernard sur le Cantique des Cantiques. Là encore c'est la plaie du Cœur qui nous est présentée : « *Nec desunt foramina per quæ affluant (gratiæ)... latus lanceâ foraverunt, et per has rimas licet mihi sugere mel de petra...* Elles sont nombreuses dans le corps du Sauveur les ouvertures qui permettent aux grâces de se répandre... Son côté est percé de la lance, et par la plaie qu'elle a faite je puis sucer le miel qui coule de la pierre. »

Au cinquième jour, le texte est encore emprunté au saint abbé de Clairvaux[1], et c'est toujours de la plaie du Sacré-Cœur qu'il est question. « *Ostium factum est in latere arcæ ut totus intrem usque ad ipsum Cor Jesu.* Une porte a été ouverte dans le côté de l'Arche, et plus heureux que saint Thomas, je puis pénétrer en personne jusqu'au Cœur de Jésus. »

Au sixième jour, c'est saint Bonaventure qui fournit au V. P. Eudes les leçons du deuxième nocturne[2] et elles nous parlent toujours du Cœur de Jésus et de sa blessure : « *Bonum est mihi... tria tabernacula facere, unum in manibus, unum in pedibus, sed aliud continuum in latere... ibi loquar ad Cor ejus...* Oh ! qu'il m'est bon de dresser trois tentes dans les plaies sacrées, des mains, des pieds et du côté de Jésus. » C'est là que je puis lui parler au Cœur, et dans cet asile saint Bonaventure trouve le repos du corps et la joie de l'âme.

1. *Traité de l'amour de Dieu,* ch. I.
2. *De Stimulis amoris,* p. 1.

Au septième jour, c'est la continuation du passage du docteur séraphique. « *Si fuissem loco illius lanceæ, exire de Christi latere noluissem..., o anima, quomodo te potes amplius continere.,. nam præ nimio amore aperuit tibi latus, ut tibi tribuat Cor suum...* Si j'avais été la lance du Centurion, jamais je ne serais sorti du côté de Jésus... O mon âme, comment peux-tu arrêter l'élan de ton amour... alors que, poussé par ta tendresse, Jésus t'a ouvert sa poitrine pour te donner son Cœur ? » Enfin, au jour de l'octave, les leçons développent la même pensée : « *Quomodo non consumeris, cum intras per vulnera et pervenis ad Cor ejus...* O mon âme, comment ne pas te consumer, quand tu pénètres jusqu'au Cœur de Jésus à travers la plaie de son côté ? »

A la sainte Messe, tout en chantant l'amour du Cœur spirituel, le V. P. Eudes n'oubliera pas le Cœur de chair, et à la communion il dira de nouveau : « *Per Cor tuum, amantissime Jesu, amoris et doloris impetu pro nobis in morte disruptum, exaudi clamantes ad te.* O très aimable Jésus, par votre Cœur brisé d'amour et de douleur pour nous sur la croix, exaucez le cri des prières que nous vous adressons. »

C'est enfin au Cœur de chair que se rapportent ces paroles de l'office : *Amore flagrans*, brûlant d'amour ; *amore nostri saucium*, blessé d'amour pour nous ; *dolorum victima*, victime de douleur ; *fornax amoris*, fournaise d'amour ; *altare holocausti*, autel d'holocauste ; *turbatum, anxiatum*, troublé, anxieux, etc... Car ces métaphores du langage humain, qui prêtent au cœur des impressions physiques sous l'action des passions, correspondent bien réellement à des réalités physiologiques. On doit admettre ce fait quand même le cœur ne serait pas réellement, comme le pensait le V. P. Eudes, l'organe des affections sensibles, et quand même son rôle se bornerait à recevoir plus que toutes les autres parties du corps l'impression des sentiments.

« Lorsqu'on dit, par exemple, que le cœur est brisé de douleur, il se passe dans cet organe des phénomènes très réels. Le cœur s'est arrêté si l'impression douloureuse a été trop soudaine, il en est résulté une syncope... Quand après avoir éprouvé de longues angoisses, on dit qu'on a le cœur gros, cela répond encore à des conditions physiologiques particulières : des expériences ont montré, en effet, que les excitations d'une intensité croissante émoussent ou épuisent la sensibilité du cœur sans en arrêter les battements. Les impressions douloureuses prolongées, devenues incapables d'arrêter le cœur, le fatiguent sans retarder ses battements, prolongent la diastole et font éprouver dans toute la région précordiale un sentiment de plénitude ou de resserrement. »

« Les impressions agréables répondent aussi à des états déterminés du cœur. Quand une personne est surprise par une émotion douce, ce sentiment commence à se manifester par un léger arrêt du cœur. Aiguillonné par l'impression nerveuse, le cœur réagit aussitôt ; les palpitations qui l'animent le font bondir dans la poitrine. L'amour qui fait palpiter le cœur n'est donc pas seulement une forme poétique, c'est aussi une réalité physiologique... Les philosophes disent qu'il faut maîtriser son cœur et faire taire ses passions. Ce sont encore des expressions que la physiologie peut interpréter. L'action de l'homme peut, en effet, dominer beaucoup d'actions reflexes dues à des sensations qui ont leur origine dans des causes purement physiques, et la raison, sans doute, parvient à exercer le même empire sur les sentiments moraux[1]. »

Le V. P. Eudes en prenant le Cœur de chair comme objet de sa dévotion, ne prétend pas le séparer de la personne du

1. Claude Bernard, *Revue des cours scientifiques.* Avril 1865. — Riche, *Le cœur de l'homme et le Sacré-Cœur,* p. 170-174.

divin Maître. Ce Cœur, pour lui, est un cœur vivant. Ce n'est pas seulement une relique comme le précieux sang vénéré à Bruges. Ce n'est même pas le Cœur de Jésus dans le tombeau, car là, si l'union hypostatique subsistait, la vie humaine avait cessé. Le cœur que nous adorons est le Cœur de Jésus avec sa vie, ses fonctions et son rôle dans les actes d'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme. Le V. P. Eudes l'enseigne formellement, quand il dit[1] : « O Jésus, vous avez trois cœurs qui ne font qu'un même Cœur, lequel est tout employé à m'aimer continuellement. » « Ces trois cœurs n'en forment qu'un seul, parce que le Cœur divin étant l'âme, le cœur et la vie du Cœur spirituel et du Cœur corporel, il les établit dans une parfaite unité[2]. »

Nous devons donc conclure que, pour le V. P. Eudes comme pour l'Église, l'objet de la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus est d'abord le Cœur de chair vivifié de son âme sainte, et déifié par l'union hypostatique.

Au XVIIIe siècle, ce fut surtout contre le Cœur de chair que s'élevèrent les oppositions des adversaires de la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus. On accusait ceux qu'on appelait dédaigneusement les *cordicoles* de séparer le cœur de la personne de Notre-Seigneur. Les pamphlets, parus sous le nom de lettres aux Alacoquistes, mettent le V. P. Eudes en tête de ces cordicoles. On soutenait que les premiers Postulateurs avaient donné comme motif principal de leur dévotion, la blessure faite au Cœur par la lance, et surtout la propriété qu'aurait le cœur d'être l'organe, le siège de la sensibilité et de l'amour. Or, disait-on, ces deux bases ne sont rien moins que solides.

En 1726, sur le rapport du Promoteur de la foi, le cardinal Lambertini, depuis pape sous le nom de Benoît XIV, la

1. *C. adm.*, l. XII, médit. 6.
2. *Ibid.*, ch. II.

Sacrée Congrégation des Rites rejeta même la supplique du P. de Gallifet, en partie parce que les fonctions attribuées au cœur de chair paraissaient discutables : c'est du moins l'explication qu'en donne saint Alphonse de Liguori[1]. Les théologiens et les postulateurs répondirent sans doute victorieusement à toutes les difficultés. Néanmoins la secte Janséniste était si puissante, et elle avait jusque dans Rome[2] des partisans si dévoués, que le Saint-Siège, tout en approuvant en 1765 le culte et même la fête du Sacré-Cœur, ne crut pas le moment opportun pour se prononcer sur certains points débattus.

Dans l'office et la messe : *Miserebitur*, qui plus tard (1856), devaient s'étendre à l'univers entier, si Rome ne s'en tint pas à la seule glorification de l'amour, toutefois, par prudence et à dessein, sans exclure de la dévotion le Cœur de chair en lui-même, elle insista davantage sur l'amour de Jésus; le Cœur de chair en est toujours donné comme le symbole. Elle veut, dit-elle, *hoc cultu symbolice renovari memoriam divini amoris*[3]*; sub cordis symbolo caritatem Christi coli*[4]. *Hoc sub amoris symbolo*[5]. Le texte du rescrit de la Sacrée Congrégation des Rites a été enregistré dans les manuscrits du cardinal Corsini. Or l'approbation a été donnée, dit celui-ci, *ad mentem;* et la pensée de la Sacrée Congrégation, ajoute le cardinal, est d'indiquer expressément que ce culte se rapporte au Cœur comme symbole et figure de l'amour, et non au Cœur matériel[6].

1. *Neuvaine au Sacré-Cœur de Jésus.* Leroy, nº 110.
2. *Année Liturgique. Fête du Sacré-Cœur de Jésus,* p. 507.
3. Décret S. R. C.
4. *Off.* Lect. vi.
5. Hym. ad Laudes.
6. La Sacra Congregazione poi vuol vedere l'ufficio e la messa, affinche vi sia espresso sempre, che tal culto speciale si presta al cuor come simbolo e figura dell' amor di Gesù, e no come ad un cuore materiale. *Analecta Juris Pontif.* mai-juin 1889, p. 757.

Non seulement les Jansénistes [1], mais plusieurs docteurs catholiques prétendirent, avec l'avocat du Sacré Palais, Camille Blasi, que les Évêques polonais avaient bien demandé à Rome d'approuver le culte du Sacré-Cœur, au sens propre ; mais que la Sacrée Congrégation avait repoussé leur supplique par rapport au Cœur pris en lui-même. L'unique objet qui avait été assigné à la fête, disaient-ils, était le Cœur métaphorique, spirituel, mystique, c'est-à-dire l'amour. Des religieux et des théologiens, dont quelques-uns n'étaient pas sans mérite, on dit même l'Inquisiteur du Saint-Office, soutinrent avec acharnement que la fête n'avait et ne pouvait avoir pour objet que la bonté et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ [2].

De nombreux apologistes du Sacré-Cœur, comme le cardinal Gerdil et le P. Marquez, réfutèrent ces fausses assertions, et quelques années plus tard, Rome accorda au Portugal et à la République de Venise, un nouvel office, où le Sacré-Cœur de Jésus, victime d'amour et percé de la lance, était plus nettement et plus directement proposé aux adorations des fidèles. Enfin Pie VI, par sa bulle *Auctorem Fidei* 1794 [3], condamna les erreurs de Ricci et de son synode de Pistoie, et il déclara en quel sens le Cœur de chair rentre dans le culte du Sacré-Cœur.

« Depuis un siècle tous les théologiens, sans exception, admettent que le sens métaphorique ne suffit pas, et les thèses dogmatiques que l'on trouve dans leurs ouvrages, n'ont pas d'autre but que de le prouver [4]. » Il leur est d'ailleurs facile d'établir cette vérité, en s'appuyant sur les paroles de Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite, sur

1. *Année Lit.* du P. Fromage. *Sacré-Cœur de Jésus*, p. 509. — Nilles, l. I, p. II, ch. III, § 2 et 3.
2. Nilles, l. I, p. II, ch. III, § 3. — Thomas, l. III, ch. I.
3. 62e et 63e propositions.
4. Thomas, l. III, ch. I.

les mémoriaux des Postulateurs, sur les décisions des Papes et sur celles des Congrégations romaines, ainsi que sur les textes des offices concédés[1].

Le V. P. Eudes avait composé et publié ses offices et ses ouvrages avant que la discussion eût été portée sur ce terrain par les Jansénistes. Lui aussi avait eu à subir de leur part les oppositions les plus violentes ; mais dans leurs attaques, ils visaient plus spécialement sa dévotion au Cœur de la Bienheureuse Vierge et sa doctrine sur la miséricorde et l'amour du Sacré-Cœur de Jésus. Aussi n'avait-il aucune réserve à garder, par rapport au Cœur de chair. C'est pour cela qu'il ne paraît pas songer à se justifier, quand, dans son ouvrage du Cœur admirable, et dans son office, il désigne d'une manière si explicite le Cœur de chair, comme l'objet direct de la dévotion dont il est l'apôtre.

§ II. — *Motif ou objet formel du culte relatif au Cœur corporel de Jésus.*

Le V. P. Eudes donne la raison dernière, le motif formel du culte général dû au Sacré-Cœur dans ces paroles : « Le Cœur corporel de l'Homme-Dieu est déifié ainsi que toutes les parties de son corps sacré, par l'union hypostatique qu'il a avec la personne divine du Verbe Éternel[2]. Le Verbe Éternel est dans ce Cœur royal, l'unissant avec lui, de la plus intime union qui puisse s'imaginer, c'est-à-dire, de l'union hypostatique qui rend ce Cœur adorable de la même adoration qui est due à Dieu[3]. Ce Cœur Sacré étant uni hypostatiquement à la personne du Verbe, il est embrasé de son amour infini vers nous[4]. »

1. Nilles, l. I, p. II, ch. III. — Leroy, ch. III, IX, XIV.
2. *C. adm.*, l. I, ch. II.
3. *Ibid.*, l. XII, 1re médit.
4. *Ibid.*, 6e médit. — *Item*, 3e médit.

C'est en effet la personne du Verbe que nous adorons ; c'est à elle que se rapportent tous les actes de notre culte ; et c'est son excellence qui rend adorable tout ce qui lui appartient. « Tout ce qui est en l'humanité sacrée du Sauveur est déifié et élevé à une dignité infinie, par l'union qu'elle a avec la divinité....... aussi il n'y a aucune partie du corps sacré de l'Homme-Dieu qui ne soit grande... qui ne soit digne des admirations éternelles des hommes et des Anges[1]. »

Le raisonnement du V. P. Eudes est celui de tous ceux qui ont écrit sur cette dévotion. « Le Cœur de Jésus, » dit le P. Chevalier[2], « uni intimement et indissolublement à l'âme et à la personne sacrée du Sauveur est le Cœur d'un Dieu, où réside dans sa plénitude la charité divine. Il mérite donc les adorations des anges et des hommes. » « Nous adorons le Sacré-Cœur de Jésus, » dit de son côté M. Riche[3], « parce que Jésus-Christ n'était pas seulement un homme, mais un Dieu en même temps ; et comme le corps d'un Dieu est un corps divin, et que les organes de ce corps doivent nécessairement participer à sa divinité, nous croyons que son Cœur est divin et par conséquent adorable. » Le Cœur de Jésus est animé du Verbe, dit-il ailleurs, et encore : « Tout est adorable en Jésus-Christ en vertu de cette union : l'âme, le corps et chacune de ses parties[4]. »

Mais cette raison est commune à toutes les parties du corps de Jésus-Christ et à toutes les facultés de son âme ; elle ne suffit donc pas pour rendre compte d'un culte de fête en l'honneur du Cœur, de préférence aux autres membres.

Quelle excellence spéciale le V. P. Eudes a-t-il donc découvert dans ce Cœur Sacré ? quels motifs singuliers ont pu le porter à réclamer en sa faveur un culte aussi solennel ?

1. *C. adm.*, l. I, ch. III.
2. *Le Sacré-Cœur*, p. 297.
3. *Le Sacré-Cœur et le précieux Sang*, ch. II, p. 29.
4. Riche, *ibid.*, p. 33 et p. 50.

L'ouvrage du Cœur admirable a pour sujet plus direct le Saint Cœur de Marie : aussi est-ce à son occasion que se trouve traité *ex professo* le motif formel du culte[1]. Le V. P. Eudes n'a pas jugé à propos au XII[e] livre de grouper de nouveau relativement au Cœur de Jésus, des observations analogues à celles qu'il avait exposées touchant le Cœur de la Bienheureuse Vierge. Cette répétition était d'autant plus inutile que, au chapitre III[e] du I[er] livre, en parlant du Cœur de la Mère, il compare chacun de ses privilèges à ceux du Cœur de son Fils, pour proclamer que ceux du Cœur de Marie ne cèdent qu'aux prérogatives divines du Cœur de Jésus. Il s'est donc borné à les rappeler dans le XII[e] livre, selon que les circonstances l'exigeaient.

Pour mieux comprendre l'excellence du Cœur de chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il faut avant tout se souvenir que, dans le Sauveur, malgré ses privilèges divins, la nature humaine est complète et parfaite ; son organisme est demeuré soumis à toutes les lois qui régissent le corps de l'homme. « Ce n'est point la nature des Anges, » dit saint Paul, « que Jésus-Christ a revêtue, il a pris la semence d'Abraham : *Semen Abrahæ*[2]. » Il a dû, dit encore le même apôtre, « ressembler en toutes choses aux hommes qui étaient ses frères[3]. » Quand donc nous étudions le Cœur de Jésus, comme partie de son corps, nous nous trouvons physiologiquement en face d'un organe exactement semblable au nôtre. C'est dans cet ordre d'idées, que nous devons lui appliquer ce que l'on peut dire du cœur de l'homme en général. Nous n'avons qu'une seule réserve à faire : c'est que le Cœur de Jésus ne peut participer à ce qui en nous forme la chair du péché, *carnem peccati*. Le Verbe en se faisant homme, *Verbum caro factum*, a réellement revêtu notre

1. *C. adm.*, l. I.
2. *Hebr.*, II, 6.
3 *Ibid.*, 12 et 27.

chair avec toutes les conditions essentielles à la nature humaine, mais il l'a prise exempte de tout ce qui est le péché. De plus, il a dû l'orner de perfections plus merveilleuses encore que celles qui avaient préparé la chair et le Cœur de sa Mère à devenir une demeure digne de lui, *ut dignum Filii habitaculum effici mereretur*.

Si donc la conception de Marie a été miraculeuse et Immaculée, « c'est aussi l'amour incréé et éternel qui a construit ce temple magnifique (du corps et du Cœur de Jésus), et qui l'a bâti du sang virginal de la Mère d'amour[1], car, le corps très sacré du Fils de Dieu est le temple le plus auguste et le plus digne de tous les temples de la divinité[2]. » *Ave, cor aula Numinis*[3], *Digna sedes Trinitatis, Plenitudo Deitatis*[4]. Dieu en a fait « son admirable chef-d'œuvre » et « ce corps déifié de Jésus, a été incomparablement plus que le corps de Marie accompli en toutes sortes de qualités avantageuses[5]. » De plus, ce corps sacré est animé de l'âme adorable de Jésus ; d'où l'on peut dire que ses organes ont servi aux fonctions divines de l'âme déifiée du Fils de Dieu ; enfin ce corps a été la victime immolée sur la croix[6].

Si donc nous voulons résumer les prérogatives de la chair de Jésus, nous dirons qu'elle a été formée par miracle, et que Dieu s'est proposé d'en faire le digne sanctuaire de sa divinité. Pour cela elle a reçu toutes les perfections dont est susceptible une créature matérielle : elle a reçu sa vie de l'âme belle et sainte du Fils de la Vierge ; tout en elle a été employé à glorifier Dieu ; enfin, elle a été divinisée par son union hypostatique avec le Verbe. Les conséquences de ces

1. *C. adm.*, l. XII, 3e médit.
2. *Ibid.*, l. I, ch. II.
3. Hym., 2e.
4. Prose.
5. *C. adm.*, l. I, ch. I.
6. *Ibid.*

faits en faveur du Sacré-Cœur se déduisent d'elles-mêmes. Le cœur est en effet dans le corps la première et la plus noble partie[1]; nous sommes donc en droit de conclure tout d'abord et en toute rigueur, qu'il « mérite, par-dessus les autres membres du corps de Jésus, une vénération singulière. »

En second lieu, le Cœur, dit le V. P. Eudes[2], est « le principe de la vie, le principe de toutes les fonctions corporelles et sensibles. » « Le Cœur adorable de notre Sauveur est donc le principe de la vie de l'Homme-Dieu... et par conséquent celui de toutes ses affections, de toutes les paroles qu'il a prononcées, de toutes les actions qu'il a faites, de toutes les souffrances qu'il a eu à supporter... C'est donc à votre aimable Cœur, ô mon Jésus, que nous en avons l'obligation. » C'est là un nouveau motif de lui offrir nos hommages[3]. Nous avons vu que pour le V. P. Eudes le cœur n'est pas seulement un vaisseau musculaire qui renferme le sang. C'est un organe qui le forme, qui lui donne son être et sa dernière perfection, et qui l'envoie dans toutes les autres parties du corps[4]. C'est donc le Cœur Sacré de Jésus qui a fourni le sang, prix de notre rédemption ; ce sang qui nous inonde, qui nous purifie, qui nous vivifie dans les Sacrements ; ce sang que nous buvons et qui devient en nous le principe le plus efficace de la vie divine, dans la sainte Eucharistie.

En réalité, le Cœur de Jésus est le Calice précieux où se trouve le nectar qui enivre d'amour et qui fait de nous des Dieux : *Calix inebrians, nectar deificans*[5]. Aussi lui disons-nous dans les transports de nos désirs :

1. *C. adm.*, l. I, ch. III, § 4.
2. *Ibid.*, § 5.
3. *Ibid.*, l. XII, 5e médit., 1re p.
4. *Ibid.*, l. I, ch. III, § 5.
5. Litanies du S. Cœur de Jésus. *C. adm.*, Conclusion.

O Cor, amore saucium,
Vitale nectar cœlitum
Amore nos inebria [1].

C'est à ce Cœur que le V. P. Eudes applique les paroles du Cantique des Cantiques [2] : *Comedi favum cum melle meo ; bibi vinum cum lacte meo. Comedite, amici, et bibite et inebriamini, carissimi.* C'est ce Cœur qui a donné dans son sang le breuvage qui désaltère, le prix qui rachète, le bain qui purifie : *sanguinem in potum, in pretium, in lavacrum* [3]. C'est grâce à lui que nous avons été lavés de nos fautes : *lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo* [4]. Il est une source de douceur et d'amour :

Mellis fontem et amoris
Cœli nectar deificans [5].

Une troisième prérogative du Cœur de chair de Jésus est d'être l'organe, le siège des passions et des affections sensibles. Or, en Jésus-Christ les passions n'étaient pas seulement sanctifiées par une grâce immense, elles y ont été déifiées [6]. « Le Verbe vit et règne si absolument dans le Cœur de l'Homme-Dieu sur toutes les passions humaines qui ont leur siège dans ce Cœur, que celles-ci n'ont aucun mouvement que par son ordre [7], » et ce Cœur est un autel sur lequel le souverain Prêtre Jésus offre continuellement plusieurs sortes de sacrifices [8]. Entre les victimes j'aperçois

1. *Off. du S. Cœur.*, Hym., Mat.
2. *Cant.*, IV. — *Off.* 1er Noct., 3e Lec.
3. *Off.* Laudes, 4e Ant.
4. *Off.*, 2e Vêp., 2e Ant.
5. Messe, Prose.
6. *C. adm.*, l, I, ch. III, § 6.
7. *Ibid.*, l. XII, 1re médit.
8. *Ibid.*, 3e médit.

les onze passions qu'il doit à sa nature humaine, et toutes sont immolées par le glaive flamboyant qu'il tient en sa main ; toutes sont ensuite consumées et transformées dans le feu céleste de la charité. C'est ainsi qu'elles sont offertes à la Trinité sainte en sacrifice de louange, de gloire et d'amour [1]. D'ailleurs ce Cœur déifié est distinct de l'amour, comme la fournaise est distincte du feu ; mais comme elle il renferme le feu de l'amour et il en est tout embrasé [2]. De là ces invocations : *Cor Jesu... norma patientiæ; o cor fornax amoris : altare dilectionis ; thuribulum aureum.*

Ave, Deo par victima
Templum Dei dignissimum
Et Ara sacratissima [3].

« Non, mon Sauveur, non, l'amour immense, tendre, généreux, que vous avez dépensé pour nous, ne s'est pas concentré en votre divinité, ni même en votre sainte âme ; il a retenti jusqu'en votre Cœur de chair, et c'est là qu'il a pris le fleuve de la Rédemption. Il était touché ce Cœur, quand jetant un regard sur les foules qui mouraient de faim, vous vous écriez : *Misereor super turbam.* Il était tendrement ému ce Cœur, quand rassemblant autour de vous vos disciples, vous les appeliez : mes amis, mes petits enfants ; *amici, filioli.* Il tressaillait d'allégresse ce Cœur, quand vous promettiez à la Madeleine le pardon de ses péchés, parce qu'elle avait beaucoup aimé. Il était troublé..., il frémissait..., il bondissait dans votre poitrine... Chrétiens, je vous en prie, approchez votre oreille de la poitrine de Jésus, et vous entendrez ce Cœur, harpe sacrée, chanter sur tous les

1. *C. adm.*, l. I, ch. III. — L. XII, 3e médit.
2. *Ibid.*, l. XII, 1re médit.
3. *Off.*, 2e Vêp., Hym.

tons, les hymnes touchants de l'amour passionné[1]. » Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet que nous avons traité à l'occasion du Saint Cœur de Marie ; les conclusions seraient ici les mêmes.

Une quatrième prérogative du Sacré-Cœur de Jésus, dans la doctrine du V. P. Eudes, est la blessure qui l'a ouvert sur la croix. Comme nous l'avons déjà observé, c'est dans les leçons du second Nocturne que nous devons chercher la pensée, l'esprit de la fête. Or, toutes les leçons de ce nocturne, dans l'office composé par notre saint apôtre, même celles de chacun des jours de l'octave, sont relatives à cette blessure du Cœur Sacré. Dès l'origine l'attention du V. P. Eudes s'était fixée tellement sur elle, qu'à la fête du 8 février, alors qu'il célébrait plutôt le Cœur de Marie que le Cœur de Jésus, il avait adopté ces mêmes leçons, comme on le voit dans l'édition de 1648. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit plus haut à ce sujet; nous ne suivrons pas non plus les écrivains catholiques dans les développements qu'ils donnent, pour montrer que la blessure faite par la lance est un des motifs principaux de rendre un culte spécial au Sacré-Cœur de Jésus. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à ce qu'ils ont écrit sur cette matière[2]. Bornons-nous à dire que dans les leçons de son office le V. P. Eudes nous fait entendre, par la bouche de saint Bernard et de saint Bonaventure, tout ce que l'on peut concevoir de plus suave et de plus théologique sur cette ouverture du Cœur et du côté de Jésus, aussi bien que sur les mystères qu'elle symbolise. Avec quel amour il

1. P. Monsabré, *Conf.* 3e, 1879. — Hamon, *médit. sur le S. Cœur.* — Leroy, nº 52. — Marquez, p. II, prop. 3. Cor Jesu sanctissimum est tum infinita et increata Verbi divinitate, tum etiam sanctitate creata quam anima Christi communicat ejus corpori et maxime Cordi, utpote sedi voluntatis, affectuum officinæ et virtutum omnium thesauro.

2. Leroy, nos 68, 70. — M. Riche, ch. vi, *du Sacré-Cœur*. — P. de Gallifet.

s'écrie, dans son grand ouvrage, à la suite du pieux Lansperge[1] : « Je dépose, je renferme, je cache dans cette plaie, et dans cette ouverture de votre Cœur, mon cœur et toutes ses affections, mes pensées, mes désirs, mes intentions et toutes les puissances de mon âme. Je vous supplie par le précieux sang et par l'eau sainte qui ont découlé de votre aimable Cœur, de prendre une entière possession de moi, afin que je ne sois plus qu'un avec vous... O mon doux Jésus... de cette sainte plaie versez sur mon âme un amour toujours très ardent, très parfait, avec lequel je vous aime de tout mon cœur et vous bénisse en tout et par-dessus tout... »

Dans sa circulaire du 29 juillet 1672 relative à l'institution de la fête du Sacré-Cœur, le V. P. Eudes ajoute une dernière considération que la plupart des auteurs ont passée sous silence. « Quel zèle devons-nous avoir, » dit-il, « pour honorer ce Cœur auguste qui s'est rompu et brisé de douleur pour nous en la croix... » *O dilectio ineffabilis!* s'écrie-t-il encore dans une des antiennes de laudes : *Ecce Cor Jesu, amoris et doloris impetu pro nobis in morte disruptum est!* et ailleurs[2] : « Votre divin Cœur, ô Jésus, a été brisé et rompu en votre mort, par l'excès de votre amour vers moi. Cet amour vous a fait souffrir des tourments si violents, que votre Cœur adorable a éclaté et s'est ouvert par l'effort des souffrances, de sorte que l'on peut dire que vous êtes mort d'amour et de douleur pour moi... ô homme! ô pécheur! n'ouvriras-tu pas les yeux pour voir l'amour que ton Sauveur te porte... n'aimeras-tu pas enfin celui qui a tant d'amour pour toi ? » Le V. P. Eudes appuie cette pensée sur les révélations de sainte Brigitte[3], sur celle de sainte

1. *C. adm.*, l. XII, ch. XVI.
2. *Ibid.*, ch. XIII.
3. L. I, cap. X et c. XXVII. Extrav. c. LI et c. CVI.

Gertrude[1], enfin sur l'autorité du Dr Bail dans sa théologie affective[2].

Un médecin protestant anglais, le docteur William Stroud, cherche à établir scientifiquement que notre divin Maître est, dans toute la force du terme, mort d'amour et de douleur; d'amour pour nous, de douleur pour nos ingratitudes. L'expérience, dit-il, a du reste prouvé plusieurs fois que sous l'impression d'un sentiment très violent, le cœur peut se briser. La promptitude de la mort de Jésus qui étonna si fort Pilate, et le grand cri que le Sauveur poussa avant d'expirer, et qui surprit encore plus le centurion, semblent en effet démontrer que cette mort ne peut être attribuée à l'épuisement de force causé par le crucifiement. Nous sommes par là autorisés à croire que la cause immédiate de la mort de Jésus a été l'immense amour et la profonde douleur de son Cœur sacré[3]. M. Riche, pour soutenir cette assertion, prétend s'appuyer sur Bossuet, quand il dit que Jésus-Christ donna lui-même sa vie, *posuit animam,* de son propre gré, par une action libre et forte de sa volonté[4].

Toute cette doctrine du V. P. Eudes sur le motif formel de la dévotion au Cœur de chair de Jésus s'accorde pleinement avec celle des autres écrivains catholiques. Comme lui, le P. Nilles établit que la dignité de ce Cœur sacré vient de la personne du Verbe et de ce qu'il est le siège sensible du Saint-Esprit et de ses dons[5]. Nous l'honorons, dit-il, parce qu'il est le symbole et le siège de l'amour, parce qu'il a été le centre des douleurs de Jésus et qu'il a été percé par la lance du bourreau. Le P. Franciosi ajoute qu'il est la source

1. *Exercit. laudis et grat. act.*
2. P. III, médit. 45.
3. Riche, *S. Cœur,* ch. vi. — *Messager du S. Cœur;* Blessure du S. C., par le P. Ramière, mars 1877.
4. *Premier sermon sur la Passion.*
5. L. I, p. II, p. 375.

du sang qui a été la rançon du monde, et qu'au ciel il est encore le principe de la vie de Jésus. Quant au P. de Gallifet[1], il suit la même marche que le V. P. Eudes. Comme lui il expose d'abord l'excellence de la chair de Jésus en général; il la déduit de son union à l'âme et à la personne divine du Sauveur; des dons célestes dont elle a été enrichie; de ses souffrances et de ce qu'elle nous a été donnée en aliment dans l'Eucharistie. Puis il établit que le Cœur en Jésus-Christ est la partie la plus noble de son corps; le principe de sa vie naturelle, la source du sang; l'origine de la chaleur, de la vie et du mouvement; sa dignité vient ensuite, dit-il, de son union avec l'âme sainte du Fils de Dieu et avec le Verbe; enfin sa fonction qui est d'aimer, lui donne une excellence à part; il est le siège des vertus qui l'ennoblissent, et il possède une sainteté spéciale, en tant que c'est dans le Cœur que se fait sentir plus vivement l'action du Saint-Esprit et de la grâce[2].

§ III. — *Le Cœur de Jésus objet du culte, en tant que symbole.*

Le Cœur corporel de Jésus est digne en lui-même de tous nos hommages; plus que les autres parties du corps du Verbe fait chair, il présente des excellences qui suffiraient pour lui mériter un culte à part. Nous venons de l'établir avec le V. P. Eudes, sur des preuves dont la force a été reconnue par tous ceux qui les ont apportées après lui, pour justifier la dévotion du Sacré-Cœur.

Ces raisons suffiraient-elles pour lui mériter un culte de fête? La réponse à cette question nous paraît assez oiseuse,

1. L. II, ch. I. — *It.*, réplique du postulateur Alegiani, n° 18, sous Clément XIII.
2. *It.*, Leroy, Marquez, Thomas.

puisque de fait personne, parmi les catholiques, ne prétend que le Cœur de chair, considéré en lui-même d'une manière absolue et indépendamment de ses relations avec l'amour, soit l'unique objet de la fête approuvée par l'Église.

La piété du V. P. Eudes et celle des chrétiens a été sans doute vivement frappée par les prérogatives du Cœur de chair ; la blessure faite par la lance a surtout ému profondément leur âme, et l'Église, qui a autorisé la fête des Cinq Plaies de Jésus, ne pouvait qu'approuver des hommages rendus au Dieu Sauveur, à l'occasion de l'ouverture de son côté et de son Cœur. Les postulateurs, sous Clément XIII, pour définir l'objet de la fête, disaient en s'appuyant sur la révélation faite à la Bienheureuse Marguerite-Marie : « *En igitur quæ sit res quam Jesus colendam proponit, nimirum Cor suum sacrosanctum non tantum ut est symbolum omnium interiorum affectuum, sed ut est in se*[1]. L'objet est le Cœur de Jésus, considéré à la fois en lui-même, et comme symbole de toutes ses affections intérieures. » Or, la Sacrée Congrégation des Rites a voulu simplement donner son assentiment à la requête qui lui était adressée : *annuendum precibus censuit postulatorum.* Elle a donc autorisé le culte du Sacré-Cœur en tant qu'il est en lui-même.

Mais elle l'envisage aussi en tant que symbole. Aux yeux même de plusieurs apologistes de la dévotion, ce symbolisme aurait été la raison déterminante de l'approbation de l'Église ; et ce serait surtout, en tant que le Sacré-Cœur nous conduit à l'objet spirituel, c'est-à-dire à l'amour, dont il est le signe naturel et expressif, qu'il est devenu l'objet d'un culte public[2]. « *Cor hoc verum* (*carnale*) *autem, ut est in se divinâ adoratione dignum; non tamen absolute ac sim-*

1. *Mémorial,* nº 32. Nilles, l. I, p. I, ch. iii, § 3.
2. Nilles, l. I, p. II, ch. iii, § 2. Franciosi.

pliciter consideratum esse cultus publici objectum, sed verò symbolice sumptum, hoc est, quatenus symbolum naturale est infinitæ ejus caritatis, Ecclesiæ testimonio probatur. »

Du moins tous les auteurs, presque dès le début, se plaisent à montrer que le Cœur de chair est le symbole de l'amour, et qu'à ce point de vue, nous avons à lui rendre un culte spécial. Cette propriété de symboliser l'amour est même pour le P. Nilles la base de ce qu'il appelle le Cœur symbolique, véritable objet, dit-il, de notre dévotion. Ce Cœur symbolique est pour lui composé de trois éléments : le Cœur de chair (*res signans*) ; le Cœur spirituel ou l'amour infini de Jésus (*res signata*) ; et les analogies qui font du premier le symbole du second (*formalitas symboli seu ratio significatus*[1].

Beaucoup d'auteurs n'emploient pas ce terme de Cœur symbolique, et ils reconnaissent seulement, avec le V. P. Eudes, dans sa dévotion, un double élément, l'un spirituel, l'autre sensible, l'amour et le Cœur de chair[2], dont, du reste, à proprement parler, la réunion forme le Cœur symbolique. Toutefois, tous donnent le symbolisme comme une des raisons principales de rendre un culte particulier au Cœur de chair de Jésus. Tous s'attachent à montrer comment il est la manifestation, la représentation sensible des affections divines et humaines et l'emblème de toute la vie intime du Sauveur[3]. « Il faut voir, » dit Muzzarelli[4], « dans le Cœur de chair deux raisons distinctes d'adoration, l'une tirée de son union hypostatique, et l'autre de son rapport symbolique à la charité de Jésus-Christ. »

Ce motif est d'ailleurs pratiquement plus à notre portée ; il nous touche davantage, car il est plus sensible. Nous ne

1. Nilles, l. I, p. II, ch. i, n° 6.
2. Jungman. Dr Thomas, l. III, ch. i, p. 182.
3. Dr Thomas, l. V, ch. i, p. 373.
4. Page 27.

voyons pas le Cœur réel; l'amour de Jésus échappe également à nos sens, et notre esprit seul peut s'en faire une idée. Mais ce rapport symbolique nous permet de nous représenter le Sacré-Cœur comme un tableau visible et palpable; le Cœur nous apparaît avec des rayons lumineux, des flammes, la croix qui le surmonte, les épines qui l'étreignent, les fleurs qui lui servent de couronne ou de lit de repos, la blessure qui le perce; et ce Cœur est pour nous toute une prédication; il est une manifestation touchante de l'amour et de la vie de Jésus [1].

Pas plus que pour le Cœur de Marie, ni le V. P. Eudes, ni le P. de Gallifet, ou le P. Croiset, n'étudient d'une manière directe ce point de vue symbolique du Cœur de Jésus. La Bienheureuse Marguerite-Marie ne le signale pas non plus en termes formels et exprès. Mais, pour le Cœur du Fils, comme pour le Cœur de la Mère, tous en supposent l'existence; tous en établissent les bases; tous en font admirer les beautés; et si le mot n'est pas prononcé, la réalité de ce symbolisme se laisse voir continuellement dans leurs écrits et dans leurs prières, comme une des considérations qui ont déterminé plus efficacement leur dévotion et comme un des motifs qui la justifient.

Nous ne redirons pas ce que nous avons observé plus haut en parlant du symbolisme du Cœur de Marie. Les analogies que le V. P. Eudes signale dans son ouvrage, entre les différents ordres des œuvres de Dieu, se retrouvent pour le Cœur, dans le Fils comme dans la Mère. Dans l'un et dans l'autre, le même mot : le Cœur, désigne et l'organe physique et l'amour. A toutes les pages de son traité, dans toutes les parties de son office, le langage du V. P. Eudes traduit la même pensée; on est même frappé, à cette occasion, de la prodigieuse fécondité de son imagination. Par-

1. Thomas, l. V, ch. i, p. 374.

tout les grandeurs et les beautés de l'amour de Jésus nous sont montrées sous des expressions qui ne peuvent se justifier que par le symbolisme. Ici, le Cœur de Jésus est une fournaise de charité ; là, c'est un asile, un refuge ; ailleurs, c'est le trésor des grâces ; c'est le sanctuaire de la divinité ; c'est la source et le principe de la vie ; c'est le calice où l'on s'enivre d'amour ; c'est l'autel où s'offrent les sacrifices ; c'est la harpe divine que fait retentir le Verbe de Dieu... Toutes ces images ne peuvent s'expliquer que par les analogies, par les rapports intimes qui existent entre le Cœur de chair et l'amour.

Ce symbolisme est encore plus sensible en ce qui concerne la blessure et la rupture du Cœur adorable de Jésus. Le V. P. Eudes en parle à plusieurs reprises dans le douzième livre de son ouvrage, et il y revient sans cesse dans les leçons de son office. Toutes celles du second Nocturne sont relatives à la plaie que le soldat romain ouvrit d'un coup de lance. C'est là surtout que, par la plume de saint Bernard, de saint Bonaventure, le V. P. Eudes nous fait méditer les mystères délicieux et touchants que nous offre cette blessure, sous un emblême sanglant. Tantôt elle nous rappelle la douleur profonde causée à son amour par les péchés des hommes ; et alors elle nous reproche notre ingratitude. Tantôt elle est une ouverture sacrée qui nous donne accès dans son divin Cœur ; c'est une porte qui ne se ferme jamais, et qui nous permet d'y chercher un refuge, un lieu de repos, et comme les prémices du Ciel : *O quam bonum et quam jucundum habitare in Corde Jesu*[1]. C'est là, dans le creux de la pierre, *in foraminibus petræ,* que sont mis en dépôt, pour nous être distribués, les trésors de sa tendresse, les richesses de la bonté de Jésus : *pietatis thesauri, divitiæ bonitatis*[2]. C'est là, dit le P. Eudes, que je

1. 20 oct., l. VI.
2. 23 oct., l. VI.

veux prendre mon repos, prier et travailler. C'est par là que je parviendrai jusqu'aux dernières profondeurs de son amour : *ad intima viscera caritatis ejus*[1]. Ah ! si j'avais été à la place de la lance, s'écrie-t-il, jamais je n'aurais pu consentir à sortir du Cœur sacré de mon Jésus ; j'aurais dit : C'est ici le lieu de mon repos pour l'éternité ; j'y habiterai, car c'est lui que mon amour a choisi : *O si fuissem loco illius lanceæ, exire de Christi latere noluissem, sed dixissem : Hæc requies mea in Sæculum Sæculi : hic habitabo quoniam elegi eam*[2].

Si la plaie du Sacré-Cœur est une ouverture par où l'on entre, elle est aussi une issue par où s'échappent les grâces qui enrichissent les âmes. C'est la fontaine inépuisable, où nous allons nous enivrer de l'amour de Jésus; c'est de là que jaillissent les torrents d'eau et de sang, qui, dans les divers sacrements, régénèrent, purifient, alimentent et divinisent les chrétiens. *Christus nimirum de bono thesauro Cordis sui, qui est amor, licet semper protulerit bona, optima tamen effudit, cum ex amore nostro pendebat in cruce*[3].

Le V. P. Eudes voit dans la rupture du Cœur un symbole, un signe plus éloquent encore de la douleur et de l'amour de Jésus[4]. « Quelles sont, » dit-il, « ces plaies sanglantes et si douloureuses du Cœur adorable de mon Sauveur ? Leur nombre est presque infini. Il y en a de deux sortes et qui procèdent de deux causes différentes. La première, ce sont les péchés de l'univers... Jésus les avait tous continuellement devant les yeux, et la lumière qu'il en avait lui en faisait concevoir une horreur infinie. Il voyait l'injure que ces péchés font à son Père et la damnation où ils plongent un si grand

1. 25 oct., l. V.
2. 26 oct., l. IV.
3. 28 oct., l. VI.
4. *C. adm.*, l. XII, 8e médit., ch. x.

nombre d'âmes, et comme son amour pour son Père et pour les créatures est sans bornes, cette double vue causait à son Cœur une douleur incomparable. » Une deuxième cause des plaies de cet aimable Cœur, « c'est l'amour dont ce Cœur est embrasé pour ses enfants, et la vue des peines et afflictions qui doivent leur arriver, spécialement celle des tourments des martyrs. Car toutes nos peines étaient autant de blessures sanglantes pour son Cœur paternel : *Vere languores nostros ipse tulit et ægrotationes nostras portavit*[1]. Combien donc nos afflictions doivent nous sembler douces, puisqu'elles ont passé par son Cœur si compatissant; mais quelle horreur devons-nous avoir de nos péchés qui ont causé tant de plaies et de douleur au divin Cœur de notre Rédempteur. »

Nous pouvons donc conclure que si le V. P. Eudes, pour autoriser sa dévotion, exalte les excellences et les prérogatives que le Cœur de chair possède en lui-même, il ne laisse pas non plus d'envisager ce Cœur corporel comme le symbole le plus naturel et le plus expressif de l'amour.

D'après cet exposé, il nous paraît évident que les Pères Haussherr et Letierce n'ont pas rendu exactement la doctrine du V. P. Eudes quand ils affirment que l'objet présenté par lui au culte ne peut s'entendre que dans un sens spirituel, c'est-à-dire dans le sens d'amour. « Le V. P. Eudes, » dit le premier[2], « n'a pris le mot Cœur qu'au figuré. A cet égard aucun doute n'est possible. C'était seulement sous cette forme qu'il pouvait alors produire cette nouvelle dévotion. S'il avait entendu ce terme dans son sens propre, il aurait pu craindre, par la nouveauté de cette expression, de se créer une opposition (de la part des Jansénistes, ennemis

1. *Isaïe,* LIII...
2. *Bulletin de Paray,* 15 juin 1887-15 janv. 1888, § 2, nº 2.

puissants et acharnés), et de leur fournir l'occasion désirée d'étouffer à sa naissance le succès de sa doctrine. » « Pour louer le P. Eudes comme prédicateur du Cœur de Jésus, il faudrait prouver qu'il entendait cette expression du Cœur réel de Jésus et non pas au sens figuré [1]. » « Parmi les adorateurs du Cœur de Jésus, ceux-là seuls peuvent avec raison voir dans le P. Eudes le premier apôtre de ce culte, qui, laissant de côté le Cœur matériel, prennent pour objet immédiat et unique de leur dévotion le Cœur spirituel ou l'amour de Jésus. Nous ne voulons pas contester la légitimité d'un tel culte, mais il faudrait montrer que c'est bien là le culte du Cœur de Jésus approuvé par l'Église et admis par elle dans sa liturgie [2]. » Le P. Letierce dit aussi : « L'objet de la dévotion Eudiste diffère essentiellement de celui qu'a en vue l'humble visitandine. Ce que le P. Eudes présente à la dévotion des fidèles, ce qu'il chante dans ses offices, ce qu'il loue dans ses confréries, ce qu'il célèbre dans ses fêtes, ce qu'il recommande au prosélytisme de ses fils, c'est le Cœur de Jésus et de Marie. Le P. Eudes ne connaît pas deux Cœurs, mais un seul Cœur de Jésus et de Marie. Il ne parle jamais des Cœurs de Jésus et de Marie comme le font à tort ses panégyristes; il parle toujours du Cœur de Jésus et de Marie..., même quand il institue deux fêtes, quand il compose deux offices... ; la pluralité est toute extérieure : au fond, il y a deux fêtes et deux offices pour un seul Cœur... Au livre XIIe de son grand ouvrage, le Cœur est l'amour immense de Jésus pour Dieu son Père et pour les hommes dans tous ses mystères et dans toutes ses manifestations. Le cœur de chair, organe de cet amour, est à peine nommé... Que si l'on veut que le V. P. Eudes soit cependant l'apôtre du Sacré-Cœur, nous n'avons pas à y contredire,

1. *Bulletin de Paray*, 16 juin 1887-15 janv. 1888, § 3, n° 4.
2. *Ibid.*, § 5, n° 6.

pourvu que l'on donne à la dévotion qu'il a instituée un sens, un objet tout autre qu'à celle dont la Bienheureuse Marguerite-Marie est l'évangéliste... Le P. Eudes serait alors, si on veut, le premier apôtre d'une dévotion qui a cessé de vivre[1]. »

Nous établirons plus loin que l'amour de Jésus ou le Cœur spirituel rentre bien dans l'objet de la dévotion du V. P. Eudes au Cœur Sacré de Jésus; dans ce chapitre, nous avons voulu établir qu'il prétendait bien aussi y comprendre le cœur de chair, le cœur réel, le cœur corporel, et nous croyons avoir suffisamment prouvé notre thèse. Le P. Haussherr le reconnaît du reste ailleurs formellement : « A côté du Cœur spirituel de la nature divine et de la nature humaine, objet de nos hommages, notre culte doit aussi s'adresser au Cœur naturel de Jésus. Le P. Eudes le mentionne expressément; il dit en effet : « Le premier Cœur de l'Homme-Dieu, c'est son cœur corporel qui est déifié. » Jamais on ne s'était exprimé en termes aussi clairs et aussi précis sur le Cœur de Jésus pris au sens véritable. Pour ce Cœur matériel, vivifié par l'âme de Jésus et déifié par son union avec la seconde personne divine, le P. Eudes demande le culte d'adoration réservé à Dieu[2]. »

Après ce dernier aveu, comment prêter gratuitement à notre apôtre une théorie soutenue avec acharnement, mais à tort, au XVIIIe siècle, en Italie et en France, par des écrivains gallicans et jansénistes, et par des théologiens plus passionnés que solides, comme Blasi, Georgi, et même Feller[3]? Pourquoi donc le V. P. Eudes aurait-il tant redouté l'opposition des Jansénistes à ce sujet : les hérétiques répugnaient encore plus à l'entendre prêcher l'amour de Jésus,

1. *Le S. Cœur et la Visit.* Introduct., ch. IV. — *Mois du S. Cœur*, 8e jour.
2. *Bulletin*, § 6, no 2.
3. Nilles, l. I, p. II, c. III, § 3.

qu'à le voir exalter les excellences du Cœur de chair. Il avait éprouvé à plusieurs reprises, et en particulier à l'occasion de la dévotion au Cœur de Marie, toutes les persécutions les plus acharnées de cette secte infernale ; mais lui, que Huet, évêque d'Avranches, qualifiait d'*audax et ardens,* n'était pas homme à reculer, quand il s'agissait de la gloire et de l'amour de Jésus ou de Marie. Il l'a suffisamment montré durant sa longue vie de quatre-vingts ans. Aussi sa conduite ne permet pas de lire sans étonnement cette phrase de l'écrivain flamand : « Tout ce que le P. Eudes avait appris sur la dévotion proprement dite du Sacré-Cœur, mais qu'il *n'osait pas* annoncer en public, il le consigne dans un livre qui traite *ex professo,* non point du Cœur de Jésus, mais du Cœur admirable de la Très Sainte Mère de Dieu [1]. » Le V. P. Eudes *osait* toujours prêcher et écrire tout ce qu'il croyait utile aux âmes et profitable à la gloire de son Dieu ou à celle de sa divine Mère. Même du haut de la chaire, il savait reprocher leurs fautes, et à la reine Anne d'Autriche, et à Mazarin. Il avait pris pour devise : *Væ mihi si non Evangelizavero,* et pas plus que saint Paul il ne savait ni rougir de l'Évangile, ni trembler devant les ennemis de son Jésus. Ce qui le prouve, ce sont les oppositions et les persécutions que lui ont méritées et ses prédications et ses ouvrages.

Nous aurons encore, dans le courant de notre travail, à relever d'autres inexactitudes, soit du P. Hausherr, soit du P. Letierce ; elles sont dues à une connaissance incomplète de la doctrine et de l'apostolat du V. P. Eudes. Tous deux, d'ailleurs, nous nous plaisons à le reconnaître, établissent avec solidité qu'il mérite d'être appelé par excellence l'apôtre de la dévotion au Très Saint Cœur de Marie ; ils n'hésitent pas à lui décerner ce titre, et ils le font avec bonheur.

1. *Bulletin de Paray,* § 6, nº 2.

Mais obligés par les faits de reconnaître l'antériorité de son action, ils ont cru qu'ils pourraient lui refuser la gloire d'être l'apôtre du Sacré-Cœur de Jésus, pour la réserver toute entière au P. de la Colombière et à la Bienheureuse Marguerite-Marie, s'ils établissaient que l'objet de sa dévotion est différent de celui du culte catholique. C'est dans ce sens qu'ils dirigent leur thèse.

Les faits, nous l'avons vu, ne permettent pas de soutenir cette proposition. Le V. P. Eudes ne s'est pas borné à prêcher l'amour de Jésus ; il y a joint le Cœur de chair; l'objet qu'il propose au culte est donc bien celui que Notre-Seigneur a révélé à la Bienheureuse Marguerite-Marie et celui que l'Église adore dans la fête du Sacré-Cœur. Le P. Nilles l'a reconnu dans ces lignes : *Patet, ex mente Patris Eudes ipsum Cor verum ac physicum divini Salvatoris proprie ad objectum cultus sacratissimi Cordis pertinere, quod non ita pridem aliqui inficiebantur* [1].

1. Nilles, l. I, *Pars addititia,* ch. iv, n. 1, p. 532.

CHAPITRE IV

Cœur spirituel de Marie.

Le V. P. Eudes a consacré tout le premier livre de son ouvrage sur le Cœur admirable, à étudier l'objet de sa dévotion ; or, le quatrième chapitre est intitulé : Le Cœur spirituel de la Bienheureuse Vierge. Que faut-il entendre par ces mots ?

Disons d'abord que c'est le même objet que d'autres écrivains appellent : Cœur mystique, figuré, Cœur symbolique ou symbolisé, et le P. Nilles, *res signata* [1].

Dans la langue de l'Église et même dans tout langage humain, le mot *cor,* cœur, appliqué aux hommes, ne signifie pas seulement l'organe de chair qui donne au sang le mouvement vital, il désigne encore symboliquement et métaphoriquement certaines facultés de l'âme avec lesquelles il a des analogies [2]. Ce sera tantôt la mémoire et l'intelligence, tantôt la volonté, parfois même tout l'intérieur de l'homme. Néanmoins la volonté et surtout l'amour sont ce que les hommes entendent plus ordinairement par ce mot symbolique : le cœur.

Le V. P. Eudes ne veut pas indiquer autre chose par l'ex-

1. Dans les discussions qui eurent lieu après 1756, on distinguait en Jésus deux cœurs : *Cor symbolicum, mysticum, spirituale, figuratum,* ou l'amour ; et le *Cor carneum et materiale.* Les mots dont se sert le V. P. Eudes peuvent donc être regardés comme synonymes de cœur de chair et de cœur symbolique. Leroy, p. 122.

2. *C. adm.,* l. I, ch. II.

pression de cœur spirituel. Sous ce nom, il comprend parfois la partie supérieure et intellectuelle de l'âme avec ses diverses facultés; mais il s'en sert plus spécialement pour désigner la volonté, et son sens propre est l'amour. S'il ajoute le qualificatif de *spirituel*, c'est par opposition à celui de corporel, qu'il a donné au cœur de chair, et c'est pour indiquer que ce cœur n'est attaché nécessairement à aucune des parties du corps comme à son organe.

Cela explique la pensée du V. P. Eudes en même temps que cela la justifie; nous n'avons qu'à suivre son propre raisonnement :

Puisque le mot cœur au spirituel est un terme symbolique, l'étendue de l'objet symbolisé (*res signata*), dépendra nécessairement du sens attaché au symbole lui-même, c'est-à-dire au mot cœur dans son sens propre (*res signans*). Or, le V. P. Eudes, comme tous les hommes, appelle cœur l'organe musculaire de ce nom, soit en lui-même et dans sa propre constitution, soit dans ses relations avec le sang qui le remplit, soit enfin dans le jeu de ses fonctions par rapport à la sensibilité. Se servant d'une figure de langage assez ordinaire, il étend même le nom de cœur à la poitrine, qui le renferme, qui le cache et l'abrite, il n'hésite pas à dire que le divin Enfant Jésus a bien des fois pris son repos sur le Cœur de sa Mère; et c'est dans ce sens qu'il l'appelle, avec le Cantique des Cantiques, un lit de repos tout émaillé de fleurs : *Lectulus noster floridus*[1].

En lui-même le cœur corporel est un organe intérieur, caché, central; c'est la plus noble partie du corps humain. Dans ses fonctions il est la source, le centre, le principe de la vie, par le sang qu'il renferme, qu'il fait mouvoir et qu'il perfectionne[2]. De plus, pour notre apôtre, comme pour la

1. Édition 1663, p. 40.
2. *C. adm.*, l. I, ch. III.

plupart de ses contemporains, ce cœur corporel est réellement le signe, l'organe, le principe des passions et des affections sensibles de l'âme[1].

Quoi qu'il en soit de quelques-unes des opinions du V. P. Eudes, un fait admis de tous et qui suffit à notre argumentation, est que le cœur joue un grand rôle dans le mouvement vital du sang, et qu'il a des relations très réelles avec les passions de l'âme, surtout avec l'amour dont toutes les autres découlent comme de leur source.

Par suite le mot cœur est métaphoriquement employé pour désigner en Marie, tout ce qu'il y a en elle de plus noble et de plus intime; tout ce qui dans son âme peut être envisagé comme principe de vie ; tout ce qui se rapporte à l'amour.

C'est ce que le V. P. Eudes établit au quatrième chapitre du premier livre de son ouvrage sur la dévotion au Cœur de la Mère admirable.

« Pour arriver, » dit-il, « au véritable principe, au centre, à la source de la vie propre de l'âme; c'est-à-dire dans le sens métaphorique, à son cœur, il faut évidemment pénétrer au-delà de l'âme végétative et de l'âme animale; il faut parvenir plus avant, s'élever plus haut et remonter jusqu'à la partie supérieure et intellectuelle de l'âme : c'est là seulement que réside le vrai principe de la vie humaine, puisque la vie de l'homme n'est pas celle que nous avons en commun avec les plantes et avec les animaux, mais elle consiste dans la connaissance que nous pouvons avoir de la vérité suprême, par la force de la lumière naturelle de notre entendement, et dans l'amour naturel que notre volonté peut ressentir pour la souveraine bonté. De plus, lorsque cette même partie supérieure de l'âme est vivifiée et sanctifiée par l'esprit de foi et par la grâce, elle devient encore avec

1. *Sup.*, 2e part., ch. II.

le secours divin le principe de la vie surnaturelle, puisque celle-ci consiste à connaître et à aimer Dieu, par une lumière céleste et par un amour surnaturel : *Hac est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum*[1]. » « Puis donc que cette partie supérieure et intellectuelle de l'âme qui nous rend semblables aux anges et qui porte en soi l'image de Dieu et de sa divine ressemblance est le principe et le centre de la vie raisonnable et chrétienne, elle peut métaphoriquement être désignée sous le nom de cœur spirituel. C'est elle qui, par ses trois facultés : la mémoire, l'entendement et la volonté, forme la plus noble partie de l'âme, c'est elle qui est le cœur[2]. »

A un second point de vue, c'est encore là que se trouve le Cœur de Marie, dit le V. P. Eudes, car c'est là que se trouve son amour. Le mot cœur en effet exprime dans le langage figuré, cette puissance dont les actes ont quelque analogie ou quelques liaisons plus intimes avec les passions et surtout avec l'amour de l'appétit sensible. Or, est-il besoin de le rappeler, il existe une si grande analogie entre les tendances de la volonté et les passions de la sensibilité, que les philosophes les désignent les unes et les autres sous le nom générique d'appétits; les discernant seulement par les qualificatifs de raisonnables et de sensibles. Bien plus, leur liaison est si étroite que les premières ne se produisent pas, sans que d'ordinaire les deuxièmes entrent aussitôt en acte. Il arrive donc que toutes les opérations de la volonté, peuvent avoir, au moins médiatement, par l'entreprise des passions, une relation très réelle avec le cœur de chair.

Cette observation, incontestable dans sa généralité, est encore plus évidente, quand on parle de l'amour de la volonté, sous quelque forme et sous quelque mode qu'il agisse.

1. JOAN., XVII.
2. *C. adm.*, l. I, ch. XVII.

Car bien que spirituel il est lié par une correspondance très intime avec les affections analogues de la partie sensible de l'âme, et par suite avec le cœur charnel. Si en effet dans ses opérations il est indépendant des sens, il n'est pas moins certain, qu'en vertu de l'unité de l'âme, l'amour sensible le suit naturellement dans l'homme et parfois même le précède et le produit; et d'un autre côté, c'est un fait d'expérience que le cœur de chair coopère à sa façon, pour produire les affections sensibles, ou du moins qu'il en reçoit des impressions très vives[1].

Comme en nous donnant la grâce, Dieu a voulu se conformer à toutes les conditions dans lesquelles lui-même a placé la nature, il a établi aussi des relations entre le cœur de chair et les vertus surnaturelles qui informent la volonté : par suite, l'amour de charité, l'amour de raison et l'amour de sensibilité s'expriment par le même mot : le cœur, puisque ce triple amour, en vertu de l'unité de notre constitution, est rendu sensible, du moins médiatement, par les impressions du cœur de chair.

Cet argument est d'ailleurs développé longuement par tous ceux qui ont écrit sur les Sacrés-Cœurs. C'est sur lui qu'ils s'appuient pour établir que le cœur corporel peut-être pris comme symbole de la volonté et surtout de l'amour, et qu'il est légitime de désigner cette volonté et cet amour par le mot même de cœur.

C'est en se basant sur ces mêmes considérations que le V. P. Eudes place le cœur spirituel de l'homme dans la partie intellectuelle et supérieure de son âme : « C'est dans cette partie raisonnable, dit-il, que se trouve la faculté et la capacité d'aimer. Mais l'amour qui en provient est bien plus spirituel, plus noble, plus excellent, plus vif, plus actif, plus solide et plus durable que celui qui procède du

1. S. Th., *De dilectione Dei*, c. xix. — Leroy, nº 9-nº 14.

cœur corporel et sensible. C'est la volonté qui est le principe de cet amour. Lorsqu'elle se conduit seulement par la lumière de la raison humaine, et qu'elle n'agit que par sa vertu naturelle, elle ne produit qu'un amour naturel et humain, trop imparfait pour unir l'âme à son Dieu, mais lorsqu'elle suit le flambeau de la foi et qu'elle se meut sous le souffle de l'Esprit de grâce, elle est la source d'un amour surnaturel et divin qui rend l'âme digne de Dieu [1]. »

Le V. P. Eudes ajoute deux autres considérations qu'il emprunte à la sainte Écriture et aux enseignements de la théologie. Ici encore, nous trouvons la même rigueur dans son argumentation. La sainte Écriture, nous dit-il, affirme que la charité et le Saint-Esprit résident dans le cœur de l'homme : *in cordibus nostris ;* d'un autre côté les théologiens enseignent que cette demeure ne peut être établie que dans la partie supérieure de l'âme, dans sa substance, dans ce que l'on peut appeler sa racine, et dans ses facultés, c'est-à-dire dans son intelligence et dans sa volonté. La conclusion se tire d'elle-même. Voici du reste comment il s'exprime : « Encore que la grâce, la foi, l'espérance et la charité répandent leurs célestes influences et leurs divins mouvements sur les facultés de la partie inférieure de l'âme ; elles font néanmoins, d'après la sainte théologie, leur spécial séjour et leur demeure naturelle, dans la partie supérieure. D'où il suit que cette même partie est le véritable cœur de l'âme chrétienne : car la divine charité ne peut avoir d'autre demeure que le cœur de l'âme qui la possède, selon ces paroles de saint Paul : la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs : *Caritas Dei diffusa est in cordibus vestris* [2]. »

Faisant pour la résidence du Saint-Esprit le même raison-

1. *C. adm.*, l. I, ch. IV.
2. *Ibid.* — *Ad Rom.*, V, 5.

nement, le V. P. Eudes ajoute : « N'entendez-vous pas le même apôtre saint Paul qui crie à tous les chrétiens : Parce que vous êtes ses enfants, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs : *Quoniam estis filii Dei, misit Deus Spiritum Filii sui in corda vestra*[1]. Et ailleurs, saint Paul assure les Éphésiens qu'il fléchit les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour obtenir de lui que son Fils fasse sa demeure dans leur cœur : *Hujus rei gratia flecto genua ad Patrem D. N. J. C. ut det vobis secundum divitias gloriæ... Christum habitare per fidem in cordibus vestris*[2]. Or, quel est ce cœur, je vous prie, sinon la partie supérieure de l'âme, puisque le Dieu de grâce et d'amour ne peut pas occuper d'autre lieu dans une âme chrétienne que celui où la grâce et la charité font leur résidence[3]. »

Le V. P. Eudes peut donc conclure : « Toutes ces choses font voir que le vrai et propre cœur de l'âme, c'est-à-dire le cœur spirituel, est cette partie intellectuelle et supérieure qui comprend la mémoire, l'entendement, la volonté et la suprême pointe de l'esprit. C'est ce qui est exprimé en ces premières paroles de l'admirable cantique de Marie : *Magnificat anima mea Dominum. Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* Car c'est à son Cœur qu'il appartient de glorifier Dieu et de se réjouir en lui[4]. « C'est de ce Cœur merveilleux, » s'écriait-il, « que pour parler le langage de saint Paul, j'ai de grandes choses à dire. C'est ce Cœur dont

1. *Gal.*, IV, 6.
2. *Ephes.*, III.
3. Tout se passe au plus profond et au plus intime de l'être, dans le dedans qu'on peut nommer indifféremment notre conscience ou notre centre (notre cœur, pour le P. Eudes) et que le saint Évangile déclare être le siège propre du royaume de Dieu. Luc., XVII, 21..... C'est là que Dieu agit, puisque c'est là surtout qu'il réside, et par suite c'est de là que jaillit toute la gloire dont il plaît au Père céleste d'illustrer ses enfants. Ps. 44, 14. Mgr GAY, *Vert. chrét.*, ch. I.
4. *C. adm.*, l. I, ch. IV.

toutes les langues des hommes et des anges seraient incapables de louer dignement les perfections : *de quo nobis grandis sermo et ininterpretabilis ad dicendum*[1]. »

D'après cet exposé de la doctrine du V. P. Eudes, nous constatons que l'objet de sa dévotion, au figuré comme au sens propre, est le même que celui qui fait l'objet de la dévotion de l'Église et de tous les chrétiens. Dans la partie supérieure de l'âme, c'est en effet la volonté et particulièrement l'amour qu'il désigne d'une manière plus spéciale et plus ordinaire.

Quand le V. P. Eudes étudie le cœur comme centre et principe de vie, il semble s'écarter un peu du langage commun ; car il dit que le cœur est à la fois la connaissance et l'amour, l'intelligence et la volonté. Toutefois, sa pensée n'est pas douteuse : il sait que connaître et aimer c'est la vie de l'âme dans l'ordre de la nature, aussi bien que dans l'ordre de la grâce et dans celui de la gloire ; mais il enseigne que tout aboutit à l'amour; car l'intelligence, si elle est seule, ne peut recevoir le nom de cœur ; il faut y joindre la volonté, et dans la volonté elle-même, il faut considérer l'amour qui non seulement est un de ses actes principaux, mais qui est le principe de tous ses actes[2].

Dans l'ordre surnaturel, la foi ne suffit pas non plus pour avoir la vie ; elle n'en est que la racine et le fondement ; c'est par la charité que nous la possédons pleinement. *Qui non diligit manet in morte,* dit Jésus-Christ, car la seule vraie vie, c'est la charité, dit le V. P. Eudes[3]. Si donc le cœur est envisagé comme principe de vie, c'est surtout l'a-

1. *Hebr.*, v, 11.
2. *Dilectio est actus voluntatis quæ significatur per cor : nam sicut cor corporale est principium omnium corporalium motuum; ita etiam voluntas, et maxime quantum ad intentionem finis ultimi qui est objectum caritatis, est principium omnium spiritualium motuum.* S. Th., 2a 2æ. q. 44., a. 5. — Suarez, *De Anima,* l. V, ch. vii.
3. *C. adm.*, l. II, ch. iii.

mour qu'il désignera. Le V. P. Eudes n'y comprend l'intelligence que parce qu'il parle non de l'amour sensible, de l'amour d'instinct qui est aveugle, mais bien de l'amour spirituel ; or, dit-il, la volonté doit être éclairée de la lumière de l'entendement et du flambeau de la foi pour être le principe de cet amour [1].

D'ailleurs, si la charité informe les vertus intellectuelles, il faut reconnaître aussi que celles-ci ont de leur côté une influence considérable sur l'amour, à cause de l'unité de l'âme, et à cause de l'union et de l'harmonie qui lient toutes les parties de notre être. Quand par les lumières de la raison et de la foi, la beauté d'un objet reçoit une splendeur, un éclat nouveau, il détermine dans la volonté un amour plus ardent et plus vif ; plus on connaît le beau, le vrai, le bien, plus on l'aime. Le feu est à la fois, lumière et amour.

Le Saint-Esprit qui est amour procède du Verbe qui est la sagesse ; de même pour aimer, il faut, dit saint Thomas [2], l'étude des choses qui sont faites pour exciter l'amour. *Consideratio earum quæ nata sunt dilectionem excitare,.. In meditatione mea exardescit ignis* [3] ; et la raison qu'il en donne, c'est que tout acte de la volonté procède d'une considération intellectuelle : *omnis actus voluntatis ex aliqua consideratione procedit, eo quod bonum intellectum est objectum voluntatis* [4]. Voilà pourquoi saint Augustin dit aussi que la volonté, et par conséquent l'amour, vient de l'intelligence : *Voluntas oritur ab intelligentia* [5].

Aussi exalter les merveilles des connaissances de Marie, c'est, par voie de conséquence, nous dire combien était

1. *C. adm.*, l. I, ch. IV.
2. S. Th., 2a 2ae, q. 42, a. 3, ad. 1.
3. *Ps.* XXXVIII, 4.
4. S. Th., 2a 2ae, q. 42, a. 3, ad. 1.
5. S. Aug., lib. XIV *de Trinit.* c. VIII, et lib. X, c. I. — Thomas, liv. V, ch. II, p. 386.

admirable son amour. La foi est une racine, un fondement, dit le saint Concile de Trente ; et à ce double point de vue elle peut faire déjà apprécier, et la tige qu'elle porte, et l'édifice auquel elle sert de base. Il n'est pas étonnant après cela que le V. P. Eudes, pour étudier les beautés de l'amour du Cœur de Marie, s'arrête à considérer les magnificences de sa science et de sa sagesse. Dans les autres parties de son argumentation, il est encore plus évident que le V. P. Eudes nous ramène toujours à l'amour en nous parlant du cœur, car s'il donne ce nom à la partie supérieure de l'âme, « c'est » dit-il, « parce qu'en elle se trouve la faculté et la capacité d'aimer ; parce que la divine charité ne peut avoir d'autre demeure que le cœur ; parce que le Dieu de grâce et d'amour ne peut occuper dans l'âme d'autre lieu que celui où la charité fait sa résidence[1]. »

C'est donc à bon droit qu'il conclut en ces termes la première exposition un peu détaillée qu'il nous a donnée de sa dévotion au Très Saint Cœur de Marie[2].

« Dans le Très Saint Cœur de la bien-aimée Mère de Dieu, nous entendons et nous désirons surtout révérer et honorer premièrement et principalement cette faculté et capacité d'aimer tant naturelle que surnaturelle qui est en cette Mère d'amour, et qu'elle a toute employée à aimer Dieu et le prochain ; ou, pour mieux dire, tout l'amour et toute la charité de la Mère du Sauveur au regard de Dieu et au regard de nous. Car encore que le Cœur représente tout l'intérieur, ainsi que nous l'avons dit, il signifie pourtant et principalement l'amour... C'est donc cet amour incomparable et cette charité ineffable que nous regardons et révérons spécialement en notre très honorée Dame et en notre très chère Mère. C'est ce que nous entendons principalement par son Très Saint Cœur. C'est sous cette belle qualité et sous ce

1. *C. adm.*, liv. I, ch. IV.
2. *Dévot. au S. C. de Marie.* Caen, 1650, p. 38.

glorieux titre de Mère d'amour et de charité, *Mater pulchræ dilectionis* [1], que nous désirons honorer et louer singulièrement cette Vierge très aimable [2]. »

D'accord avec lui-même, le V. P. Eudes, dans son office et dans ses prières, désigne parfois à nos hommages des qualités qui appartiennent plutôt à l'intelligence : il invoque le Cœur de Marie comme très sage, *Ave cor sapientissimum* [3]. Il nous dit qu'il est une merveilleuse expression de la sagesse et de la vérité de Dieu [4], l'école des sciences divines, le livre vivant des actes de Jésus-Christ : *schola scientiarum divinarum; liber vivus gestorum Christi* [5]. Parfois ses hommages s'adressent à la volonté, et même à toute la partie supérieure de l'âme; par exemple, quand il attribue au Cœur toutes les vertus morales et théologales, les dons et les béatitudes. Dans son ouvrage du *Cœur admirable*, il y a aussi des passages et même des chapitres entiers qui célèbrent les dons de lumière, et les excellences de toute sorte dont Dieu avait orné le Cœur, c'est-à-dire la mémoire, l'intelligence, la volonté, l'âme de Marie [6].

Il y voit même l'image des attributs immanents de Dieu : la simplicité, l'immutabilité, l'éternité [7].

Cependant, presque partout, c'est l'amour de la Bienheureuse Vierge que le V. P. Eudes décrit sous toutes ses formes, et dans toutes ses manifestations. Tantôt il exalte la bonté de Marie [8], tantôt sa miséricorde [9], sa mansuétude [10],

1. *Prov.*, XXIV.
2. On retrouve la même pensée et les mêmes termes dans l'édition de 1663.
3. *Ave Cor.*
4. *C. adm.*, l. IV, ch. VII.
5. Litanies. — S. EPIPH., *De laudibus Deip.*
6. *C. adm.*, l. IV et l. V.
7. *Ibid.*, ch. III.
8. *Ibid.*, ch. VII.
9. *Ibid.*, ch. I.
10. *Ibid.*, ch. II.

son zèle pour les âmes[1]. Tout le livre sixième est relatif à l'amour. Au livre neuvième, où il traite spécialement des treize excellences du Cœur de la Bienheureuse Vierge, toutes celles qu'il énumère se rapportent, soit à la sainteté, soit à la charité. Ici, le Cœur de Marie est un miracle d'amour [2], là un miroir de charité, le trône de la miséricorde, le centre de la croix, l'autel et la victime de l'amour [3]. Ailleurs, c'est le soleil qui réchauffe [4]. C'est le buisson ardent, c'est la fournaise des trois enfants [5]. Ce Cœur est un ciel tout de feu, plus ardent que celui des séraphins et des Bienheureux [6]. Sa charité embrasse tout ce qui est compris dans la charité immense du Cœur de Dieu [7]. C'est une mer par la profondeur et l'étendue de son amour pour Dieu et pour les hommes[8] et mieux que saint Paul, Marie peut dire : *Cor meum dilatatum est et patet ad vos* [9].

L'invocation de ses images est : *Fornax amoris*, et au-dessus du Cœur sont figurées des flammes qui s'en échappent. Dans l'office et dans les litanies, c'est l'amour avec toutes ses ardeurs, toutes ses beautés et toutes ses flammes, que notre apôtre chante avec l'enthousiasme de sa piété.

Même quand le V. P. Eudes exalte quelqu'une des grandeurs, des grâces ou des excellences de la Sainte Vierge, il a bien soin de faire observer que le principe de tout ce qu'il y a de grand, de saint, de glorieux, d'admirable en Marie, vient de son amour et de sa charité, qui ont leur siège dans son Cœur : *Omnis gloria filiæ regis ab intus* [10]. S'il voulait

1. *C. adm.*, ch. IV.
2. *Ibid.*, l. IX, ch. III.
3. *Ibid.*, ch. III, IV, V, XI, XII.
4. *Ibid.*, l. II, ch. III.
5. *Ibid.*, l. III, ch. I et V.
6. *Ibid.*, l. I, ch. II.
7. *Ibid.*, ch. V, § 2.
8. *Ibid.*, l. II, ch. VI, § 2.
9. *II Cor.*, VI.
10. *C. adm.*, l. VI, ch. III. — *Ps.* XLIV.

résumer sa doctrine, il pourrait dire : l'amour de la Bienheureuse Vierge est le tout de son âme, comme son cœur est le tout de son corps. Pour lui, la mémoire, l'entendement et la volonté sont bien comprises dans l'enceinte du Cœur[1], mais c'est l'amour qui y domine et qui y commande.

Si Harvey a dit : le Cœur de chair est l'empereur et le roi de l'organisme humain, le V. P. Eudes nous enseigne que l'amour qu'il symbolise est aussi le roi de l'âme et de toutes ses facultés ; les autres vertus ne sont que ses suivantes et ses compagnes : *Astitit regina circumdata varietate*[2]. C'est la charité qui leur communique la vie, qui les informe, et qui seule les rend dignes de Dieu[3].

La science moderne, avec ses analyses subtiles et ses affirmations hardies, n'approuve pas en tout la doctrine du V. P. Eudes sur le rôle du cœur dans l'organisme, et sur l'extension qu'il lui accorde dans le sens métaphorique. Mais pour justifier notre apôtre, il suffit de montrer que ses expressions et ses pensées se retrouvent sur les lèvres des fidèles, aussi bien que dans les ouvrages des docteurs.

Nous les lisons dans nos Livres sacrés, dans les auteurs qui ont écrit sur les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, et l'Église les a admises dans sa sainte liturgie. Cette identité de langage nous atteste du moins que dans l'explication de l'objet de sa dévotion, le V. P. Eudes n'a rien enseigné de singulier ni d'extraordinaire. Le Cœur spirituel qu'il nous présente, est bien celui auquel les chrétiens rendent leur culte et leurs hommages.

Sa dévotion au Saint Cœur de Marie est en effet la même que celle de l'Église. Si pour lui, comme pour tous, le mot Cœur a plutôt le sens d'amour, il ne faudrait pourtant pas

1. *C. adm.*, l. I, ch. VII.
2. *Ibid.*, ch. V.
3. *Vita cordis amor est.* S. TH., *op. de Dilect.* Le Cœur, c'est l'âme en tant qu'elle aime. *C. adm.*, l. V, ch. I.

s'arrêter, avec exclusion, à cette signification restreinte. On aurait tort de vouloir renfermer l'objet du culte dans des limites trop étroites, et il est juste de lui donner un sens plus large et de comprendre, sous le nom de Cœur, l'amour, la volonté, l'intérieur de l'âme et même l'intelligence.

On nous permettra d'insister sur ce point, et plus spécialement sur ce qui regarde les qualités intellectuelles. Puissions-nous par là ajouter encore à la force et à la beauté de la doctrine de notre fervent apôtre.

Les relations de l'organe cardiaque avec les diverses affections de l'âme sont telles que le genre humain, et même les savants lui ont attribué presque tous les phénomènes de l'ordre intellectuel et moral. L'âme pense et veut. Or, ses pensées comme ses volontés produisent des émotions, des affections qui se font sentir au cœur; en conséquence, le cœur est devenu en quelque sorte le synonyme de l'âme[1].

Partout où l'on a vu un principe de vie, partout on a dit : c'est le cœur, et l'on a conclu : « le cœur pense, le cœur entend, le cœur sait. » Le peuple et les philosophes anciens l'ont affirmé et les modernes répètent leurs formules. La mémoire du cœur est une bien vieille expression : Moïse, David, Salomon, Jésus-Christ s'en sont servis avant nous; et de tout temps on a dû redouter les ténèbres, aussi bien que la mollesse et la malice du cœur.

La tradition des docteurs catholiques est unanime sur ce

1. RICHE, *Le Sacré-Cœur,* ch. I, p. 19.
Cor pro mente sæpe usurpatur : nec enim sequitur, ut cui cor sapiat ei non sapiat palatus (CICÉRON. 2. *De finibus*) *Cor sapientiæ* (PLAUTE, *Epid.*, 9.) *Antiqui enim philosophi quidam in corde sapientiam constituebant* (CIC., *1 Tusc*) *et egregie dicitur « cordatus homo » solers et sapiens. Thesaurus Stephani... item. Dict. latin.* 2 vol. in-fol. de FORCELLINI *et de* FACCIOLATI; *Art. Cor. Polyanthia Longii Art. Cor.* — LITTRÉ, au mot Cœur, parle comme ces anciens, et montre qu'en français, comme en latin et en grec, le sens du mot cœur s'étend à toute l'âme et comprend aussi l'intelligence.

point. Tous, ils nous enseignent que le cœur, c'est l'amour[1], c'est la volonté[2]. Mais ils nous apprennent aussi qu'il est l'intelligence. Saint Clément de Rome nous parle déjà des yeux du cœur[3]. Saint Jean Damascène nous dit que le cœur voit et aime[4]. Et le commentateur de Cassien observe que les Pères de l'Église placent le siège de l'intelligence et de la raison dans le cœur. Pour appuyer son assertion, il cite l'autorité d'Origène, de Tertullien, de saint Jérôme, de Théodoret, de saint Grégoire de Nysse et de saint Ambroise[5]. Tous nous disent avec saint Antoine de Padoue : « Du cœur procède la vie : c'est lui qui aime et c'est en lui que réside la sagesse[6]. Avec Hugues de Saint-Victor : Il est le siège de l'âme et le tabernacle de la Très Sainte Trinité[7]. Avec saint Antonin de Florence : « Mon cœur est mon esprit, mon intelligence, ma volonté[8]. » Enfin, avec saint Pierre Damien, ils enseignent que dans le Sacré-Cœur de Jésus sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science[9].

Les Livres sacrés sont plus formels encore. Partout dans

1. *Vita cordis amor est.* (S. Thomas). *Impossibile est ut sine amore sit Cor, quod vivere cupit.* S. Aug., *De Subst. Dilect.*, c. vi

2. *Voluntas significatur per cor.* 2. 2. q. 44 a 5 « *voluntas comparatur cordi* (Suarez, l. V, *de anima*, c. vii.) *nam sicut cor est principium motivum corporis, ita voluntas est principium operationum humanarum* ». Le catéch. du Saint Concile de Trente fait le même raisonnement pour montrer que c'est avec raison que « *cordis nomen frequenter Sacræ Litteræ pro voluntate usurpant.* » P. II, n° 34.

3. *Oculi cordis nostri aperti sunt.* Clem. Rom., *ad Corinth.*, c. xxxvi.

4. *De Dom. B. Virg. — C. adm.*, l. III, ch. v, p. 176; l. VII, ch. i, § 6, p. 14.

5. *Comment. Al. Gazæi in. J. Cassiani.* Collat. 7, c. 12.

6. *Ex corde vita procedit.* S. Ant. de Pad., *Serm. dom. 3. Quadrag. In corde sunt tria notanda : indignatio, sedes sapientiæ et dilectio* » id. *Corde sapimus, felle irascimur, jecore amamus.* Serm. Dim. 5. p. Trinit.

7. *Cor est sedes animæ et totius Trinitatis tabernaculum.* Hug .de Saint-Vict., l. IV, *De prop.*, c. iii.

8. *Cor meum, id est mens mea, pars intellectiva, sive volitiva.* » S. Ant. Florent. *Biblioth. Virg.*, t. II, p. 669 in Ps. 72, 20.

9. Thomas, 98, ch. ii. *Serm.* 63-1 — *De Excell. Rom. Ap. in Evang.*

l'Ancien Testament et dans le Nouveau, le cœur signifie, comme dans la doctrine du V. P. Eudes, ce qu'il y a de plus intime dans les pensées et les affections diverses de l'âme. Le cœur se prend dans les Saintes Lettres, dit Bellarmin, pour l'âme tout entière et désigne tout l'intérieur de l'homme. Aussi n'est-il pas surprenant qu'on attribue au cœur les actes, soit de l'intelligence, soit de la volonté, car l'une et l'autre faculté se trouvent dans l'intérieur de l'homme[1].

Nous retrouvons la même observation dans Bossuet[2], dans le P. Raynaud[3], dans le dictionnaire de dom Calmet[4], dans Corneille Lapierre[5], et dans M. l'abbé Vigouroux.

Ce dernier ne se borne pas à constater un fait ; mais avec une science profonde et une compétence indiscutable, il montre comment les écrivains sacrés ont été conduits par leur manière de concevoir les facultés de l'âme et par le génie de leur langue, à donner au mot cœur un sens aussi étendu et des significations si variées.

1. *Cor in sacris Litteris, pro totâ animâ accipitur, ut videlicet totum hominem interiorem significet. Quare non est mirum, si cordi tribuantur actus tam intellectus quam voluntatis, cum in interiore homine utraque potestas reperiatur.* BELLARMIN, *De sacrificio,* l. I, ch. VI. ITEM *in Ps.* 118, 26.

2. *Cor pro intellectu sumitur.* Préface in Prov. XI Glossomata.

3. *Cor pro parte rationali frequenter usurpatur in Scripturis.* RAYNAUD, sect. IV, c. IX, nº 706.

4. Les Hébreux regardaient le cœur comme la source de l'esprit, de l'intelligence, de l'amour, du courage, de la douleur, du plaisir. De là viennent une infinité de manières de parler. — D. CALMET, *Dictionn. de la Bible.*

5. CORN. LAPIERRE, ch. XV. MATH. sur ces paroles : « C'est du cœur que sortent les mauvaises pensées, » dit également « du cœur, c. à. d. de la raison et de la volonté dont le cœur est le symbole. — *Cor in Scriptura significat mentem et voluntatem... Ratio hujus phrasis est : 1º Quia sicut cor est principium vitæ naturalis, sic voluntas est principium vitæ piæ et impiæ... 5º Physici nonnulli censuerunt sensum communem esse in corde... unde vulgo dicitur : Cor sapit et pulmo loquitur. Hinc et veteres cordatum, solertem et sapientem vocarunt. 9º Cor est in homine quod sol in universo, scilicet fons lucis et vitæ. Hinc stoici solem proprium esse Cor mundi censebant... 16º Cor est sedes animæ et consequenter Dei.* » CORN. A LAPIDE, *in Ezech.* XXXVI, 26.

L'hébreu et l'araméen, dit-il, sont relativement très pauvres en substantifs, et souvent le même mot exprime les objets les plus divers. De plus, les termes abstraits y sont fort rares, et les expressions philosophiques y font à peu près défaut. Aucune science n'a de nom en hébreu. L'analyse psychologique en particulier, était inconnue aux habitants de la Palestine. Ils ne se repliaient sur eux-mêmes que pour considérer et peindre les penchants bons ou mauvais de notre âme ; dans tout le reste, ils s'en tenaient à l'écorce et à l'apparence. Les facultés de l'âme, les opérations intellectuelles n'ont pas de nom dans leur langue. On chercherait en vain dans l'original de l'Ancien Testament, les termes qui désignent le sens intime, la perception des sens, la raison comme faculté distincte, et même la conscience morale ; ils n'y sont pas. Assurément toutes ces choses leur étaient connues; elles constituent l'homme même et tous les hommes en ont une notion confuse; mais ils n'étaient pas parvenus à s'en rendre assez nettement compte pour leur donner un nom propre et en quelque sorte personnel. Même du vivant de Jésus-Christ, les Juifs avaient une façon toute particulière de se représenter l'âme et d'exprimer chacune de ses puissances.

Tandis que de nos jours, on distingue avec soin le cœur de la faculté de penser, de réfléchir et de raisonner, les écrivains hébreux confondent constamment l'un avec l'autre, et considèrent le cœur comme le siège de la pensée, aussi bien que celui de l'amour. Dans leur langue nationale, l'intelligence s'exprime ordinairement par le terme métaphorique *Leb* qui signifie cœur. Quand les Septante ont entrepris de traduire l'Ancien Testament, ils lui ont conservé à peu près, dans toute sa pureté, le génie des idiomes sémitiques, parce qu'ils étaient Juifs et qu'ils traduisaient un original hébreu. De même, quand les Apôtres et les Évangélistes ont emprunté aux Grecs leur belle langue, pour écrire

les Livres du Nouveau Testament, ils n'ont fait que leur emprunter des mots; mais ils pensaient toujours en araméen.

Aussi se sont-il bornés pour l'ordinaire à traduire simplement le mot sémitique qui hantait leur esprit; ils lui ont conservé ce qu'il y avait de vague et de peu précis dans leur pensée, et ils ont dit en grec : καρδια, cœur, pour rendre l'idée d'intelligence, comme ils disaient *leb* en araméen. Le mot cœur, sous leur plume n'avait donc qu'une signification assez générale : il désignait des facultés multiples qu'une analyse plus attentive leur eût appris à dénommer par des termes distincts[1].

L'idée vague et générale exprimée par le mot cœur fait qu'il revient fréquemment sous la plume des écrivains sacrés; ils l'emploient quand ils ont à parler de l'une ou l'autre des facultés de l'âme; c'est lui qui aime, c'est lui qui veut, c'est lui qui agit, qui vit, qui est tout et qui produit tout dans l'intérieur de l'homme. Il serait superflu de s'attarder à accumuler des citations, pour établir une vérité que personne ne conteste.

Les seuls passages qui nous intéressent sont ceux qui, comme dans la doctrine du V. P. Eudes, nous montrent dans le cœur le siège de la pensée et des qualités intellectuelles. Et pour les trouver, nous n'avons qu'à ouvrir les Livres Saints, car presque à tous les chapitres, ce sont des phrases comme celles que nous reproduisons ici au hasard : que ton cœur garde les préceptes[2]. Écris mes commandements sur les tables de ton cœur[3]. Jérémie nous parle dés réflexions du cœur[4], et David de ses erreurs : *Hi errant*

1. Vigouroux. — *De l'authenticité des Évang. prouvée par l'étude crit. du langage.* — (*Revue des quest. hist.* octobre 1889.) — *La Bible et les Découvertes.* Not. T. II, l. I, ch. III. Nature de l'âme.
2. *Prov.*, III, 1.
3. *Ibid.*, VII, 3.
4. *Recogitet corde.* Jérém., XII, 11.

corde[1]. Dieu ne vous a pas donné un cœur intelligent : *Non debit vobis Deus cor intelligens*[2]. Quelle est la pensée de ton cœur? *Quid cogitasti in corde tuo*[3]. Dieu est sage de cœur[4]. Dans le cœur de l'homme prudent repose la sagesse[5]. Le cœur du sage instruit sa bouche[6]. J'ai appliqué mon cœur pour connaître la sagesse et la doctrine[7]. J'ai pensé dans mon cœur[8]. Nos cœurs seront illuminés[9]. Ne t'élève pas dans la pensée de ton cœur[10].

Dans le nouveau testament, sur les lèvres de Jésus, et sous la plume des évangélistes et des apôtres, nous trouvons peut-être en plus grand nombre ces locutions où le cœur est donné pour rendre l'idée d'intelligence et de pensée. On connaît par le cœur[11]. On pense, on réfléchit dans son cœur[12]. Faire comprendre, c'est ouvrir le cœur[13]; oublier, c'est éloigner de son cœur[14]. L'aveuglement du cœur est l'absence d'intelligence[15]; un cœur épaissi est une intelligence obtuse[16]. Les hommes sont lents de cœur, quand ils sont lents à comprendre[17]. Avoir un voile sur le cœur, c'est ne pas apercevoir une vérité[18]. La mémoire elle-même est

1. *Ps.* XCIV, 10.
2. *Deut.*, XXIX, 4.
3. *III Reg.*, VIII, 14.
4. *Job.*, IX, 4.
5. *Prov.*, XIV, 33.
6. *Ibid.*, XVI, 27.
7. *Eccl.*, I, 17.
8. *Ibid.*, II, 3.
9. *Ibid.*, II, 10.
10. *Ibid.*, VI, 2.
11. MATH., XIII, 15. — *Act.*, XXVIII, 27. — JEAN, XII, 40.
12. LUC, II, 19. — MARC, II, 6.
13. *Act.*, XVI, 12.
14. MATH., XV.
15. MARC, III, 5; VI, 52; VIII, 17. — *Eph.*, IV, 18.
16. *Act.*, XXVIII, 39.
17. LUC, XXIV, 25.
18. *II Cor*, III, 15. — *Eph.*, I, 18; VI, 18, etc...

quelquefois appelée le cœur ; et garder le souvenir se dit : poser, mettre, conserver dans le cœur[1]. Jésus dira lui-même que du cœur sortent les pensées[2]. S'il attribue au cœur l'amour, il parle aussi comme si l'on devait entendre par ce mot l'âme et ses diverses facultés[3]. Quand il veut que nous apprenions à son exemple à être doux et humble de cœur, veut-il nous dire par là que la douceur et l'humilité appartiennent à l'amour ? Saint Thomas les range parmi les vertus annexes de la tempérance. Quand Jésus nous parle du bonheur de ceux qui ont le cœur pur, c'est à la pureté de l'intelligence qu'il fait allusion, nous dit encore le docteur Angélique[4].

On voit quel rôle est attribué au cœur dans l'activité de l'âme : il semble être comme le centre et le principe de tout. L'Écriture considère la sensibilité, l'intelligence et la volonté comme une chose unique, et ce qui en l'homme perçoit, pense et veut est appelé cœur[5].

Après cela, il est facile de comprendre comment le V. P. Eudes peut appuyer ses assertions sur les textes sacrés[6]. On peut voir le commentaire qu'il donne de ce passage si important de l'Évangile. *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in Corde suo*[7]. Et celui du texte

1. Luc, II, 51 ; XXI, 14 ; IX, 44.
2. Math., XV, 19. — Luc, II, 35. — *Act.*, VIII, 21 ; — Luc, IX, 47.
3. Saint Augustin, *Doct. chr.*, c. XXI, interprète le mot cœur des pensées dans le passage : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur (Luc, X, 5). Saint Thomas dit également sur le même sujet : *quidam autem dicunt ex toto corde, id est intellectu.* (l. II, ch. VII, 44, 2, 5.). Dans le même article il semble aussi accepter la mineure de la première objection : *cor spiritualiter acceptum vel est ipsa anima vel aliquid animæ.*
4. *Munditiam facit donum intellectus.* Saint Thomas, 2. 2, q. 8, a. 7. *Donum intellectus convenit mundis corde, qui purgati oculo possunt videre quod oculus non videt.* Saint Augustin, l. I *De Serm. Dom. in montem.*
5. Vigouroux, *Études sur l'authenticité des Évangiles.*
6. *C. adm.*, l. I, ch. I.
7. *Ibid.*, ch. II ; l. VI, ch. XII.

des Cantiques : *Cor meum vigilat*[1]. Le Saint-Esprit, dit-il ailleurs, est appelé : *Cor Patris et filii*. Or, il est amour et lumière, de même le Cœur de Marie[2]. La génération du Verbe se fait par voie d'entendement, et cependant le texte sacré dit : *Eructavit Cor meum verbum bonum;* car la nature divine, l'entendement, le sein, le cœur du Père, sont une même chose. *Unde profert Deus verbum suum, nisi ex Corde suo et intimo suo*[3]. Il développe en les appliquant au Cœur de Marie les paroles de Jérémie et de saint Paul : *Scribam legem meam in corde eorum*[4] et il justifie son interprétation par le langage des Pères[5]. Il montre que les bons trésors, *bono thesauro Cordis*, dont parle Jésus[6], sont la sagesse et la vérité dont est illuminé le Cœur de Marie[7].

L'Église, elle non plus, ne parle pas autrement que le V. P. Eudes, et dans les prières liturgiques qu'elle a autorisées pour célébrer le Saint Cœur de Marie, elle emploie le mot cœur dans un sens tout aussi général et tout aussi varié. On peut facilement s'en convaincre, en parcourant non seulement l'office composé par notre apôtre, mais celui qu'elle a approuvé pour le dimanche dans l'octave de l'Assomption : *in festo purissimi Cordis B. M. V.* Le Cœur de Marie est son esprit : *Exultavit spiritus meus*[8]. C'est tout l'intérieur : *Pone me ut signaculum super Cor tuum*[9]. C'est son âme : *Anima mea liquefacta est*[10]. C'est sa mémoire : *Conservabat omnia in Corde suo quæ cognoverat*[11]. C'est la

1. *C. adm.*, l. I, ch. II ; l. VI, ch. IX.
2. *Ibid.*, l. V, ch. XII.
3. S. Aug., *in Ps.* XLIV. — *C. adm.*, l. VI, ch. II.
4. *Jérémie*, XXXI. — *II Cor.*, III.
5. *C. adm.*, l. III, ch. IV, § 3.
6. Luc, VI, 4.
7. *C. adm.*, l. IV, ch. VI.
8. 2e Ant., 1er Noct.
9. Rep., 1re Lec., 1er Noct.
10. Verset du 1er Noct.
11. Évang., Lec., 3e Noct.

partie supérieure de l'âme où habitent Jésus-Christ et le Saint-Esprit : *In Corde et in utero Dominum hospitata est*[1]. *In corde B. Mariæ spiritus sancti habitaculum præparasti*[2]. C'est la volonté : *Toto corde exquisivit*[3]. C'est l'amour : *Amor quo Cor virginis ardens erat*[4]. Mais c'est aussi l'intelligence : *De Corde protulit verba bona*[5]. *Cor meum vigilat*[6]. En un mot, c'est tout l'intérieur de Marie : *Omnis gloria ejus ab intus*[7].

Nous retrouvons la même généralité et la même variété dans les différentes prières en usage parmi les chrétiens.

Partout, en effet, nous entendons des salutations et des louanges qui s'adressent sous le nom de cœur, tantôt à l'une, tantôt à l'autre des facultés spirituelles de l'âme de Marie; et même on désigne parfois ce qu'on peut appeler sa racine et sa substance. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur le recueil de prières cité par le P. Nilles dans son ouvrage : *De rationibus festorum utriusque Cordis*.

Ce que nous avons constaté dans les prières de l'Église, nous le retrouvons dans les apologistes du Saint Cœur de Marie, aussi bien dans ceux qui ont étudié ce sujet avec toute la rigueur des théologiens, que dans ceux qui n'y ont plutôt envisagé que la piété.

Le P. Nilles, qui, par son bel ouvrage, tient sans contredit un des premiers rangs parmi les docteurs de la dévotion aux Sacrés-Cœurs, ne se borne pas[8] à résumer l'explication que le V. P. Eudes donne du Cœur spirituel de Marie; il cite

1. 1er Noct., 1re Lec.
2. Oraison.
3. Rep., 3e Lec., 1er Noct.
4. 1er Noct., 1re Lec.
5. 2e Noct., Lec.
6. Laudes, 5e Ant.
7. Messe approuvée par la Sacrée Congrégation, 21 juillet 1855.
8. L. II, § 1.

ses propres expressions, il les adopte et il en fait le point de départ de toute sa théorie.

Il résume ensuite un ouvrage en sept chapitres du P. Pinamonti sur le même sujet, et il constate que ce pieux auteur, comme le V. P. Eudes, comprend tout l'intérieur de l'âme sous le nom de cœur spirituel. Il va même plus loin : il cite l'ouvrage du P. Grou intitulé : *L'Intérieur de Jésus et Marie* parmi les Livres qui traitent des Sacrés-Cœurs [1]. Il n'hésite pas à ranger parmi les offices des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, ceux que M. Olier a composés pour la fête de l'Intérieur de Jésus et de Marie ; il les reproduit en entier comme approuvés par le Saint-Siège avec cet objet, pour la compagnie de Saint-Sulpice [2]. Lui-même conclut en s'appuyant sur le langage de la Sainte Écriture : Le mot de cœur est souvent employé au figuré dans les Saintes Lettres, pour désigner tout l'intérieur de l'âme : *Totus internus animæ status* [3]; de même dans le culte du très pur Cœur de Marie, le même mot cœur est pris, tantôt pour la volonté, tantôt pour l'intérieur de la Bienheureuse Vierge [4].

Le P. Nix [5] nous dit aussi que, dans le culte qu'elle autorise, l'Église considère le Cœur de Marie comme le symbole naturel de toutes les affections de son âme et particulièrement de son amour très ardent.

C'est surtout à l'occasion du Sacré-Cœur de Jésus que les docteurs catholiques ont étudié cette question du cœur spirituel ; aussi aurons-nous à citer des autorités plus explicites encore aux chapitres suivants.

1. L. IV, p. 3.
2. L. III, p. I, ch. I, § 2 ; P. II, ch. I, § 2.
3. *De cultu S. Cordis Mariæ*, ch. II.
4. *Voluntas vocabulo cordis translatitie accepto sæpius in sacris litteris designatur : aliquando etiam totus internus animæ status. Sic et in cultu purissimi Cordis Mariæ, cor modo pro voluntate, modo pro interno sanctissimæ Virginis statu sumitur.*
5. Nilles, l. II, ch. I.

CHAPITRE V

Cœur spirituel et divin de Jésus.

Dans sa dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, comme dans celle qu'il a vouée au Saint Cœur de Marie, le V. P. Eudes propose à nos hommages, non seulement le cœur de chair, mais encore ce qu'il appelle le cœur spirituel, et il parle aussi d'un troisième cœur qu'il nomme le cœur divin.

Observons d'abord avec lui que par cette énumération, il ne prétend introduire aucune séparation, aucune division dans la personne de Notre-Seigneur. Le cœur spirituel aussi bien que le cœur de chair, est particulièrement déifié par son union hypostatique avec la personne divine du Verbe éternel[1]. De plus, comme Jésus-Christ est vivant et qu'il ne meurt plus, *jam non moritur* « ces trois Cœurs dans cet admirable Homme-Dieu ne sont qu'un Cœur, parce que son Cœur divin étant l'âme, le cœur et la vie de son Cœur spirituel et de son Cœur corporel, il les établit dans une si parfaite unité avec lui, que ces trois Cœurs ne font qu'un Cœur très unique, qui est rempli d'un amour infini au regard de la Très Sainte Trinité et d'une charité inconcevable au regard des hommes. C'est pourquoi nous avons à adorer dans notre Sauveur trois Cœurs, qui ne sont néanmoins qu'un seul Cœur, par l'union très étroite qu'ils ont ensemble[2]. »

Nous étudierons à part ce que le V. P. Eudes entend par le Cœur spirituel et par le Cœur divin de Jésus.

1. *C. adm.*, l. I, ch. II.
2. *Ibid.*, l. XII, médit. 6.

§ I. — *Cœur spirituel de Jésus.*

« Le Cœur spirituel de l'Homme-Dieu est la partie supérieure de son âme sainte qui comprend sa mémoire, son entendement et sa volonté, et qui est particulièrement déifiée par l'union hypostatique[1]. » C'est le sens général.

Au livre douzième, où le V. P. Eudes traite directement du Sacré-Cœur de Jésus, il dit[2] : « Le second Cœur de Jésus c'est son Cœur spirituel, qui est la volonté de son âme sainte, laquelle est une faculté purement spirituelle, dont le propre est d'aimer ce qui est aimable et de haïr ce qui est haïssable. » Cette interprétation est plus restreinte.

I. *Sens plus général.*

Nous aurions à reproduire ici les considérations que nous avons déjà faites, par rapport au Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge. Le V. P. Eudes, qui les avait exposées longuement à l'occasion de la Mère[3], a jugé inutile de se répéter en parlant du Cœur du Fils. Dans son étude sur le Cœur de Marie, il a pris pour base de son analyse les propriétés qui ont mérité au cœur de chair, de devenir dans toutes les langues le symbole de l'âme, du moins dans quelques-unes de ses parties. Le cœur corporel, s'est-il dit, est un organe intérieur central, et caché ; il est le principe de la vie et la source du sang ; il est le siège et l'organe des affections sensibles. Dans l'âme de Jésus, le cœur sera donc ce qu'il y a de plus intime, de plus central ; ce sera le principe de la vie raisonnable et surnaturelle ; ce sera la faculté affective, avec le siège où elle réside, et avec les actes qu'elle produit. Par suite, le Cœur spirituel en

1. *C. adm.*, l. I, ch. II.
2. *Ibid.*, l. XII, 6e médit.
3. *Ibid.*, l. I, ch. IV.

Jésus, c'est la partie supérieure et raisonnable de son âme avec toutes les grâces surnaturelles dont elle est enrichie, mais d'une manière plus spéciale encore, c'est la volonté, c'est l'amour.

Nous avons expliqué dans quel sens le V. P. Eudes comprend parfois dans le cœur spirituel les facultés intellectuelles de l'âme ; nous n'y reviendrons pas. Du reste, il est à remarquer que, si déjà dans le culte du Saint Cœur de Marie, ces beautés de l'intelligence n'occupent qu'une place très secondaire, c'est à peine s'il en est fait mention, quand il s'agit du Sacré-Cœur de Jésus. Au douzième livre du Cœur admirable, deux ou trois fois seulement il y est fait allusion, alors que le Sacré-Cœur nous est montré comme le trésor infini de la science et de la sagesse de Dieu[1] et comme le sanctuaire et l'image des divines perfections[2]; c'est à peu près tout. Dans les litanies, aucune invocation ne se rapporte à l'intelligence. Le V. P. Eudes n'y a même pas inséré celles qui se trouvent dans la prière *Ave Cor*, et qui sont relatives à la sagesse et à la vigilance. Dans l'office du bréviaire et dans les prières de la messe, les expressions qui désignent des qualités intellectuelles sont également très rares. Quand le Cœur n'y est pas synonyme d'amour, il indique le sanctuaire de l'âme où Dieu réside, la volonté, l'un de ses actes, ou bien l'ensemble de ses perfections et de ses vertus.

Quoi qu'il en soit, l'Église a adopté ce sens plus général pour l'objet de son culte, et les docteurs catholiques attribuent comme le V. P. Eudes au mot cœur, une extension assez vaste pour y comprendre avec l'amour, la volonté, l'intelligence et même l'âme toute entière.

Dans les litanies citées par le P. Nilles, nous trouvons en effet des invocations de ce genre : *sapientiæ abyssus*[3]... *cor*

1. *C. adm.*, l. XII, 1re médit.
2. *Ibid.*, 2e médit.
3. Nilles, t. II, p. 228.

in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ[1]. Dans la messe composée par le P. de Galliffet, l'Introït nous montre dans le Cœur de Jésus *omnes thesauros sapientiæ et misericordiæ*[2]. Dans une autre messe, il est dit : *Isthic præsens adest,... Dei sapientia,... veritas et gratia*[3]. Ailleurs, il est question des pensées du Cœur... *cogitationes cordis*[4].

Les leçons américaines[5] font sortir du Cœur de Jésus, *de pectoris ejus arcano,* quatre sources différentes qui arrosent la sainte Église : la vérité, la sagesse, la vertu et la grâce[6]. Enfin l'office approuvé par Pie VI emprunte les paroles de l'apôtre saint Paul[7] pour demander à Dieu sa lumière, afin de le reconnaître par les yeux du cœur : *illuminatos oculos cordis... in agnitione ejus.*

Pour ne pas revenir sur ce que nous avons dit, en traitant du Cœur de la Bienheureuse Vierge, nous nous bornerons à citer quelques-uns des plus célèbres apologistes de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

C'est d'abord le P. de Galliffet qui, à la suite des PP. Croiset et Froment[8], établit que le Cœur est le siège de l'amour et de la souffrance, qu'il est plein de vie, de sentiment, d'intelligence, de connaissance et que, d'après la doctrine des Pères, il est le trésor de la sagesse, la source de toutes les grâces, la fontaine de la vie, etc.[9].

1. Nilles, t. II, p. 202 et 258.
2. *Ibid.,* p. 16.
3. *Ibid.,* p. 19.
4. *Ibid.,* p. 100.
5. *Lect. pro Octav. Sanctissimi Cordis Jesus, in 2 Noct.*
6. Thomas, p. 98-99.
7. *Eph.,* I. — Lect. et répons du 1er nocturne.
8. Le P. Froment (*Véritable dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.* Besançon, 1696. L. 2 et 6) parle continuellement des lumières, de la science, de la connaissance, de la sagesse du Cœur de Jésus. Ce Cœur est une source de vérité.
9. P. de Galliffet, *Dévot.,* l. II et IV. Mgr Fumel, évêque de Lodève, disait au siècle dernier, dans son ouvrage sur la dévotion au Sacré-Cœur : « C'est dans le Cœur de Jésus que saint Jean était *requirens et perscrutans*

Pour les postulateurs de Pologne, le cœur est l'ensemble de toutes les affections : il est tout l'intérieur, et cet objet proposé au culte est accepté par tous. Pour le P. Marquez, un des premiers et des plus savants défenseurs du culte du Sacré-Cœur contre Blasi, le cœur est l'amour, la volonté avec ses sentiments et ses actes ; il est même le siège de la volonté et de l'âme [1].

Le chanoine Muzzarelli, dans la dissertation si remarquable où il s'est proposé de tracer des règles pour parler de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, soutient que « le sens métaphorique du mot cœur s'étend même à la volonté et à l'intellect, et qu'on peut attribuer au cœur toutes les vertus morales, même les actes et les habitudes de l'intelligence [2]. » C'est pour cela, ajoute l'éminent théologien de Louvain, le Dr Leroy, qu'on dit par métonymie que le cœur sait, qu'il connaît, qu'il apprend, qu'il se souvient.... etc. [3].

Si nous demandons au cardinal Franzelin et au P. Nix une exposition théologique du Cœur de Jésus, ils nous répondent que le cœur est l'amour, et qu'il désigne toute la vie intérieure, tous les mouvements, tous les actes de l'âme et l'âme elle-même en tant que principe de ces actes. *Propter firmissimas rationes cor symbolum habetur, idque naturale, amoris totiusque vitæ internæ, quæ cum de omni corde hu-*

thesauros sapientiæ et scientiæ. » C'est ce Cœur qui veille, c'est là qu'on apprend la science du salut. Le Cœur de Jésus est le trésor de la science et des perfections divines, le siège de la sagesse... Il connaît nos misères ; il est la vérité ; de ce Cœur s'est échappée la lumière qui a éclairé le monde. Trône de la vérité, il réfléchit continuellement la lumière divine sur l'entendement pour l'éclairer... Le Cœur est plein de vie, de sentiment, d'intelligence... » T. I, p. 5, 31, 32, 33, 48, 64, 103, 180, etc.

1. *Defensio cultus Cordis Jesus contra Blasium.*

2. Muzzarelli, Règle 3.

3. *Sanctissimo Cordi, sive metaphorice, sive physice, sive proprie dicto, actus et habitus intellectivæ facultatis cognoscere, scire, discere, cogitare, recordari aliquando tribuuntur per metonymiam, quia vel cor pro anima sumitur, vel propter conjunctionem realemque unitatem facultatum in eadem simplici anima, quod ab una facultate fit eique proprium est, alteri communicatur et appropriatur.* Leroy, *De S. Corde,* n° 65, 3.

mano, tum de Corde Jesu recte dicuntur[1], et le cardinal Franzelin ajoute que tel est l'objet du culte de l'Église. Enfin telle est aussi la pensée du P. Nilles quand il range l'office des Sulpiciens : *de Vitâ Interiori* de N.-S. J.-C., parmi les offices du Sacré-Cœur, et l'ouvrage du P. Grou : l'*Intérieur de Jésus,* parmi les livres qui traitent de ce Cœur divin.

II. *Le Cœur est surtout l'amour.*

Bien que ce sens général se trouve compris dans le culte du Sacré-Cœur, toutefois, pour le V. P. Eudes comme pour tout l'univers chrétien, la fête du Cœur de Jésus est par-dessus tout la fête de son amour. C'est l'amour divin dont Clément XIII veut solenniser et raviver le souvenir : *symbolice renovari memoriam divini amoris*[2]. C'est la charité du Cœur de Jésus qui est offerte à nos hommages dans les leçons du second nocturne : *quam caritatem ut fideles sub sanctissimi Cordis symbolo devotius ac ferventius recolant*[3]. Ce langage de l'office est celui de tous les docteurs catholiques dans leurs écrits sur la dévotion au Sacré-Cœur : *In cultu et festo Sanctissimi Cordis recolitur et celebratur amor Christi*[4].

C'est aussi de son amour que parle Jésus à la Bienheureuse Marguerite : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes », et c'est lui que le P. de Galliffet et tous les autres postulateurs de la fête veulent faire honorer[5]. Il nous semble inutile d'insister sur ce point.

1. Franzelin, *De Verbo Incarn.*, ch. xlv, iii, p. 469 et 473. — Iungman, *De Verbo Inc.*, n° 265, 266. — Nix, *De Cultu SS. Cordis,* c. ii, a. 2, § 3, III. — *Item,* Franco, Knoll, Chevalier.

2. Décret du 6 fév. 1765.

3. *Off. du Sacré-Cœur,* 2e Noct., 3e Lec. — Nix, *De Cultu SS. Cordis,* c. ii, § 1.

4. Marquez, p. II, prop. 8, n° 1.

5. *Festum tam amabilitatis Jesu, tam amoris ejusdem in homines. — Observ. novæ,* 2e obs. Nilles, l. I, p. II, c. iv.

Sous ce rapport, la doctrine du V. P. Eudes n'est pas moins explicite, ni moins formelle ; il donne, en effet, à l'amour de Jésus une telle place dans l'objet de sa dévotion, que les PP. Letierce et Hausherr ont cru que seul il formait cet objet.

Du reste, tout disposait le P. Eudes depuis de longues années à honorer les amabilités et les bontés du Cœur de Jésus. Sa dévotion si ardente et si suave envers la sainte Vierge, nous l'avons vu, avait donné à son âme, dès son enfance, quelque chose de filial et de confiant à l'égard de Dieu. Il voulait appeler la Bienheureuse Marie, la *Toute Bonne;* et pareillement pour lui Dieu était, par-dessus tout, le *bon Dieu.* L'esprit de Jésus lui était apparu dans le saint Évangile, comme un esprit de tendresse, de miséricorde et d'amour. L'idée judaïque de Dieu était antipathique à la nature de sa grâce ; il avait compris avec saint Paul que nous ne sommes plus des serviteurs, mais des enfants[1], et avec saint Jean, il répétait avec un joyeux enthousiasme : *Et nos cognovimus, et credidimus caritati quam habet Deus in nobis*[2]. Aussi tout est confiance, amour, abandon dans sa piété ; tout est miséricorde dans sa vie et dans ses œuvres ; c'est pour combattre le Jansénisme qu'il fonde sa Congrégation de Prêtres, et il veut que ses religieuses de l'Ordre de Notre-Dame de Charité fassent un quatrième vœu, de partager la tendresse du Bon Pasteur pour les pauvres filles et femmes pénitentes. Le Jansénisme ne tarda pas à reconnaître en lui l'un de ses plus terribles adversaires, et de son côté, il ne sembla se proposer pour but, dans ses écrits, dans ses prédications et dans ses fondations, que de poursuivre dans tous ses repaires, cette hérésie infernale de défiance, de crainte et de haine. C'est même en partie parce qu'il ne trou-

1. Contrat de l'homme avec Dieu par le Baptême.
2. I *Jean* IV.

vait pas assez cet esprit filial dans l'Oratoire et dans ses dévotions des *Grandeurs de Jésus et de Marie,* qu'il sortit de cette société pour fonder sa Congrégation, en l'établissant entièrement sur l'amour du Fils et de la Mère.

Aussi quand il se détermina à célébrer le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il le donna comme le synonyme de sa charité : *Cor meum caritas*[1]; et c'est avec des accents tout lyriques qu'il exalte ses bontés et son amour. Si nous avions à donner un nom à la messe qu'il a composée, nous l'appellerions la *messe de feu,* disent les PP. de Curley et Letierce[2]. Nul office, autant que le sien ne chante avec douceur et force cette charité si bonne du Sacré-Cœur. Écoutez-le s'écrier dans l'hymne des premières Vêpres :

O cor amore saucium,
Amore corda saucia...
Amore nos inebria.

« O Cœur blessé par l'amour, par l'amour blessez nos cœurs : enivrez-nous d'amour. »

Méditez l'hymne des secondes Vêpres qu'il termine par cette strophe :

O Christe, fornax cordium,
Immerge flammis supplices ;
Amor vorax amantium
Fac nos amoris martyres.

« O Jésus, fournaise d'amour, nous vous en supplions, plongez nos cœurs dans vos flammes ; ô amour qui dévore ceux qui aiment, fais de nous des martyrs d'amour. »

1. Vêpres, 4e ant.
2. *Étude sur la M. de Saumaise,* par le P. de Curley. — *Étude sur le Sacré-Cœur,* t. I, l. I, ch. ix, § 1, par le P. Letierce.

Toutes les hymnes aussi bien que la prose ne sont qu'un chant passionné d'amour. Le reste de l'office ne nous fait pas entendre non plus d'autres accents : *Fornax amoris, Cor tuum, o amantissime Jesu ; afferte corda vestra in hanc fornacem, ut in igne divini amoris et in flamma æternæ charitatis consumantur*[1]. *Nolite timere, Filioli, et si mulier oblita fuerit infantis sui, ego tamen non obliviscar vestri. Ecce in manibus meis et in Corde meo, descripsi vos ! Alleluia*[2].

Les leçons du troisième nocturne, pendant toute l'octave, ne sont que les commentaires enflammés de cette parole de l'évangile de la messe : *Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos : manete in dilectione*[3]. Comme mon Père m'a aimé, de même moi je vous aime ; établissez votre séjour dans mon Cœur. Pour dire l'amour de Jésus, le V. P. Eudes emprunte les paroles les plus brûlantes de saint Jean Chrysostome, de saint Augustin, de Saint Cyrille d'Alexandrie. Pour lui, le Cœur de Jésus est par-dessus tout *cor amantissimum.* C'est l'épithète dont il se sert dans l'oraison, dans l'*Ave Cor* et dans le *Benedictum sit Cor.* Dans l'invitatoire c'est aussi le Cœur très aimant de Jésus qu'il présente à nos adorations : *Jesu Cor amantissimum, venite adoremus, qui est amor et vita nostra;* or, c'est dans l'invitatoire, dit Benoît XIV, qu'il faut chercher l'objet propre du culte. Il termine le Magnificat de sa reconnaissance par ces deux versets qui résument toute sa dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

O Cor Jesu et Mariæ, fornax amoris, in te cor nostrum demergatur in perpetuum !

Moriatur in flammis tuis, ut cum Corde Jesu et Mariæ, cor unum fiat in æternum.

1. *Off.*, 3e Répons du 2e Noct.
2. 2e Vêpres.
3. Jean, xv.

Ouvrons le douzième livre qu'il a consacré au Sacré-Cœur de Jésus, dans son ouvrage sur le Cœur admirable, nous serons frappés tout d'abord de voir qu'il n'est question que d'amour, dans les vingt chapitres et dans les dix-sept méditations qui composent toute cette partie de son traité, et c'est peut-être ce fait qui a induit en erreur le P. Letierce et le P. Hausherr. Dès le début, le V. P. Eudes résume lui-même dans ces quelques mots sa doctrine[1]. « Une infinité de raisons nous obligent de rendre nos adorations et nos honneurs au Divin Cœur de notre très aimable Sauveur, avec une dévotion et un respect extraordinaires. Toutes ces raisons sont comprises dans trois paroles du Bienheureux Bernardin de Sienne qui appelle ce très aimable Cœur : *Fornacem ardentissimæ caritatis, ad inflammandum et ad incendendum orbem universum,* fournaise d'une charité très ardente pour enflammer et embraser l'univers. » Pie IX dans le décret de 1856 s'exprime dans des termes semblables quand il désire « *Nova præbere incitamenta fidelibus ad amandum, redamandum... Cor (Jesu) qui dilexit nos.* »

Après nous avoir fait admirer la vivacité des flammes dont brûle ce Cœur pour son Père éternel et pour sa Bienheureuse Mère[2], le V. P. Eudes s'arrête plus longuement à décrire les feux qui le dévorent au regard des hommes. « Tous les sacrements, » dit-il « sont autant de fontaines inépuisables de grâce et de sainteté, qui ont leur source dans l'immence océan du Sacré-Cœur de notre Sauveur. L'amour du Cœur de Jésus envahit tout; sa bonté très miséricordieuse trouve même quelque place jusque dans les supplices de l'enfer[3], où les réprouvés sont punis *citra condignum.* C'est à ce Cœur tout de miséricorde, que nous devons

1. *C. adm*, l. XII, ch. II.
2. *Ibid.*, ch. II-VI.
3. *Ibid.*, ch. VII.

d'avoir été délivrés des maux les plus effroyables et d'avoir été comblés des dons les plus précieux[1].

Mais l'amour des amours, *amor amorum*, c'est la sainte Eucharistie, et le P. Eudes se complaît à énumérer les huit flammes d'amour qui sortent continuellement de cette fournaise[2]. Au-dessus du tabernacle se dresse la croix, et notre pieux apôtre ne sait, si le Cœur de Jésus nous a manifesté plus d'amour à la Cène ou au Calvaire. Avec l'Eucharistie, la Passion de Jésus est le mystère qui nous révèle plus éloquemment la charité et la miséricorde de notre adorable Sauveur. « Vous faites aux hommes un festin délicieux de votre propre chair et de votre propre sang, et eux, ils vous abreuvent de fiel et de vinaigre... ils vous voient tout couvert de plaies et tout baigné de sang... et leurs cœurs restent insensibles... et ils ne se convertissent pas. Ah ! ingrats que nous sommes, mourons, mourons de douleur à la vue de nos péchés ; mourons de honte de ce que nous avons si peu d'amour pour lui ; mourons de mille morts plutôt que de l'offenser à l'avenir[3]. » Il admire plus spécialement l'amour divin de ce Cœur sacré[4] ; il nous indique quelque chose des merveilleuses richesses qui remplissent pour nous ce trésor inestimable[5].

Enfin, il goûte, il savoure tout ce qu'il y a de douceur et de délices dans ces ravissantes paroles sorties du divin Cœur et de la bonté adorable de Jésus : *Sicut dilexit me pater, et ego dilexi vos.* ...Je vous aime... et de quelle manière nous aime-t-il ? Écoutez : « *Sicut dilexit me Pater*... Du même amour dont il est aimé de son Père[6]. »

1. *C. adm.*, ch. VIII.
2. *Ibid.*, ch. IX.
3. *Ibid.*, l. XII, ch. X.
4. *Ibid.*, ch. XI.
5. *Ibid.*, ch. XII.
6. *Ibid.*, ch. XIII.

Dans le chapitre suivant c'est à Lansperge, à saint Bonaventure, à la V. Marguerite de Beaune, à sainte Gertrude qu'il demande de nous apprendre les beautés et les amabilités de ce Cœur divin, et il termine au chapitre vingtième, par quarante flammes ou aspirations d'amour, dont la dernière est cette prière étrange dans sa véhémence : « Audience, audience, ô grande fournaise d'amour, c'est une petite paille qui demande très humblement et très instamment, d'être plongée, abîmée, absorbée, perdue, dévorée et consumée dans vos sacrées flammes pour jamais[1]. » Les dix-sept méditations qui suivent, pour deux octaves, ne respirent également que l'amour du Cœur de Jésus.

A ces accents enflammés, comment ne pas reconnaître un véritable apôtre du si aimable Cœur de Jésus. Ce Cœur qu'il chante est celui dont les tendresses faisaient tomber en extase sainte Gertrude et la Bienheureuse Marguerite-Marie, et l'objet qu'il présente à notre culte est bien aussi celui que l'Église nous propose, pour réveiller en nous le souvenir du divin amour de Jésus : *Symbolice renovari memoriam divini amoris*[2].

§ III. — *Amour pour Dieu.*

On a pu remarquer qu'en étudiant l'amour du Sacré-Cœur de Jésus, le V. P. Eudes commence par nous parler de l'amour de Jésus pour son Père et pour sa très sainte Mère. Pareillement quand il expose les magnificences du Cœur de la Bienheureuse Vierge, il nous fait admirer l'amour dont elle brûlait à la fois, pour Dieu, pour son fils, et pour les hommes. Cette façon de concevoir l'amour dans le cœur de Jésus et dans celui de Marie est-il légitime ? Est-il conforme

1. *C. adm.*, l. XII, ch. xx.
2. Décret S. C. R. 6 février 1765.

aux enseignements et aux usages liturgiques de la sainte Église?

Nous nous réservons d'étudier assez longuement plus loin l'amour réciproque du Fils et de la Mère; nous le ferons en exposant un des plus beaux côtés de la doctrine du V. P. Eudes : l'union des deux Cœurs de Jésus et de Marie, car c'est alors que nous approfondirons une de ses formules : *Cor Jesu et Mariæ, fornax amoris.*

Nous ne parlons ici que de l'amour des Cœurs de Jésus et de Marie pour Dieu. Nous traitons la question à la fois pour ces deux Cœurs, car la réponse est la même pour l'un et l'autre. Disons tout d'abord que la pensée du V. P. Eudes est trop claire pour donner lieu à aucune fausse interprétation. C'est surtout l'amour de Jésus et de Marie pour les hommes, c'est leur bonté, leur douceur, leur miséricorde qu'il envisage dans leurs Cœurs. Les développements de son ouvrage, les pensées exprimées dans l'office ne laissent pas même lieu au moindre doute sur ce point.

Nous devons reconnaître toutefois que dans plusieurs chapitres de son traité sur le Cœur admirable, il se conforme à la définition qu'il a tout d'abord donnée quand, au premier livre, il précise l'objet dont il veut étudier les beautés et quand il dit[1] : « Le Cœur de Jésus est rempli d'un amour infini au regard de la Très Sainte Trinité et d'une charité inconcevable au regard des hommes, » et de même : « le Cœur de Marie est embrasé d'un amour très ardent au regard de Dieu et d'une incomparable charité au regard de nous[2]. » Dans les offices, au contraire, c'est à peine si l'on peut rencontrer trois ou quatre passages, où il soit question de l'amour pour Dieu. Dans celui du Cœur de Marie, c'est surtout Jésus qui est donné à ce point de vue comme objet de l'amour de sa Bienheureuse Mère :

1. *C. adm.*, l. I, ch. II.
2. *Ibid.*, ch. IV.

Ave, Cor admirabile
Amore Jesu flammeum, etc...

Une seule antienne, croyons-nous, fait mention de l'amour pour Dieu : *Beata es, Maria, quæ Deum amasti ex toto corde tuo*[1]. Dans l'office du Cœur de Jésus, ces sortes d'expressions ne sont pas en plus grand nombre et nous n'oserions dire qu'on pût en citer d'autres que les deux suivantes[2] :

O Cor amator Numinis
Amore Patris igneum...

Accedamus ad Cor altissimum Jesu, ut per ipsum et cum ipso, et in ipso, exaltemus et diligamus Deum. Dans tous les cas l'amour pour Dieu paraît assez rarement proposé à notre dévotion dans les prières liturgiques composées par le V. P. Eudes[3].

Par cette façon différente d'agir, notre Apôtre appliquait à l'avance les règles formulées plus tard par les docteurs et suivies par la Sainte Église. Le savant apologiste de Coïmbre, le P. Marquez, dans sa défense du culte du Sacré-Cœur au XVIIIe siècle, soutiendra, en effet, et développera cette proposition[4] : « *Cor Christi secundum se tam est symbolum*

1. Laudes.
2. Hym. des 1res Vêpres, — 3e noct., 1re ant.
3. Mgr Languet, dans le discours remarquable qu'il a placé en tête de la vie de la B. Marguerite-Marie pour prouver la solidité de la dévotion au Sacré-Cœur, établit que sous le nom de Cœur sacré de Jésus on entend son amour, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard des hommes.

Le P. Croiset, 1690, parle uniquement de son amour à l'égard des hommes. L. I, ch. I.

Le P. de Gallifet parle bien en passant de l'amour du Cœur de Jésus pour son Père, l. II, ch. I, § 6 ; mais comme il s'attachait plus spécialement à développer la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus révélée à la B. Marguerite-Marie, 21 juin 1675, il ne semble guères porter son attention que sur son amour à l'égard des hommes.

4. P. II, prop. 1, no 15.

ejus caritatis erga Deum, quam ejus caritatis erga homines... verum in suo cultu ac festo, non sumitur nec consideratur ex professo ut symbolum caritatis erga Deum, sed erga homines : En lui-même, le cœur est le symbole de l'amour envers Dieu autant que de l'amour envers les hommes ; mais, dans le culte et la fête du Sacré-Cœur, on ne le considère pas, du moins *ex professo,* comme symbole de l'amour envers Dieu, mais seulement de l'amour pour les hommes. »

Le P. Nix[1] répétera en 1889 la même doctrine à peu près avec les mêmes expressions; mais il ajoutera que c'est *remotius,* d'une manière éloignée, que la charité envers Dieu appartient au culte du Sacré-Cœur : *Caritas autem erga Deum simul cum tota vita interna Servatoris remotius Sanctissimi Cordis symbolo ostenditur.* Tel est aussi le sentiment de l'abbé Riche. « On se demande, » dit-il[2], « quel est cet amour divin symbolisé dans le culte du Sacré-Cœur : Est-ce son amour envers Dieu ou bien son amour envers les hommes ? Les théologiens répondent que le Cœur de Jésus, tel qu'il est proposé par l'Église à nos adorations, est surtout considéré comme symbole de son amour pour les hommes. »

Pour ce qui concerne le très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge, nous verrons, au contraire, un des consulteurs de la Sacrée Congrégation des Rites affirmer que le culte de ce Cœur, tel qu'il a été approuvé par le Saint-Siège en 1855, a pour objet l'immense amour de Marie, aussi bien pour Dieu que pour les hommes[3]. Mgr François-Paul de Villeroy, archevêque de Lyon, le 3 décembre 1718, parle à peu près dans le même sens du Sacré-Cœur de Jésus en approuvant sa fête, et il le donne à la fois comme le

1. *De cultu S. Cordis,* c. II, § 1.
2. *Le Sacré-Cœur,* ch. V.
3. NILLES, l. II, ch. IV.

trône de ces deux amours. Toujours est-il que si l'amour de Jésus pour son Père n'a pas la même importance dans le culte du Sacré-Cœur, il s'y trouve néanmoins compris ; car, observe le Dr Leroy [1], nous devons considérer ce Cœur sacré non seulement dans sa vie mortelle, mais aussi dans sa vie glorieuse au ciel. Or, dans le royaume céleste, c'est par son amour pour son Père que le Cœur de Jésus procure, d'une manière ineffable, la gloire de Dieu, et supplée, par son ardeur, à l'imperfection de notre charité et de nos hommages : *Cor Jesu vivit in gloria cœlesti, caritate longe perfectissima, atque aliam quamvis superante, amans Deum, et Deum hoc suo amore ineffabiliter glorificans ; supplensque cum excessu imperfectionem amoris et glorificationis ab aliis creaturis Deo tributorum.* Aussi, depuis l'origine de cette dévotion jusqu'à nos jours, tous les auteurs disent avec le V. P. Eudes et avec le P. de la Colombière que, parmi les vertus à honorer dans le Cœur de Jésus, il faut ranger son amour très ardent pour son Père. Le P. Nilles nous prescrit de rendre un culte d'adoration, d'amour, de louanges et d'actions de grâces à l'amour de Dieu et des hommes sur le trône du Sacré-Cœur de Jésus : *Cordi Jesu tanquam throno amoris erga Deum et homines* [2]; et le P. Monsabré s'écrie dans sa conférence sur le Sacré-Cœur de Jésus : « Fidèles disciples du Sauveur, vous nous avez raconté sa vie sans oser pénétrer dans le sanctuaire où se célébraient les mystères de son amour pour Dieu. Que puis-je dire, moi, sinon que dans le ciel et sur la terre, jamais Dieu ne fut ni ne sera aimé d'une manière digne de lui par un cœur créé, si ce n'est par le Cœur de Jésus. » Toutefois nous devons conclure avec le P. Franciosi « que, si l'objet est double, il n'y a pourtant dans le Sacré-Cœur de Jésus qu'un seul et même amour. »

1. Cap. III, q. 14, n° 170.
2. NILLES, l. I, p. II, c. II, § 4.

§ II. — *Cœur divin de Jésus.*

Jésus-Christ est à la fois Dieu et homme. En lui, il y a une double nature, la nature divine et la nature humaine, ayant chacune toutes leurs propriétés et accomplissant leurs actes dans toute leur étendue. Il y a donc en Jésus deux volontés, deux opérations et par suite deux amours : un amour divin, incréé, éternel, infini, ayant toutes les perfections absolues de la substance divine, et un amour humain, créé et limité comme tout ce qui appartient à l'homme ; amour semblable au nôtre, dans ses émotions, dans ses joies et même dans ses douleurs, alors que Jésus pouvait souffrir ; mais amour ineffable et incomparablement supérieur à celui des plus grands héros et des plus grands saints, en pureté, en noblesse et en force. Ces deux amours sont également compris sous le nom de Cœur de Jésus ; car le Sacré-Cœur est l'emblême naturel de l'un et de l'autre ; il les symbolise tous les deux à la fois. S'il y a, en effet, deux ordres de sentiments et deux principes pour les produire, il n'y a qu'une personne pour les éprouver, qu'un Cœur qui les ressente et qu'un signe non plus pour les représenter[1].

Aussi la dévotion au Sacré-Cœur ne les sépare pas. Dans le premier office qu'elle ait approuvé, l'Église, il est vrai, semble restreindre son culte à l'amour humain, que le Sauveur nous a manifesté par ses souffrances et par l'institution de la Sainte Eucharistie : *Fideles sub sanctissimi Cordis symbolo (recolunt) caritatem patientis, et pro generis humani redemptionem morientis, atque in suæ mortis commemorationem instituentis sacramentum corporis et sanguinis sui*[2].

1. Thomas, l. IV, ch. III.
2. *Lect. 6a officii diei festi.*

Mais si le décret de la Sacrée Congrégation des Rites de 1765 nous parle de cet amour créé, qui paraît dans les abaissements du Verbe fait chair, dans l'obéissance, la douleur, la mansuétude et l'humilité de Jésus, il nous fait aussi remonter jusqu'à l'amour incréé qui a précédé l'Incarnation et qui a déterminé le Fils de Dieu à revêtir notre nature. Le décret dit en effet que la célébration de l'office et de la messe a pour but de renouveler la mémoire du divin amour, par lequel le Fils de Dieu a pris notre nature et s'est fait obéissant jusqu'à la mort, donnant ainsi aux hommes, selon ses propres paroles, un exemple de la douceur et de l'humilité de son Cœur : *symbolice renovari memoriam illius divini amoris, quo unigenitus Dei Filius humanam suscepit naturam, et factus obediens usque ad mortem, præbere se dixit exemplum hominibus, quod esset mitis et humilis corde.*

Dans sa dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, le V. P. Eudes réunit aussi ces deux amours; et il leur donne le nom de Cœur spirituel et de Cœur divin. « Son Cœur divin, » dit-il, « est celui que notre Sauveur a de toute éternité dans le sein adorable de son Père; il n'est qu'un cœur et qu'un amour avec le cœur et l'amour de son Père, et avec le cœur et l'amour de son Père, il est le principe du Saint-Esprit[1].

« Le Cœur spirituel de Jésus est la volonté de son âme sainte, laquelle est une faculté purement spirituelle, dont le propre est d'aimer ce qui est aimable, et de haïr ce qui est haïssable[2].

C'est à l'amour humain, au Cœur spirituel qu'il faut rapporter les émotions douloureuses et les souffrances que le divin Sauveur éprouva dans sa passion, ses larmes, ses frémissements, ses humiliations[3]; c'est à lui qu'appartiennent

1. *C. adm.*, l. XII, 6e Méd., 1re p.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, l. XII, ch. v, vi, et xii. Méd. 8, etc.

les beautés de la grâce et les vertus qui nous sont proposées pour modèles [1]; ce sont ses amabilités et ses tendresses qui nous charment et qui nous émeuvent si vivement, dans les récits du saint Évangile et dans les mystères de la vie mortelle de notre si miséricordieux Sauveur. Il est humain, il nous touche de plus près, et il n'est pas étonnant que nous savourions parfois avec plus d'attendrissement le torrent de ses affections sensibles. Toutefois ce Cœur de Jésus est divin aussi, en lui-même et dans toutes ses manifestations; car c'est à la seconde personne de la Très Sainte Trinité qu'il appartient, c'est le Verbe qui produit en lui et par lui tous ses actes, et qui leur communique sa propre vertu divine. C'est cet amour dont le V. P. Eudes parle dans ses notes sur la sœur Marie des Vallées, quand il nous raconte comment elle aperçut le concupiscible de Notre-Seigneur qui portait un beau miroir devant sa poitrine, au travers duquel l'on voyait le Cœur du Fils de Dieu comme une fournaise ardente d'amour [2].

Sous ce rapport, notre apôtre parle et s'exprime absolument, comme tous les auteurs qui ont exposé cette question. Mais il formule d'une manière peut-être plus expresse et plus formelle ce qu'il appelle le Cœur divin de Jésus.

Donnons d'abord la doctrine des Théologiens. Dans le sens strict et prochain, disent Marquez, Riche, Nix [3], c'est l'amour créé tel que le Sauveur l'a tout particulièrement manifesté dans sa Passion et dans l'Eucharistie, que l'Église propose à nos adorations sous le symbole de son Cœur sacré. Le P. Nix en donne la raison [4]; « cette charité créée,

1. *C. adm.*, l. XII, ch. XII, Méd. 5, 7, etc., etc.
2. Bibliot. nat., nº 11950, A. 73.
3. *Cor Jésu est in sensu stricto proximo*, dit le P. Nix, *Symbolum caritatis creatæ, ejus præsertim quam Dominus in passione et eucharistia ostendit.* MARQUEZ, I. T. nº 16. — RICHE, *S. Cœur*, ch. V. — THOMAS.
4. NIX, *De cultu SS. Cordis*, c. II, § 1, 6, p. 40. *Cum hac enim (caritate naturæ humanæ) cor cognationem et proportionem habet suapte natura.*

dit-il, en Jésus-Christ, a des rapports plus prochains et une proportion naturelle plus grande avec son cœur corporel », car à ce point de vue, le symbole et la chose symbolisée sont unis non seulement par l'unité de la personne, mais aussi dans l'unité de la nature humaine.

Toutefois, dans un sens large et éloigné, disent les mêmes théologiens, le Cœur est à la fois le symbole de l'amour créé et de l'amour incréé; « car, observe le P. Nix[1], la charité de la nature divine est elle-même symbolisée par le Cœur, sous des voiles plus ou moins transparents, à la fois, parce qu'il n'y a qu'une personne en Jésus-Christ, et parce que en Jésus-Christ l'amour créé est une imitation et une dérivation de l'amour incréé. » Toujours est-il que les deux amours ont une grande affinité; l'un participe de l'autre, et ces relations sont d'autant plus intimes, qu'en Jésus-Christ l'accord des deux volontés est plus parfait. Or, ajoute Marquez, il suffit d'une simple porportion entre les deux objets, pour justifier une métaphore, et pour que l'un devienne le symbole de l'autre[2].

Aussi tous les théologiens comme le V. P. Eudes, redisent avec le chanoine Muzzarelli[3] : sous le nom de Cœur spirituel et symbolique, « nous voulons comprendre l'amour incréé et l'amour créé de Jésus, puisque son Cœur de chair est le symbole de l'un et de l'autre, et puisque les deux na-

1. Nix, c. II, § 1, 6, p. 40 : « *adumbratur.* »

2. *In sensu lato remoto,* dit Nix, *symbolum est caritatis tum creatæ tum increatæ... ratio secundæ partis* (*increatæ*) *est quia cor hominis... habet consequenter aliquam affinitatem cum amore increato, cujus participatio est amor creatus. Id quod majorem vim habet in Christo ob perfectissimam consentionem voluntatis humanæ cum divina... proportio sufficit ad metaphoram, sufficit etiam ad symbolum.* Marquez, *Defensio sanctissimi cordis cultus,* nos 17 et 18.

3. Muzzarelli, p. 231. — *Iungman, 5e propos. sur le Cœur de Jésus,* no 5. *De verb. Inc.,* no 268. — Nilles, l. I, p. II, c. III, § 3. — Mgr Gay, *57e conf. aux mères Chrétiennes.* — Card. Manning, *Gloire des Sacrés-Cœurs.* p. 11, 12.

tures et les deux volontés subsistent dans la même personne. » C'est la même doctrine que les théologiens enseignent implicitement, quand ils nous donnent avec le cardinal Franzelin : *De verbo Incarnato, de cultu cordis*, comme les trois grandes manifestations de l'amour du Cœur de Jésus : l'Incarnation, la Passion et la sainte Eucharistie. Car si l'amour humain de Jésus-Christ s'est uni à sa charité divine dans l'accomplissement des deux derniers mystères, seul dans le Cœur du Fils de Dieu, l'amour éternel a pu être cause et principe de l'acte de l'Incarnation. Enfin, de ce que le Cœur de Jésus désigne à la fois l'amour divin et l'amour humain du Sauveur, le Dr Leroy tire cette conséquence, qu'il n'est pas seulement saint, mais très saint : *Vere merito non solummodo sanctum Cor Jesu dici potest, sed sacrosanctum, sed sanctissimum, sed sacratissimum Cor Jesu*[1].

Quant au V. P. Eudes, il est inutile de nous arrêter à établir ce point de sa doctrine, tant les textes sont nombreux et clairs. Partout dans son office comme dans son traité sur la dévotion, il présente à nos adorations, et le Cœur divin, et le Cœur humain de Jésus. Dans les antiennes du premier Nocturne, deux siècles avant le cardinal Franzelin, il nous parle de l'amour créé et incréé dans ses trois principales manifestations : *Christus Jesus a sinu Patris amore nimio egressus, exultavit ut gigas...* Voilà l'Incarnation due à l'amour éternel et infini du Fils de Dieu. *Memor sit Pater omnis sacrificii tui, o rex cordium. Desiderio desideravi meipsum et in victimam et in escam dare vobis et desiderium Cordis mei tribuit mihi Pater.* Voilà bien aussi le sacrifice de la victime, voilà aussi la sainte Eucharistie. Les textes analogues sont innombrables.

Dans son ouvrage, bien des fois, il distingue en Jésus

1. Leroy, c. I, 9. 4, n° 44.

trois cœurs, qui n'en font qu'un par l'unité de la personne à laquelle ils appartiennent, et qui sont tous les trois l'objet direct de notre culte ; il les comprend tous les trois sous le nom de Cœur de Jésus : mais pour les désigner spécialement, il se sert de qualificatifs différents et il dit : Le Cœur corporel, le Cœur spirituel et le Cœur divin [1].

Le V. P. Eudes ne se borne pas à parler du Cœur divin de Jésus de cette façon générale ; son regard a essayé de scruter et d'analyser plus en détail ce mystère profond de l'amour de Notre-Seigneur. Pour nous rendre un compte exact de sa dévotion, il nous faut le suivre dans les développements qu'il en a donnés.

Comme saint Thomas, notre savant apôtre reconnaît en Dieu trois modes de l'amour ; l'amour essentiel commun aux trois Personnes ; l'amour notionel qui n'appartient qu'au Père et au Fils, et l'amour personnel qui est le Saint-Esprit [2]. Or l'amour de Dieu sous ces trois modes appartient à Jésus et mérite de recevoir le nom de son Cœur divin.

L'amour essentiel tient à la nature de Dieu ; il en est même en quelque sorte l'attribut par excellence : *Cor Dei intima ejus voluntas, intima ejus caritas* [3]. C'est en le contemplant que saint Jean a pu nous révéler cette belle définition de Dieu : *Deus caritas est.* C'est lui qui nous permet, à nous catholiques, de dire : le bon Dieu. Or c'est cet amour dont parle le V. P. Eudes, quand il expose avec tant de précision et de beauté l'éternité et l'immensité de l'amour du Cœur de Jésus [4]. C'est lui qu'il désigne, ainsi que tous les apologistes, comme le principe et la source de l'Incarnation, de la naissance et des autres mystères de la vie de Jésus [5]. C'est de

1. *C. adm.*, l. I, ch. II ; l. XII, 6e méd., 2e série.
2. S. Th., 1, q. 27, a. 1 et 2.
3. S. Grég. cité par Corn. Lap., *1 Reg.*
4. *C. adm.*, l. XII, 14e méd.
5. *Ibid.*, 1re méd.

lui dont il est dit dans la doxologie des hymnes de l'office :

Amor, Pater clementiæ,
Amor, Redemptor omnium,
Amor, Deus, fons gratiæ,
Regnes in omne seculum[1].

En un mot, c'est « cet amour divin, l'un des adorables attributs de la divine essence, qui est le Cœur du Père, du Fils et du Saint-Esprit[2]. » Adorer le Cœur de Jésus, c'est donc adorer le Cœur du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qui est une fournaise très ardente d'amour au regard de nous[3].

Ce sens est celui qui est plus ordinairement donné au Cœur divin par le V. P. Eudes, ainsi que par tous les fidèles, quand ils comprennent, sous le nom de Cœur, l'amour incréé et la charité infuse de Jésus. C'est lui qui donne raison de tous ces passages, où des perfections infinies et proprement divines sont attribuées en rigueur des termes, à l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quand on dit que son Cœur nous a aimés d'un amour éternel, d'une charité infinie, il est évident que ces expressions ne conviennent pas à l'amour de la nature humaine. Ce langage est d'ailleurs conforme à celui de la Sainte Écriture, qui désigne souvent sous le nom symbolique de Cœur, la volonté, l'amour incréé et infini, attribut des trois personnes divines. C'est dans ce sens, en effet, que Dieu dit à Salomon que son cœur serait toujours affectionné au temple de Jérusalem : *Et erunt oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus*[4]. Rien de plus commun

1. Ce Cœur de Dieu, c'est le Cœur du Père ; c'est le Cœur du Fils ; c'est le Cœur du Saint-Esprit. Ce sont trois cœurs divins qui n'en font qu'un. MARIE LATASTE, t. III. — Ce Cœur, sainte Mechtilde l'appelle : le Cœur de la Sainte Trinité. CHEVALIER, p. 610.
2. *C. adm.*, l. I, ch. II.
3. *Ibid.*, l. XII, ch. XI.
4. *Reg.*, IX.

encore dans les saintes Lettres, que des expressions de ce genre : « Un homme selon mon cœur : *vir juxta cor meum*[1]. Vous avez blessé mon cœur : *vulnerasti cor meum*[2]. » Cet amour infini appartient au Sacré-Cœur puisqu'il est Dieu et le V. P. Eudes, en nous l'offrant avec l'Église comme l'objet partiel de notre culte, a le droit de l'appeler le Cœur divin de Jésus.

Dans la strophe suivante de l'hymne de matines, le Cœur divin est pris dans un sens un peu différent :

Ave, Patris mirabilis
Et Unici Cor unicum...
Origo sacri Flaminis.

« Salut, Cœur unique du Père et du fils, Cœur, origine du Saint-Esprit. » Il en est de même dans cette invocation des litanies : *Cor Jesu, origo Spiritus Sancti.* Le V. P. Eudes décrit lui-même ce mode de l'amour de Jésus, dans les paroles déjà citées : « C'est le Cœur divin que notre Sauveur a de toute éternité dans le sein adorable de son Père, qui n'est qu'un Cœur et qu'un amour avec le Cœur et l'amour de son Père, et qui, avec le Cœur et l'amour de son Père, est le principe du Saint-Esprit[3]. »

Saint Thomas explique la pensée du V. P. Eudes en ces termes[4] : « Aimer en parlant de la Très Sainte Trinité, se prend de deux manières : essentiellement et notionellement ; dans le premier cas, le Père et le Fils ne s'aiment pas par le Saint-Esprit, mais par leur essence : *Diligere in divinis dupliciter sumitur : essentialiter et notionaliter. Secundum quod essentialiter sumitur, sic Pater et Filius non diligunt*

1. *Reg.*, XIII, 14.
2. *Cant.*, IV.
3. *C. adm.*, l. XII, médit. 6.
4. S. TH., 1, q. 37, a. 2.

se Spiritu sancto, sed essentiâ suâ. » Cet amour essentiel, commun aux trois personnes divines, n'est pas l'origine du Saint-Esprit ; ce n'est pas de lui dont il est dit : *Cor Jesu, origo Spiritus Sancti*... mais notionnellement, le mot aimer veut dire produire l'amour, comme parler, c'est produire des mots, et fleurir, c'est produire des fleurs. Dans ce sens l'arbre fleurit par les fleurs, le Père se dit lui-même et dit les créatures par le Verbe son Fils ; de même aussi le Père et le Fils s'aiment eux-mêmes et nous aiment par le Saint-Esprit, c'est-à-dire par l'amour qui en procède. *Secundum vero quod notionaliter sumitur, sic diligere nihil aliud est quam spirare amorem, sicut dicere est producere verbum, et florere est producere flores. Sicut ergo dicitur arbor florens floribus, ita dicitur Pater dicens Verbo vel Filio se et creaturam ; et Pater et Filius dicuntur diligentes Spiritu sancto, vel amore procedente, et se, et nos.* »

La génération est active dans le Père, et passive dans le Fils ; pareillement la spiration est active dans le Père et dans le Fils, elle est passive dans le Saint-Esprit, qui procède ainsi du Cœur divin de Jésus ; car, saint Thomas et la foi catholique nous enseignent que le Saint-Esprit procède du Fils, *ut amor per modum voluntatis* [1] : donc, on peut dire que le Cœur de Jésus est l'origine du Saint-Esprit : *origo sancti Flaminis*. Dans quel sens et à quel point l'humanité est associée en Jésus à la spiration active, nous ne saurions le dire. Elle l'est, de la manière et dans les proportions qu'admet l'Ecole avec Suarez, dans son association à la génération passive du Verbe [2].

Du reste, le V. P. Eudes se place très rarement à ce point de vue, dans son culte au Cœur divin de Jésus ; c'est à peine

1. S. Th., 1, q. 36, a. 2.
2. Suarez in 3, p. disp. 49, sect. 1, n° 3 ; — sect. 2. — S. Bernardin de Sienne, *Pro Festo Beatæ Mariæ*, § 5, a. 1, c. 8.

si quelques phrases de son office ou de son ouvrage sur le Sacré-Cœur expriment cette pensée, et encore, ce n'est que comme en passant.

En troisième lieu, le Cœur divin de Jésus est le Saint-Esprit, qui est dans la Trinité sainte l'amour personnel, et qui peut à ce titre s'appeler le Cœur du Père et du Fils[1]. C'est par le Saint-Esprit que le Verbe aime son Père. Or, cet Esprit-Saint qui est amour procède du Verbe; il en est donc l'amour, le cœur, comme il est son Esprit. Et par suite, le V. P. Eudes était fondé à l'appeler le Cœur de Jésus, de même que le Sauveur disait à ses disciples : « Vous recevrez de mon esprit, » il pouvait leur dire : « Vous recevrez de mon amour, je vous donnerai mon Cœur, » et c'est avec raison que le V. P. Eudes interprète dans ce sens ces paroles d'Ezéchiel[2] : « *Dabo vobis cor novum et Spiritum novum ponam in medio vestri :* Je vous donnerai un cœur nouveau et je mettrai un Esprit nouveau au milieu de vous. » Il les emprunte pour la première leçon de son office, et il les commente dans le deuxième répons, en disant : *Spiritum et cor meum ponam in medio vestri, ut diligatis Deum corde magno et animo volenti. Quoniam estis Filii Dei et membra Christi, posuit Deus Spiritum sanctum et Cor Filii sui in medio vestri, ut cum Patre et Capite vestro sit vobis spiritus unus et cor unum.* »

C'est plus directement à ce sens que se rapportent les nombreux passages de l'office ou de l'ouvrage du Cœur admirable, où il est question du Cœur divin de Jésus. Les noms de don et d'amour appartiennent en propre au Saint-Esprit, dit saint Thomas[3], et par suite, il est le Cœur que Dieu nous communique par le don ineffable de son amour.

1. *C. adm.*, l. XII, ch. II.
2. *Ezéch.*, XXXVI.
3. S. TH., 1, q. 37 et 38.

« C'est ce divin Esprit, le Cœur du Père et du Fils, que Dieu veut nous donner pour être notre esprit et notre Cœur[1]. » Il est le Cœur de Jésus, et Jésus comme Dieu nous l'envoie et nous le donne.

Le même Esprit est encore le Cœur de Jésus, en tant que l'humanité sainte le reçoit elle-même. Car la nature humaine de Jésus, déjà sainte et divinisée par l'union hypostatique, a été sanctifiée, comme la nôtre, par l'effusion de la grâce, avec tous ses dons, toutes ses vertus et toutes ses propriétés. Elle a donc reçu aussi au moment de l'Incarnation le Saint-Esprit : « *Requiescet super eum Spiritus Domini*[2]. » « *Jesus autem plenus Spiritu sancto agebatur a Spiritu*[3]. » Jésus-Christ envoie le Saint-Esprit et distribue ses dons comme Dieu, mais lui-même les a reçus comme homme[4]. « *Spiritus Sanctus humanitatem nunquam deseruit ex cujus divinitate procedit*[5]. » Or, le V. P. Eudes, par le Cœur divin de Jésus, entend parler de ce divin Esprit, chaque fois qu'il nous parle des beautés, des grandeurs, des amabilités et des vertus humaines du Sacré-Cœur. Le Saint-Esprit est, en effet, dans l'Homme-Dieu, comme en nous, le principe de toute vie surnaturelle; il intervient dans les actes de l'humanité, qui s'opèrent dans cet ordre de la grâce et de la gloire; et à ce titre, il est vraiment son Cœur : « Le divin Cœur de Jésus est le Saint-Esprit, duquel son humanité adorable a toujours été plus animée et plus vivifiée que de son âme propre et de son Cœur[6]. »

L'importance que le V. P. Eudes attache dans sa dévotion à ce qu'il appelle le Cœur divin de Marie, mais plus encore

1. *C. adm.*, l. I, ch. II.
2. *Isaïe*, II, 2.
3. Luc, IV, 1.
4. S. Th., III, q. 7, a. 5, *ad.* II.
5. S. Greg., *in 2 mos*, cap. ult. — S. Thomas, I, q. 38.
6. *C. adm.*, l. I, ch. II.

les difficultés spéciales que présente cette expression, nous portent à traiter à part ce point avec des développements plus étendus. Ce que nous aurons à dire à cette occasion s'appliquera aussi bien au Cœur de Jésus-Christ, et nous nous demanderons comment le Saint-Esprit peut porter le nom de Cœur de Jésus ou de Marie, et à quel titre ce Cœur divin appartient à la dévotion des Sacrés-Cœurs. Qu'il nous suffise d'indiquer ici avec le P. Nilles[1] que cette façon de parler est très légitime et que le P. de Gallifet, dans les mémoires qu'il présenta à la Congrégation des Rites pour soutenir la cause du culte des Sacrés-Cœurs, établissait avec raison qu'un des motifs pour lequel le Cœur de Jésus mérite nos adorations, c'est qu'il est le siège du Saint-Esprit qui y demeure pour être le principe de sa sanctification par la grâce.

1. Nilles, l. I, p. 2, 6, 3. S. IV. B.

CHAPITRE VI

Le Cœur Spirituel objet direct de la dévotion aux Sacrés-Cœurs.

D'après la théorie que nous venons d'exposer, on voit que pour le V. P. Eudes, le Cœur spirituel, comme le Cœur de chair, est l'objet direct et immédiat de notre dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Cette façon de présenter les choses est-elle légitime ? Est-ce ainsi que l'Église comprend la dévotion aux Sacrés-Cœurs ? Peut-on, comme le fait le V. P. Eudes, réunir dans un même culte deux objets ? Quelle est du moins l'importance relative que nous devons leur accorder ?

Ces questions ne sont pas sans intérêt, et leur étude nous aidera à mieux comprendre la doctrine de notre vénérable apôtre. Nous les traiterons simultanément pour le Sacré-Cœur de Jésus et pour le Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge, puisqu'elles les concernent l'un et l'autre, et puisque d'ailleurs les solutions et les principaux arguments sont identiques[1].

Nous n'ajouterons rien, à ce que nous avons établi par rapport au Cœur de chair. Depuis un siècle, aucun auteur catholique n'a mis en doute qu'il soit l'objet direct du culte. La bulle *Auctorem Fidei*, en tranchant avec autorité la question pour le Sacré-Cœur de Jésus, a par le fait même

1. Nous renvoyons à plus tard ce qui concerne le Cœur divin de la Bienheureuse Vierge, car sous ce rapport, les conclusions présentent quelques particularités.

imposé une doctrine semblable pour le Saint Cœur de Marie. Les PP. Letierce et Hausherr ont voulu, il est vrai, prétendre que le V. P. Eudes ne faisait pas du Cœur de chair de Jésus l'objet de sa dévotion; mais nous avons montré plus haut, combien cette assertion est contraire aux faits et à toute la théorie de notre pieux apôtre; nous n'insisterons pas. Pour tous, il est certain que les Cœurs de chair de Jésus et de Marie sont l'objet direct et immédiat de la dévotion des Sacrés-Cœurs.

Mais l'accord des théologiens est-il aussi unanime? leur affirmation et l'enseignement de l'Église sont-ils aussi positifs en ce qui concerne le Cœur spirituel?

§ I. — *Le Cœur Spirituel est-il l'objet direct et immédiat du culte des Sacrés-Cœurs?*

Le P. Perrone[1] semble opiner pour la négative, dans sa thèse sur le culte du Sacré-Cœur de Jésus, surtout dans ses réponses à la première série d'objections. D'autres théologiens, comme le capucin Knoll de Bulsano et le P. Schouppe, n'ont guère fait que reproduire la théorie du savant Jésuite romain; et ils paraissent du même sentiment que lui. L'abbé Dubillard, au moins dans l'énoncé de sa proposition, donne d'une manière plus expresse encore le Cœur de chair comme l'objet propre de notre dévotion[2].

Dans leur exposé, ces auteurs ne partagent pas l'avis du V. P. Eudes, ils ne diraient pas comme lui : « Nous avons à adorer dans Notre-Seigneur Jésus-Christ trois Cœurs qui ne sont néanmoins qu'un seul Cœur, par l'union très étroite

1. Perrone, *De Incarn.*, t. II, cap. IV, art. II, prop. 2.
Nous disons *semble*, car cet auteur et ceux qui l'ont suivi manquent peut-être de précision dans leurs expressions, plutôt que de vérité dans leur pensée.
2. *Prælectiones Theol.*

qu'ils ont ensemble[1], savoir : son Cœur corporel, qui est la plus noble portion de son corps sacré ; son Cœur spirituel, qui est la partie supérieure de son âme, et son Cœur divin... qui est le cœur de son cœur. » Le langage de notre vénérable apôtre est d'ailleurs le même, par rapport au Cœur de Marie, et il consacre les chapitres III et IV du livre Ier, à montrer successivement que son Cœur de chair et son Cœur spirituel sont, de la même manière, l'objet immédiat de sa dévotion.

Pour les auteurs cités plus haut, l'objet qu'avec eux nous appelons objet matériel, *id quod colitur*[2], paraît être uniquement le Cœur de chair ; les termes de la thèse de M. Dubillard s'arrêtent là. Seulement, ils considèrent cet organe, *simul in se, ac prout est amoris symbolum*[3], et en lui-même et comme symbole de l'amour.

La charité, l'amour, c'est-à-dire le Cœur spirituel, n'est pas *in se*, en lui-même, l'objet direct et immédiat du culte ; il est seulement motif, objet formel, *id propter quod colitur*, une raison qui porte à rendre au Cœur de chair un culte spécial, en tant que celui-ci possède la propriété de symboliser l'amour ; mais cet amour lui-même, en tant que chose symbolisée, ne se trouve pas, aussi prochainement du moins que le Cœur de chair, l'objet de notre culte.

Une dévotion qui s'arrêterait au seul Cœur de chair ne serait acceptable en aucune façon, comme dévotion catholique au Sacré-Cœur ; ce serait une dévotion tronquée ; elle n'en aurait que l'extérieur et la lettre. L'idée d'amour qui la domine, l'élément spirituel, l'esprit lui ferait défaut ; ce Cœur de chair et de sang, uniquement considéré en lui-même, serait cependant adorable puisqu'il est le Cœur du

1. *C. adm.*, l. XII, 6e médit. ; l. I, ch. V.
2. SCHOUPPE, t. II, ch. VI, n° 362.
3. ID., *ibid.*, n° 364.

Fils de Dieu[1]; mais il ne saurait être donné comme l'objet unique du culte public, l'objet de la fête du Sacré-Cœur. Ce serait contraire aux conditions normales de toutes les dévotions semblables autorisées par l'Église. Le soutenir serait certainement être dans l'erreur. Telle n'est donc pas la pensée des auteurs que nous avons cités. « S'ils parlent de façon à laisser croire que le Cœur de chair constitue l'objet total de la dévotion[2] », ils tiennent compte aussi de l'élément spirituel, de l'amour ; il est symbolisé, disent-ils, par le Cœur de chair, et c'est pour cela que nous honorons le Cœur de préférence à toute autre partie du corps. Ce motif, nous l'admettons, mais est-ce assez ? Nous ne le croyons pas ; et ce langage ne nous paraît pas suffisamment exact[3]. Nous pensons avec le V. P. Eudes, Marquez, Nilles, Leroy, Jungman, Thomas, etc[4]., que l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur est composé, bien qu'indivisible. L'objet de la fête, dit le P. Eudes, est ce triple Cœur qu'il appelle cœur corporel, cœur spirituel et cœur divin, et qui, dans cette trinité, ne fait pourtant qu'un seul et très unique Cœur[5]. Il n'est d'ailleurs question ni de division, ni de séparation.

1. Sylvius in 3 p., q. 251, a. 2. — Thomas, l. I, ch. iv, § 3.
2. Thomas, l. III, ch. i.
3. Jungman, *Études Relig. des PP. Jésuites*, fév. 1870, p. 232-236. *Sunt quidem ex recentioribus qui rem symbolo signatam* (l'amour) *vocabulo objecti cultus S. Cordis licet partialis, nuncupari non putent ; verum est, cur a recepto in actis (S. R. Cong.) scribendi loquendique modo non discedamus. Liberis verbis loquuntur philosophi, nec offensionem religiosarum aurium pertimescant. Nobis autem ad certam regulam loqui fas est, ne verborum licentia etiam de rebus, quæ his significantur, impiam gignat opinionem.* — S. August., *De Civit. Dei*, l. X, c. xxiii. — Nilles, l. I, p. II, ch. i, corol. 2.
4. Nilles, l. I, p. II, ch. i.
Thomas, l. III, ch. i, p. 187.
Muzzarelli, *Dissert. sur le S. Cœur.*
Gosselin, *Instit. sur la fête du S. Cœur de Jésus*, 3e vol.
Mgr Bouvier, *Inst. Theol. de Inc. de SS. Corde Jesu.*
5. *C. adm.*, l. I, ch. ii.

Car le culte pour le Fils comme pour la mère vénère par un seul et même acte les personnes, et dans ces personnes le Cœur de chair et l'amour, unis hypostatiquement et considérés d'un même regard, parce que l'un est le symbole et même l'organe de l'autre. Tous les auteurs qui ont adopté la pensée du V. P. Eudes établissent comme lui, d'une manière victorieuse, que, au Cœur de chair envisagé en lui-même et dans son symbolisme, il faut encore ajouter à titre d'objet prochain, direct et immédiat de notre culte, le Cœur spirituel ou l'amour considéré en lui-même. Cette doctrine est peut-être au fond de la pensée des théologiens qui soutiennent une thèse formulée en termes différents, mais nous la voudrions précisée avec plus de netteté. Leurs expressions semblent trop méconnaître le rôle de l'objet spirituel.

La vraie thèse est celle de notre apôtre. Au sens métaphorique, elle emprunte son objet spirituel ; au sens propre son objet sensible ; en les unissant, elle évite ce qu'ils auraient tous les deux d'excessif, si on les prenait à part. Cette dévotion réunit un double élément comme le doit faire toute dévotion catholique : l'amour et le Cœur de chair ; le premier trouvant dans le second son symbole, disent les auteurs plus modernes, son organe, disaient le V. P. Eudes et les anciens promoteurs du culte.

Des discussions parfois bien vives, des systèmes incomplets ont pu obscurcir cet enseignement, il n'en est pas moins certain, et il a été ratifié par les décisions de l'Église [1].

Nous nous bornerons à quelques citations relatives au Sacré-Cœur de Jésus, parce que c'est à son occasion que des théories opposées ont surtout été formulées. Le P. Croiset, le P. de Gallifet et Mgr Languet, qui se sont plus spécialement appliqués à soutenir la dévotion au Sacré-Cœur,

1. Thomas, l. III, ch. I, § 2.

telle que Dieu l'avait inspirée à la Bienheureuse Marguerite-Marie, ont une doctrine identique, et elle peut se traduire dans ces paroles du P. de Gallifet : « La dévotion a deux objets unis ensemble et qu'on honore indivisiblement : l'un sensible et corporel, l'autre invisible et spirituel. L'objet sensible, le voilà bien marqué par Notre-Seigneur nous découvrant son divin Cœur : voilà ce Cœur », dit-il. « C'est de là que la dévotion tire son nom... Quant à l'objet spirituel et principal, il est marqué très nettement dans les paroles de Jésus-Christ qui suivent : Voilà ce Cœur qui a tant aimé... c'est là l'amour immense dont le Sacré-Cœur est embrasé[1]. »

Le postulateur de la cause, en 1696, Castagnori, ne fait que traduire le sentiment du P. Croiset, quand il dit : « Le principal objet de cette dévotion est l'amour immense du Fils de Dieu; mais puisque dans tout culte la faiblesse humaine a besoin d'un objet matériel, pour s'élever du visible à l'invisible, on ne saurait choisir d'objet sensible plus efficace et plus digne, que le Cœur de Jésus, pour porter les hommes à l'amour de Dieu. » — *Præcipuum objectum hujus devotionis est amor immensus Filii Dei; et quoniam ad devotionem quamlibet exercendam, materiali objecto humana imbecillitas indiget, ut per visibilia ad invisibilia rapiamur, ad excitandum amorem erga Deum, nec sensibilius, nec efficacius, nec dignius objectum eligi potest illius corde*[2].

On objectera peut-être que ces premiers auteurs ne se sont pas astreints au langage précis et rigoureux de l'École : peut-être aussi ne parlent-ils que du motif, de l'objet formel quand ils indiquent l'amour, d'autant que le P. Croiset

1. P. Gallifet, *Dév. au S. C. de Jésus,* t. I, l. I, ch. iv. — Mgr Languet, *Vie de la B. Marguerite-Marie.* Préf., p. 36. — P. Croiset, *Dév. aux SS. CC.,* p. 3, 45.

2. Nilles, l. I, p. II, ch. i, § 2.

dit même, que l'objet et le motif principal de cette dévotion est l'amour immense, que le Sacré-Cœur a pour les hommes[1]... du moins on doit avouer que leurs expressions dans le sens obvie semblent indiquer, que pour eux l'amour est bien l'objet propre et direct du culte.

L'objection ne peut concerner le chanoine Muzzarelli, car il se propose précisément de donner les règles, pour ne parler du Sacré-Cœur qu'en termes exacts et rigoureusement théologiques. Or, lui aussi, il divise en deux parties la révélation faite à la Bienheureuse Marguerite-Marie : dans l'une, Jésus-Christ affirme la complaisance singulière qu'il prend à voir honorer son amour, et dans l'autre, il manifeste le désir que cet amour reçoive un culte, sous la figure de son Cœur de Chair et avec ce Cœur de chair. Il ajoute[2] : « Si nous cherchons quel est le motif, l'occasion et la mémoire particulière[3] de cette fête du Sacré-Cœur de Jésus : est-ce son immense charité ou son Cœur de chair? Est-ce la charité de Jésus-Christ symbolisée par son Cœur de chair, ou son Cœur de chair victime et symbole de la charité? Je réponds qu'il est inutile de disputer sur cet article, parce que réellement l'Église a désigné les deux motifs et mémoires (deux objets), dans deux différents offices qu'elle a approuvés[4]. De plus, Clément XIII, dans le décret sur le Sacré-Cœur de Jésus, de 1765, enseigne que la fête du Sacré-Cœur a pour objet de renouveler symboliquement la mémoire du divin amour. *Symbolicè renovari memoriam divini amoris.* Dans la troisième leçon du deuxième nocturne de l'office accordé en cette même année à la Pologne,

1. P. Croiset, p. 2. — Thomas, l. III, ch. i, § 2.
2. Muzzarelli, *Règles*, p. 27-30-38.
3. Par ces termes, Muzzarelli entend ce que, pour plus de clarté, nous continuons avec les auteurs modernes d'appeler objet matériel, *id quod colitur*, et que le V. P. Eudes nomme l'objet et parfois le sujet de la fête. *Médit. pour la fête du T. S. C. de Marie*, l. XI, p. 288.
4. Cf. Biglietti, p. 15, par *le P. Faure*.

il est encore plus explicite, et il dit que la fête a été accordée pour permettre aux fidèles d'honorer avec plus de dévotion et de ferveur l'amour de Jésus-Christ, sous le symbole de son Cœur sacré. *Charitatem Christi patientis ut fideles, sub sacratissimi Cordis symbolo, devotius et ferventius recolant, Clemens XIII festum celebrari permisit.* Enfin Pie VI, dans sa lettre à Ricci, évêque de Pistoie, dit également que sous le symbole du cœur, c'est l'immense charité et l'océan d'amour de notre divin Rédempteur, que nous méditons et vénérons.

Aujourd'hui cette doctrine est admise dans les plus savantes écoles, en Italie, en Belgique, en France et en Allemagne, et c'est elle qui est professée par ceux qui ont adopté la théorie du Cœur symbolique[1]. C'est elle que le Dr Leroy a formulée dans ses thèses si solidement établies, sur l'objet matériel du culte du Sacré-Cœur de Jésus.

Sans contredit, affirme-t-il, cet objet matériel est désigné par tout ce qui est compris au sens obvie sous le mot de Cœur de Jésus : c'est-à-dire le cœur de chair, organe physique et vivant de la nature humaine de Jésus-Christ; et en second lieu l'amour, soit divin, soit humain du même Jésus. D'ailleurs ces deux objets sont envisagés comme n'en faisant qu'un seul, à cause du lien si intime qui les unit. — *Quodnam est materiale objectum cultus Sacratissimi Cordis Jesu... Huic quœstioni indubitanter respondendum est; illud est materiale cultus SS. Cordis Jesu objectum, id est illud totum quod est terminus ad quem cultus dirigitur, quod voces Cor Jesu obvio sensu exprimunt, juxta utramque suam, propriam scilicet et metaphysicam significationem, nimirum : 1° Cor physicum Domini Jesu prout exhibet*

1. Franzelin, *De Verb. Inc.*, p. 466.
Jungman, p. 231-232.
Nilles, *De Rat.*, l. I, p. II, c. i, ii et iii.
Thomas, l. III, ch. i.

corporale vivens membrum naturæ humanæ Christi Redemptoris, et 2° amor divinus et amor humanus ejusdem Domini Nostri Jesu Christi, quæ 3° omnia, ratione intimæ conjunctionis suæ, ad modum unius objecti spectantur[1].

Je puis donc conclure en disant que le V. P. Eudes, quand il présente à notre vénération, et le Cœur corporel et le Cœur spirituel de Jésus et de Marie, est pleinement d'accord avec l'Église, car de nos jours, a pu dire le P. Ramière[2], tous les catholiques s'accordent à reconnaître que l'objet de la dévotion au Cœur de Jésus est double dans son unité : l'objet matériel est le Cœur de chair de ce divin Sauveur, digne de nos adorations, à cause de son union avec la divinité; l'objet spirituel est l'amour dont l'Homme-Dieu nous a aimé, et dont il nous a donné de si touchantes preuves, surtout dans sa Passion et dans la Sainte Eucharistie. Et ces deux objets n'en font qu'un, parce que nous adorons le Cœur comme symbole de l'amour, et l'amour symbolisé dans le Cœur[3]. Or la doctrine sur ce point reste la même quand il s'agit du Très Saint Cœur de Marie.

§ II. — *Objections.*

Nous objectera-t-on que le Cœur spirituel a quelque chose de trop abstrait, de trop peu sensible, pour servir d'objet à une fête de l'Église ? D'injustes censeurs n'ont voulu y voir qu'un objet vague, indécis, sans contours arrêtés.

Je répondrai d'abord que ce Cœur n'est rien moins qu'une abstraction. Même, l'amour de Jésus désigné par le mot

1. Leroy, ch. III, q. 14, n° 134.
2. *Messager du S. Cœur*. Juillet 1878.
3. Le cœur est tout à la fois l'organe et le symbole, la faculté et l'acte de l'amour. Mgr Baudry, *C. de Jésus*. Introd. 2e méd.

Caritas, dont s'est servi la Sacrée Congrégation des Rites pour définir l'objet de la fête du Sacré-Cœur, ne l'est pas. D'ailleurs le V. P. Eudes dit : « Le Cœur », et par là, il éveille dans notre esprit l'idée d'un sujet concret, quoique spirituel. Ce mot Cœur, en effet, désigne la faculté d'aimer, c'est-à-dire l'âme en tant qu'elle aime et qu'elle est capable d'aimer. Or l'âme a une existence tout aussi réelle, tout aussi substantielle et tout aussi concrète que le corps. Du reste l'Église repousse seulement de son culte public les objets abstraits ou purement spirituels, que ne pourraient pas facilement comprendre les simples fidèles. Pour les autres, elle ne se montre pas aussi sévère. Or le mot charité est-il plus difficile à comprendre pour les fidèles que ceux de Pureté ou de Patronage? Quel est l'homme, si grossier qu'on le suppose, qui ne sache ce que c'est que l'amour? L'âme, parce qu'elle est spirituelle, serait-elle donc un objet moins facile à saisir, que ne le sont Dieu ou les Anges ? Puis, nous l'avons montré, l'objet complet présenté par le V. P. Eudes, sous le nom de Cœur, ne reste pas exclusivement dans l'ordre spirituel ; il comprend aussi le Cœur de chair, considéré en lui-même et comme symbole. Par suite cet objet s'adapte parfaitement à notre double nature, en offrant à notre culte un double objet, à la fois sensible et spirituel.

On pourrait encore faire une seconde difficulté tirée de ce que l'objet de la dévotion du V. P. Eudes au Sacré-Cœur est double. Y a-t-il là confusion, comme le prétendait Gaspar Pavoni[1] ?

Pour prévenir cette objection, observons que nous n'avons pas ici un fait insolite dans les usages de l'Église. Loin de là ; on sait en effet que la plupart des mystères qui font

1. « Gia vi dissi, che la devozione del cuor confusamente due oggetti appresentava : il cuor carnale e l'amor di Gesu ». *Lettres critiq. sur le Sacré-Cœur,* par Gaspar Pavoni. Naples, 1773.

l'objet et le motif de ses dévotions, nous présentent des faits, non seulement complexes, mais souvent très divers; par exemple, au jour de l'Épiphanie, l'Église nous rappelle les manifestations de Jésus-Christ, soit dans l'adoration des Mages, soit dans le baptême du Jourdain, soit enfin aux noces de Cana. On connaît les Homélies de saint Bernard : *de Triplici adventu Christi,* et les sermons de saint Thomas : *de Quadruplici adventu.*

Une grande partie des fêtes de Notre-Seigneur sont en même temps des fêtes de la Sainte Vierge, et Dom Guéranger, dans ses Institutions, donne, comme un de ses griefs contre les menées antiliturgiques des XVIIe et XVIIIe siècles, la suppression de ce double point de vue et de ce double objet. Que de solennités, comme celles de saint Pierre et de saint Paul, réunissent en une seule dévotion même des personnes différentes. Il suffirait du reste de lire dans nos livres liturgiques, ces titres : Commun de plusieurs martyrs... etc. Donc ce double Cœur corporel et spirituel, comme objet d'un culte unique, n'est pas une difficulté.

D'ailleurs toute objection disparaîtra si l'on remarque avec les théologiens, que ce n'est pas aux parties en elles-mêmes que s'arrête le culte; il remonte jusqu'à la personne. A s'en tenir à la rigueur des termes, et en dernière analyse, le véritable et le propre objet matériel de la fête du Sacré-Cœur de Jésus ou du Saint Cœur de Marie, n'est ni leur Cœur de chair, ni leur charité, mais bien la personne de Jésus-Christ ou celle de sa Mère. Le Cœur corporel ou spirituel n'en serait, pour le chanoine Muzzarelli que l'occasion, le motif, et pour le cardinal Franzelin, l'objet de manifestation, *objectum manifestationis*. Or, quoi donc pourrait nous empêcher de rendre un culte à Jésus-Christ et à sa Mère, à l'occasion de leur amour, et de l'organe symbole de cet amour?

Cette vérité devient encore plus évidente, si l'on observe que nous vénérons ce double Cœur corporel et spirituel,

sous un seul et même point de vue, celui de l'amour. Car ce que nous envisageons dans le Cœur de chair n'est pas précisément la dignité qu'il reçoit de l'union hypostatique ou de la maternité divine ; c'est la propriété dont il jouit d'être l'organe ou du moins le symbole de l'amour. C'est même pour cela que l'on désigne l'objet du culte par le seul mot de Cœur, employé au singulier, et qu'on a pu dire : la fête du Sacré-Cœur de Jésus ; la fête du Saint Cœur de Marie.

§ III. — *Importance relative des deux objets.*

Ces deux objets : le Cœur corporel et le Cœur spirituel, doivent-ils être mis dans notre dévotion sur une même ligne? Faut-il reconnaître entre eux des degrés d'importance ? Y a-t-il un objet principal et un objet secondaire? Quel serait alors l'objet principal et quel serait l'objet secondaire ? Sur tous ces points, les avis sont partagés.

Il serait difficile de dire quelle est à ce sujet la pensée précise du V. P. Eudes. Il ne semble pas s'être posé lui-même cette question. Il parle tantôt du Cœur corporel, tantôt du Cœur spirituel, et même de ce qu'il appelle le Cœur divin, et il affirme que ces trois cœurs ne forment qu'un Cœur, et que c'est ce Cœur unique qui est l'objet de notre culte. Il n'établit pas en eux de gradation, au moins en tant qu'ils sont l'objet du culte. Il s'arrête beaucoup plus longuement dans son ouvrage à développer les excellences, les amabilités du Cœur spirituel de Jésus et de Marie ; dans son office, il en exalte aussi plus souvent les grandeurs et les bontés ; mais faut-il en conclure qu'il envisage ce Cœur spirituel comme l'objet principal de sa dévotion ? Nous ne saurions et nous ne voudrions pas l'affirmer. Nous croyons même que le V. P. Eudes, d'une manière absolue et générale, n'a établi aucune comparaison dans l'importance relative des Cœurs corporel et spirituel par rapport au culte.

Pour lui, il n'y a ni objet principal, ni objet secondaire ; ce sont deux Cœurs non séparés, mais réunis pour former un seul et unique Cœur.

Au contraire, pour la plupart des théologiens et des apologistes des Saints Cœurs, il y a un objet principal et un objet secondaire. Partant de l'idée que le cœur est l'organe, le principe des affections, presque tous les anciens enseignaient que l'objet principal se trouve dans le Cœur matériel. C'est encore le sentiment de plusieurs théologiens contemporains, auxquels il faut joindre la plupart des fidèles dans leur culte privé.

D'autres, au contraire, ne voient dans le Cœur matériel que l'objet secondaire du culte ; ils soutiennent que l'objet principal est l'amour dont le Cœur n'est que le symbole naturel. Ce sentiment est plus particulièrement celui de ceux qui ne reconnaissent dans le cœur qu'un organe de la vie végétative, et qui placent ailleurs le principe des affections. Les uns diront avec Tetamo : *Amor Christi in ipso Corde materiali demonstratur.* Les autres, avec M. Riche : *Cor materiale Christi amorem ipsius demonstrans.* »

Mais cette distinction d'objet principal et d'objet secondaire ne sépare-t-elle pas trop, et d'une manière trop inégale, en apparence du moins, deux objets qui en réalité s'unissent dans le culte des Saints Cœurs [1] ? D'un autre côté, donner l'amour comme objet principal, est-ce assez spécifier le caractère de ce culte ? car dans cette supposition on pourrait dire que le culte du cœur, du corps et du sang de Jésus ont le même objet direct et principal, c'est-à-dire l'amour adoré dans le cœur, dans le corps ou dans son sang divin. Enfin, est-ce bien naturel de voir tout d'abord l'idée

1. Le P. Nilles semble l'avoir pensé ; aussi, pour éviter le mot secondaire, après avoir appelé l'amour de Jésus-Christ l'objet principal, il désigne le cœur matériel sous la dénomination de l'autre objet, *alterum objectum*.

que cache le symbole, plutôt que le symbole lui-même, et dans le culte des Saints Cœurs l'amour plutôt que le cœur?

Pour arriver à la vérité, nous croyons qu'il faut observer avec le P. Nilles et le Dr Leroy que le cœur de chair et l'amour sont deux éléments, deux parties constituant *indivisibiliter* et *inseparabiliter* l'objet total du culte. Toutefois, pour les envisager, on peut se placer à deux points de vue, et dans un cas ou dans l'autre, on arrivera à donner plus d'importance à celui-ci, ou à celui-là [1]. Si on considère leur dignité, leur valeur, leur excellence intrinsèque, l'estime qu'en font les fidèles et la place qu'ils leur accordent dans leur intention, dans le but à atteindre, sans contredit c'est l'amour qui est le principal et le premier objet. *In existimatione et intentione colentium, spectata intrinsecâ dignitate et excellentiâ utriusque objecti, absque dubio respondendum est objectum principale seu primarium esse caritatem Domini Jesu* [2]. Sous ce rapport, c'est même la personne qui est l'objet principal du culte, car c'est à elle tout d'abord qu'appartient toute dignité. Mais entre le Cœur corporel ou l'amour, il est évident que l'amour l'emporte sur le Cœur de chair en excellence, et que pour conformer ses sentiments à l'ordre des choses, c'est au Cœur spirituel que l'on doit donner dans le culte plus d'importance.

C'est dans ce sens que les Pères Croiset, de Gallifet, Castagnori et tant d'autres disent que le Cœur spirituel est l'objet principal.

1. *Quum ratio ordinis inter duo elementa objecti materialis seu inter physicum Cor Jesu et infinitam ejus caritatem, repeti ex variis causis possit, ex fine, ex attentione colentis, ex directione atque expressione cultus, et ex aliis similibus rationibus: nihil impedit quominus pro vario respectu principalitas modo uni, modo alteri tribuatur, et sic — attenta ordinis causa — modo Cor verum ac materiale modo infinita Christi caritas objectum præcipuum et primarium cultus vocatur.* Nilles, l. I, p. II, cap. i, cor. II, p. 335.

2. Leroy, nº 182.

Si, au contraire, on étudie l'attention prêtée à l'objet par les fidèles, *spectatâ attentione colentium, seu quid sit in hoc maxime attentum,* il est clair qu'elle se porte tout d'abord sur le cœur de chair, parce qu'il est plus sensible. Il frappe davantage, et il conduit mieux l'esprit à considérer l'amour. C'est donc lui qui reçoit plus immédiatement et plus directement les hommages, et par suite, c'est lui qui spécifie et qui dénomme la dévotion. En général, pour les fidèles, la personne attire moins l'attention que l'objet spécial d'une fête, par exemple la Virginité, la Maternité, le Cœur, dans le culte de la sainte Vierge....., les plaies, le sang, le Cœur dans le culte de Notre-Seigneur Jésus-Christ. De même entre les deux Cœurs spirituels et corporels, entre l'amour et le Cœur de chair, celui-ci parce qu'il est plus sensible, saisit davantage l'attention, reçoit plus immédiatement les témoignages de la dévotion. Vu la constitution de notre nature, c'est lui qui frappe tout d'abord, et ce n'est que par lui que la pensée s'élève au-dessus des sens jusqu'à l'amour dont il est le symbole et l'organe[1]. C'est dans ce sens que M. Olier observe [2] que l'Église, étant extérieure et visible, peut plus aisément s'appliquer aux mystères sensibles, qu'à ceux qui sont cachés et secrets; c'est pourquoi, dit-il, Noël est une plus grande fête extérieurement que l'Incarnation. Comme le Dr Leroy, nous croyons, en tenant compte de ces points de vue différents, que la divergence des opinions se trouve plutôt dans les termes que dans les choses, et qu'elle est plus apparente que réelle.

Ce que nous avons exposé jusqu'ici suffit pour nous faire juger que le V. P. Eudes s'est parfaitement rendu compte de l'objet de la dévotion des Saints Cœurs, et qu'il en a saisi toute l'étendue. Ce qu'il offre à notre culte sous le nom de

1. Leroy, n° 187.
2. *Vie Int.,* 121.

Cœur, c'est bien, pour me servir des expressions du P. de Gallifet[1] : « ce composé admirable qui résulte du Cœur de chair, de l'âme, et, en Jésus, de la divinité qui lui sont unies; des dons et des grâces qu'il renferme, des vertus et des affections dont il est le principe et le siège, des douleurs intérieures dont il est le centre, et pour Jésus-Christ de la blessure qu'il reçut sur la croix. »

1. P. Gallifet, l. I, ch. iv. — *Item Memor. Postul. Causæ,* 1765. — Leroy, nº 166.

CHAPITRE VII

Esprit de la dévotion au Sacré-Cœur de Marie.

Pour comprendre la nature d'une dévotion, il ne suffit pas de connaître l'objet auquel elle se rapporte, *id quod colitur;* il est encore plus nécessaire de savoir quelles sont dans cet objet, les propriétés, les prérogatives qui ont porté les fidèles, l'Église, à lui décerner un culte, *id propter quod*, *id secundum quod colitur. Habitus cognoscitur per actus, et actus per objectum,* dit saint Thomas[1]. Une vertu se connaît par ses actes, et ses actes à leur tour se connaissent par leur objet. Mais dans l'objet lui-même, ce qui joue le rôle le plus important, ce qui caractérise l'acte, c'est le point de vue spécial sous lequel cet objet est envisagé. Car c'est une loi de notre nature, que les actes produits par l'âme, sont en harmonie avec les lumières qu'elle perçoit.

Dans une dévotion, c'est donc cet aspect particulier qui détermine l'attrait religieux, dont le culte n'est que l'expression et la conséquence. C'est lui qui donne aux sentiments de l'âme leur cachet propre, et par suite, c'est en lui que se trouve la cause formelle de l'esprit de cette dévotion. C'est donc tout d'abord dans les beautés spéciales envisagées par le V. P. Eudes, qu'il nous faut chercher la base, le principe caractéristique de l'esprit de sa dévotion aux Saints Cœurs.

Nous avons déjà fait cette étude pour ce qui concerne le Cœur corporel de Jésus et de Marie. Mais, nous venons de

1. *In epist. ad Hæbr.*, ch. XI, l. I.

le voir, le Cœur spirituel est avec le Cœur de chair l'objet de nos hommages. Nous avons donc à nous demander aussi, quelles sont les prérogatives dont la vue a pu porter le V. P. Eudes à lui décerner un culte spécial.

Nous ne redirons pas que toujours le culte se rapporte en dernier lieu à la personne; nous l'avons établi plus haut. Par suite, c'est toujours la dignité, l'excellence de cette personne qui est la raison, l'objet formel de la dévotion. En Jésus-Christ, le culte du Sacré-Cœur remonte jusqu'au Verbe. De même en Marie, la raison pour laquelle tous les mystères, tous les actes de sa vie et tout ce qui est en elle, mérite un culte à part d'hyperdulie, c'est la dignité que sa personne doit à sa qualité de Mère de Dieu. Tel est aussi le motif formel et général du culte envers son très saint Cœur.

Mais c'est indirectement et d'une façon éloignée que les personnes de Jésus et de Marie sont l'objet d'une dévotion particulière [1].

Dans la question qui nous occupe, c'est le Cœur auquel s'adressent prochainement et immédiatement nos hommages. Il doit donc présenter des excellences plus spéciales pour que nous lui rendions un culte à part [2].

Au motif essentiel du culte, à sa raison dernière et suprême, se joignent pour une dévotion particulière, des motifs accessoires. En définitive c'est bien toujours la dignité de la personne qui attire; mais en plus de cette raison nécessaire et commune, les mystères particuliers offrent sous une forme concrète, des motifs secondaires plus rapprochés, et qui sont plus propres à émouvoir. Ils ont à un plus haut

1. P. Nilles, l. I, p. II, c. III, § 4.

2. *Patet pie et sancte in cultu et adoratione J.-C. verbi incarnati posse a fidelibus directe respici sicut singularia aliqua mysteria incarnationis, ita etiam singulas aliquas partes sanctissimæ Humanitatis in quibus est specialis ratio cur considerentur ut objectum manifestationis verbi incarnati.* — Franzelin, *De Verb. Inc.*, 465.

degré le privilège de captiver l'esprit et de ravir le cœur[1]. Ces motifs secondaires peuvent même être multiples et d'ordres très différents : *Objectum formale non esse unicam sed multiplicem excellentiam, et quidem ordinis admodum diversi*[2].

Pour un culte public, il faut qu'ils aient été reconnus et approuvés par l'Église, dans ce qu'ils ont de principal. Mais, même l'approbation formelle de quelques motifs n'exclut en aucune façon des beautés différentes, que la piété des fidèles peut apercevoir et envisager dans ce même objet. Si l'Église ne les a pas signalées, il ne faut pas conclure qu'elle les réprouve. On rencontre à toutes les époques de l'histoire, de ces points de vue particuliers; ils ont fait les délices des âmes saintes, et les dévotions canoniques leur ont souvent dû leur origine. C'est ainsi qu'est née et a grandi peu à peu la dévotion au Saint Cœur. Et quand en 1765 et en 1855 elle a conquis une sanction définitive, elle avait, à cette époque, une existence plusieurs fois séculaire.

Avant, comme après, les âmes ne sont pas retenues captives; l'Église laisse à la piété, la sainte liberté qui est le propre de l'Évangile et de la vie des enfants de Dieu. Pourvu que rien dans ces considérations ne soit opposé aux maximes et aux principes qui règlent la sainte liturgie, chacun peut élargir et modifier son horizon. Sous le souffle du Saint-Esprit et dans l'ardeur de la méditation, la foi peut découvrir encore dans les Cœurs sacrés des splendeurs de plus en plus éclatantes, et la charité y trouvera de nouveaux et pressants motifs de leur rendre amour pour amour. C'est le même Dieu qu'adorent tous les chrétiens : et pourtant, quelle distance entre l'âme d'un saint Jérôme tremblant sans cesse au souvenir du terrible jugement, et le cœur

1. Thom., l, I, ch. iv, § 1.
2. Leroy, ch. iii, q. 15, n° 174.

d'une sainte Gertrude qui ne peut voir dans son Dieu que son frère et son époux bien-aimé. La passion nous présente toujours le même Jésus sur la croix, et cependant, ce mystère ne peut-il pas être pour nous, tour à tour une source de joie ou de douleurs; la croix n'est-elle pas ou un gibet infâme, ou un char de triomphe, selon que nous nous arrêtons à en considérer les causes, les fruits ou les souffrances[1]. Ainsi les Sacrés-Cœurs peuvent être envisagés sous des points de vue très divers, et suivant l'aspect sous lequel ils apparaîtront, des sentiments parfois tout différents pourront naître dans les âmes.

Pour mieux saisir encore cette vérité qui a une grande importance dans le sujet qui nous occupe, rappelons l'histoire de l'origine et de l'élaboration d'une dévotion quelconque, soit dans les âmes chrétiennes, soit dans l'Église catholique.

Au moment choisi de Dieu, le Saint-Esprit attire le regard d'une âme sur un des nombreux objets du culte catholique, sur un des attributs de Dieu, sur un fait de la vie de Jésus-Christ, de la sainte Vierge ou des Saints; sur une partie intégrante de leur nature, sur une des prérogatives de leur personne. Il illumine cet objet d'un éclat particulier; il semble qu'un rayon céleste ait fait resplendir en lui une beauté, une excellence qui jusqu'alors était restée dans l'ombre. En même temps la grâce divine excite la volonté, elle va parfois éveiller dans la nature même des sentiments qui jusque-là avaient paru sommeiller. Du moins, elle la saisit par l'entremise des vertus surnaturelles que le Saint-Esprit y a déposées, et elle l'ébranle par des attraits pleins de force et de suavité; et cette âme, joignant à l'action divine le consentement de sa liberté, s'écrie, sous l'impres-

1. BELLARMIN, *De Gemitu columbæ*. — P. LOUIS D'ARGENTAN, *Grandeurs de J.-C.*

sion de ces sentiments nouveaux : *Curremus in odorem unguentorum tuorum.* Nous courrons à l'odeur de vos parfums. Le cœur s'est ému, et dès lors, il se porte avec ardeur vers l'objet que le Ciel lui a montré. Il se sent tressaillir sous les émotions qui correspondent au point de vue spécial qui l'a frappé, jusqu'à ce que, pressé par l'action incessante de l'Esprit-Saint, il s'échappe en actes intérieurs et extérieurs capables d'exprimer tout ce qu'il ressent[1].

Parfois ces dévotions restent purement individuelles, et le culte qui en a été l'expression demeure un culte privé. Mais parfois aussi, la Providence fait en sorte qu'elles se communiquent, qu'elles se propagent, sous la surveillance attentive et bienveillante des docteurs et des prélats de l'Église. Si elles tendent à se généraliser et à devenir permanentes, d'abord les évêques, puis l'Église de Rome, les examinent avec soin. Tout ce qui les concerne, tout ce qui les constitue est scruté avec une attention minutieuse ; rien n'échappe à l'analyse : origine, nature, objet, motifs, formules, actes, fruits... Tout est mis dans la balance du sanctuaire ; et ce n'est qu'après un examen scrupuleux que le Souverain Pontife rend enfin un jugement plein de sagesse et de maturité. Dès lors, dans les limites de son approbation, tout ce qui concerne ce culte devient public et officiel. Presque toujours dans ce jugement, Rome a eu à écarter et à condamner certaines assertions par lesquelles l'esprit du mal s'était efforcé de mêler quelques erreurs à la vérité, des ombres à la lumière, de l'ivraie au bon grain ; mais ordinairement aussi, elle laisse à la liberté des fidèles un grand nombre de points sur lesquels elle ne juge pas à propos de se prononcer. Ainsi en a-t-il été dans la marche de la dévotion aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie.

Donc, pour connaître l'esprit et la nature de la dévotion

1. Dalgairns, *Dévot. au S. C.*, ch. I.

du V. P. Eudes aux Saints Cœurs; pour savoir si elle est véritablement celle que l'Église a confirmée de ses approbations souveraines, il nous suffira de spécifier ce qui dans ces divins Cœurs a surtout frappé les regards de notre apôtre, et ce que l'Église et les fidèles y contemplent eux-mêmes. Quels sont les motifs déterminants qui ont conduit le V. P. Eudes à goûter, à entretenir et à propager sa double dévotion? Quelles sont les prérogatives principales qu'il envisage dans les Saints Cœurs ? La réponse à ces questions nous fera d'ailleurs pressentir les sentiments que cette contemplation aura fait naître dans son âme, et le caractère des actes religieux par lesquels il s'efforce de lui rendre ses hommages. Nous réservons pour un chapitre ultérieur ce qui concerne les actes du culte.

Nous étudierons d'abord la pensée du V. P. Eudes, puis nous verrons ce en quoi elle se rapproche ou s'éloigne de celle de l'Église, dans le culte du Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge Marie.

§ I. — *Aspect sous lequel le V. P. Eudes envisage dans sa dévotion le Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge.*

Pour le V. P. Eudes, le Cœur spirituel de la Bienheureuse Vierge est par-dessus tout son amour; mais c'est aussi sa volonté dans toute son étendue, et même, c'est la partie supérieure de son âme, avec ses diverses facultés. Le Cœur, dit-il, est ce que la Sainte Écriture entend par ces paroles : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in Corde suo*[1]. Le V. P. Eudes ne se borne donc pas à étudier et à faire connaître les qualités de l'amour de Marie. Le Cœur de la Bienheureuse Vierge lui apparaît

1. *Luc,* II. — *C. adm.*, l I, ch. II.

avec toutes les beautés qui conviennent à cette portion la plus noble de son âme, avec tout ce qui la constitue et avec toutes les merveilles qui l'enrichissent, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce. Aussi, tout d'abord ravi de tant de magnificences, il s'écrie : « Qui pourrait comprendre et exprimer les dons incomparables, et les trésors inestimables dont le Cœur spirituel de la Vierge des Vierge est rempli ? Ils sont inconcevables et indicibles ; et c'est de ce Cœur merveilleux, que, pour parler le langage de saint Paul, j'ai de grandes choses à dire ; mais tout ce qui pourrait en être dit, par toutes les langues humaines et angéliques, serait toujours beaucoup au-dessous de ses perfections. *De quo nobis grandis sermo et ininterpretabilis ad dicendum* [1]. »

Dès le premier livre de son grand ouvrage, le V. P. Eudes veut nous en donner cependant « un petit abrégé pour nous exciter à bénir celui qui est la source de tant de merveilles, et celle qui s'est rendue digne de tant de grâces, et qui les a conservées si fidèlement [2]. » Ce qu'il veut honorer dans le Très Saint Cœur de Marie, c'est la pureté sans tache de sa Conception Immaculée et celle de toute sa vie ; ce sont les lumières si brillantes dont son esprit a été orné, les grâces dont il a été rempli ; les flammes ardentes de son amour, ce sont les perfections divines qui lui ont été communiquées, et les faveurs dont il est devenu pour nous la source [3]. Pour lui le Cœur de la Très Divine Mère est le principe, l'origine, le centre de toutes ses grandeurs, de cette infinité de choses excellentes et merveilleuses qui conviennent à sa dignité de Mère de Dieu [4]. Il est la source de toute sa sainteté, de ses vertus, de ses mystères et de sa

1. *Hébr.* v.
2. *C. adm.*, l. I, ch. IV, § 1.
3. *Ibid.*, ch. IV.
4. *Ibid.*, Préf.

gloire. Aussi la fête de son divin Cœur est le couronnement de toutes ses fêtes[1].

Dans la dédicace de son ouvrage, il s'exprime d'une manière encore plus précise en disant que son but est d'aimer, d'honorer et de faire aimer et honorer ce Cœur de sa Très Chère Mère, pour tout ce qu'il est en lui-même; de la remercier pour toutes ses faveurs et d'imiter les vertus qui ont toutes établi leur trône et leur demeure en lui[2].

Ce qui l'attire, ce sont donc, en premier lieu, les perfections, les privilèges, les excellences, la dignité du Cœur admirable de cette très digne Mère de Dieu; c'est, en second lieu, son amour avec toutes ses ardeurs et toutes ses tendresses, avec toutes ses manifestations et ses innombrables bienfaits ; ce sont, enfin, les vertus sublimes dont il n'a cessé de produire les actes les plus héroïques.

Nous n'avons pas à entrer dans le détail de l'étude que le V. P. Eudes fait du Cœur de Marie, à tous ces points de vue : elle remplit onze livres de son ouvrage sur le Cœur admirable.

Bien peu d'auteurs ont exalté autant que lui les grandeurs sans bornes, la dignité et les perfections du Cœur de la Mère de Dieu. Bien peu ont proclamé si haut sa toute-puissance. Les jansénistes, qui avaient hérité de la haine des protestants contre la divine Vierge, s'en émurent et s'en étonnèrent. Ils en firent même une des occasions de la guerre acharnée dont ils ne cessèrent de le poursuivre. Mais leurs attaques déloyales ne l'atteignaient pas. Car on ne trouve dans les développements du V. P. Eudes que des commentaires exacts et rigoureux de ces pensées des théologiens. *Gratia Mariana, superat gratiam consummatam omnium sanctorum hominum et angelorum simul sump-*

1. *C. adm.*, l. I, ch. I; l. II, médit. 1re.
2. *Ibid.* Déd., p. 111.

torum[1]. *Tanta fuit in ea Gratia ut in creaturâ non unita divinitati major esse non possit*[2].

Pie IX, dans la bulle de l'Immaculée Conception, a consacré en quelque sorte son langage, quand il dit que : *ineffabilis Deus... de thesauro divinitatis ita mirifice cumulavit (Mariam) ut ipsa... eam eminentiæ et sanctitatis plenitudinem præ se ferret qua major sub Deo nullatenus intelligitur et quam præter Deum nemo assequi cogitando potest*[3].

Le P. Chevalier, en justifiant le titre qu'il donne à Marie de Notre-Dame du Sacré-Cœur, réfute en particulier les accusations portées contre le V. P. Eudes, parce que, avec saint Pierre Damien, il disait en parlant de Marie : *Cui data est omnis potestas in cœlo et in terrâ*[4].

En donnant du reste au Cœur de la Très Sainte Mère de Dieu le qualificatif d'admirable dans le titre de son ouvrage, il indique que ses perfections et ses privilèges ont frappé d'une manière toute spéciale son âme, et on ne doit pas être surpris des formules variées et enthousiastes de l'admiration, et de l'extase dans laquelle le jette la contemplation de tant de merveilles. Il n'avait pas oublié ce caractère de grandeur incomparable que le cardinal de Bérulle lui avait appris à considérer en Marie, et il ne cesse de chanter avec la Vierge elle-même les grandes choses que Dieu a opérées dans son Cœur : *Fecit mihi magna qui potens est.*

Nous ne reviendrons pas sur les beautés intellectuelles qu'il se plaît, en plusieurs circonstances, à honorer dans le Cœur de Marie. Pour lui, le divin Cœur de Marie est un so-

1. SELDMAYR, *Theol. Mariana*, n. 656.

2. S. BON., 5, 2; *De Beat. N. V.* — S. TH., 3, q. 27, a. 5. — SUAREZ *in 3 p. disp.* 3, 4, § 1. — *C. adm.*, l. IV, ch. III.

3. Die 2 oct. 2 Noct., l. II.

4. *C. adm.*, p. 374. — SUAREZ, t. XIX, § 2, n. 7. — S. BERNARD DE SIENNE, Serm. 3 *de Nativ. Virg.*, dit aussi : *Imperio Virginis omnia famulantur, etiam Dominus.*

leil dont les rayons portent à la fois la lumière, la chaleur et la vie[1]. Nous avons, croyons-nous, justifié ses pensées et ses expressions sur ce point. Du reste, le V. P. Eudes lui-même ne nous fait admirer, pour ainsi dire, qu'en passant, ces clartés éblouissantes du Cœur de Marie, où se réunissent comme dans un foyer commun toutes les lumières, toute la science de la nature, de la grâce et de la gloire.

Quelques âmes, d'une piété plus sentimentale que solide, pourraient être étonnées de cette façon d'envisager le Saint Cœur de Marie; à quiconque vit surtout d'impressions, il semble que quand on parle du Cœur, il ne doit être question que d'amour, d'affection et de tendresse. Parfois même la force surnaturelle de la charité semble moins arrêter le regard, que le côté plus humain et plus tendre de l'amour.

L'Église, non plus que le V. P. Eudes, ne s'est pas placée à ce point de vue beaucoup trop étroit, et peu digne du Cœur de la Mère de Dieu. Sans laisser dans l'ombre ce côté vrai de la dévotion au Cœur de Marie, notre apôtre prêche une dévotion plus haute, plus chrétienne et moins naturaliste. L'amour que nous devons avoir pour le Cœur de la Bienheureuse Vierge n'est pas une de ces affections plus ou moins sensibles ou même sensuelles, qui cherche à envahir la piété d'un trop grand nombre de chrétiens, et que l'on voit occuper trop de place dans quelques livres de piété. L'amour seul digne d'Elle et de nous est celui qui s'appuie sur l'estime et le respect, et pour avoir cette base solide, il faut qu'il naisse de la considération des excellences de celle qu'il aime. Il faut, avec le V. P. Eudes, considérer les perfections surnaturelles de Marie, beaucoup plus que son amour humain. C'est le Cœur de la Mère du Fils de Dieu qui est l'objet de notre culte, et non pas seulement le Cœur af-

1. *C. adm.*, l. II, ch. III.

fectueux de la Vierge et le Cœur généreux de la Mère. Ce que nous vénérons, c'est le Cœur admirable, c'est le Très Saint Cœur. Aussi notre esprit se plaît à en exalter les grandeurs, et il veut rendre ses hommages avant de donner son amour. A cet égard n'avons-nous pas le droit de préférer sa doctrine à celle de ces ouvrages qui s'adressent plutôt à la sensibilité, et qui ne peuvent établir dans une âme, qu'une impressionnabilité éphémère et sans résultat.

Le P. Pinamonti parle comme le V. P. Eudes dans l'ouvrage dont le R. P. Nilles dit : *Egregium est opus, in quo quidquid de gloriâ S. Cordis Mariæ dici potest docte, polite, enucleate proponitur* [1]. Cet apôtre comprend aussi sous le nom de Cœur, et la volonté et tout l'intérieur de Marie [2]. Il en célèbre en termes pompeux toutes les gloires. Les titres des sept chapitres qui composent son travail indiquent assez par eux-mêmes qu'il envisage le Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge, absolument au même point de vue que le V. P. Eudes, et qu'il lui attribue des qualités de même ordre. Le Cœur de Marie, dit-il, est : 1° un miroir sans tache ; 2° il est digne d'une Mère de Dieu ; 3° c'est un abîme de grâces ; 4° il est une copie du Cœur de Jésus ; 5° c'est un globe de feu, embrasé du saint amour ; 6° il est submergé dans un océan de douleurs ; 7° c'est un lieu de délices pour le Cœur de Jésus. Ce Cœur de Marie est son âme, tout son intérieur avec sa pureté, ses grâces, ses dignités, comme c'est aussi l'amour avec ses joies et ses tristesses ; même les chapitres IV et VII exposent cette excellence que nous étudierons un peu plus bas sous le nom de Cœur divin, c'est-à-dire son union avec le Cœur de Jésus.

Le P. de Gallifet, dans son mémoire présenté en 1726 à la

1. NILLES, l. II, c. I.

2. *In cultu purissimi cordis Mariæ, cor modo pro voluntate, modo pro interno SS. Virginis statu sumitur* (P. NILLES).

Sacrée Congrégation des Rites, énumère à peu près les mêmes motifs formels du culte du Très Saint Cœur : *Sive Cordis Mariæ excellentiam metiri velis ex dignitate personæ ; sive ex perfectione animæ cui cor conjunctum est ; sive ex gratiis infusis ; sive ex virtutibus quarum sedes est atque origo ; sive ex functione ad quam factum destinatumque est, nimirum ut amore Jesu ineffabili indesinenter ac in æternum arderet ; sive demum ex gloriâ quam suis affectionibus Deo creat, evidens est nihil existere inter puras creaturas, sive in cœlo, sive in terrâ, hoc Virgineo Corde perfectius, pretiosius, sanctius, excellentius, Deo et Jesu Christo gratius ; his adde, nihil esse nostri amantius aut in nos beneficentius*[1].

En 1853, les consulteurs de la Sacrée Congrégation, pour obtenir l'approbation solennelle du culte, qui fut accordée par Pie IX en 1855, donnent pour motifs : l'un, l'immense amour du Saint Cœur de Marie pour Dieu et pour les hommes, ses bienfaits, ses vertus ; l'autre, son excellence, ses mérites, ses bienfaits, son amour et sa puissance. *Prior monet quod hoc titulo Cordis immensa Mariæ caritas erga Deum, et effusus amor hominum, ejus beneficia, ejus virtutes designantur; Alter, breviori commentario, paucis ad modum verbis, multa complectens, ex excellentiâ, meritis, benefactis, amore, potentia Beatissimæ Dei genitricis, opportunitatem concessionis officii ostendit*[2].

Nous n'ajouterons plus qu'un mot, à l'occasion des leçons du second Nocturne, où l'Église expose l'esprit de ses fêtes, *rationes festorum ;* dans l'office approuvé par Pie IX le 21 juillet 1855 les leçons sont empruntées au neuvième sermon de saint Bernardin de Sienne sur la Visitation ; or ce sont précisément celles que le V. P. Eudes avait lui-même

1. Nilles, l. II, c. II.
2. Id., p. 568-9.

choisies il y a plus de deux siècles, pour célébrer le Cœur admirable de sa divine Mère, et pour préciser le sens de sa dévotion.

D'ailleurs la plupart des ouvrages et des prières relatives au Très Saint Cœur de Marie nous disent à la fois, comme le V. P. Eudes, ses grandeurs et ses amabilités aussi bien que ses bontés et son amour.

Cependant le V. P. Eudes écrivait dès 1650[1] : « Surtout, nous entendons et désirons révérer et honorer premièrement et principalement, cette faculté et capacité d'aimer, tant naturelle que surnaturelle, qui est en cette mère d'amour, et qu'elle a toute employée à aimer Dieu et le prochain, ou pour mieux dire, tout l'amour et toute la charité de la mère du Sauveur au regard de Dieu et au regard de nous. »

« Pour le dire encore une fois, c'est cet amour, le miracle des divins amours; c'est cette charité, la merveille des saintes charités; c'est ce Cœur virginal, rempli, possédé et embrasé d'un tel amour que nous avons l'intention d'honorer, de louer, et d'exalter en toutes les manières qu'il nous sera possible... car il est en Marie, la source de sa sainteté et de la dignité de tous ses mystères, de toutes ses actions, de toutes ses qualités et de sa personne même[2]. »

Au milieu du brillant cortège de privilèges et de qualités que le V. P. Eudes admire dans le Cœur de Marie, son regard a discerné la vertu qui est leur reine : *Astitit Regina, circumdata varietate,* et cette reine, c'est l'amour, c'est la charité. Aussi, c'est à cet amour qu'il s'adresse avec plus de complaisance, et c'est lui dont il ne cesse de redire les amabilités. Nous ne pouvons que renvoyer à son grand ouvrage du Cœur admirable et à son office. C'est surtout

1. *Dévotion au Saint-Cœur.* Caen, 1650, p. 38.
2. *Ibid.,* p. 47. Edit. 1663, p. 44-45.

dans les hymnes et dans la prose qu'il nous fait sentir les flammes brûlantes qu'il y a découvertes; mais partout il chante avec enthousiasme l'amour du Cœur de la Bienheureuse Vierge pour Dieu, pour Jésus, pour nous. Le Cœur de Marie, nous dit-il, est une harpe divine sur laquelle le Saint-Esprit fait entendre tour à tour, comme dans les psaumes de David, des chants prophétiques et des cantiques d'amour, de louange, de douleur et de triomphe[1]. C'est l'amour qui perce le Cœur de Marie d'un glaive, à la vue des souffrances de Jésus, et aussi à la pensée des péchés des hommes; c'est lui qui se manifeste dans sa miséricorde maternelle à l'égard des pauvres pécheurs, et c'est lui qui s'épanche en bienfaits sur l'Église et sur chacun des chrétiens[2]. C'est lui qui a prononcé le *Fiat* de l'Incarnation[3]; il est une mer de grâces et il ne les reçoit que pour les distribuer[4]; c'est un autel où elle a tout sacrifié par amour pour nous[5], et comme conclusion, dans les dernières strophes de la prose, en s'adressant au Cœur de la Bienheureuse Vierge, il s'écrie :

O amor, o amor propera,
Ubique impera
In terris ut super sidera.

Aussi, dans l'image de Notre-Dame des Cœurs, qu'il aimait à répandre, il représente le Saint Cœur de Marie comme une fournaise ardente : *Fornax amoris*, à laquelle lui-même va allumer les torches de feu dont il veut enflammer le monde.

Nous avons vu que plusieurs théologiens dans le culte du

1. *Cœur adm.*, l. III, ch. II.
2. *Ibid.*, l. VI, orac. VIII.
3. *Ibid.*, l. II, ch. IV.
4. *Ibid.*, l. III, ch. VI.
5. *Ibid.*, l. III, ch. IV, § 5.

Sacré-Cœur de Jésus, ne veulent donner qu'une place très secondaire à son amour pour Dieu; mais pour le Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge, l'Église s'est plus nettement prononcée en faveur de la doctrine préférée du V. P. Eudes.

Dans les graves et longues discussions qui préparèrent le décret par lequel, le 21 juillet 1855, Pie IX approuva la fête du Très Saint Cœur de Marie, un des Consulteurs de la Sacrée Congrégation des Rites affirma que sous le nom de Cœur, le Saint-Siège entend à la fois, et son immense amour pour Dieu, et les effusions de sa charité pour les hommes : *Post iteratas ac graves ea de re habitas disputationes hoc titulo Cordis, immensa ejus caritas erga Deum et effusus amor hominum designatur*[1]. De même, sur les sept flammes d'amour dont parle saint Bernardin de Sienne, dans le sermon que l'Église et le V. P. Eudes lui ont emprunté pour exprimer leur doctrine; ou plutôt sur les sept paroles de Marie, dont les flammes ne sont que le symbole, cinq sont relatives à l'amour de Dieu et deux seulement ont rapport à sa miséricorde pour les hommes.

Enfin, le V. P. Eudes, d'accord en cela avec l'Église et avec tous ceux qui ont quelque dévotion au Cœur de la Bienheureuse Vierge, l'envisage comme un exemplaire parfait de toutes les vertus, et comme le modèle sur lequel nous avons à former notre propre cœur. Il consacre presque en entier trois livres de son ouvrage[2] à mettre en relief chacun des détails de la Sainteté de Marie, et il a rappelé dans l'*Ave Cor Sanctissimum*, les douze principales de ses vertus; il voulut qu'elles fussent toujours sous nos yeux, comme l'image parfaite de Jésus et l'exemplaire que nous devons imiter.

1. Nilles, l. II, ch. IV.
2. *C. adm.*, l. IV, V et IX.

Il est un double point de vue plus personnel au V. P. Eudes, et qui a une certaine importance, pour spécifier la nature de sa dévotion : c'est ce qu'il appelle le Cœur divin de Marie; et c'est aussi l'excellence toute particulière que le Cœur de la Mère reçoit de son union avec le Cœur de son Fils.

Il est en effet dans le Cœur de la Bienheureuse Vierge, un battement dont l'impression s'est fait sentir au V. P. Eudes, beaucoup plus vivement qu'à tous les autres dévots de cet admirable Cœur. Un des objets qui l'ont frappé tout particulièrement, c'est la charité réciproque qui ne fait des Cœurs du Fils et de la Mère qu'un seul et même Cœur. Il semble aussi avoir contemplé avec plus d'admiration les splendeurs vraiment divines, que le Cœur de la Bienheureuse Vierge reçoit de la présence et de l'action de Dieu en elle par sa grâce. Nous étudierons à part ces deux côtés caractéristiques de la théorie du V. P. Eudes, tant à cause de certaines difficultés qu'elles présentent, qu'à raison de la grande beauté qu'elles ajoutent à sa dévotion.

Avant de terminer ce chapitre, nous devons nous demander si depuis un demi-siècle le culte que l'Église rend au Cœur Immaculé de Marie n'a pas revêtu un caractère spécial quand il est devenu si populaire, grâce à l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires de Paris? La dévotion du pieux abbé Desgenettes et celle du V. P. Eudes sont-elles bien une même et unique dévotion? Il nous sera d'abord permis d'observer que, quand même à Paris, la dévotion au Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge aurait pris un cachet particulier, cela n'implique pas que cette dévotion locale soit devenue celle de l'Église, ni que celle-ci ait cessé d'être conforme à la dévotion établie par le V. P. Eudes. De plus, une dévotion ne change pas de nature; elle reste la même tant qu'elle vise le même objet et tant qu'elle est fondée sur les mêmes motifs principaux. Or, ici l'objet est le Cœur de Marie; les motifs sont : son excellence, son

amour et ses vertus. Rien n'empêche d'autre part qu'une église particulière, une société, une association mette dans un plus grand jour telle ou telle prérogative, telle ou telle manifestation de l'amour; ces variations se sont opérées sur une échelle beaucoup plus grande par rapport au Sacré-Cœur de Jésus, et ont donné naissance au culte du Cœur Agonisant, du Cœur Eucharistique, etc., et cependant la dévotion de l'Église reste la même. Tous envisagent le Cœur; mais dans ce Cœur si beau, si parfait, telle ou telle excellence peut attirer davantage l'attention des fidèles; ces considérations donnent naissance à des sentiments, à des actes divers; mais non pas à un culte différent [1].

La différence introduite par l'abbé Desgenettes pour le culte de Marie à Notre-Dame des Victoires est d'ailleurs peu sensible. L'archiconfrérie avait d'abord pour titre le Très Saint et Immaculé Cœur de Marie [2]. C'est sous ce vocable que Mgr de Quélen et Grégoire XVI l'approuvèrent. Mais quand le même Grégoire XVI accorda des indulgences pour la messe du samedi, il dit comme le V. P. Eudes : *in honorem SS. Cordis B. M. V.* Ce sont les termes du Bref du 24 avril 1838. Puis dans la discussion qui précéda l'approbation définitive en 1855, un des consulteurs fit substituer le mot très *pur* au mot *Immaculé,* parce que, dit-il : *Sanctissimum Cor Beatæ Virginis considerandum est tanquam sedes suarum purissimarum affectionum et tanquam symbolum purissimi et ardentissimi amoris*, *quodque perfectissima puritas revera hujus SS. Cordis maxime propria esse videatur*. On doit considérer le Cœur de Marie comme le siège des plus pures affections et comme le symbole de son amour si pur et si ardent, et aussi la plus parfaite pureté paraît appartenir en propre à ce Cœur Très Saint.

1. Leroy, nos 147-148.
2. *Manuel*, édit. 1839.

Dans ce titre, le terme de pureté est donc moins synonyme de chasteté que de sainteté. Cette interprétation ressort encore des paroles de l'Ange : *Ave Maria, gratia plena*, que l'Église emprunte pour l'invitatoire de l'office. Le sens du mot très pur se rapproche donc beaucoup de celui de très saint. C'est ce que le V. P. Eudes remarque expressément[1] quand il réunit ces deux perfections et quand il dit : « Le Très Pur et le Très Saint Cœur de Marie porte en lui une image vivante de la pureté et sainteté de Dieu, qui ne sont qu'une même chose, car la sainteté est une pureté parfaite, dit saint Denys l'Aréopagite[2]; » et dans l'*Ave, Cor,* c'est avec raison que ces deux invocations se suivent : *Ave, Cor sanctissimum, Ave, Cor purissimum.* L'Église, en 1861, n'a donc rien modifié à la dévotion du V. P. Eudes, quand elle en a changé le titre, et quand pour se conformer au mot adopté par elle en 1853, elle a voulu que la fête du 8 février fût aussi intitulée : *Festum Purissimi*, et non plus : *Festum Sanctissimi Cordis.* L'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires envisage encore tout particulièrement la miséricorde de la Sainte Vierge, et Grégoire XVI, dans son Bref d'institution, l'appelle une association en l'honneur du Très Saint et Immaculé Cœur de la Bienheureuse Vierge Marie, pour la conversion des pécheurs « *sodalitatem in honorem Sanctissimi et Immaculati Cordis B. M. V. pro conversione peccatorum.* » La conversion des pécheurs fut en effet le motif déterminant de son établissement[3]. Néanmoins le Cœur de Marie ne tarda point à montrer que sa miséricorde s'étend à toutes les misères quelles qu'elles soient, et M. Desgenettes lui-même s'écria comme l'apôtre : *Quis potest prohibere!* Aussi le point de vue de sa dévotion ne tarda pas à s'élargir de lui-même.

1. *C. adm.*, l. IV, ch. IV.
2. *De Div. nominibus,* ch. XII.
3. *Manuel,* édit. 1839, p. 109 et 118.

Y a-t-il dans tout cela un motif suffisant pour prétendre que la dévotion du V. P. Eudes n'est pas la même que celle de Notre-Dame des Victoires ? M. l'abbé Desgenettes ne le pensait pas, puisqu'il rattache la dévotion qu'il a instituée à celle de notre apôtre [1].

Et puis, est-il donc possible de parler du Cœur de Marie sans y montrer une large part réservée aux pauvres pécheurs. La miséricorde est l'acte par excellence de la charité de Jésus et de sa divine Mère envers les pauvres humains. Quand nous prions Marie, nous lui disons toujours : *Ora pro nobis peccatoribus* ; c'est à la pitié que nous avons recours. Le V. P. Eudes, dont le zèle pour le salut des pécheurs a été si grand, pouvait-il ne pas songer à eux en s'adressant au Sacré-Cœur de Celle qu'il appelait la *Mère de Miséricorde*. Il a voulu ajouter dans les Litanies de Lorette ce titre si doux : *Mater Misericordiæ;* il s'adresse à son Cœur avec ce qualificatif : *Ave, Cor Misericordissimum*, et un des plus beaux chapitres de son ouvrage est celui où il envisage le Cœur de Marie comme le trône de la Miséricorde [2].

Il nous semble donc que, malgré l'insuffisance de notre exposé, le lecteur aura déjà tiré lui-même cette double conclusion : pour l'objet formel comme pour l'objet matériel de sa dévotion au Sacré-Cœur de Marie, le V. P. Eudes est d'accord avec l'Église, et sa doctrine est aussi belle que solide. Pour nous, si nous avons un regret, c'est d'avoir si faiblement rendu les nobles et touchantes pensées de notre saint Apôtre. Puissions-nous du moins avoir entr'ouvert à quelques âmes ces vastes horizons, qui leur permettront d'admirer avec lui les grandeurs et les excellences du Cœur de notre Bienheureuse Mère.

1. *Manuel*, édit., 1839, p. 173.
2. *C. adm.*, l. IX, ch. VI. Voir la lettre du V. P. Eudes sur la Mère de Miséricorde, 1655.

CHAPITRE VIII

Esprit de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

« Ce n'est point dans la contemplation des mystères de Jésus-Christ, mais dans celle de sa personne divine que l'adoration se fixe et se termine[1]. » Aussi la raison dernière du culte du Sacré-Cœur de Jésus est, de l'aveu de tous, la divinité de la personne du Sauveur. Qu'il s'agisse, sous le nom de Cœur, de l'amour infini et incréé, de la charité créée ou de l'organe de chair, ce Cœur est le Cœur du Verbe Incarné, et le motif général et formel du culte qu'on lui rend, est l'excellence qu'il reçoit de la personne à laquelle il appartient[2]. « Le Verbe éternel est dans ce Cœur royal, s'unissant avec lui de la plus intime union qui se puisse imaginer, c'est-à-dire de l'union hypostatique qui rend ce même Cœur adorable de la même adoration qui est due à Dieu[3]. »

Quant au motif du culte spécial, du culte de fête, il faut le chercher et on le trouve, dans les grandeurs et les beautés de la charité divine et humaine, que le V. P. Eudes désigne par le nom de Cœur spirituel et de Cœur divin de Jésus, et dont le Cœur corporel est le symbole ou même l'organe et le siège[4].

C'est ce motif de fête que nous avons à développer, et nous le ferons, en comparant la dévotion du V. P. Eudes à

1. Thomas, l. I, ch. iv, § 1, p. 28.
2. *C. adm.*, l. I, ch. ii. — Leroy, c. iii, q. 15, nº 173.
3. *C. adm.*, l. XII, 1re médit., 2e série, 2e point, p. 401.
4. Leroy, nº 173, 2e et 3e.

celle de l'Église et à celle de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Cette étude nous conduira à constater que pour tous, il n'y a véritablement qu'une même et unique dévotion, malgré les modes particuliers et nombreux qu'elle revêt en certaines circonstances.

§ I. — *Esprit et Motif formel de la dévotion du V. P. Eudes, et de celle de l'Église.*

Le V. P. Eudes définissant le Cœur spirituel de Jésus, « la partie supérieure de son âme sainte », y comprend la mémoire, l'entendement et la volonté[1]. Par suite, nous devons nous attendre à le voir attribuer à ce Sacré-Cœur des excellences de genres bien divers, comme il l'a fait pour le Saint Cœur de Marie. Cependant il nous faut reconnaître que si déjà, dans le Cœur de la Mère, c'est l'amour qu'il « honore principalement et premièrement », dans le Cœur de Jésus c'est presque uniquement cet amour, qui est à la fois l'objet direct et la raison formelle de son culte.

Pour les autres excellences, s'il les admire, parce que tout dans le Cœur de Jésus est divin et parfait, il ne semble cependant leur accorder qu'une attention plus secondaire qu'il ne l'a fait pour le Cœur de Marie.

Il nous montre[2] que le Cœur de Jésus est le sanctuaire et le centre des perfections divines ; il nous dit qu'il doit être la règle et le modèle de notre vie par ses vertus[3]... qu'il est notre trésor par l'abondance des grâces qu'il renferme[4]. Il nous parle spécialement de sa très profonde humilité[5], et

1. *C. adm.*, l. I, ch. II.
2. *Ibid.*, l. XII, 2e médit., 2e point.
3. *Ibid.*, médit. 5e.
4. *Ibid.*, médit. 4e.
5. *Ibid.*, médit. 7e.

dans l'*Ave Cor*, il énumère quelques-unes de ses vertus. Dans son office, il admire et il exalte les perfections variées du Sacré-Cœur de notre divin Sauveur :

Cordis tui mirabilis
Omnes canant præconium —
— Quam magna fers mysteria
Immensa gaza cælitum.

C'est un refuge[1], c'est un trésor[2]; c'est une source vive de bénédictions. Il est le trône de la divine volonté, le sanctuaire de la divinité[3].

La Prose de la Messe renferme quelques louanges du même ordre :

16 *Cor thesaurus sanctitatis,*
Abyssus humilitatis,
Thronus Dei voluntatis
Et centrum clementiæ.

. . . .

17 *Paradisus Beatorum,*
Consolator afflictorum,
Pax et salus peccatorum,
Cor omnibus omnia.

Les litanies accordent une place un peu plus large à ces différentes perfections, et le Cœur de Jésus y est invoqué sous les dénominations de *Plenitudo divinitatis*, de *Miraculum sanctitatis*, d'*Exemplar virtutum*, de *Fons omnium gratiarum*, de *Refugium peccatorum*, etc... Ce sont ces vertus, c'est cette sainteté que symbolisent les emblêmes dont le V. P. Eudes encadre le Sacré-Cœur de Jésus, je veux dire les rayons de gloire qui l'environnent, et les branches de lys et de roses sur lesquelles il repose.

1. *Off.* 2e Noct., 1er Ant.
2. *Ibid.*, 3e Noct., 2e Ant.
3. *Ibid.*, Ant. *Ad Bened.*

Cependant partout, pour le V. P. Eudes, le Sacré-Cœur de Jésus est surtout, et par-dessus tout son amour ; même quand il nous parle des autres vertus, c'est dans la charité qu'il nous fait admirer leur reine ; c'est elle qui est la racine et la mesure de leur mérite, de leur dignité et le plus noble principe de tous leurs actes[1] ; aussi la fête du Sacré-Cœur est-elle la fête des fêtes[2].

Nous n'avons pas à redire ce que nous avons déjà exposé en montrant que cet amour de Jésus, sous le nom de Cœur spirituel, est l'objet direct de la dévotion du V. P. Eudes.

Mais pour bien faire saisir la nature de cette dévotion, nous devons observer que cet amour lui-même, c'est dans toutes ses perfections, dans tous ses actes, dans toutes ses manifestations que notre vénérable apôtre le contemple et l'admire. Ce qui a saisi son âme, ce n'est pas tel ou tel effet particulier, c'est l'amour lui-même dans toute son immensité et dans toute sa force ; ce n'est pas tel ou tel rayon dont il a ressenti la chaleur ; c'est au centre même de cette fournaise d'amour que son propre cœur s'est plongé tout entier :

En cernitur patescere
Fornax amoris flammea.
Flammis volo me tradere,
Me devoret mors ignea !

« La voyez-vous ! Elle est ouverte, cette fournaise brûlante d'amour ; je veux me livrer à ses flammes. Que je meure, dévoré par ses feux. *O Cor Jesu et Mariæ, fornax amoris, in te cor nostrum demergatur in perpetuum !...* O Cœur de Jésus et de Marie, ô fournaise d'amour, que notre cœur s'abîme et se consume à jamais dans vos flammes[3] ! »

1. *C. adm.*, l. XII, 2e médit., 2e point.
2. *Ibid.*, p. 390.
3. Cantique du *Magnificat*.

Il ne s'est arrêté qu'après avoir savouré dans leur source, toutes les suavités, toutes les douceurs que ce Cœur sacré a répandues dans les fruits si nombreux et si variés de sa charité. Aussi, quand il parle de cet amour, il en fait contempler successivement toutes les qualités, tous les actes, tous les effets, toutes les manifestations et tous les mystères. Jamais il ne semble avoir épuisé son sujet. C'est un abîme insondable qu'il creuse sans cesse, et il y trouve toujours des merveilles et de nouveaux aliments pour son admiration et surtout pour son amour.

C'est ainsi qu'au douzième livre de son ouvrage, le V. P. Eudes nous fait entrevoir dans le Sacré-Cœur de Jésus une immense fournaise de charité envers Dieu [1]; envers la Bienheureuse Vierge Marie sa Mère [2]; envers la triple église du ciel, du purgatoire et de la terre [3]; et enfin envers chacun de nous.

Pour nous faire apprécier l'étendue et les ardeurs de cet amour, tantôt il nous fera gravir la sanglante montagne du Calvaire, et là il nous montrera ce Cœur Sacré, consommant son sacrifice dans le feu cuisant des douleurs et dans les flammes plus brûlantes encore de la charité [4]. Tantôt il nous conduira au pied du tabernacle pour nous y faire sentir des battements non moins vifs, mais plus doux [5]. Ou bien, il nous le présentera comme un trésor qui, par bonté, déverse sur le monde les plus précieuses richesses du ciel [6]. Mais, partout c'est la même affirmation : *Cor meum charitas est* [7]; partout le même cri d'amour :

1. *C. adm.*, l. XII, ch. II.
2. *Ibid.*, ch. III, IV, V.
3. *Ibid.*, ch. VIII, XI, XIII.
4. *Ibid.*, l. XII, ch. V et ch. X. *Off.*, 1er Noct., 2e Ant.
5. *C. adm.*, l. XII, ch. IX. *Off.*, 1er Noct., 3e Ant.
6. *Ibid.*, ch. XII.
7. *Off.*, 1res Vep., 4e Ant.

O Cor amore saucium
Amore corda saucia [1].

Partout il nous répète : *Sic nos dilexit Jesus ut daret nobis Cor suum! Gratias ei super inenarrabili dono ejus* [2].

La dévotion au Sacré-Cœur, selon le V. P. Eudes, est donc avant tout et par-dessus tout, le culte de son amour, dans toute son immensité et sous tous ses aspects.

Pour lui, il semble tout d'abord que le caractère de sa dévotion est de ne s'être arrêté à aucun point de vue particulier. Nul plus que lui n'a paru tenir à étendre sa dévotion à tout l'ensemble des perfections et des qualités du divin Cœur. Il ne célèbre pas la fête du Cœur blessé de Jésus : il ne prend pas pour invitatoire ces paroles : « *Cor Jesu caritatis victimam, venite adoremus ;* venez, adorons le Cœur de Jésus victime d'amour pour nous[3]; » non plus que cette autre formule autorisée par Clément XIII : « *Christum pro nobis passum, venite adoremus ;* venez adorer le Christ qui a souffert pour nous. » Sa fête à lui s'appelle tout uniment : la fête du Très Divin Cœur de Jésus. S'il lui ajoute un qualificatif, c'est celui de Cœur très aimant, voulant le montrer par ce seul mot, dans l'éclat de toutes ses beautés. Aussi, pour invitatoire, il choisira cette formule : « *Jesu Cor amantissimum, venite adoremus.* Venez, offrons nos adorations au Cœur très aimant de Jésus. » Les paroles suivantes : « *qui est amor et vita nostra,* qui est notre amour et notre vie, » se rapportent non au Cœur, mais à Jésus, et, d'ailleurs, elles n'indiquent pas une perfection particulière ; elles signifient seulement que ce Jésus, dont nous adorons le Cœur, est, par ses amabilités, le but unique de toutes nos affections, de même qu'il est l'origine et le principe de toute notre vie.

1. *Off.*, Hymne, 1res Vep.
2. *Ibid.*, ℣℣. 1res Vep.
3. *Off.* de Pie VII.

Si nous voulions classer et résumer d'une manière plus précise les différentes beautés et les amabilités du Cœur de Jésus, qui forment, dans leur magnifique ensemble, le motif formel de sa dévotion, nous dirions que le V. P. Eudes contemple le Sacré-Cœur tour à tour en lui-même, dans ses vertus, dans l'objet et l'intensité de son amour, dans les manifestations principales de sa charité.

En lui-même, le Cœur de Jésus est divin, et c'est le qualificatif qui lui est attribué dans le titre de sa fête. Il est divin, parce qu'il est le Cœur du Fils de Dieu [1]; parce qu'il est animé et possédé de l'Esprit-Saint [2]. Il est divin aussi, à cause de la plénitude de sainteté qui en fait la source de toute perfection [3]. C'est là son excellence, c'est sa gloire; ce sera la raison des premiers actes du culte : *Te adoramus, te laudamus, te glorificamus.*

Par ses vertus, le Cœur de Jésus sera notre modèle et la règle de notre vie [4]. Celles qui tiennent le premier rang sont les filles de la charité [5]; puis viennent la douceur et l'humilité que Jésus-Christ s'est lui-même attribuées « *mitis et humilis corde* » : aussi, le V. P. Eudes appelle-t-il ce Cœur Sacré « une source de douceur et d'amour [6] *mellis fontem et amoris,* » et dans l'oraison, il demande que tous nos actes soient empreints de sa charité et de son humilité, *omnia nostra in humilitate et caritate ejus fiant.* La sixième méditation a pour sujet la très profonde humilité du Cœur de Jésus.

S'il en choisit quelques autres pour les énumérer dans sa prière de l'*Ave Cor,* ce sont celles que Notre-Seigneur lui-même avait indiquées à sainte Mechtilde [7].

1. *C. adm.*, l. I, ch. II. — l. XII, ch. XI, 6e médit. 2e p.
2. *Ibid.*, l. XII, 1re médit., 2e p.
3. *Ibid.*, l. XII, 2e médit., 2e p.
4. *Ibid.*, médit. 5, 1re p.
5. S. Th., 2. 2, q.
6. Messe. Prose.
7. *Dévotion au Sacré-Cœur,* Autun, 1648. — Poiré, *Triple Couronne,* tr. IV, ch. IV, § 4.

Son amour est sans limites ; il s'étend à tout. « Le Cœur admirable de Jésus [1] est une fournaise d'amour au regard de son divin Père, au regard de sa Très Sainte Mère, au regard de son Église triomphante et souffrante, et au regard de chacun de nous. » Dans son intensité, il est une fournaise ardente, répète sans cesse le V. P. Eudes, *fornax amoris.*

Quant aux manifestations de l'amour de Jésus pour nous, elles sont innombrables : car tout est amour dans les œuvres de Dieu et dans la vie de Jésus : c'est par amour que le Verbe s'est incarné; c'est par amour qu'il accueille avec tant de miséricorde les pauvres pécheurs; tous les sacrements, tous les bienfaits disent sa charité; mais il est deux manifestations plus magnifiques que les autres, c'est sa Passion et c'est le Saint Sacrement; un chapitre du douzième livre est consacré à chacune d'elles. Telle est l'idée que le P. Eudes s'est faite du Sacré-Cœur; tels sont les motifs qui l'ont porté à lui rendre un culte spécial; tel est l'objet formel de sa dévotion, et le principe de l'esprit qui animera sa piété. Cette conception du Sacré-Cœur de Jésus est-elle bien celle de l'Église? Est-elle en harmonie avec celle des chrétiens, avec celle des autres apologistes du Sacré-Cœur? Nous allons l'examiner.

Quand l'Église présente le Cœur de Jésus comme objet de culte, elle ne prétend pas plus que le V. P. Eudes, borner son regard et le confiner dans la considération exclusive de l'une ou de l'autre de ses perfections; elle ne veut pas rétrécir ses horizons et se renfermer dans l'adoration de telle ou telle manifestation des tendresses du Fils de Dieu. Si, dans chacune des circonstances particulières où elle est intervenue, elle ne s'est pas toujours placée à un point de vue aussi vaste et aussi complet que notre apôtre, toujours cependant l'objet de son culte est le foyer, le centre même

1. *C. adm.*, l. XII, ch. II.

de l'amour; et en réunissant comme en un faisceau les divers enseignements qu'elle nous donne, dans les documents authentiques groupés avec tant de soin par le R. P. Nilles, on demeure convaincu que, comme le V. P. Eudes, c'est du merveilleux ensemble des perfections et des actes d'amour du Cœur de Jésus, qu'elle a tiré le motif déterminant de sa dévotion. C'est pour cela que cette fête n'a pas pour objet un mystère particulier, mais l'amour qui est le principe de tous les mystères; elle est le résumé de toutes les fêtes, pour l'Église comme pour le V. P. Eudes, elle est la fête des fêtes[1]. Guidée par l'esprit de liberté qui inspire toutes ses décisions, l'Église laisse les fidèles fixer leur regard sur tel ou tel aspect particulier, suivant l'attrait de leur grâce; mais pour elle, c'est le Cœur de Jésus dans toutes ses beautés, dans toutes ses perfections, dans toute l'étendue de son amour qu'elle contemple et qu'elle adore.

Le P. de Gallifet le lui demandait déjà dans son Mémorial et dans son ouvrage (1726), quand il résumait les motifs principaux de sa dévotion, en disant[2] « que le culte intérieur du Sacré-Cœur consiste à connaître, à aimer et à vénérer sa dignité, sa sainteté, ses grandeurs, ses vertus, ses prérogatives, ses souffrances et les trésors de grâces qu'il renferme. » Dans les litanies que cet apôtre infatigable du Sacré-Cœur propose en son honneur, quatorze invocations sur trente-six exaltent les perfections divines de ce Cœur sacré; beaucoup parlent de ses richesses, quatre de ses douleurs. L'oraison de son petit office ne fait allusion qu'à ses richesses et à ses délices : *Cordis tui divitias et delicias aperire dignatus.*

Sous Clément XIII (1765), le nouveau postulateur Alégiani,

1. Riche, *Le Sacré-Cœur,* p. 74. — Gardellini, *Decret.,* t. III, n° 4549. — V. P. Eudes, *C. adm.,* méd. 1 et 2, p. 387-388.
2. P. de Gallifet, l. III.

dans un mémoire très remarquable présenté au nom des évêques de Pologne, énumérait des motifs tout aussi variés. Il relatait les qualités, les vertus, les bienfaits et l'amour du Sacré-Cœur; ses douleurs intérieures, les injures reçues dans l'Eucharistie[1]. Dans sa réplique au promoteur de la Foi, il parlait de la grandeur divine du Sacré-Cœur, de ses vertus, de ses affections, des douleurs de sa vie et de sa passion, de sa blessure, de la sainteté de son âme, de son amour dans l'Eucharistie et des insultes qu'il y reçoit, des grâces dont il est une source inépuisable, et il concluait : « *Hæc, inquam, complexio rerum tam sublimium, tam admirabilium, tam divinarum, tam amabilium, verum, proprium et adæquatum objectum est festi Cordis Jesu.* Tout cet ensemble de choses sublimes, admirables, divines et aimables, tel est le véritable objet, l'objet propre et adéquat de la fête du Cœur de Jésus[2]. »

Le P. Nouet[3] a de très belles considérations qui semblent écrites dans le même esprit que celles du V. P. Eudes, sur la noblesse et les excellences du Cœur de Jésus — sur ses richesses et ses trésors inépuisables — sur ses plaies et ses souffrances — sur les vœux et les hommages des saints qui en ont fait le lieu de leurs délices.

Le Dr Leroy considère le Cœur adorable dans ses trois états : sur la terre, au Ciel et dans la Sainte Eucharistie. « Sur la terre, » dit-il, « le Cœur de Jésus fut un exemplaire de vertus — il fut triste jusqu'à la mort — il fut blessé sur la Croix — il fut le principe de sa vie. Au Ciel, dans la gloire, il est heureux — il donne à Dieu l'amour qui lui appartient — il prie pour nous — et il reçoit les adorations des Anges et des Saints. Dans l'Eucharistie où la B. Marguerite-Marie

1. Nos 40, 41, 42. Nilles, l. I, p. 1, c. III, § 3.
2. Nilles, *ibid.*
3. *L'Homme d'oraison,* 3e p.

demande qu'on le contemple plus spécialement, il vient au milieu de nous — il nous aime — il n'est pas aimé. » D'où il ajoute : « *Concludendum est : Objectum formale non esse unicam, sed multiplicem excellentiam et quidem ordinis admodum diversi.* L'objet formel du culte n'est donc pas une excellence particulière, mais un ensemble nombreux de qualités d'ordres différents [1]. »

L'étude des révélations de la B. Marguerite-Marie conduit à la même conclusion. Tel est aussi le sens des représentations et des images du Sacré-Cœur. Ici encore, la même multiplicité et la même diversité : les rayons du Cœur sont l'emblême de sa gloire divine et de ses grandeurs; les flammes symbolisent l'amour; la croix et les épines sont les instruments et les signes de la Passion; la plaie redit ses douleurs, mais elle ouvre aussi comme une source de grâces et un lieu de refuge et délices.

Nous ne croyons pas nécessaire de pousser plus loin la comparaison sous ce rapport; tous s'accordent en effet à célébrer dans le culte du Sacré-Cœur l'ensemble de ses excellences. Il en est une qui mériterait sans doute quelques réflexions, c'est celle qui découle de la présence et de l'action de Dieu dans ce Cœur : c'est une considération qui paraît plus spéciale au V. P. Eudes, mais il la signale surtout à l'occasion du Cœur de Marie, comme le principe d'une de ses beautés les plus ravissantes, et nous aurons lieu d'en parler plus longuement dans la suite, sous le nom de Cœur divin.

Ce qui doit nous arrêter plutôt en ce moment, c'est la doctrine du V. P. Eudes et de l'Église sur l'Amour du Sacré-Cœur, sur son objet, sur ses manifestations. Car de l'aveu de tous, c'est l'amour qui est le motif formel du culte de fête.

Le V. P. Eudes donne à l'amour du Cœur de Jésus une extension sans limite ; son objet, nous dit-il, c'est Dieu son

1. Leroy, nos 169-174.

Père, c'est sa Mère la Bienheureuse Vierge, c'est l'Église, ce sont les hommes[1].

Que faut-il penser de cette doctrine à laquelle il consacre huit chapitres de son ouvrage? Nous l'avons vu précédemment, rien ne s'oppose à ce que l'amour de Jésus pour Dieu, son Père, soit compté parmi les flammes qui s'échappent de la fournaise de son Cœur. Or l'ardeur de l'amour dépend de la perfection et des amabilités de son objet. Il faut donc conclure qu'en Jésus, en qui tout est dans l'ordre, la charité de son Cœur envers Dieu doit dépasser incomparablement tout ce qu'il peut éprouver d'affection pour les hommes, même pour les saints. Par suite, si le Cœur de Jésus est un foyer d'amour, celui qu'il ressent pour son Père en est le rayon le plus lumineux et le plus ardent; il en forme la plus admirable beauté.

Après tout, par sa nature, la charité n'est qu'une seule et même vertu, quel que soit son objet, et c'est l'amour que le Père et le Fils éprouvent l'un pour l'autre qui nous permet d'apprécier celui que Jésus ressent pour nous[2].

De plus, dans un des actes de sa dévotion, le V. P. Eudes aime à offrir à Dieu l'amour du Cœur de Jésus, pour suppléer à ce qu'il appelle la tiédeur et la pauvreté du sien. C'est par le Cœur et dans le Cœur de Jésus qu'il veut aimer Dieu ; il se plaît à lui dire : Je vous aime comme votre Fils vous aime[3]. Nul autre amour que cet amour infini du Sauveur ne lui paraît ni assez pur, ni assez ardent pour réparer les injures des pécheurs, et procurer à Dieu la gloire et la joie auxquelles il a droit. Seul, le Cœur de Jésus peut fournir le principe d'une véritable réparation.

Cette pensée si pieuse et si chrétienne se retrouve fré-

1. *C. adm.*, l. XII, ch. II.
2. *Ibid.*, ch. I.
3. *Ibid.*, ch. II.

quemment chez les saints les plus dévots au Sacré-Cœur. Si nous en voyons se réjouir de recevoir en échange de leur propre cœur, le Cœur même de Jésus, le cœur nouveau, *cor novum,* promis par le prophète, c'est parce qu'ils pouvaient par lui, en lui et avec lui, aimer Dieu comme il le mérite. C'est par lui qu'ils accomplissent, dans toute son étendue, le précepte de saint Paul : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* La Bienheureuse Marguerite-Marie, sous ce rapport, pense et agit comme le V. P. Eudes ; les auteurs mystiques ne se lassent pas de suggérer cette manière d'aimer Dieu si conforme à l'Évangile ; et sainte Gertrude, sainte Mechtilde, sainte Catherine de Sienne, etc..., ne veulent plus aimer que par le Cœur de Jésus, dès qu'il leur a été donné et qu'il est devenu le leur.

Après Dieu, l'objet préféré des affections du Cœur du divin Maître est la Bienheureuse Vierge. Nulle part, autant que chez le V. P. Eudes, nous n'avons rencontré, dans un traité du Sacré-Cœur, une étude aussi complète de ce qu'il y a de beau et de touchant dans cet amour du Verbe fait chair pour sa divine Mère. Mais qui donc pourrait se flatter de connaître et d'apprécier à sa valeur le divin Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *scire supereminentem scientiæ caritatem,* s'il n'avait pas admiré l'amour si tendre, si dévoué qu'il éprouvait comme Dieu et comme fils pour cette Vierge bénie. Où donc trouver après Dieu un objet plus digne de ses tendresses ? Dès son Immaculée-Conception, Marie possédait à elle seule plus de grâces que tous les bienheureux ensemble. Dans l'humble maison de Nazareth, aussi bien qu'au milieu des splendeurs du Paradis, ses charmes et ses perfections ont ravi le Cœur du Fils de Dieu. Elle est belle au-dessus des hommes, des anges et des saints, et Jésus a pour elle seule, plus d'amour que pour toute l'Église de la terre et du ciel. C'est son unique, sa toute belle, sa bien-aimée.

Marie est la première des âmes que Jésus ait eu en vue dans l'œuvre de l'Incarnation et de la Rédemption. Il est venu en ce monde, il a prié, il a versé son sang, bien plus pour elle que pour tout le reste de l'univers. Elle est le centre et l'objet de ses opérations sanctifiantes : c'est principalement pour elle qu'il a envoyé l'Esprit-Saint, qu'il aime l'Église, qu'il a fait le Ciel, qu'il a créé les Anges et les Saints[1]. Ce que nous affirmons ici avec le V. P. Eudes, est le résumé d'une multitude de témoignages des Saints Pères et l'enseignement de l'Église[2]. *Plus pro illâ redimendâ venit Jesus, quam pro omnibus hominibus etiam simul,* dit saint Bernardin de Sienne.

Eh ! quoi, l'on prétendrait connaître l'amour du Cœur de Jésus, alors qu'on ne contemplerait pas cette flamme brillante entre toutes, qui le consume d'amour pour sa Mère ! Alors qu'on ne prêterait pas l'oreille à ce cantique délicieux que le Verbe chantait sur la lyre de son Cœur à l'amour de Marie ! Notre V. P. Eudes a mieux compris le Sacré-Cœur, et une des beautés qui le transportent et qu'il veut honorer, c'est précisément cet amour pour la Bienheureuse Vierge. Il se demande d'où il provient, et il en donne trois motifs : Marie est sa mère — Marie a pour lui plus d'amour que toutes les créatures ensemble — enfin elle a pris une large part à son œuvre qui est la Rédemption du monde[3].

Cet amour de Jésus pour Marie est une des raisons qu'apportait notre apôtre pour justifier le culte extraordinaire qu'il avait voué à la Sainte Vierge. Il savait que Jésus s'estime glorifié lui-même par tout l'honneur que l'on porte à

1. Dans une vision, saint Ignace et saint François-Xavier montrèrent au P. Hoyos le Cœur de Dieu concentrant toute son activité dans le Cœur de Marie ; et de ce Cœur immaculé partaient les grâces, les rayons qui illuminaient et embrasaient la terre. — P. de Rochemure, *Le Sacré-Cœur et la Compagnie,* p. 85.

2. Suarez, *in* 3ª p. — S. Th., Disp. 3, § 6; Disp. 18, § 4.

3. *C. adm.,* l. XII, ch. iii.

sa mère, *Tuam gloriam, o Virgo, Filius putat esse propriam*[1], et il savait aussi que rien n'est plus doux à Marie que d'être appelée la *bien-aimée de son Dieu*[2].

Dans le Cœur de Jésus, le V. P. Eudes n'a pas vu seulement ses joies et sa gloire, il a aussi essayé de sonder l'abîme que la douleur y avait creusé. Or, nous dit-il, un des tourments les plus mortels que Notre Sauveur ait eu à endurer sur la Croix, a été de voir sa divine Mère plongée dans un océan de larmes : souffrir quand on le fait par amour, c'est en quelque sorte tolérable; mais faire souffrir une mère ! quand cette mère est Marie ! quand ce fils est Jésus ! c'est là ce qui peut le mieux nous donner la mesure de l'amour que nous a porté Jésus-Christ. Il a payé nos âmes, non seulement de son propre sang, du prix de son honneur et de sa vie; mais pour nous, il a fait pleurer sa Mère ! et il en a fait la Reine des Martyrs ! Comment ne pas s'écrier à cette vue : « C'est toi, misérable pécheur, c'est toi qui par tes abominables péchés, t'es fait le bourreau de ces Cœurs purs et innocents ! Pardonnez-moi, ô Jésus, ô l'amour de mon cœur. Partagez avec moi vos douleurs et vos souffrances, afin que comme j'en ai été la cause, je vous aide à pleurer, et faites-moi ressentir ce que je vous ai fait souffrir[3]. »

Nous ne dirons rien ici de l'union qui est une des conséquences de l'amour réciproque des Cœurs de Jésus et de Marie; nous nous réservons de traiter à part ce point de vue, l'un des plus caractéristiques de notre dévotion.

Après Dieu son Père ; après la Vierge, sa Mère bien-aimée, l'objet le plus cher au Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, est sans contredit la sainte Église catholique. C'est elle qui

1. Georges, *Archep. Nicom. Orat. de Oblat. Deiparæ.*
2. Une épithète que la sœur Marie des Vallées dit plaire à la Sainte Vierge, c'est d'être appelée la *bien-aimée de Dieu.* B. 197, l. VII, ch. I, § 10.
3. *C. adm.*, l. XII, ch. VI.

est son épouse; il la chérit, il l'anime, et c'est pour elle qu'il est mort sur la Croix : *Christus dilexit Ecclesiam et tradidit semetipsum pro eâ, ut illam sanctificaret et exhiberet ipse sibi gloriosam* [1].

Aussi en étudiant l'amour du Sacré-Cœur, le V. P. Eudes a été saisi de le voir si véhément, si généreux et si tendre pour elle. Toutes ses gloires, toutes ses félicités du ciel, viennent, dit-il, du Cœur divin de Jésus : c'est de cette source bénie que s'écoulent par les canaux des sacrements les flots de grâce qui la vivifient et la sanctifient sur la terre; c'est sa miséricorde aussi qui a établi le Purgatoire pour purifier des âmes qui, sans cela, n'entreraient jamais dans le Paradis [2].

La considération de l'amour de Jésus pour Dieu, pour Marie et pour l'Église, détermine directement dans l'âme les sentiments plus purs et plus désintéressés de l'amour de complaisance; ce sont eux qui éclatent plus fréquemment dans les exclamations enthousiastes des offices. Mais le regard du V. P. Eudes ne s'est pas arrêté là; il a aussi contemplé dans le Sacré-Cœur ses bontés et ses bienfaits pour les hommes : ce n'est plus l'amour de Jésus en lui-même; mais c'est toujours son Cœur dans les actes de bienveillance et de miséricorde [3], et si cette vue ne produit par elle-même que l'amour de gratitude et celui de concupiscence, elle peut néanmoins, dans des âmes d'élite, donner naissance aux actes de l'amour le plus élevé, car ces âmes envisagent beaucoup plus le cœur qui donne, que le don du cœur. C'est la doctrine du V. P. Eudes par rapport à ce côté du Cœur de Jésus qu'il nous reste à étudier.

1. *Éph.* : « L'amour de l'Église a une grande place dans le Sacré-Cœur de Jésus. Les Jansénistes, qui faisaient si peu de cas de l'Église, se sont détournés avec un dégoût instinctif de la dévotion au Sacré-Cœur. » P. Faber.

2. *C. adm.*, l. XII, ch. VII.

3. Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu.*

Si nous voulons connaître l'amour du Cœur de Jésus pour les hommes, il nous faut considérer « les effets admirables de la bonté incompréhensible et de l'amour indicible de ce Cœur tout aimable au regard de nous[1]. » C'est aussi la marche que suit le cardinal Franzelin, quand il nous parle des *manifestations* de l'amour du Sacré-Cœur de Jésus.

Or, ces témoignages de son amour, le Sacré-Cœur de Jésus les a multipliés sans limites. Le V. P. Eudes en a cité un grand nombre, dans son ouvrage et dans tous les actes de son culte. A vrai dire, il n'est pas un mystère dans la vie de Jésus, pas une parole de ses lèvres, pas un mouvement de son âme qui n'ait son origine dans son Cœur. En Jésus, c'est l'amour qui est le dernier mot de tout. Le cantique d'actions de grâces que notre apôtre a composé, à l'imitation de la Très Sainte Vierge, a pour refrain ce cri de sa reconnaissance : *Gratias illi infinitas super inenarrabilibus donis ejus*. Dans cette circonstance, c'est son sacerdoce qui est spécialement chanté en paroles de feu.

Dans l'ouvrage du *Cœur admirable*, ce sont trois bienfaits plus généraux que nous voyons découler du Sacré-Cœur. C'est : 1° la délivrance de maux infinis et l'effusion des biens les plus inconcevables qui nous sont accordés par l'Incarnation et par la Rédemption[2]; c'est 2° l'institution du sacrement de l'Eucharistie[3]; c'est enfin 3° la sainte Passion[4]. Or ce sont là précisément les trois manifestations de l'amour du Sauveur, indiquées par les décrets de 1765 et de 1821 ; ce sont celles qu'énumèrent le cardinal Franzelin et la plupart des théologiens. Ce sont celles qui nous sont rappelées dans les trois antiennes du premier Nocturne de notre office du Sacré-Cœur. A *Laudes*, après cette exclamation d'admi-

1. *C. adm.*, l. XII, ch. VIII.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, ch. IX.
4. *Ibid.*, ch. X.

ration et d'amour : *O altitudo divitiarum charitatis Jesu! Quam incomprehensibilia sunt opera ejus, et amabiles viæ ejus!* nous sommes invités de nouveau à considérer les trois mêmes mystères : l'Incarnation et la vie temporelle de Jésus; sa Passion et sa mort; l'institution de la Sainte Eucharistie. Dès le début, du reste, cet ensemble des trois manifestations principales de l'amour de Jésus formait une des bases de la dévotion du V. P. Eudes au Sacré-Cœur. Il l'avait appris, nous l'avons vu, de la Sœur Marie des Vallées, dès 1641.

C'est avec une ardeur comparable à celle de saint Paul, qu'il nous fait admirer successivement ce qu'il y a d'amour dans ce triple mystère. Du reste, laissons-le parler lui-même : « Quels sont ces biens dont nous comble le Cœur de Jésus ? Écoutez, » dit-il[1]. « Quel bonheur est-ce d'être non seulement tiré de l'enfer, mais d'être élevé dans le ciel, d'être citoyen du paradis, où il y a une exemption générale de toutes sortes de maux, et une possession pleine, entière, invariable et éternelle de toutes sortes de biens ! Quel bonheur d'être associé avec les anges, d'être leur compagnon, de s'asseoir sur leurs trônes, de vivre de leur vie, de jouir de leur félicité et de leur gloire, en un mot de devenir semblable à eux ! Quel bien et quel bonheur d'être au rang des enfants de Dieu, les héritiers et les cohéritiers de son Fils ! Quelle gloire d'être couronnés rois pour l'éternité et de posséder le même royaume que le Père de Jésus a donné à son Fils ! Quelle joie plus délicieuse que de manger à la table du Roi du Ciel ? Quel honneur d'être revêtu de la pourpre royale et glorieuse du Roi des rois; d'être assis sur le trône même du Souverain Monarque de l'univers ! Quelle ineffable douceur de reposer avec notre Sauveur sur le sein et dans le Cœur adorable de son divin Père : *Pater, quos dedisti*

1. *C. adm.*, l. XII, ch. VIII.

mihi, volo ut ubi sum ego et illi sint mecum, Père, je veux que ceux que vous m'avez donnés soient avec moi où je suis moi-même. Et où êtes-vous donc, ô mon Jésus ? *In sinu Patris,* dit saint Jean. Posséder Dieu, jouir de toutes ses gloires, de sa félicité et de ses richesses, être transformé en Dieu, c'est-à-dire être revêtu, rempli, pénétré de toutes les perfections divines, et cela plus parfaitement que le fer au milieu d'une fournaise, n'est revêtu et pénétré des propriétés du feu !... N'être qu'un avec Dieu, être par grâce et par nature ce que Dieu est par essence, dites-moi, je vous prie, quels sont ces biens-là ? quel esprit créé a pu les comprendre? toutes les langues des hommes et des anges en peuvent-elles exprimer la moindre partie ? Non, jamais œil n'a vu, jamais oreille n'a entendu, jamais cœur humain n'a compris les biens et les trésors inestimables que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment. »

« Or, à qui avons-nous l'obligation de tant de bienfaits ? A l'immense libéralité et à l'amour infini du Cœur de notre aimable Jésus. Quels honneurs donc, quelles louanges, quelles actions de grâces lui devons-nous rendre, et avec quelle dévotion devons-nous célébrer la fête de ce Cœur très auguste ! »

« C'est à bon droit, » ajoute-t-il plus loin[1], « que saint Bernard appelle le divin Sacrement de la sainte Eucharistie : *amor amorum,* l'amour des amours ; car si nous ouvrons les yeux de la foi pour contempler les effets prodigieux de la bonté ineffable de Notre Sauveur au regard de nous dans cet adorable mystère, nous verrons huit flammes d'amour qui sortent continuellement de cette admirable fournaise. Ces flammes sont : les délices qu'il prend à vivre avec nous : *Ecce ego vobiscum sum* — les actes qu'il produit au Saint Sacrement pour nous : *semper vivens... pro nobis* — les

1. *C. adm.*, l. XII, ch. IX.

miracles qu'il y opère — les bénédictions qu'il nous y apporte : *Misit Dominus Filium suum benedicentem vobis*[1] — les dons qu'il nous prodigue — le don qu'il nous fait de lui-même — son sacrifice — sa bonté de nous tant aimer, alors que nous l'outrageons si indignement. C'est sous l'action de ces flammes qui le dévorent, qu'il s'écrie dans son office : *O amor amorum : carnem suam nobis in cibum ; sanguinem in potum, in præmium, in lavacrum... donavit. Gratias ei super immensis Cordis ejus donis*[2]. »

Quant à la Passion, voici comment le V. P. Eudes l'envisage dans sa dévotion : « Toute la vie passible et mortelle de notre très adorable Sauveur sur la terre est un exercice continuel de charité et de bonté pour nous ; mais c'est au temps de sa sainte Passion qu'il nous donne les plus grands témoignages de son amour. » Il en indique deux. « Ce sont d'abord les souffrances épouvantables qu'il souffre dans son corps par un excès d'amour incompréhensible ; — ce sont ensuite les plaies beaucoup plus douloureuses de son Cœur adorable : or celles-ci procèdent de deux causes différentes : la première, ce sont nos péchés qui sont pour Dieu une injure et un déshonneur infinis, et qui procurent la damnation de tant d'âmes ; et cette double vue brise le Cœur de Jésus, si plein d'amour pour Dieu et pour les hommes. La seconde, ce sont nos peines, nos afflictions, spécialement les tourments des martyrs, que par amour, Jésus aurait voulu souffrir à leur place. » Le V. P. Eudes a résumé cette double vue, en empruntant la pensée de sainte Brigitte et en répétant bien des fois ces paroles : *O dilectio ineffabilis : Ecce Cor Jesu amoris et doloris impetu pro nobis in morte disruptum est. Gratias ei super inenarrabili charitate ejus*[3].

1. *Act.*, III, 26.
2. Ant. de Laudes.
3. Ant. des Laudes, des heures, litanies, etc.

§ II. — *Comparaison de la dévotion du V. P. Eudes et de celle de la Bienheureuse Marguerite-Marie au point de vue de la Réparation.*

C'est par ce côté des souffrances du Cœur de Jésus que la dévotion du V. P. Eudes se rapproche davantage de celle qu'a propagée la Bienheureuse Marguerite-Marie. Pour les deux apôtres, c'est le même amour de Jésus ; ce sont les mêmes témoignages de sa charité : le Tabernacle et le Calvaire, l'Eucharistie et la Passion ; ce sont aussi les mêmes outrages, les mêmes injures, les mêmes ingratitudes de la part des hommes ; c'est l'amour et l'amour méconnu ! *Amor non amatur!* Ne lisons-nous pas déjà dans l'office du prêtre et du théologien tout ce qui fait l'esprit de la dévotion de la Bienheureuse Visitandine ? N'est-ce pas comme un prélude de ses prières tour à tour si affectueuses et si pleines de larmes, que l'on entend dans la belle formule de réparation empruntée à Lansperge[1], et dans mille passages de l'office du 20 octobre : « Mon âme est troublée, » dit Jésus ; « mon Cœur est broyé par l'angoisse ; ma vie s'épuise dans la douleur, et mes années se passent à pleurer, par l'excès de l'amour dont je vous ai aimés : *Turbatum et anxiatum est Cor meum : defecit in dolore vita mea, et anni mei in gemitibus propter nimiam caritatem quâ dilexi vos*[2]. » Et cette antienne accompagne le Psaume 142 que l'Église murmure aussi dans les tristesses du Vendredi Saint, et qui répond si bien aux gémissements de la réparation : *non intres in judicio cum servo tuo*, etc. Pour obtenir miséricorde en faveur des pécheurs, on rappelle à Jésus le pardon accordé aux bourreaux : *O admirabilis Cordis Jesu caritas qui pro*

1. *C. adm.*, l. XII, ch. XVI.
2. 3e Ant. du 3e Noct.

crucifigentibus se oravit, dicens : Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt[1]. Sans cesse nous pénétrons avec saint Bernard[2] dans le côté et le cœur entr'ouverts par la lance pour nous enivrer de l'amour, et pour mêler nos larmes à son sang :

Ave, dolorum victima
Centrum crucis, rex martyrum,
Fac nostra sit Crux gloria
Amor corona, gaudium[3].
Solvamus ut nos debiti
Nobis suum Cor tradidit[4].

Mon désir, nous redit mille fois ce Cœur sacré, est de me donner à vous comme victime et comme nourriture : *meipsum et in victimam et in escam vobis*[5].

Heu, quanta pro mortalibus
Tu corde passus vulnera
Non vana peccatoribus
Sint tanta Cordis munera[6].

Et ailleurs[7] :

O incomparabilis charitas ! cum adhuc imimici essemus, dilexit nos : et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo... Nolite timere, filioli... Ego tamen non obliviscar vestri. Ecce in manibus et in Corde meo descripsi vos.

1. 3e Noct. 2e Leçon. Répons.
2. Leçon du 2e Noct.
3. 1re Vêp. Hymne.
4. Hymn. Matin.
5. 1er Noct., 3e Ant.
6. Hymn. Laudes.
7. Office, 2e Vêp.

Ce n'est pas là sans doute la réparation aussi nettement formulée qu'elle a pu l'être depuis, à l'occasion des outrages faits à la Sainte Eucharistie ; cependant c'est le péché, c'est la douleur qu'il cause à Jésus ; c'est la miséricorde du Sauveur ; ce sont ses souffrances ; c'est l'aveu et la prière des coupables ; n'est-ce pas là tout l'esprit de la réparation ? C'est elle qui était recommandée à la Sœur Marie des Vallées dès l'an 1644, 1er octobre ; car « comme le Saint Sacrement devait être porté en procession en la fête du Saint Rosaire, Notre-Seigneur lui dit : « Quand le Saint Sacrement passera près de vous, dites ces versets :

C'est pour l'amour de toi
Que des tranchants mépris mon âme est découpée ;
Je porte à ton sujet la tête enveloppée
D'un vergogneux émoi.
Méprisé de tous points
Par mes frères, je suis honteux de ma misère,
Et comme un étranger, les enfants de ma mère
Ne me connaissent point[1].

Nous trouvons cette réparation avec ses formules les plus précises et les plus ardentes au douzième livre de l'ouvrage du *Cœur admirable :* « Il n'y a rien d'aussi aimable que vous, ô mon Dieu... Et néanmoins il n'y a rien au monde qui soit si peu aimé ! et même qui soit tant méprisé et tant outragé de la plupart de vos créatures : *oderunt me et Patrem meum ;* ils me haïssent et mon Père aussi, dit votre Fils Jésus ; et ils me haïssent gratuitement, moi qui ne leur ai jamais fait aucun mal : *odio habuerunt me gratis.* Car je vois l'enfer plein d'une multitude innombrable de diables et de damnés qui vomissent sans cesse des millions de blas-

1. Biblioth. nat., ms. nº 11950. *Vie de Sœur Marie des Vallées,* l. VI, ch. XII, § 1.

phèmes contre votre divine Majesté ; et je vois la terre remplie d'infidèles, de juifs, d'hérétiques et de faux chrétiens qui vous traitent comme si vous étiez leur plus mortel ennemi... Mais ce qui me console et me réjouit... ô mon Dieu... c'est que l'amour infini du Cœur de Jésus suffit pour réparer toutes ces injures et sauvegarder votre gloire et votre félicité... et que cet aimable Jésus nous a associés à lui dans l'amour qu'il vous porte et nous a donné par conséquent le pouvoir de vous aimer de l'amour dont il vous aime[1]. »

C'est encore la réparation dont il est question dans le passage suivant[2] :

« Si nous avions autant de cœurs de séraphins qu'il y a d'étoiles au firmament, d'atomes dans l'air, de brins d'herbe sur la terre, de grains de sable sur le rivage et de gouttes d'eau dans l'immensité de l'océan, et que nous les employassions tous entièrement à l'aimer et à le glorifier, tout cela ne serait rien en comparaison de l'amour de Jésus pour nous, et des obligations où nous sommes de lui consacrer nos cœurs.

« Cependant que faisons-nous et que fait la plus grande partie des hommes? Ils traitent cet adorable Rédempteur avec autant d'ingratitude que s'il leur avait fait tous les maux du monde, et que s'ils n'avaient jamais reçu de lui aucun bien! Et pourtant qu'a-t-il omis pour leur témoigner son amour? Quand il aurait été question de son propre salut et de toute sa gloire, aurait-il pu faire davantage? *Quid potui facere et non feci?* « Si je pouvais, » dit-il à sainte Brigitte, » souffrir autant de fois les tourments de ma Passion qu'il y a d'âmes en enfer, je les souffrirais bien volontiers, tant est ardente la charité de mon Cœur. » Et pourtant la

1. *C. adm.*, l. XII, ch. II.
2. *Ibid.*, ch. VIII.

plupart des hommes qui sont sur la terre, traitent tous les jours cet adorable Sauveur comme s'il était leur plus grand ennemi. Quelles injures, quels outrages, quels crimes, quelles cruautés n'exercent-ils pas contre lui? Que peuvent-ils inventer de plus exécrable que de le crucifier tous les jours? Oui, crucifier Jésus; car quiconque l'offense mortellement le crucifie : *Rursum Christum crucifigentes sibimetipsis,* et cet attentat est plus grand que celui des Juifs, car ceux-ci ne le connaissaient pas. Ayons horreur d'une telle ingratitude et d'une impiété si abominable. Ouvrons nos cœurs à la voix, ou plutôt à toutes les voix du Sauveur, qui nous crient par les maux dont il nous a délivrés et par les biens qu'il nous a faits : *Sic Deus dilexit mundum.* Aimons celui qui nous aime. O mon Sauveur Jésus, je ne sais si j'ai encore commencé à vous aimer : *Dixi, nunc cœpi.* Oui, maintenant je veux vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces; je renonce à tout ce qui est contraire à votre amour; faites que je meure plutôt mille fois que de vous offenser. Voici mon cœur, je vous le donne; détruisez-y tout ce qui vous déplaît, et anéantissez-le vous-même, plutôt que de souffrir qu'il ne vous aime pas : *Aut amare Jesum meum aut mori!* Vous aimer, Jésus, ou mourir! Mais est-ce vous donner quelque chose que de vous offrir mon cœur? O mon Dieu, si j'avais autant de cœurs de séraphins que votre toute-puissance en peut créer, avec quelle joie je les consacrerais tous à votre amour. Oh! je vous offre celui de votre digne Mère; il renferme plus d'amour que tous ceux des créatures. Oui, ô mère de mon Jésus, aimez votre adorable Fils pour moi! Et vous, ô bon Jésus, aimez aussi pour moi votre tout aimable Mère! Habitants de la céleste Jérusalem, aimez, aimez Jésus et Marie pour moi, et associez-moi avec vous dans l'amour que vous leur portez et que vous leur porterez éternellement! »

Après avoir montré l'amour de Jésus dans la Sainte Eu-

charistie, le V. P. Eudes en étudie les huit *flammes*[1] : l'une d'elles est d'avoir donné aux hommes tous ces témoignages de bonté, au temps où il ne reçoit de leur part que les effets de la plus furieuse des haines... « Ce qui se passait alors arrive encore maintenant, car votre Cœur, ô Jésus, dans ce sacrement, est tout embrasé d'amour pour nous; il nous y comble de bontés. Mais qu'est-ce que nous vous rendons, ô mon Sauveur! rien qu'ingratitudes et qu'offenses, de pensées, de paroles et d'actions, foulant aux pieds vos divins commandements et ceux de votre Église. Ah! ingrats que nous sommes! notre bon Sauveur nous aime tant... qu'il serait prêt à mourir mille fois pour nous. Mourons, mourons de douleur en la vue de nos péchés; mourons de honte de ce que nous avons si peu d'amour pour lui; mourons de mille morts plutôt que de l'offenser à l'avenir. »

Les chapitres X, XI, XII, XIII se terminent tous de la même manière, — tant il est vrai que le V. P. Eudes, comme tous les amants du Sacré-Cœur, ne peut séparer la pensée de l'amour de Jésus de celle de nos ingratitudes. Aussi fait-il rentrer toujours la réparation soit dans les motifs, soit dans les moyens de célébrer le Sacré-Cœur de Jésus-Christ. « Il y a quatre raisons, dit-il, de solenniser sa fête : c'est pour l'adorer, le remercier, *réparer* et aimer[2], et il y a cinq moyens d'honorer le Sacré-Cœur : l'adorer, le remercier, *réparer*, aimer et prier[3].

Ce point de vue de l'amour manifesté, méconnu et outragé dans la sainte Eucharistie, est évidemment celui de la dévotion telle que Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a révélée à la Bienheureuse Marguerite-Marie. C'est lui qui inspire la fête du Sacré-Cœur fixée par Jésus lui-même, au vendredi

1. *C. adm.*, l. XII, ch. IX.
2. *Ibid.*, l. XII, 3e médit.
3. *Ibid.*, 6e médit.

qui suit l'octave de la fête du Saint-Sacrement. L'Église a sanctionné la mission miraculeuse de la sainte Visitandine, et elle s'est attachée à répondre aux désirs exprimés par son divin Époux. C'est à la dévotion au Sacré-Cœur envisagée sous cet aspect, que se réfèrent un grand nombre de pratiques et de prières dont beaucoup ont été approuvées ou même adoptées par la Sacrée Congrégation des Rites : c'est elle qui se retrouve dans la communion réparatrice des premiers vendredis de chaque mois[1] ; c'est à elle que l'on doit le pieux usage de l'*heure sainte*, la messe et l'office de réparation accordés par l'Église aux Religieuses bénédictines[2]. Beaucoup d'âmes s'y trouvent portées de préférence, et des apologistes aussi pieux que savants se sont attachés à en faire ressortir les beautés, l'opportunité et les fruits. C'est le côté que mettent surtout en lumière les Pères Croiset et de Gallifet, car ils se sont principalement inspirés des révélations faites à la Bienheureuse Marguerite, ainsi que le P. de la Colombière[3].

Même depuis la mission donnée si merveilleusement à la Vierge de Paray, aucun des promoteurs de la cause du Sacré-Cœur, aucun des écrivains qui se sont efforcés de nous le faire connaître et aimer, n'a passé légèrement sur ce caractère de notre aimable dévotion ; tous disent comme Castagnori : « Il faut rendre un culte spécial au Sacré-Cœur en reconnaissance de la divine charité qu'il nous a témoignée, et en même temps en réparation de son honneur outragé par les crimes perpétuels des hommes[4]. »

1. *Vie et œuvres de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, t. II, p. 327. — Nilles, l. I, pars add., ch. iv.

2. Nilles, l. III, p. I, ch. i.

3. « La dévotion au Sacré-Cœur, a pour fin, » dit le P. de Gallifet, « d'honorer ce Cœur divin par tous les hommages que l'amour et la reconnaissance peuvent inspirer, et en particulier de lui faire réparation des injures qu'il reçoit dans le sacrement de son amour. » L. II, ch. iv, p. 49.

4. *Mémoire de Castagnori*. Nilles, l. I, p. II, ch. iii, § 1.

Il est inutile d'en citer quelques-uns ; il faudrait, pour être complet, donner le nom de tous. « L'étude des révélations faites à la Bienheureuse Marguerite-Marie met très bien en relief que Notre-Seigneur l'a chargée de réclamer pour son Cœur un tribut de reconnaissance et un tribut de réparation [1]. »

Surtout depuis nos malheurs de 1870 et de 1871, frappés de la miséricorde du Sacré-Cœur, et en même temps, touchés de nos fautes, nous nous sommes habitués à unir ensemble la pensée du Cœur de Jésus et celle de nos ingratitudes ; nous avons mieux compris que jamais le besoin que nous avons de réparer. Le souffle miraculeux qui, depuis lors, entraîne des milliers de chrétiens à tous les lieux de pèlerinage, a pendant plusieurs années, poussé des populations entières au sanctuaire de Paray : là, elles se sont enivrées des saintes amours de la Bienheureuse Vierge du Sacré-Cœur ; elles ont pleuré avec elle, et la France coupable, la France *pœnitens et devota* est tombée à genoux aux pieds de ce Cœur sacré. Elle a voulu en réparation, et par un vœu national, lui élever la basilique de Montmartre. Il n'est pas étonnant qu'en présence des crimes qui se multiplient et des rigueurs de la colère de Dieu qui nous menacent, les âmes s'adressent à la bonté du Cœur de Jésus pour réparer les ingratitudes des pécheurs et implorer sa miséricorde. Aussi le culte du Sacré-Cœur, au point de vue de la réparation, a pris un merveilleux essor. Au milieu de nos tristesses et de notre effroi, il est une de nos plus chères espérances, et nous avons presque adopté comme l'expression de nos prières, ce beau cantique de Mgr de Ségur où nous implorons la pitié du Sacré-Cœur [2].

1. Mgr Perraud, évêque d'Autun, *Mandement pour le deuxième centenaire de la mort de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, p. 105.
2. Cantique *Pitié, mon Dieu...*

Toutefois il ne faudrait pas exagérer les choses. Ce point de vue n'est pas le seul auquel on puisse se placer. Cette forme de dévotion n'est pas toute la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus; et la pensée vraiment divine qui l'inspire n'est pas seule à porter les âmes vers ce Cœur sacré. Toujours, même ceux qui donnent la plus large part à la réparation, présentent aussi pour motif formel de leur culte l'amour du Sauveur dans ses principales manifestations. La Bienheureuse Marguerite-Marie elle-même parle du Sacré-Cœur, comme d'un trésor d'amour, de miséricorde, de grâce, de sanctification et de salut ; comme d'une source de véritables douceurs [1]. Dès les premiers temps, dit le P. Letierce [2], les Visitandines avaient des litanies du Sacré-Cœur de Jésus enfant ; du Sacré-Cœur de Jésus conversant avec les hommes ; du Sacré-Cœur de Jésus solitaire ; du Cœur de Jésus au Saint Sacrement ; du Cœur de Jésus souffrant, mourant, ressuscité, etc., etc. La Sœur de Luynes, de Strasbourg, composa une neuvaine en usage encore aujourd'hui, pendant laquelle les Sœurs remplissaient à leur tour près du Cœur de Jésus, l'office d'avocat, de médiateur, de réparateur, d'adorateur, d'ami, d'imitateur, de zélateur, de victime, d'holocauste.

Avant le XVIII[e] siècle, sous l'action de sainte Gertrude et du V. P. Eudes, et même depuis, surtout dans les pays autres que la France, des chrétiens en grand nombre ont vu dans la dévotion au Sacré-Cœur autre chose que des péchés, des larmes ou du sang. Presque toujours aux chants attristés de la réparation, aux gémissements de l'expiation, se sont mêlés des cantiques de joie et de reconnaissance, comme nous les avons entendus sortir de la bouche du V. P. Eudes. Parfois même ceux-ci semblent dominer, et

1. *Vie et œuvres.* NILLES, l. I, p. III, ch. III.
2. *Le Sacré-Cœur et la Visitation*, l. II. Conclusion, p. 451-453.

l'oreille attentive aux prières qui s'échappent de l'âme de beaucoup de saints, n'entend que des paroles d'amour et de tendresse.

Quand, au XIIIᵉ siècle, la dévotion commence à se formuler plus nettement, ce sont les bontés du Sacré-Cœur, c'est son amour qui se manifeste tout d'abord : c'est lui que chantent d'une manière si poétique et si amoureuse les Vierges d'*Helfta*.

Ouvrons le livre de la Grâce spéciale où des mains amies ont tracé le crayon abrégé des contemplations de sainte Mechtilde de Hackborn. N'importe le chapitre ou la page, il sera question du divin Cœur. Voici Jésus qui le donne à la sainte comme un gage assuré de prédestination... Celle-ci entend les pulsations de ce divin Cœur comme des paroles d'amour que son Dieu adresse à son âme ; elle en connaît les dispositions intérieures, et les voit toutes pleines de tendresse pour les hommes ; il en sort des rayons qui pénètrent, une suavité qui embaume, des flammes de charité qui embrasent. Par le Cœur de Jésus, nous recevons la communication de tous les biens ; il est une coupe d'or à laquelle boivent les élus ; c'est un festin auquel ils participent ; un vase rempli d'aromates ; la demeure mystique des saints ; une maison brillante où ils contemplent la gloire de Dieu ; un trône où ils offrent leurs hommages ; la harpe appelée Psaltérion sur laquelle ils chantent un *Te Deum* éternel.

De même il est impossible de donner à qui n'a point lu le *Héraut de l'amour divin de sainte Gertrude*, une idée de ses ravissements et de ses extases. La vierge séraphique contemple le divin Cœur au milieu de la Jérusalem céleste, et sa pensée emprunte à la nature les images les plus gracieuses et les plus brillantes. C'est une lyre harmonieuse sur laquelle viennent résonner doucement toute la dévotion, toutes les louanges des hommes ; c'est un encensoir d'argent d'où s'échappe un nuage de fumée odorante et

suave; ou bien un autel d'or où les anges offrent les bonnes œuvres et les prières de ceux dont ils sont chargés, où les saints exposent leurs mérites pour les âmes qu'ils protègent.

Ailleurs sainte Gertrude adore le Cœur de Jésus comme le trésor de la divinité où tout bien est renfermé; comme une source où les saints puisent à pleines mains les grâces des consolations divines pour les répandre sur les justes; comme le foyer d'une infinie miséricorde qui supplée à tout ce qu'une âme aimante ne peut accomplir parfaitement par elle-même, qui purifie d'une manière ineffable, ennoblit et rend parfaites les bonnes œuvres que notre impuissance accomplit trop languissamment, parce que nos forces trahissent notre courage.

Ces figures et mille autres reviennent à toutes les pages écrites par cette sainte[1]. Cette façon d'envisager le Sacré-Cœur de Jésus se retrouve la même, dans toutes les âmes d'élite qui appartiennent aux grandes écoles mystiques de saint Benoît, de saint Bernard et de saint François d'Assise, et qui, depuis le XII[e] siècle, ont été attirées vers le Sacré-Cœur de Jésus[2].

Ce sont encore les mêmes points de vue que nous remarquons plus tard chez Thauler, Henri Suzo, Catherine de Sienne, Louis de Blois, Lansperge... Nous les retrouvons avec toute leur grâce et leur charme, dans l'aimable saint François de Sales qui sait en imprégner tout ce qui touche à la Visitation. C'est le même esprit qui inspire à tant d'écrivains de la Compagnie de Jésus ces belles pensées dont nous a conservés quelques traits l'ouvrage du *Cœur admirable*, à l'occasion du Très Saint Cœur de Marie.

Or ce sont là les sources auxquelles le V. P. Eudes a puisé.

1. Thomas, l. II, ch. II.
2. Id., *ibid.* — P. Alet, *La France et le Sacré-Cœur.*

Il nous fait connaître dans la préface de son ouvrage, tout ce qu'il doit en particulier aux écrits de sainte Mechtilde et sainte Gertrude. Aussi, sous la plume des uns et des autres, ce sont partout les mêmes accents d'amour et de confiance.

Par ailleurs, tous les écrivains catholiques regardent ces saints et ces saintes comme des précurseurs de la Bienheureuse Marguerite-Marie ; tous donnent leurs pensées et leurs pratiques comme les précieux essais de la dévotion au Cœur de Jésus. Le décret de 1765 dit même que la Sainte Congrégation se propose de développer, *ampliari,* le culte qui existait déjà. Or ce culte, d'après l'exposé des Postulateurs, est celui des précurseurs que nous avons cités ; c'est même celui du V. P. Eudes, puisque parmi les arguments apportés en faveur de la cause, nous trouvons la chapelle bâtie par lui à Coutances, en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie [1].

Pour tous, la dévotion au Sacré-Cœur a réalisé la prophétie faite à sainte Gertrude par saint Jean [2]. Or, dans cette prophétie, il n'est question que de réchauffer dans l'amour de Jésus, le monde engourdi par l'âge [3]. Ce sont encore les sentiments de cette première période que l'Église veut réveiller dans les âmes, quand elle emprunte aux Pères et aux Docteurs, pour les offices de sa liturgie, des leçons qui ne parlent que des beautés et des amabilités du Sacré-Cœur. Nulle part, avant la Bienheureuse Marguerite-Marie, nous ne trouvons, du moins d'une manière aussi accentuée, le point de vue spécial de l'amour outragé dans la Sainte Eucharistie. Cependant, tous s'accordent à dire que c'est toujours la même dévotion dont il s'agit. Comment donc soutenir avec le P. Letierce et le P. Hausherr que la dévotion

1. No 17 du Mémoire. Nilles, l. I, p. I, ch. iii, § 3.
2. *Supplique des Pères du Concile du Vatican,* 1870-1871.
3. Nilles, l. I, p. 1, ch. iv, § 1. — Thomas, 106.

du V. P. Eudes n'est pas celle de l'Église, ni celle de la Bienheureuse Marguerite-Marie; alors surtout que, plus que ses devanciers, il pose et développe les bases du culte de réparation? Dans son livre et son office, le P. Druzbicki n'a rien qui se rapporte aux douleurs de Jésus, et cependant le P. Letierce croit pouvoir en dire : « Nous ne savons pas s'il est aucun précurseur de la Bienheureuse Marguerite-Marie qui ait eu des intuitions plus profondes, une intelligence plus complète de la dévotion au Sacré-Cœur[1].

Ici, comme partout, c'est l'Église que nous devons écouter, car elle seule a l'autorité pour régler ce qui regarde les dévotions, aussi bien que le dogme et la morale. Or, que dit-elle dans ses Jugements officiels?

Elle a formellement et solennellement approuvé et accepté la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, telle que Jésus lui-même l'a révélée à la Bienheureuse Marguerite-Marie. Mais elle n'a jamais prétendu que toute autre façon d'envisager le Sacré-Cœur ne rentrait pas dans le culte approuvé par elle. Même quand elle parle de réparation, elle ne vise pas toujours uniquement les outrages faits à Jésus dans le Sacrement de son amour. En approuvant la dévotion du mois de juin, le décret du 8 mai 1873 mentionne la réparation des injures faites à Dieu de nos temps, sans rien spécifier pour l'Eucharistie; car beaucoup, comme le V. P. Eudes, comprennent dans leur réparation tous les péchés, et ils envisagent à la fois toutes les douleurs et les afflictions du Cœur de Jésus[2].

Dans l'office approuvé en 1765 par Pie VI, quand il est question de réparation, il s'agit d'une façon générale de tous les outrages faits à l'amour de Jésus, et quand, en 1860, la Sacrée Congrégation eut à s'occuper de la différence

1. *Le Sacré-Cœur et la Visitation.* Avant-Propos, ch. III, § 3.
2. Nilles, l. III, p. 1, ch. III, § 5, p. 333.

qui existe entre la fête du Sacré-Cœur et celle du Saint Sacrement, le Maître des Cérémonies soutint que, dans la fête du Sacré-Cœur, ce sont les douleurs endurées par Jésus-Christ dans sa Passion qui préoccupent tout d'abord les âmes : *ratio Passionis præcipue emicat in officio Cordis Jesu uti patet tum ex Invitatorio : Christum pro nobis passum... tum ex Responso Brevi ad Primam : qui passus es... tum ex Præfatione quæ est de Cruce*[1]. Lorsque Rome eut à régler l'acte solennel de Consécration universelle du 16 juin 1875, la formule présentée à la Congrégation des Rites présentait un caractère clairement réparateur. Or, parmi les outrages prodigués à Jésus, elle ne signale « notamment que les blasphèmes et la profanation des jours consacrés à Dieu. » Il n'y est pas fait mention de la Sainte Eucharistie, et le but qu'on se propose d'atteindre, c'est la paix, la prospérité de l'Église et la conversion des pécheurs[2].

Souvent même, il arrive que l'Église ne fait pas une mention expresse de la réparation. En 1726, les évêques de Pologne demandent à fêter le Cœur de Jésus pour honorer son amour : *ut amoris divini Cor istud Sanctissimum majori in dies colatur devotione et honore*[3]. Le décret de 1765 ne suggère pas d'autre motif que de raviver le souvenir de l'amour que Jésus-Christ nous a témoigné dans son Incarnation, dans sa mort, et dans ses exemples d'obéissance, de douceur et d'humilité : *renovari memoriam illius divini amoris, quo Unigenitus Dei Filius humanam suscepit naturam, et factus obediens usque ad mortem; præbere se dixit exemplum hominibus, quod esset mitis el humilis corde*[4].

1. Nilles, l. I, p. 2, ch. ii, § 1, p. 343.
2. Thomas, p. 462. — Nilles, l. I, p. 1, ch. iv, § 4, p. 208.
3. Nilles, l. I, p. 1, ch. ii, § 1.
4. Nilles, l. I, p. 1, ch. iii, § 4, p. 153.

En parlant de l'office qui fut approuvé en cette circonstance, le Dr Thomas a cru pouvoir dire : « Je ne trouve pas la réparation désignée expressément dans les monuments les plus connus de la liturgie [1]. » Elle n'y est qu'au même titre que nous l'avons rencontrée dans les offices du V. P. Eudes.

Dans la réponse de 1821, et même dans le décret du 23 août 1856 qui rend obligatoire et universelle la fête du Sacré-Cœur, le seul motif indiqué est « de faire aimer toujours davantage le Cœur blessé de Celui qui nous a aimés et lavés par son sang de tous nos péchés. » C'est l'amour de Jésus-Christ, c'est sa miséricorde, ce sont les souffrances de la Passion [2]. Dans l'oraison de l'office, et c'est là que l'Église exprime l'esprit de ses fêtes, il n'est question que de l'amour du Sacré-Cœur, de ses bienfaits, de la joie que nous devons en ressentir et de la gloire qui nous en revient : *Ut qui in Sanctissimo dilecti Filii tui Corde gloriantes, præcipue in nos, caritatis ejus beneficia recolimus, eorum pariter et actu delectemur et fructu.*

D'un autre côté, Alegiani, dans son Mémoire, sous Clément XIII, constate que la fête du Sacré-Cœur se faisait *ut plurimum feriâ sexta post octavam Corporis Christi.* Clément XII, dans un décret de 1732, dit aussi qu'elle se célébrait ce jour-là, *in quamplurimis Ecclesiis.* La fête n'était donc pas toujours instituée et célébrée pour obéir à la révélation de la Bienheureuse Marguerite [3].

A Paris, elle fut d'abord marquée au 20 octobre, comme dans les Congrégations du V. P. Eudes; et nous avons vu d'anciens missels de la Visitation, où elle portait aussi cette date.

1. Thom., I. VI, ch. iii, § 2, p. 462.
2. Riche, *Le Sacré-Cœur*, p. 73. — Nilles, l. I, p. I. ch. iv, § 1.
3. Thomas, l. VII, ch. v, p. 422. — Nilles, l. I, p. I, ch. iii, § 3, p. 127 et 129.

Pie IX, dans une lettre aux évêques d'Orient, en parlant du culte du Sacré-Cœur, parle de prières, d'amour, d'imitation; il ne parle pas de réparation [1]; et celle-ci n'est donnée comme une des fins des confréries du Sacré-Cœur, que conjointement avec l'amour et l'action de grâces [2].

Léon XIII, le 7 octobre 1889, dit aussi, dans un acte en faveur de l'apostolat de la prière : « Il n'est rien de plus désirable et de plus digne de tous les soins que de rappeler vers Jésus par le souvenir du divin amour, les âmes égarées dans des affections étrangères, et de faire en sorte qu'elles se reposent dans son Sacré-Cœur comme dans leur véritable centre. C'est afin de promouvoir cette forme salutaire de la piété et d'exciter davantage l'amour des chrétiens envers le Divin Cœur de Jésus, que nous vous accordons, etc [3]. »

Dans les documents officiels par lesquels les Évêques ont établi ou confirmé la dévotion au Sacré-Cœur [4], le Cœur Sacré nous est montré, tantôt comme une source de vie et une fournaise d'amour [5]; tantôt comme un lieu de refuge, le port du salut, le nid de la tourterelle [6], un asile assuré et universel [7]. Au commencement du XVIII[e] siècle, en 1721, le Chapitre d'Aix atteste que si les évêques de la province ont consacré leur diocèse au Sacré-Cœur, c'est par reconnaissance et c'est pour en écarter la peste... *gratus... ad arcendam luem.* En 1720, Mgr de Belsunce l'avait invoqué comme un remède contre le même fléau, *ut pestilentiæ remedium.* Mgr d'Armenonville, évêque d'Orléans en 1732, lui

1. Nilles, l. I, p. III, p. 486.
2. Id., l. I, pars addit., ch. II, § 2.
3. *Messager du S. Cœur.* Décembre 1889, p. 741.
4. C'est à l'ouvrage du P. Nilles, où ces documents ont été recueillis avec soin, que nous empruntons la plupart de ces citations.
5. Card. de Lisbonne, *Fontem vitæ et fornacem amoris.*
6. S. Liguori.
7. Card. de Forbin-Janson, Arch. d'Aix. — Mgr Abbaty, évêque de Carpentras.

demande l'effusion de ses grâces. Il semble inutile d'observer que les Évêques de Rennes, de Coutances, de Rouen, de Bayeux, de Lisieux et d'Évreux, qui approuvèrent la dévotion du V. P. Eudes au Sacré-Cœur, l'envisageaient absolument comme lui. Pas plus que dans ces commencements, les évêques de nos jours ne prétendent restreindre la dévotion du Sacré-Cœur dans un culte de réparation. En 1874, les évêques de l'Amérique du Nord se proposent d'ouvrir aux fidèles, dans ce Cœur Sacré, un trésor de force, de ferveur et de constance ; ils y voient un refuge, une consolation, un asile, une défense. *Fortitudinis*, *fervoris et constantiæ thesauros aperit.* Il est *perfugium, solatium, munimen, asylum :* mais ils ne parlent pas de réparation. Cinq cent vingt-sept évêques, en 1875, à l'instigation du P. Ramière, adressent au Pape une supplique, dans laquelle ils allèguent pour motifs d'une consécration générale au Sacré-Cœur, l'effusion de grâces plus abondantes : *ut uberes gratiæ effundantur.* Le Sacré-Cœur, disent-ils, est un refuge, la porte du salut, *perfugium, janua salutis.* Ils ne font pas allusion à la Sainte Eucharistie, et il s'agit plutôt de la miséricorde de Jésus que d'injures à réparer.

Pie IX lui-même, en leur répondant par le décret du 22 avril, dit que le Sacré-Cœur permettra aux chrétiens de fuir les dangers, d'être fermes dans la tribulation, d'espérer et de conserver la paix au milieu des angoisses : *a periculis effugium... et in tribulationibus patientiam et in angustiis spem et solatium.* Au fond, c'est toujours notre intérêt à sauvegarder, plutôt que la réparation de l'honneur de Dieu.

Les rois, les villes, les puissances de la terre ont été guidés par des sentiments semblables.

La ville d'Avignon s'adresse au Sacré-Cœur en 1732 pour se concilier ses bienfaits : *ut nobis divinæ benignitatis beneficia quorum fons est Cor Jesu conciliemus.* Auguste, roi

de Pologne, le prie d'écarter les châtiments temporels et spirituels (1762) ; Stanislas, également roi de Pologne et duc de Lorraine, ne parle que d'amour et de reconnaissance (1763) ; le duc de Bavière ne donne pour motifs que les amabilités et les grandeurs du Sacré-Cœur, *amabilissimi adorandique Cordis*. La supplique de l'impératrice d'Autriche en 1870 rappelle seulement que le Sacré-Cœur est une source inépuisable de tout bien et de toute grâce. Celle de l'Allemagne catholique voit dans le Sacré-Cœur un refuge, un abri, l'arche de la sainteté et du salut, *Perfugium tutissimum; arcam sanctitatis et salutis*. L'Orégon le donne comme une source de biens célestes, *cœlestem fontem;* enfin quand la République de l'Équateur se consacre à ce Cœur Sacré, c'est pour conserver pure dans le peuple la foi catholique, apostolique et romaine.

Qu'on lise les ouvrages qui traitent de la dévotion au Sacré-Cœur ; qu'on jette un coup d'œil sur les images, sur les statues de ce Cœur adorable, et l'on constatera que sa gloire, son amour, ses amabilités occupent tout autant que ses tristesses les âmes qui le contemplent et le vénèrent[1].

Nous pouvons donc conclure que la différence n'est pas bien grande, entre toutes les formes qu'a prise la dévotion du Sacré-Cœur, et celle que lui avait imprimée le V. P. Eudes. Avant la Bienheureuse Marguerite-Marie, personne ne songe au point de vue spécial de la réparation. Même après ses révélations, plusieurs, surtout dans les actes authentiques, ne parlent que de l'amour de Jésus, et ils se taisent sur les outrages qu'il reçoit. Tous, avant et après, envisagent l'amour du Cœur de Jésus avec tous ses actes et dans tout son épanouissement ; enfin la Bienheu-

1. *Images du Sacré-Cœur*. GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT, 4e partie, ch. II.

reuse Marguerite-Marie elle-même, comme le V. P. Eudes, joint à la pensée de la Réparation, les sentiments les plus variés d'amour, d'actions de grâces, d'adoration, de prière et de confiance.

Il n'est donc pas juste de vouloir restreindre à des actes d'amende honorable la dévotion qui nous est si chère, et nous ne pouvons comprendre qu'on veuille prétendre que la dévotion du V. P. Eudes n'est pas celle de l'Église. Il y a des nuances, sans doute ; mais c'est bien chez tous et partout la même dévotion.

Parmi ceux qui après notre vénérable apôtre ont embrassé cette dévotion, plusieurs se sont laissés guider par le caractère plus spécial de leur grâce. Ils ont arrêté plus fixement leur regard sur telle ou telle beauté, sur telle ou telle manifestation de l'amour du Sacré-Cœur. C'est ainsi que la Bienheureuse Marguerite-Marie s'est plu surtout à le voir éclater dans le mystère de l'Eucharistie, et qu'elle gémit et pleure de savoir qu'il y est méconnu et outragé par des enfants ingrats. Son attrait à elle, c'est l'amende honorable au Cœur outragé du Sacré-Cœur dans le sacrement de l'autel. Celui du V. P. Eudes, c'est l'amour et la miséricorde de Jésus qu'il oppose à l'esprit du jansénisme ; c'est aussi son union avec le Cœur de Marie. A Marseille, c'est à la miséricordieuse bonté du Sacré-Cœur que s'adresse Mgr de Belsunce. C'est la royauté de son amour qu'acclament les États de l'Équateur en se consacrant au Sacré-Cœur comme au souverain de leur pays. Louis XVI et la France repentante, à Montmartre, l'invoquent comme leur espoir suprême. Pour ceux-ci, c'est le Cœur agonisant ; pour ceux-là, c'est le Cœur eucharistique. Les uns, en contemplant ses plaies, pleurent avec Madeleine ; d'autres lui forment une garde d'honneur ; ici des cantiques d'allégresse et des chants de triomphe ; là, des larmes et le *Parce* du repentir. Mais, sous un mode ou sous un autre, partout c'est le même Cœur

divin et amoureux du Sauveur. En un mot, pour le V. P. Eudes, et pour tous ceux qui l'ont précédé ou qui l'ont suivi, c'est toujours la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

CHAPITRE IX

Le Cœur Divin. — La Vie de Dieu dans le Cœur de Marie.

L'expression, Cœur divin de Marie, peut d'abord paraître étrange à des esprits moins familiarisés avec les véritables grandeurs du chrétien. Or, elle revient assez fréquemment sous la plume du V. P. Eudes. Il est certain qu'à ses yeux, elle rappelle une des excellences qu'il envisage avec plus d'amour dans le très Saint Cœur de la Bienheureuse Marie, une des beautés qui, par son éclat et sa dignité, mérite plus spécialement ses hommages.

D'autre part, nous devons le reconnaître, cet aspect du Saint Cœur de Marie ne semble pas avoir frappé au même degré l'attention des écrivains qui ont étudié après lui la dévotion au Cœur de la Bienheureuse Vierge ; s'ils l'ont aperçu, du moins ils n'ont pas jugé à propos de le mettre autant en lumière, et ils n'ont pas révélé aux fidèles les magnificences qu'ils y avaient découvertes.

Pour cette double raison, nous avons cru devoir nous arrêter plus longuement à exposer ce que notre apôtre entend par le Cœur divin de Marie.

Volontiers, au moment de commencer cette étude, nous dirions avec Mgr Gay, dans son beau *Traité de la Vie chrétienne :* On ne peut aborder ce sujet sans être intérieurement saisi d'une sainte émotion. Il s'agit, en effet, de pénétrer dans les profondeurs du dogme. Étudier ce côté du Cœur de la Bienheureuse Vierge, ce n'est plus demeurer

dans les champs du père de famille, c'est entrer dans les jardins réservés de l'Époux. Dans un ordre si relevé, c'est un monde de questions délicates, où l'on doit prendre garde, non seulement à ce qu'on dit, mais encore à tous les termes que l'on emploie pour le dire. Tout ici reste caché en ce monde. Les sens n'en perçoivent rien. La raison même ne peut en découvrir quelque chose, jamais elle n'atteint le fond. C'est tout simple : il s'agit du divin essentiel. Comme dans l'humanité du Christ, comme dans l'Eucharistie, comme dans l'Église, comme partout où elle est sur la terre, la vie divine dans le Cœur de Marie « est un mystère de foi, c'est-à-dire une énigme, un néant, une folie, très souvent un scandale à qui n'a pas la foi, et à ceux-même qui ont la foi, une épreuve et un exercice. Ici la science ne suffit pas, la sagesse y est indispensable, et la grâce y est la grande maîtresse ; le tout est de s'y bien livrer et de s'y abandonner. »

Ce n'est pas cependant que la doctrine du V. P. Eudes, par rapport au Cœur Divin, lui soit exclusivement personnelle, ou qu'elle affecte un mysticisme exagéré ; loin de là : elle est même élémentaire dans l'économie de l'Évangile ; elle en est la base et le sommet ; c'est elle seule qui nous aide à mesurer notre grandeur non plus seulement par les dons créés dont la bonté de Dieu nous comble ; mais par les relations vraiment divines qui s'établissent entre le chrétien en état de grâce et les adorables personnes de la Très Sainte Trinité. Dans ce qu'elle a d'essentiel, elle n'est pas autre chose que la vie de Dieu par le Christ dans les âmes. C'est elle dont saint Paul a formulé les principes, dans la plupart de ses lettres, surtout quand il s'adresse aux fidèles d'Éphèse et de Corinthe, et les docteurs de l'Église l'ont développée dans de magnifiques commentaires. Elle fait le fond de la théologie ascétique. D'un autre côté, cette théorie n'est pas seulement chez le V. P. Eudes un côté de

sa dévotion aux Saints Cœurs, elle se retrouve dans toute sa doctrine spirituelle. Nous l'avons déjà dit, il appartient à cette grande école du XVIIe siècle, dont faisaient partie, pour ne parler que de la France, saint François de Sales, le cardinal de Bérulle, le P. de Condren, le vénérable Boudon, M. de Bernières, M. Olier, les PP. de Saint-Jure, d'Argentan, Nouet, le Bienheureux de Montfort, et dont Lessius, Thomassin, Corneille Lapierre et le P. Pétau sont parmi nous les principaux théologiens.

Tout en suivant en disciple fidèle la plupart des théories scolastiques des latins, il est facile de voir que, comme ces quelques théologiens, le V. P. Eudes se rapproche souvent de la doctrine des Pères grecs[1]; il les cite fréquemment dans le *Cœur admirable,* et leur influence sur sa façon d'expliquer l'ordre surnaturel se fait sentir dans chacun de ses ouvrages, alors qu'il parle de la vie et de l'action de Dieu dans le monde et dans les âmes. Le *Contrat de l'homme avec Dieu par le saint Baptême* en pose les bases, en établissant avec autant de piété que de précision les relations par lesquelles le premier des sacrements nous lie aux trois personnes divines. L'opuscule intitulé : *les Règles du Seigneur Jésus*[2], réunit dans un ordre méthodique des textes de la Sainte Écriture qui en parlent. Mais c'est dans la *Vie et Règne de Jésus dans les âmes* que sont étudiés plus à fond la nature de cette vie de Dieu en nous, les moyens de l'entretenir et les actes qui la manifestent.

De nos jours, le naturalisme a tout envahi; on semble s'attacher à rabaisser les vérités de la foi à la portée de la raison, et à confondre la vie de la grâce avec celle de la nature. Au lieu de monter vers Dieu pour se transformer en lui, on prend à tâche de faire descendre Jésus-Christ lui-

1. *Bibliothèque théologique :* la *Dogmatique,* par SCHEEBEN, § 169.
2. *Regulæ Domini Jesu,* cap. III.

même, pour l'humaniser et le mettre mieux à notre niveau. Si j'osais me servir de cette expression barbare autant qu'infernale, je dirais qu'on entreprend de tout laïciser, même l'Évangile; la science veut supplanter la foi; l'honnêteté remplace la sainteté, et la charité elle-même s'efface trop souvent devant la bienfaisance et la philanthropie. C'est l'homme qui veut se mettre à la place de Dieu, et qui, pour y arriver plus facilement et pour justifier son entreprise sacrilège, écarte d'abord le caractère divin partout où il craint de l'entrevoir.

Le V. P. Eudes avait de tout autres pensées. Sans exagérer, comme Pascal et les jansénistes, la corruption que la nature a subie par le péché originel, il sait néanmoins dans son *Traité de l'humilité*, assigner à cette nature déchue la place assez basse d'ailleurs qui lui convient. C'est dans le Baptême, dans la grâce, dans l'action de Dieu, qu'il cherche, qu'il trouve, qu'il montre la véritable vie et la véritable grandeur de l'homme. En cela il est pleinement dans la vérité, car jamais Dieu n'a voulu se borner à nous donner des facultés, une fin, un être purement naturels. L'homme, tel que le Créateur l'avait formé, tel que le Christ l'a refait, l'homme complet; l'homme réalisant seul le plan de Dieu, est l'homme divinisé par la grâce, en attendant qu'il le soit plus tard dans la gloire, et, depuis l'Incarnation, cet homme, c'est le chrétien vivant de la vie de Jésus-Christ dont il porte le nom et dont il est membre.

Il n'est donc pas étonnant que le V. P. Eudes s'élève à ces hautes considérations, quand il veut nous faire apprécier la vraie grandeur du Cœur de la Bienheureuse Vierge. Il nous parle sans doute des perfections de sa nature, de son intelligence et de sa volonté : le Cœur de Marie est celui de la plus parfaite des femmes. Mais son œil veut le voir, dès l'instant de sa Conception Immaculée, orné de toutes les splendeurs de la grâce et de toutes les richesses qui accom-

pagnent la participation de la nature divine ; le Cœur de Marie lui apparaît toujours et avant tout, comme le temple de Dieu, comme le tabernacle vivant de Jésus-Christ, et le sanctuaire du Saint-Esprit.

Pour bien comprendre la théorie de notre pieux apôtre sur le Cœur divin de Marie, il est indispensable d'avoir une idée exacte de la nature humaine et surtout de la vie de la grâce, dont le cœur symbolise les principes, en raison même du rôle qu'il joue dans notre organisme. L'homme, encore qu'il soit un, est un composé merveilleux de plusieurs sortes de vie dont la perfection va croissant, et qui, sans être jamais en lui, ni séparées, ni confondues, se superposent les unes aux autres. Tout au bas de l'échelle, il y a la vie végétative qui le rapproche des plantes ; la vie sensitive lui est commune avec les bêtes ; mais par la vie raisonnable, il touche au règne des esprits[1].

Le siège principal et le principe premier de toutes ces vies est l'âme, qu'Adam reçut de Dieu comme un souffle de vie, et par laquelle il devint un homme vivant. *Deus inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ et factus est homo in animam viventem*[2].

Infiniment au-dessus de toutes les vies humaines, il y en a une qui est propre à Dieu, vie à laquelle aucune créature ne peut prétendre, même en se développant indéfiniment dans son ordre ; sa connaissance elle-même est un mystère pour l'homme, pour l'ange, pour toute nature qui n'est pas celle de Dieu.

Or, par un acte d'amour très libre, Dieu a voulu non seulement nous révéler les secrets de cette vie et nous dire lui-même l'unité de sa nature et la Trinité de ses personnes ; son amour infini a désiré aller encore plus loin ; et il nous

1. *C. adm.*, l. I, ch. IV.
2. *Gen.*, II, 7.

a donné une participation de sa nature divine, avec la vie qui lui est propre, avec sa vie intime, sa vie essentielle et personnelle.

Cette vie de Dieu en nous, c'est la grâce avec les dons qui l'accompagnent. *Maxima et pretiosa vobis donavit ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ*[1].

Ces dons précieux, reçus par la Vierge Marie dans son Immaculée Conception et par le chrétien dans son baptême, forment en premier lieu cet ensemble magnifique de richesses que les théologiens appellent la grâce sanctifiante créée[2].

Sous ce nom il faut comprendre, d'abord la grâce proprement dite qui, en devenant inhérente à la substance, à la racine même de l'âme, ou plutôt à la nature humaine tout entière, l'élève à un ordre supérieur à sa propre condition, et lui confère déjà une beauté et une dignité toute divine. Cette grâce, dit Billuard, est une ressemblance de la nature de Dieu, c'est-à-dire de ce que nous concevons en lui comme le soutien de ses perfections et le principe de ses opérations.

C'est, dit le catéchisme romain[3], *divina qualitas animæ inhærens... cui additur... virtutum comitatus*. C'est le *consortium divinæ naturæ* de saint Pierre[4]. Or, c'est dans le cœur, c'est-à-dire dans le fond et dans le plus intime de la substance de l'âme chrétienne, que la grâce sanctifiante

1. *II Pet.*, I, 4.

2. *Nihil pro certo de gratiæ essentiâ prædicare potest. Theologi de eâ disserentes quam maxime inter se discrepant, multi cum Durando gratiam sanctificantem distingui dicunt nomine tantum a caritate, Scotistæ formaliter, alii virtualiter, Thomistæ realiter. Præterea controvertitur utrum, quod s. Thomas docet, gratia animæ essentiæ an potentiis inhæreat, tandem lis vertitur, utrum gratia habitus sit necne.* De inhabitatione S. S., ch. VI, OBERDOERFFER.

3. P. II, ch. II, q. 49.

4. SCHEEBEN, nos 799 et 811.

fait sa demeure et exerce sa puissance. C'est là qu'elle établit le trône de son empire qui s'étend sur la mémoire, l'entendement et la volonté; sur toutes les facultés de la partie supérieure et inférieure et sur les sens internes et externes[1]. Comme l'enseigne saint Thomas, l'on ne peut avoir les aspirations d'une nature, sans participer à cette nature, c'est pourquoi dans le Cœur de Marie, la nature humaine ne suffit pas; il y faut quelque chose de divin, afin qu'étant devenue comme Dieu : *quasi Deus facta,* elle opère des œuvres divines[2]. Son Cœur n'est pas seulement le Cœur de la créature la plus noble, la plus tendre, la plus délicate, c'est le Cœur d'un Dieu par participation. C'est un Cœur divin[3].

Si cette grâce, base de toute grandeur surnaturelle, est la même dans tous, elle présente des degrés presque innombrables, selon la mesure que Dieu veut donner à ses dons[4] et aussi selon la coopération des âmes.

Or, dit le V. P. Eudes, non seulement la grâce de la Bienheureuse Vierge comprend toutes les grâces des hommes et des anges, mais elle les surpasse tellement, que, selon le sentiment de quelques illustres théologiens[5], celle dont son Cœur a été rempli dès le moment de sa Conception Immaculée, était plus grande que toutes les grâces de tous les anges et de tous les saints ensemble. L'Archange la saluait à quinze ans : *gratia plena.* Or la coopération de Marie ayant toujours été parfaite, on ne saurait mesurer l'immensité de cet océan que renfermait son Cœur au jour de sa

1. *C. adm.,* l. I, ch. II.
2. *Vie chrétienne,* Mgr Gay, ch. I.
3. Saint Thomas *in* 3, dist. 3, 4, q. 1, a. 3. *Anima per gratiam conformatur Deo.* Saint Thomas, 1, q. 43, a. 5, ad 2. *Deo simulatur, in* 3, dist. 13, q. 1, a. 1. La grâce, *animæ vita dicitur, ibidem in* 3, est celle qui la constitue dans son être surnaturel.
4. *Eph.,* IV, 7.
5. De Vega, *Theol. Marian.,* nº 1157.

précieuse mort. Aussi saint Anselme[1], saint Épiphane[2], disent de Marie : *supra te solus Deus, infra te quidquid non est Deus*[3] ; et Pie IX en définissant le dogme de l'Immaculée Conception, enseigne qu'on admire en Marie toute la plénitude des grâces qui se trouvent en Jésus : *In Mariam totius gratiæ quæ in Christo est, plenitudo venit, quanquam aliter*[4].

De cette grâce, comme d'une source, jaillissent les vertus théologales et morales, qui donnent aux facultés de la Bienheureuse Vierge des qualités nouvelles, supérieures, essentiellement surnaturelles[5]. Les vertus sont tout à la fois, des souplesses, des énergies, des docilités et des forces, des transparences et des foyers, rendant l'âme plus passive sous la main de Dieu et en même temps plus active à le servir et à faire ses œuvres par des actes semblables à ceux de Dieu lui-même. C'est de l'une de ces vertus, la charité, que son Cœur reçoit sa force d'aimer, qui est son plus bel apanage.

Enfin les dons et les fruits du Saint-Esprit viennent avec les béatitudes couronner cet admirable ensemble des libéralités de Dieu[6]. Tout par là est divinisé en Marie, et sa nature et ses principes d'action. Or comme ces dons résident dans le Cœur, on voit déjà un premier titre pour ce Cœur à porter le nom divin.

Toutefois, si cette première participation à la vie de Dieu atteint la substance de Marie, elle ne lui ajoute que des accidents, pour me servir du langage de la théologie : *id quod substantialiter est in Deo, accidentaliter fit in anima parti-*

1. *Lib. de Exordio hum. vitæ*, c. VII.
2. *In orat. de laudibus Virginis.*
3. *C. adm.*, l. IX, ch. II ; l. II, ch. VI.
4. *Bul. Ineffabilis. Offic. Im. Conc.*, 8 déc., l. IV. *Die octav.*, l. VII.
5. *Ab ipsâ gratiâ effluunt virtutes in potentias animæ.* S. THOMAS, l. II, q. 110, a. 4, ad 1.
6. *C. adm.*, l. XI, médit. 4-6, 7-8 de la 2e série ; l. II, III, IV, V, IX presque tout entiers.

cipante divinam substantiam[1]. La grâce sanctifiante qui devient inhérente à la nature est divine en tant qu'elle est une image très parfaite de la divinité. Elle y grave comme une empreinte de Dieu, elle l'embaume comme d'un parfum du Christ : *Bonus odor Christi Jesu.* Néanmoins cette grâce est créée, finie par elle-même, ce n'est qu'une participation par similitude et par imitation de la nature divine.

Certes, quand même là se serait borné le don surnaturel fait au Cœur de Marie, ce serait déjà beaucoup. Pour la bonté inépuisable de Dieu ce n'était pas assez.

Dans l'œuvre de la sanctification, Dieu se communique en effet à l'âme d'une manière que l'on pourrait dire encore plus réellement divine. Le V. P. Eudes enseigne que le don le plus riche de Dieu, son don par excellence, c'est le don de lui-même; or c'est Dieu donné à Marie, c'est Dieu vivant et régnant en elle qu'il nomme son Cœur divin.

Voici comment il s'explique : En même temps que Dieu enrichit le Cœur de Marie des trésors de la grâce, et qu'il l'embellit de ses ornements célestes, lui-même, par le don de ce qu'il est dans ces personnes et dans sa propre substance, veut mettre le comble à tant de faveurs. L'archange ne dit pas seulement à Marie : *Ave, gratia plena*, il ajoute : *Dominus tecum.* Dieu, en effet, porté sur sa grâce, comme sur un char de triomphe, au moment de l'Immaculée Conception, est descendu dans son Cœur pour l'habiter personnellement et pour y résider comme dans un temple et dans son royaume[2].

Or, le V. P. Eudes n'est ici que l'écho de la sainte Écriture et de la tradition tout entière. Il est indubitablement établi par des textes nombreux, dit le Dr Scheeben[3], que l'éléva-

1. S. Thomas, l. II, q. 100, a. 2, ad 2.
2. P. de Grenade, *Guide des Pécheurs,* l. I, ch. v.
3. *Dogmatique*, nos 832, 841, 862, 882, Scheeben.

tion à l'état de grâce est accompagnée d'une résidence de Dieu, du Saint-Esprit en particulier, dans les créatures qui en sont ornées : Dieu est présent en elles d'une manière substantielle et permanente, et il se donne à elles par cette présence comme don substantiel et divin.

L'état de grâce en effet est dû à Dieu, en tant qu'il réside en nous et nous est uni par la grâce, et à la grâce, en tant qu'elle informe l'âme et l'unit à Dieu. Il y a là deux éléments : la possession de Dieu en tant que grâce substantielle, incréée, cohérente et inhabitante, et la grâce accidentelle, créée, et efficiente. Le saint concile de Trente a fait surtout ressortir le deuxième de ces éléments, la grâce, parce qu'il avait à condamner la doctrine des protestants qui n'admettaient qu'une sanctification imputée. Mais les Pères grecs, et plusieurs théologiens après eux, considèrent l'inhabitation de Dieu comme l'élément constitutif le plus important de la filiation divine. Du moins par elle la créature devient enfant de Dieu dans un sens plus complet et plus élevé, les privilèges de son adoption ont un fondement plus auguste, plus divin, que si elle n'était ornée que de la grâce elle-même[1]. *Spiritus sanctus inhabitat, unitur substantive, non ex parte unionis et termini, sed ex parte extremorum quæ uniuntur*[2].

Telle est l'excellence vraiment divine que le V. P. Eudes envisage plus souvent quand il parle de la dignité et de la grandeur du Cœur de la Bienheureuse Vierge. Ce Cœur, dit-il, est le paradis terrestre où Dieu se promène attiré par ses charmes ; c'est le paradis céleste, *cœlum cœli Domino,* où Dieu habite en lui communiquant les splendeurs de sa gloire. Le Cœur de la Très Sainte Mère de Dieu est le vrai

1. S. Thom., I, q. 43, a. 3, ad 1. — Suarez, *De Trinit.*, l. XII, c. v, nº 12. — Corn. a Lapid., *II Petr.*, ii, 4 ; *Osée*, I, 10. — Petau, *De Trinit.*, l. VIII, c. iv, nº 8. — Hurter, Thèse 198, dem. 3.

2. Card. Franzelin, *De gratia creata Christi.*

ciel de la divinité, des divins attributs et de la Très Sainte Trinité. Dans ce Cœur admirable, la divine essence avec toutes ses divines perfections et les trois personnes éternelles ont toujours fait leur demeure : *Maria ad instar cœli plenitudinis totius divinitatis meruit esse sacrarium*[1].

Le Cœur de Marie est le trône où s'asseoit le vrai Salomon ; c'est le royaume que gouverne le Fils de David ; c'est un temple plus riche que celui de Jérusalem. Parce qu'il lui plaisait de venir résider en Marie, Dieu l'avait assortie à sa propre condition et à ses goûts ; sa propre gloire aussi bien que son amour lui commandait de l'embellir : s'il l'a enrichie d'un don si magnifique, c'est qu'il voulait la prendre pour épouse[2].

Si cet hôte divin établit sa demeure dans le Cœur de Marie, ce n'est pas pour y rester oisif, ce n'est pas seulement pour l'honorer de sa présence, c'est pour mettre à la disposition de ses différentes facultés, sa puissance, ses propres énergies divines. *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.* Dieu est dans son Cœur pour opérer en lui, et par lui, tout ce qui appartient à la vie surnâturelle. Il est au plus intime de ce Cœur, comme un père de famille dans sa maison, pour le gouverner ; comme un maître dans son école, pour l'instruire ; comme un jardinier dans ses parterres, pour lui faire produire des fleurs et des fruits ; comme un monarque dans son royaume, pour en tenir les rênes ; comme le soleil dans le monde, pour l'éclairer ; enfin comme l'âme dans le corps, pour lui donner la vie, le sentiment et l'action, *quod anima est corpori, hoc Deus est animæ ; vita corporis est anima, vita animæ Deus*[3].

Dieu n'est pas dans le Cœur de Marie seulement comme

1. *C. adm.*, l. I, ch. II. — S. PIERRE DAMIEN, s. 3, *De Nativ. B. M*[iæ].
2. Mgr GAY, *Vie chrét.*, ch. I.
3. S. AUGUSTIN. — *C. adm.*, l. V, ch. VI et *passim*. — *Guide des pécheurs*, l. I, p. 1, ch. V.

objet de sa connaissance et de son amour ; il y est aussi comme principe de ses actes surnaturels. Comme objet, Dieu lui est présent afin qu'elle en jouisse et qu'elle l'adore; comme principe il devient son coopérateur, *Deus in adjutorium,* il lui fait produire avec lui des actes qu'il divinise par son concours, des actes qui appartiennent à Dieu et à Marie bien que par des modes différents. La puissance du Père l'enveloppe comme d'une armure céleste : *accipietis virtutem ex alto,* c'est la lumière du Verbe qui illumine son intelligence, *lux quæ illuminat omnem hominem,* et c'est l'amour de l'Esprit Saint qui l'embrase : *caritas Dei diffusa est in cordibus vestris per Spiritum sanctum.*

Ce n'est pas tout encore. Dieu, dans l'excès de son amour, semble donner à cette communication de sa divinité au Cœur de Marie quelque chose de plus intime et de plus excellent, je veux parler de l'union qui s'opère entre lui et la Bienheureuse Vierge; union si étroite qu'elle fait de cette aimable Mère un être réellement et proprement divin, j'oserais presque dire un Dieu, pour me servir des expressions de la sainte Écriture et du langage des Pères.

Quant au genre et au mode de cette union de Dieu avec Marie, et en général avec l'âme juste, nous n'avons pas la prétention de le connaître d'une manière précise. Il est difficile à notre faiblesse de pénétrer bien avant dans ces mystères de l'amour, dont la profondeur échappe ici-bas à nos investigations. Ce n'est point une fusion, un mélange des natures, se résolvant dans une seule nature d'un nouveau genre : le penser serait aussi absurde qu'impie. Il ne se fait aucun changement, ni dans l'essence de Dieu, ni dans l'essence de l'âme[1]. Les personnes, les natures, gardent leur indépendance : car cette union ne s'accomplit pas par la perte de la personnalité de la Bienheureuse Vierge, comme

1. S. Thom., 1, 2, q. 28, a. 1, ad 2.

dans la doctrine panthéiste, d'après laquelle la personnalité est absorbée dans le grand tout. Ce n'est pas la prétendue transformation absorbante de l'âme en Dieu, condamnée au quatrième concile de Latran dans les faux mystiques, et depuis dans Molinos[1].

Ce n'est pas l'union hypostatique qui s'opère entre le Verbe et la nature humaine, dans le mystère de l'Incarnation, mais, dit le V. P. Eudes[2], c'est la plus sainte et la plus étroite union qui fut et qui sera après cette union hypostatique. « Elle a » (dit Corneille Lapierre) beaucoup d'analogie avec cette dernière, et ses deux termes, son mode, ses effets, présentent de remarquables similitudes avec les siens. Elle est comme une reproduction, un complément, une extension de l'Incarnation[3]. » Pour les Pères et les théologiens c'est un rapport d'affection réciproque d'ami à ami, d'enfant à père, d'époux à épouse ; c'est une société de vie et d'opérations, qui réalise l'intimité que poursuit l'amour entre les hommes et qui fait d'eux un seul cœur, une seule âme, un même esprit : *Erant cor unum et anima una*[4].

Ce n'est pas assez ; beaucoup de Pères, surtout parmi les Grecs, les mystiques, et un grand nombre de théologiens, comme les Pères Lessius, Pétau, Thomassin ne s'arrêtent pas là. Cette union, disent-ils, n'est pas seulement une union accidentelle et morale ; elle est réelle, physique et permanente ; c'est une participation, une possession de la divinité, non essentielle comme pour les trois personnes de la Très Sainte Trinité ; non personnelle comme en Jésus-Christ, mais substantielle pourtant.

Si cette union est morale et relative en tant que les deux

1. MAYNARD, n° 281. — SCHEEBEN, n° 698.
2. *C. adm.*, l. I, ch. II.
3. CORN. A LAPID., *Act. Apost.*, II, 4 ; *II Petr.*, I, 4. *Quo circa S. Basilius,* etc...
4. *Act.*, IV, 32. — SCHEEBEN, n° 835.

termes, Dieu et l'âme, sont indépendants et spirituels, elle n'est pourtant pas une simple liaison d'amitié et de subordination. On ne doit pas la restreindre à une unité de ressemblance, à une conformité de sentiments. Les deux substances coexistent sans confusion ; mais il n'y a pas seulement entre elles une réunion par réception d'influence, ou par connaissance et par amour; Dieu ne se borne pas à être là en personne et par sa substance, ni à habiter l'âme, comme Jésus-Christ est présent en substance et en personne sur l'autel, et demeure dans le tabernacle, dans le calice, sous le voile des espèces sacrées[1].

Il y a cohésion, communion, copossession ! Dieu et la sainte Vierge se possèdent réciproquement et ils constituent un tout moral, auquel ils appartiennent ensemble[2]. Il y a entre eux une union substantielle qui tient de la nature sans être naturelle ; leur cohésion est celle qui existe entre deux êtres indépendants, unis comme s'ils ne formaient qu'un seul être, surtout quand l'un se développe avec l'autre par voie de réunion. Il est facile, dit Hurter[3], d'établir le fait de la demeure de Dieu dans l'âme, mais il est difficile d'expliquer le mode de cette présence et de cette union. Au point de vue du tout qui en résulte, on ne peut la qualifier de naturelle, de substantielle, d'hypostatique ; mais elle peut recevoir ces qualifications, car ce sont bien les natures, les substances, les personnes qui s'unissent. Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est servi d'expressions peut-être encore plus énergiques, pour nous la faire comprendre. Il prend ses termes de comparaison dans l'union de la branche et du tronc qui ne forment qu'un arbre; dans celles de la tête et des membres qui sont un seul corps, et jusque

1. Scheeben, nos 835-843.
2. Id., 843.
3. Hurter, no 205.

dans celle qui unit les trois personnes divines, et en vertu de laquelle elles ne sont qu'un seul et même Dieu.

L'apôtre saint Paul, comme son divin Maître, nous montre que l'union spirituelle des chrétiens avec Dieu n'est pas une simple amitié : elle correspond, dit-il, à l'unité de la chair dans le mariage ; *erunt duo in carne unâ ;* à l'unité du Père et du Fils qui vient de ce que le Père communique à son fils sa nature, sa substance[1]; à l'union de la greffe et du sauvageon ; à celle de l'âme et du corps. Pour lui, comme pour le V. P. Eudes, l'âme est la demeure, le temple, le royaume, le trône de Dieu. Le chrétien est membre de Jésus.

Concluons donc avec l'Écriture et la Tradition que Dieu et l'homme iront se pénétrant de plus en plus l'un l'autre, s'unissant ensemble davantage et se rapprochant incessamment de cette unité ineffable dont Jésus, le premier chrétien disait : Moi et mon Père nous sommes un[2].

Concluons aussi avec le P. Eudes que grâce à la bonté de Dieu et aux mérites de Jésus-Christ, la Très Sainte Trinité habite dans sa substance et dans ses personnes le Cœur de Marie, et que, Dieu l'investit par là d'une dignité vraiment divine. Il l'enrichit du don de ses propres perfections qu'il lui communique. Il vit, il agit, il pense, il aime en lui et par lui, il le divinise, et lui-même peut être dit le Cœur divin de Marie. Le Cœur de la Bienheureuse Vierge ne change pas de nature, il garde ce qui le constitue ; mais il est tout embrasé, tout éclairé, tout rempli, et tout pénétré de Dieu même.

C'est ainsi que la lumière du soleil transfigure et embellit de ses rayons l'objet qu'il illumine, sans se fondre avec sa nature. C'est ainsi que le feu, sans détruire la substance

1. *I Cor.*, VI, 17. — SCHEEBEN, n°s 665-671-674.
2. *Vie chrétienne,* Mgr GAY, ch. I, p. 49. — *Jean,* X, 30. — P. PÉTAU, THOMASSIN, MAYNARD.

qu'il embrase, transforme jusque dans son fond le métal qu'il saisit[1].

A proprement parler, quand le V. P. Eudes exalte dans son ouvrage du *Cœur admirable* les excellences et les grandeurs du Cœur de la Bienheureuse Vierge, il ne fait que développer ces enseignements de Jésus-Christ, des Pères et des théologiens, surtout dans les livres III, IV, V, VI. C'est pour cela que nous avons cru devoir nous arrêter si longuement à exposer une doctrine qui est toute sienne.

Qu'on ne s'étonne pas de ce langage et de ces vérités, car c'est ici, en effet, la plus grande œuvre de Dieu après l'Incarnation[2]. Dieu peut trouver dans sa puissance beaucoup de modes pour s'unir avec ses créatures. Chacun d'eux est si intime qu'il semblerait impossible d'en imaginer un autre plus étroit. Même le lien naturel entre le créateur et la créature paraît si merveilleux, que la langue humaine échoue lorsqu'elle essaie de l'exprimer. La raison de l'homme a toujours succombé dans ses efforts pour le comprendre : tous ceux qui l'ont tenté avec une intelligence que ne dirigeait pas la foi sont tombés dans le panthéisme, comme par une conséquence forcée de leur entreprise. Les chrétiens eux-mêmes se servent d'expressions qui effraient lorsqu'ils parlent de la création, comme de l'acte par lequel le corps et l'âme viennent de Dieu; lorsqu'ils cherchent à expliquer comment nous avons en lui la vie, le mouvement et l'être[3]. La grâce sanctifiante pourtant en attirant Dieu en nous, crée entre lui et notre personne une union incomparablement plus étroite que cette première, qui dépasse déjà tout ce que nous pouvons dire et penser[4].

1. Massoulié, Maynard, 278. — Sheeben, 901.

2. Saint Thomas, 1. 2, q. 113, a. 9. — L'acte créateur n'aboutit qu'à faire des créatures, celui de la sanctification fait de cette créature un Dieu.

3. *In ipso vivimus et movemur et sumus*. S. Paul, *Act.*, xvii, 28.

4. Dalgairns, *Ste Com.*, ch. v.

Est-ce que les merveilles de l'amoureuse bonté de Dieu ne sont pas aussi admirables que celles de sa puissance? Dieu est la bonté même, et le propre de la bonté est de se communiquer, de se donner. Or, où sont les limites des communications possibles à Dieu? Qui aurait jamais cru qu'une femme pût avoir à l'égard d'une personne divine la qualité de mère? Aurions-nous jamais aspiré à posséder dans la gloire, comme objet immédiat de notre intelligence et de notre volonté, la Très Sainte Trinité en elle-même? Que penser de la Communion Eucharistique, de l'autorité divine communiquée par Jésus aux prêtres? Que dire surtout de cette union hypostatique par laquelle la nature humaine se trouve unie personnellement au Verbe éternel? Eh bien, après tant de prodiges opérés par l'amour, pourquoi dans les trésors infinis de sa bonté, Dieu n'aurait-il pas trouvé un mode différent pour s'unir d'une manière ineffable à notre nature, à notre personne? O chrétiens, reconnaissons en même temps l'excellence du Cœur de Marie, les largesses de Jésus et les titres de notre grandeur?

Mon Dieu, que vous êtes admirable en vos Saints! J'ai considéré vos œuvres et j'ai été saisi de stupeur! Vous avez fait en nous de grandes choses! Merci, mon Dieu, pour tant d'amour : *gratias infinitas super inenarrabilibus donis!* Non, je ne veux pas méconnaître vos bienfaits! Faites que je sache les mettre à profit pour votre gloire et pour mon salut!

« La grâce est un don permanent qui nous fait par participation ce que Dieu est par nature. Elle est une élévation de l'âme atteignant immédiatement sa substance et lui communiquant un être nouveau, une nature nouvelle qui devient dans l'âme le principe d'une vie qui par elle-même ne convient qu'à Dieu. » (MAYNARD, *Vie Intér.*, 1, n° 274.)

Avant tout Dieu rayonne et opère dans l'essence de l'âme. Il y

verse cette grâce radicale qu'on appelle sanctifiante, et qui étant à la fois la condition et l'effet premier de sa présence surnaturelle, devient en nous un titre et comme un passage à ses autres bienfaits, et livre l'âme tout entière à ses opérations, du moins en droit, en puissance et en principe. C'est par cette grâce purifiante que Dieu la purifie en en chassant le péché, comme le soleil qui pointe à l'horizon fait évanouir les ténèbres. C'est par cette grâce qu'il l'ornemente, qu'il la fait neuve, jeune, candide, ouverte à toutes les influences auxquelles il la soumet, docile à toutes les impressions qu'il lui donne. C'est par cette grâce qu'il tient pour ainsi dire les racines de cette âme, et la greffant sur lui, fait qu'elle boit la sève trois fois sainte, et devient capable de la projeter dans toutes les puissances, par lesquelles elle s'étend elle-même, comme l'arbre par les rameaux. (*Vie chrétienne*, chap. Ier, Mgr. GAY.)

Pour les chrétiens, quand ils sont dans le péché par leur naissance, et quand ils y retombent, Dieu est en dehors de leur âme. Il se tient à la porte et y frappe : « Sto ad ostium et pulso. » (*Apoc.*, III, 20.) Si quelqu'un entend sa voix et lui ouvre sa maison, il y entre, et avec lui entre la vie. Mais son entrée, son premier acte est forcément une résurrection puisque c'est toujours un pécheur qu'il trouve, ce qui revient à dire, un mort. Prenant séjour dans une âme pour devenir sa sanctification, il rencontre des obstacles dans les bornes d'une nature créée, et dans les faiblesses d'une nature déchue, dans les concupiscences et parfois dans la malice de la volonté qui refuse et qui lutte. Aussi il ne peut se donner autant qu'il veut.

En Marie aucun de ces obstacles, aucune de ces résistances ou de ces bornes n'est mise par le péché à l'action de Dieu. D'un côté, Dieu l'aime comme son unique, et l'ayant destinée à être la mère de son Fils, il veut lui donner plus de grâces à elle seule qu'à tous ceux qui formeront son royaume. D'un autre côté, il n'a pas à la ressusciter, puisque dès l'instant de sa conception immaculée, il entre, il prend possession, il règne. Car d'ailleurs la nature de la B. Vierge est docile à ses inspirations, elle écoute toujours sa voix, elle dilate de plus en plus son Cœur et l'attire sans cesse de plus en plus « ut in ipsâ vivat et regnet. » En elle l'avènement de Dieu n'est pas une fin; c'est un point de départ et un commencement; Dieu veut grandir indéfiniment dans son Cœur; et comme elle correspond pleinement à son action, c'est un merveilleux progrès de Dieu en Marie, qui se rapproche inces-

samment de cette unité ineffable dont Jésus-Christ disait : « inhabitabo in illis et inambulabo inter illos [1], » et nous serons un, comme mon Père et moi nous sommes un [2]. En elle aussi se réalisent les paroles de l'apôtre : « Crescamus in illo per omnia, qui est caput Christus [3] in eamdem imaginem transformamur de claritate in claritatem [4]. (*Vie chrét.*, ch. I, Mgr GAY.)

« Per donum gratiæ gratum facientis perficitur creatura rationalis ad hoc quod libere, non solum ipso dono creato utatur, sed ut ipsa divina persona fruatur [5].

« Dona gratiæ gratum facientis, vi sua vel quasi connaturali jure postulant præsentiam intimam, realem ac personalem Dei in anima. (SUAREZ, *De Trinitate*, l. XII, c. V, nº 12.)

« In justificatione et adoptione, non tantum donatur homini charitas et gratia, vel ipse Sanctus Spiritus quoad dona sua duntaxat, ut nonnulli sensuerunt, sed etiam datur ipsissima persona Sancti Spiritus, ac consequenter datur ipsa Deitas totaque Trinitas, ita ut ipsa non tantum objective sed et realiter et personaliter in anima justi cum donis et per dona suo modo fiat præsens, in eaque quasi in templo suo substantialiter inhabitet, eamque sibi uniat et quasi deificet ac consequenter adoptet, quod sane magnæ est dignationis divinæ, æque ac dignitatis et constitutionis nostræ. (CORN. LAP., *II Petr.*, II, 4 ; *Item*, OSÉE, I, 10.)

« Sanctus Spiritus per se et per communicationem substantiæ suæ nos sanctos efficit. (PÉTAU, *De Trinitate*, l. VIII, c. IV, nº 8.) Immunera sunt Scripturæ et Patrum quibus docent Sanctum Spiritum non tantum per dona sua, sed κατ' ουσιαν, secundum substantiam, justos inhabitare. (HURTER, *Thes.*, 198 ; Dem. 3.)

« Sanctus Spiritus inhabitat unitus substantive non ex parte unionis et termini, sed ex parte extremorum quæ uniuntur. (FRANZELIN, *De gratia creata Christi*.)

« Quo circa sanctus Basilius (*hom. de Sancto Spiritu*) docet justos per gratiam fieri Deos agereque vitam divinam quia inhabitat eos Sanctus Spiritus qui quasi anima eos vivificat et agit

1. *II Cor.*, VI, 16.
2. *Jean.*, X, 30.
3. *Eph.*, IV, 15. — *Eccl.*, XXXIV, 8. — *Prov.*, IV, 18.
4. *Cor.*, III, 18.
5. S. THOMAS, 1, q. 43, art. 3, ad 1.

ad omne bonum. (CORN. LAP., *Act. Apost.*, II, 4. — *II Petr.*, I, 4.)

« Quando stilla aquæ modica multo infusa vino deficere a se tota videtur, dum et saporem vini induit et calorem ; et quando ferrum ignitum et candens igni simillimum est pristina propriaque forma exutum, et quando solis luce perfusus aer in eamdem transformatur claritatem adeo ut non tam illuminatus quam ipsum lumen esse videatur [1].

« Dico ergo solus Deus habet essentialiter naturam divinam... personaliter, puta per unionem hypostaticam, solus Christus est consors divinæ naturæ... Fideles ergo et justi sunt consortes divinæ naturæ, nec essentialiter, nec personaliter, sed partim accidentaliter per donum gratiæ sanctificantes, quod est accidens a Deo animæ infusum... Sed et partim substantialiter per ipsam naturam divinam eis communicatam, qua adoptantur a Deo in filios hæredes... et quasi deificantur [2].

« Ex hac participatione ipsiusmet personæ Sanctissimi Spiritus et divinitatis, sequitur animæ summa cum eo elevatio et quasi deificatio, ac consequenter adoptio perfectissima et divinissima, scilicet non tantum per gratiam sed et per substantiam divinam. Jam sicut prioris adoptionis qua fit per gratiam, causa formalis est ipsa gratia, ita hujus secundæ adoptionis quæ fit per communicationem ipsius Sancti Spiritus, causa formalis est ipse Spiritus Sanctus animum justi inhabitans. Medium vero, dispositio et vinculum est ipsa gratia... quocirca gratia justificans est causa formalis hujus communicationis Sancti Spiritus, qui eam ponit illique indivulsa conjungitur... et sic gratia justificans est causa formalis uti justificationis nostræ ita et adoptationis tam secundæ (per Sanctum Spiritum) quam primæ (per Gratiam) omniaque hac complectitur et secum adducit. Nil aliud videtur velle concilium tridentinum. Session 6, c. IV et V. » CORN. LAP., *II Petr.*, II, 4.

Nous croyons utile de donner ici le sens théologique de quelques-unes des expressions dont se servent les théologiens et les Pères.

Il y a *génération :* « Nisi quis renatus fuerit ». Il y a donc communication de substance divine, d'une semence de Dieu, « semen Dei », par le principe générateur qui est Dieu. Cette

1. S. BERNARD, *De Diloq. Deo.*
2. CORN. LAP., *II Petr.*, II, 4.

communication se fait, non dans une partie détachée, mais dans l'intégrité de la substance. Ce n'est pas une création, car l'âme qui reçoit la semence existe déjà : cette semence n'entre pas dans la constitution de l'homme, mais elle élève sa vie. Il y a donc plus que parenté : car il y a cohésion entre Dieu et la créature qu'il engendre en lui communiquant sa propre vie [1].

Il y a *insertion*, *implantation* de la greffe sur le sauvageon. Les deux êtres existaient, mais la vie de l'un est élevée par l'union et la communication des qualités de l'autre. Les deux ne forment plus qu'un même arbre [2].

Il y a *mariage :* et l'accomplissement, la consommation de son acte établit entre les deux principes une unité, un lien si étroit qu'ils ne sont plus qu'un seul et que de deux chairs il se fait une seule chair. « Erunt duo in carne unâ. » Ainsi l'âme forme avec Dieu un seul esprit. « Unus spiritus est [3]. » C'est une adhérence plus forte que celle qui fait des époux une seule chair [4].

Cette *société* de Dieu et du juste est comme celle de l'âme et du corps, où les deux natures sont différentes. Dieu, dans cette union, se donne comme un principe formateur et vivifiant ; il s'infuse, il s'inspire comme un souffle dans un sujet qui diffère de lui : En façonnant le corps d'Adam, Dieu lui inspire un souffle de vie : « Deus inspiravit spiraculum vitæ et factus est in animam viventem [5]. » Dieu est à la créature ce que l'âme est au corps.

Comme saint Paul, le docteur Sheeben [6] accepte un rapprochement organique de possession et d'adhérence réciproque pour former un tout qui constitue par la puissance de la volonté divine un équivalent de l'unité naturelle qui existe dans l'homme entre l'esprit et le corps, entre la tête et les membres ; dans la plante, entre les racines, le tronc et les branches. Il n'y a ni inhérence, ni confusion, mais il y a cohérence et immixtion. Saint Macaire l'Égyptien [7] parlait de la même manière il y a dix siècles.

1. Scheeben, nº 844.
2. Id., nº 846.
3. Nº 846.
4. Pet. *I*, *Trinit.,* l. VIII, i.
5. Scheeben, nº 849 ; — Pet., *De Trinit.,* l. VIII, ch. vii.
6. Nº 850.
7. *Hom.* IV, nº 10.

« Deus transmutatâ formâ, assumpsit corpus et commiscetur, atque assumit animas sanctas et fit cum eis unus spiritus. Anima, ut ita loquar, evadit in animam, substantia in substantiam ut possit anima in novitate vitæ vivere et immortalem vitam sentire. »

L'âme, et surtout la Bienheureuse Vierge devient le *temple*, le *sanctuaire*, le *tabernacle*, le *paradis* de Dieu. Ici, la créature apparaît comme substantiellement remplie par un principe supérieur, spirituel, sacré [1]. Cette comparaison exclut la fusion en une seule nature, elle montre que Dieu garde son indépendance : cependant, il ne faudrait pas se borner à y voir une simple inexistence comme dans un temple de pierre. Dieu pénètre l'âme, la pare, l'ennoblit en dedans, la remplit, la rend sainte et auguste, mais en même temps il la sustente [2]. « Qui unxit nos Deus, qui et signavit nos et dedit pignus [3]. »

C'est un *sceau ;* il y a donc une certaine information ; c'est l'adaptation d'une pierrerie dans un anneau d'or; c'est l'impression de la beauté, de la glorieuse image de Dieu. Mais ce sceau a la propriété du feu, et il transforme la créature en sa ressemblance.

C'est une *onction* par laquelle Dieu nous pénètre et répand en nous son parfum et sa force par laquelle il se verse lui-même [4].

1. *I Cor.*, vi, 17 ; iii, 16 ; *II Cor.*, vi, 16.
2. Scheeben, nº 850.
3. *II Cor.*, viii, 22 ; *Eph.*, i, 13.
4. Scheeben, nº 852, 853.

CHAPITRE X

Le nom de Cœur divin est donné parfois au Saint-Esprit, jamais au Père.

Nous sera-t-il permis de nous approcher encore plus près de ce sanctuaire du Cœur de Marie, où nous savons déjà que Dieu réside?

Nous sera-t-il donné d'entrevoir quelque chose des mystères de la présence de Dieu, dans ce Cœur qui en est tout pénétré? Quel rôle appartient à chacune des trois personnes de la Sainte-Trinité? Qu'y font-elles? Quelles sont les opérations qui ont permis au V. P. Eudes d'attribuer au Saint-Esprit, et surtout à Jésus résidant en Marie, le nom de *Cœur divin?* Pourquoi ne le donne-t-il pas également au Père?

Ce sont là autant de questions que nous allons tenter de résoudre, en nous adressant au V. P. Eudes lui-même.

« Il y a, » dit-il[1], « en Notre-Seigneur Jésus-Christ, trois Cœurs, qui ne sont, néanmoins qu'un seul Cœur : son Cœur corporel, son Cœur spirituel et son Cœur divin, qui est le Saint-Esprit, lequel est le cœur de son Cœur. Cela supposé, je puis dire : 1° que le Cœur corporel de Jésus est le Cœur de Marie..., 2° en deuxième lieu que le Cœur spirituel de Jésus est aussi celui de la Bienheureuse Vierge...; 3° enfin, que le Cœur divin de Jésus est celui de cette Mère bénie du Sauveur.

1. *C. adm.*, l. I, ch. v.

« Voilà donc trois cœurs en Jésus, qui ne sont qu'un Cœur et un Cœur tout divin, duquel on peut dire véritablement que c'est le Cœur de la Très Sainte Vierge. »

Dans un sens un peu différent, le V. P. Eudes ajoute : « Outre cela, le même Jésus, qui est le Cœur du Père Éternel, est pareillement le Cœur de sa divine Mère ; car qu'est-ce que le Fils de Dieu est pour cette Mère bien-aimée, sinon l'âme de son âme, le cœur de son Cœur et le principe de sa très sainte vie[1]. »

« Le Cœur divin de la Bienheureuse Vierge est celui dont elle parle quand elle dit : Je dors, mais mon Cœur veille : *Ego dormio, Cor autem meum vigilat*[2], c'est-à-dire, selon l'explication de plusieurs docteurs ; pendant que je donne à mon corps le repos qui lui est nécessaire, Jésus, qui est mon cœur et que j'aime comme mon cœur, continue de veiller sur moi et pour moi ; ce Cœur est divin et Dieu même, puisque c'est le Fils de Dieu[3]. »

Pour le V. P. Eudes, le Cœur divin de Marie est donc à la fois Jésus, le Saint-Esprit de Jésus et le Cœur de Jésus.

Telle est la triple affirmation que nous avons à développer et à justifier.

Pour mettre dans tout son jour l'orthodoxie et la beauté de cette doctrine de notre apôtre, nous établirons successivement ces trois affirmations :

1° Le Saint-Esprit est en Marie principe de vie et d'amour, c'est-à-dire son Cœur;

2° Jésus est aussi, en un sens différent, mais également vrai, dans la Bienheureuse Vierge le principe de sa vie surnaturelle et divine, et par suite il peut être appelé son Cœur divin;

1. *C. adm.*, p. 47-48.
2. *Cant. cant.*, IV.
3. *C. adm.*, l. I, ch. II.

3° Enfin le Cœur de Jésus est le Cœur de Marie, et le V. P. Eudes a pu dire : *Cor Jesu et Mariæ; Cor Jesu, Cor Mariæ.*

Après avoir demandé au V. P. Eudes le sens exact qu'il attache à ces trois assertions, nous tâcherons de montrer combien ses pensées sont en harmonie avec la doctrine catholique, et combien elles rehaussent la gloire et les excellences du Cœur de la Bienheureuse Vierge.

Enfin nous espérons établir, que ces considérations doivent revendiquer leur place dans la dévotion et le culte des Cœurs de Jésus et de Marie, et que de fait, les fidèles, les savants et l'Église elle-même, la leur ont toujours et partout accordée.

Et d'abord le Saint-Esprit, Cœur divin de Marie.

Tous les actes *ad extra* sont communs aux trois personnes divines. On ne peut séparer du Père, ni le Fils qu'il engendre, ni le Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils. Où l'un des trois manifeste sa présence et son action, c'est une nécessité qu'ils soient tous les trois ensemble : Si quelqu'un m'aime, dit Jésus-Christ[1], nous viendrons à lui, mon Père, moi et notre amour, qui est notre commun Esprit, et nous établirons en lui notre séjour[2].

Aussi mille et mille fois, le V. P. Eudes signale la présence du Père, comme celle du Fils et du Saint-Esprit, dans le Cœur de la Bienheureuse Vierge Marie. Les trois premières antiennes des premières vêpres mentionnent successivement la demeure de chacune des trois personnes divines.

Si le Père n'est pas envoyé, il se donne lui-même[3], et

1. *Jean*, XIV, 23.

2. *Assumptio quæ fit per gratiam communis est tribus personis et ex parte principii et ex parte termini.* S. TH., in 3, dist. 31, q. 1, a. 3. *Per gratiam tota Trinitas inhabitat mentem.* S. TH., I, q. 43, a. 4.

3. *Pater dat seipsum in quantum se liberaliter communicat creaturæ ad fruendum. — Cum haberi non possit nisi seipso donante.* S. TH., I, q. 43, a. 4.

nous devons proclamer avec saint Thomas cette vérité de notre sainte foi : *Pater inhabitat per gratiam sicut et Filius et Spiritus Sanctus.* On peut donc lui rapporter les effets de la grâce, *dicendum quod effectus gratiæ sit a Patre*[1], et à la rigueur le Père lui-même comme principe de vie pourrait recevoir le nom de Cœur divin de Marie.

Néanmoins, nulle part le V. P. Eudes ne le désigne sous ce nom, et il est facile d'en assigner les raisons. Les communications et les visites sanctifiantes de Dieu ne sont attribuées, en effet, qu'au Fils et au Saint-Esprit. On accorde bien au Père un rôle dans l'œuvre de la création de l'homme surnaturel; c'est lui qui, par appropriation, nous engendre à la vie de la grâce en nous faisant participer à la nature divine, car cette génération par la grâce a des analogies avec la génération par nature[2].

Le V. P. Eudes dit aussi avec saint Paul[3] *charitas Pater :* le Père est le principe de la charité éternelle et de l'amour personnel[4]. Mais il n'est pas envoyé à Marie pour être son cœur.

Le Père est possédé, il ne reçoit pas de mission, *habetur, non mittitur.* Une des conditions pour être envoyé, c'est d'être par un autre : *mitti significat esse ab alio*, et le Père n'est que par lui-même; il est le premier principe sans principe. Or, si le cœur est principe de vie, il n'a pas la vie de lui-même, il la reçoit de l'âme qui le vivifie, qui l'anime. Ce n'est que lorsque Dieu lui inspira l'esprit de vie, qu'Adam *factus est in animam viventem*, et que son cœur se mit à battre et devint un cœur vivant.

Le cœur ne pourra donc être assimilé au Père, mais seulement au Fils et au Saint-Esprit qui sont envoyés, et qui

1. S. Th., I, q. 43, a. 4, ad 2.
2. S. Th. 1a 2, q. 39, a. 8.
3. *II Cor.*, XIII.
4. *C. adm.*, l. V, ch. IX.

avant de se communiquer reçoivent la vie : le Fils du Père, et le Saint-Esprit du Père et du Fils.

Si dans la vie surnaturelle le Père ne reçoit pas métaphoriquement le nom de Cœur, c'est surtout en raison des attributs divins qui lui sont appropriés. Il y a, dit saint Thomas, diverses considérations qui règlent et déterminent ces appropriations. Quand nous considérons Dieu dans son être, nous disons qu'au Père appartient l'éternité; au Fils la beauté puisqu'il est intelligence, lumière et splendeur[1]; au Saint-Esprit la jouissance et la joie puisqu'il est le don et l'amour. Dans la question qui nous occupe Dieu est spécialement envisagé comme cause de la vie surnaturelle. Or, comme cause, le Père est la puissance, le Fils est la sagesse dont le Verbe est le concept; le Saint-Esprit est la bonté, cause et objet de l'amour. Or, on ne voit pas qu'il y ait des analogies bien apparentes entre le cœur et les attributs d'éternité et de toute-puissance qui appartiennent au Père. Il ne serait donc pas naturel de donner le cœur comme le symbole de la première personne de la Sainte Trinité. Au contraire, il y a des rapports très frappants entre les fonctions du cœur et les attributs qui sont appropriés au Fils et au Saint-Esprit.

Le cœur est en effet le siège et le principe de la vie. Or, la vie de l'âme est à la fois intelligence et amour. Dans l'ordre surnaturel, l'âme vit des lumières de la foi et des ardeurs de la charité. Or, c'est précisément le Verbe qui, comme sagesse, illumine l'intelligence des chrétiens, et c'est l'Esprit-Saint qui, comme bonté, embrase leur cœur des feux du divin amour. C'est donc dans le Fils et le Saint-Esprit que l'âme trouve la source, le principe de sa vie surnaturelle, c'est-à-dire dans un sens métaphorique, son Cœur divin.

1. S. Th., 1, q. 49, a. 8.

C'est spécialement à l'occasion de la Très Sainte Vierge que le V. P. Eudes parle du Cœur divin, et par cette expression, nous le verrons, il désigne ordinairement son Fils Jésus. Néanmoins, il donne aussi parfois ce nom au Saint-Esprit; il écrira même : « Le Saint-Esprit est le cœur du Père et du Fils. Le troisième cœur du Fils de Dieu, c'est son Cœur divin, qui est le Saint-Esprit..... Et je puis dire que le Cœur divin de Jésus, qui est le Saint-Esprit, est le Cœur divin de Marie [1]. »

Le V. P. Eudes est-il autorisé à donner au Saint-Esprit ce nom de cœur divin? qu'est-ce qu'il entend par cette expression?

Remarquons tout d'abord que, pour lui, l'Esprit-Saint est aussi bien le Cœur divin de Jésus que celui de Marie... « Le Cœur divin de Jésus, » nous dit-il [2], « est le Saint-Esprit, dont son humanité adorable a toujours été plus animée et plus vivifiée que de son âme propre. » Car la grâce sanctifiante dont a été ornée l'humanité du Sauveur est la même que celle que reçoivent tous les justes. Seulement Jésus l'a eue dans toute sa plénitude. En même temps que le Verbe animait, sanctifiait, régissait la nature humaine qu'il s'était unie, le Saint-Esprit était en elle par la grâce un principe de vie et d'amour. Il pouvait donc recevoir par métaphore le nom de cœur, et ce cœur est divin.

De plus, le Saint-Esprit procède du Verbe par voie d'amour, il est l'amour personnel, il est l'amour du Fils. Il peut donc encore à bon droit s'appeler sous ce nouveau rapport le Cœur de Jésus, puisque c'est par lui que le Fils de Dieu aime. Il est son amour, il est son Cœur [3].

Le Saint-Esprit est donc à double titre le Cœur de Jésus,

1. *C. adm.*, l. 1, ch. II, V.
2. *Ibid.*, ch. II.
3. Dans ce sens le Saint-Esprit est aussi le cœur, c'est-à-dire l'amour du Père, de qui il procède.

et parce qu'il procède du Verbe éternel comme son amour, et parce que dans la nature humaine du Sauveur il est esprit de vie et de charité.

Le V. P. Eudes ajoute : « Le Cœur divin de Jésus qui est le Saint-Esprit est le Cœur de Marie, car si ce divin Esprit a été donné de Dieu à tous les vrais chrétiens pour être leur esprit et leur cœur, suivant la promesse du prophète Ézéchiel [1], combien davantage a-t-il été accordé à la Reine et à la Mère de tous les Saints [2]? »

Cette dénomination de Cœur est une conséquence du rôle attribué au Saint-Esprit dans l'œuvre de la sanctification [3]. Nous ne suivrons pas les théologiens dans les développements qu'ils donnent sur cette matière. Ils s'en occupent ordinairement dans le traité de la Très Sainte Trinité, quand ils exposent ce qu'il faut entendre par les noms propres du Saint-Esprit : *Donum Dei,* le Don de Dieu, et *Amor,* l'amour [4] ; ou quand ils parlent de sa mission invisible ; ou encore dans le traité de la grâce sanctifiante. Ils attribuent à l'Esprit Saint par appropriation tout ce que nous avons dit ci-dessus de la présence, de l'action et de l'union de Dieu. On trouve en particulier des considérations aussi justes que profondes sur cette doctrine, dans le P. Petau [5],

1. *Ézéch.,* c. XXXVI.
2. *C. adm.,* l. I, ch. IV.
3. L'habitation et la communication de Dieu à l'âme est spécialement attribuée au Saint-Esprit, parce qu'il est le représentant de l'amour divin que communique la grâce créée, le modèle de cet amour que la grâce produit dans la créature, et qui passe pour le premier et le plus important des dons attachés à cette grâce (SCHEEBEN, 834). De plus, le Saint-Esprit est le gage de l'amour par lequel Dieu se donne à nous ; étant lui-même la joie de Dieu, il nous garantit la jouissance de Dieu par la grâce et par la gloire. Enfin, parce que le Saint-Esprit est le lien du Père et du Fils, il est aussi le baiser que Dieu applique à l'âme : *osculum Dei animæ infusum,* c'est-à-dire sa sanctification.
4. S. TH., 1, q. 37 et q. 38.
5. *De Trinitate,* l. VIII, ch. III et IV.

dans Thomassin[1], dans Corneille-Lapierre[2] et dans Suarez[3]. Ces vérités sont si belles que le P. Petau lui-même paraît s'enthousiasmer et qu'il s'excuse de s'arrêter longtemps sur ce sujet : *Rapit enim nos ad sese, ac sine satietate delectat, tantæ rei ac tam suavis jucundæque recordatio*[4].

Parmi les théologiens modernes, citons seulement Hurter[5] et le cardinal Franzelin[6], et plus particulièrement encore Scheeben, professeur de théologie au Séminaire de Cologne, dans son remarquable ouvrage : *la Dogmatique*[7]. Mgr Landriot a traduit ces enseignements des Pères et des docteurs de l'Église dans son bel ouvrage : *le Christ et la Tradition;* et Mgr Bertaud, évêque de Tulle, leur empruntait les plus sublimes de ses pensées. Plus récemment, le docteur Oberdoerffer, de Cologne, a résumé et commenté[8] toute cette doctrine dans son traité si solide de l'habitation du Saint-Esprit dans l'âme des justes[9].

1. *De Incarnatione*, l. VI. — *De Sanctitate Christi.*
2. *Osée.* — *Actes des Apôtres*, II, 4; I, 4.
3. L. XII, *De Deo Trino et uno*, c. V, et de *Gratia Sanctificante.*
4. *De Trinit.*, l. VIII, ch. IV, n° 9 ; c. V, n° 8.
5. Th., 198.
6. *De Gratia.*
7. 3e partie, sect. 1, ch. I et II.
8. *De inhabitatione S. S. in animabus justorum* (1890).
9. Il nous suffira de résumer cet enseignement en citant un passage de Corneille-Lapierre, *Actes des Apôtres*, II, 4. *Sanctus Augustinus Spiritum vocat vicarium Christi, id est successorem Christi; Spiritus Sanctus enim voluit descendere in mundum, ut imitaretur Verbi, puta Christi, descensum, ejusque cœpta et acta compleret. Quocirca descensus Spiritus Sancti in Apostolos similis fuit descensui Christi in mundum, puta Incarnationi. Primo, quoad substantiam; sicut enim Verbi substantia descendit in carnem, sic Spiritus Sanctus substantialiter descendit in Apostolos. Secundo quoad modum. Sicut enim modus incarnationis fuit unio hypostatica, sic hypostasis Spiritus Sancti unita fuit Apostolis modo quodam simili. Unde sicut Verbum in carne fuit quasi ignis in carbone, ideoque illud carboni ignito assimilant S. Cyrillus, Damascenus et alii; ita pariter Spiritus Sanctus fuit quasi ignis incidens Apostolis. Ignis enim quoad splendorem repræsentat Verbum, quod est sapientia, lux et splendor Patris ; ignis vero*

C'est en s'appuyant sur cette doctrine que le V. P. Eudes donne au Saint-Esprit le nom de Cœur de Marie.

Deux faits surtout, avons-nous observé plus haut, justifient l'emploi du mot cœur dans le sens métaphorique d'amour, de volonté, et même de partie supérieure de l'âme. Le premier est que le cœur de chair passe à bon droit comme une des sources et un des principes organiques de la vie ; chaque vie doit avoir son principe et son organe, c'est-à-dire son cœur : donc en Marie la vie divine aura pour cœur le Saint-

quoad calorem repræsentat Spiritum Sanctum, qui est calor, id est amor Patris et Filii : ... Tertio quoad causam. Tam cum descensus Spiritus Sancti quam Christi causa fuit amor immensus et divinus, quo ipse, quasi Deus et summum bonum, cupivit summe benefacere hominibus iisque se summo bono, adeoque substantialiter et personaliter communicare et donare. Quarto quoad proprietates. Sicut enim proprietates humanæ naturæ in Christo attribuuntur Deo et Verbo, et vice versa per communicationem idiomatum... ita pariter est quædam communicatio idiomatum inter Spiritum Sanctum et Apostolos, per quam communicationem Apostoli dicuntur effecti divini, spirituales, sancti, ob Spiritum divinum et sanctum, quem receperunt, ac vicissim ipse Spiritus Sanctus dicitur apostolicus, multilinguis, propheticus, doctor, prædicator, quia tales effecit Apostolos, adeoque per eorum ora et linguas locutus docuit et prædicavit. Quinto quoad fructus et effectus.

Dans ses considérations sur le mystère de la Pentecôte, Mgr Gay dit en parlant de la descente du Saint-Esprit en Marie : « Autant que cela pouvait être, la Vierge allait devenir au Saint-Esprit ce que la Sainte Humanité était au Verbe : son sanctuaire, sa manifestation humaine, son organe dans la création. Cette donation, principe d'une pareille résidence, achevait d'attacher Marie à la Très Sainte Trinité... Après le mystère des processions intimes de Dieu et celui de l'union hypostatique, il n'y a rien de plus divin, de plus secret, de plus inaccessible à nos entendements que cette divine survenance de l'Esprit-Saint dans la Sainte Vierge. Elle en était comme toute déifiée, elle était plus que vêtue du soleil. Le soleil de la Divinité la pénétrait jusque dans son dernier fond et devenait en elle un foyer central et ardent dont elle n'était plus que la splendeur créée et parfaite. Son union avec les trois personnes divines allait jusqu'à cette transformation que saint Paul dit être le terme des illuminations progressives d'une âme que le Saint-Esprit possède et fait monter vers Dieu. » *IIe Ép. aux Corinthiens,* III, 14. — *Mystères du Rosaire,* par Mgr GAY. La Pentecôte.

Esprit[1]. Le deuxième est qu'on ne saurait contester ses relations avec l'amour, quand même on ne serait pas d'accord sur leur nature. Ce sont ces faits qui ont permis à Bossuet de dire : « Le Cœur de l'Église, c'est la charité, car c'est là qu'est le principe de sa vie ; c'est de là que se répand la chaleur vitale[2]. »

Or, deux faits analogues se produisent, par la communication à Marie de la troisième personne de la Sainte Trinité. En effet, si le Saint-Esprit habite dans la Bienheureuse Vierge, ce n'est pas pour y demeurer inactif ; c'est pour agir en elle, avec elle, par elle et pour elle. Il y est comme principe de vie, comme principe d'opérations d'un ordre divin[3]. Ces actes que la grâce créée aide les justes à produire, sont d'une manière toute spéciale des produits de l'Esprit-Saint agissant dans l'âme, comme les reflets d'un corps éclairé par le soleil sont des effets du soleil, comme les fruits d'une branche sont le produit de la racine[4]. « Dans le Cœur de la Mère admirable, » dit le V. P. Eudes, « le Saint-Esprit est vie et source de vie[5]. Les passions de ce Cœur n'ont eu aucun mouvement que celui qu'elles ont reçu du Saint-Esprit, dont elles étaient animées et possédées[6]. »

Tel est le sens de ces paroles du symbole : *Credo... in*

1. *Sicut est principium motivum corporis, ita voluntas est principium operationum humanarum.* S. Th., 1a 2æ, q. 24, a. 3. *Item Amor principium omnium spiritualium motuum*, 2a 2æ, q. 44, a. 5. D'où la volonté et l'amour sont appelés du nom de Cœur. Leroy, *SS. CC.*, nº 6.

2. Bossuet, *Serm.*, 3e Dim. après la Pentecôte.

3. Maynard, I, 277. — Oberdoeffer, *Inh. S. S.*, c. vi.

4. Scheeben, 783. — S. Bonav., *in Disp.* 26, a 1, q. 2.

5. *C. adm.*, liv. V, ch. xii.

6. *Ibid.*, l. II, p. 304. Partant de là, les ennemis du P. Eudes l'accusaient de dire que le Cœur de Marie est l'origine de la Sainteté, « ce qui n'est pas vrai, puisque ce n'est pas le Cœur de la Vierge qui est la source de sa Sainteté et le principe de sa gloire, mais bien le Saint-Esprit qui possède et anime son Cœur. » Bibl. nat., man. 14562 Arch. Cong. D. 48.

Spiritum Sanctum vivificantem ; je crois au Saint-Esprit qui fait vivre. C'est là aussi ce que saint Paul affirme en mille endroits, par exemple, quand il dit que les enfants de Dieu sont animés et conduits par l'Esprit de Dieu : *Spiritu Dei aguntur*[1] ; et quand il rappelle aux Galates qu'ils aient à vivre de cet Esprit : *Si Spiritu vivimus*, *Spiritu et ambulemus*[2]. « L'Écriture représente le Saint-Esprit agissant dans l'homme, poussant des cris et priant en lui, comme s'il était son âme propre, comme si, au lieu d'influer seulement sur ses actions, il y participait en qualité de principe et de suppôt : *Spiritum filii tui clamantem*[3]; *ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus*[4]. »

Toute la tradition nous répète à son tour avec saint Augustin : *Unde vivit caro tua? de animâ tuâ. Unde vivit anima tuâ? de Deo tuo... anima sibi non est vita, sed Deus est animæ vita*[5].

De plus, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils par voie d'amour ; il est lui-même l'amour personnel ; il est l'amour du Père et du Fils. Par suite, dans l'homme surnaturel, image de la Très Sainte Trinité, il est Esprit d'amour, il est le Cœur. C'est par lui, dit saint Paul[6], que la charité est répandue dans nos cœurs, et c'est par le même Esprit que nous pouvons produire des actes d'amour : *caritas Dei diffusa in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis*. C'est lui qui embrase continuellement de son souffle divin la fournaise ardente du Cœur de Marie[7] ; telle

1. *Rom.*, VIII, 14.
2. *Gal.*, V, 2.
3. *Ibid.*, IV, 4.
4. *Rom.*, VIII, 27. — SCHEEBEN, n° 853.
5. S. AUG., *Serm.*, 13. *De Verbis Domini*.
6. *Rom.*, V, 5.
7. *C. adm.*, l. XI. Méditat. pour le jour de l'octave.

est la pensée que symbolise dans la gravure de Notre-Dame des Cœurs la colombe qui voltige au-dessus du Cœur et paraît en exciter la flamme par son souffle.

On le voit donc, le Saint-Esprit est à la fois en Marie un principe de vie et d'amour, c'est-à-dire qu'il remplit sous ce double rapport l'office de cœur. Il y a donc, dans les fonctions du cœur de chair et dans l'action du Saint-Esprit, un fondement qui justifie la métaphore par laquelle le V. P. Eudes donne le nom de cœur à l'Esprit-Saint vivant et régnant en Marie. Et comme il est Dieu, par une conséquence rigoureuse, il peut être désigné sous le nom de Cœur divin.

Qui pourrait d'ailleurs ignorer que cette dénomination du Saint-Esprit est ordinaire aux docteurs catholiques. Suarez, en qui se résume toute l'école, se demande à la suite de saint Thomas, si Jésus-Christ peut être appelé le Cœur de l'Église [1]. Ce grand théologien, comme le docteur Angélique, répond que cette expression de cœur est ordinairement réservée au Saint-Esprit. Il en donne le motif en ces termes [2] : « L'influence du cœur est occulte et invisible ; c'est pour cela que dans l'Église le nom métaphorique de cœur est plutôt donné au Saint-Esprit. »

Mais pouvons-nous appeler le Saint-Esprit *notre* cœur ? Pouvons-nous dire qu'il est le Cœur de Marie ?

Sans doute puisqu'il nous est envoyé, puisqu'il nous est donné pour être à nous. Un de ses noms propres, dit saint

1. Suarez, ad 3, q. 8, 21, 23.

2. *Quia cordis influentia est occulta et invisibilis in Ecclesiâ, hæc metaphora potius Spiritui Sancto accommodatur.* Suarez, in 3. disp. 23, §. 1, n, 2. On retrouve la même vérité dans *Ben. Tetami : De vero cultu et Festo SS. Cordis Jesu*, l. II, ch. xlviii. *Nyssenus et S. Thomas dicunt S. Spiritum quasi Cor a Deo fuisse datum in Pentecoste.* Corn. Lapierre *in Ezech.*, xxxvi, 26.

Thomas [1], est *Donum*, le Don ; et ce nom est relatif non seulement au Père et au Fils qui nous le donnent, mais aussi à nous à qui il est donné [2]. Oui, il est à nous, car comme s'exprime le docteur Angélique, en parlant de ce don de Dieu par excellence : un objet est à quelqu'un autant que celui-ci le possède. Or, on dit que nous possédons un objet, quand nous pouvons librement en user ou en jouir ; et c'est ce qui a lieu par rapport à l'Esprit-Saint. Le Saint-Esprit est donc l'Esprit du Père et du Fils en tant qu'il en procède, mais il est aussi notre Esprit [3] en tant qu'il nous a été donné pour être le principe de notre vie. *Cum jam datum est*, *tunc hominis est Spiritus ;* une fois que l'Esprit-Saint a été donné à l'homme, dit encore l'ange de l'École (*ibid.*), il devient son Esprit. L'Écriture dit que le Saint-Esprit est notre esprit au même titre que notre corps et notre âme sont à nous : *ut integer spiritus vester et anima et corpus sine querela servetur* [4]. Saint Irénée dit que : « *Commixtio et unitio horum omnium* (*i. e. Spiritus-Sancti, animæ et carnis*) *perfectum hominem efficit.* » C'est dans ce sens qu'en parlant du Saint-Esprit, nous disons qu'il est *notre Cœur*. N'est-ce pas ce que semble indiquer le prophète Ézéchiel quand il dit : « Je vous donnerai un cœur nouveau, et je placerai un esprit nouveau au centre de votre âme : *Dabo vobis cor novum et spiritum novum ponam in medio vestri* [5].

1. S. Th., I, q. 38, a. 1.

2. Le P. Nouet, 22e Serm., dans son *Homme de raison*, s'appuie sur saint Thomas, 1, q. 37, a. 2, pour dire que le Père et le Fils nous aiment par le Saint-Esprit, comme par leur Cœur, et que nous également nous aimons Dieu par le même esprit, comme par notre cœur.

3. Le Saint-Esprit étant l'Esprit de Dieu par origine, il l'est aussi de Jésus, en suite de l'union hypostatique, il est celui de la Sainte Vierge, et de l'Église par communication, il le doit être aussi de la Congrégation. (*De l'Oratoire*, disc. du P. Coudren à l'assemblée de 1634, § 5). Donc le Saint-Esprit est le Cœur de Dieu, de Jésus-Christ, de Marie, de l'Église, des âmes... C'est le langage de cette époque et de cette école.

4. *Thess.*, v, 23. — Scheeben, 853, § 5.

5. *Ézéch.*, xxxvi, 16.

Donc en tant qu'il réside dans la Sainte humanité de Jésus-Christ et dans la Bienheureuse Vierge par la grâce sanctifiante, le Saint-Esprit peut recevoir le nom de Cœur divin de Jésus et de Marie.

CHAPITRE XI

Jésus, Cœur divin de Marie.

Si le V. P. Eudes ne donne pas au Père le nom de Cœur divin de Marie, s'il l'attribue parfois à l'Esprit-Saint, il l'accorde aussi à Jésus. Une des formules qui rend d'une manière plus explicite, plus précise, sa doctrine à ce point de vue, est *Jesu*, *Cor Mariæ*, Jésus, Cœur de Marie.

« Le troisième Cœur de la divine Vierge est celui dont elle parle quand elle dit : Je dors et mon Cœur veille, c'est-à-dire mon fils Jésus, qui est mon cœur et que j'aime comme mon cœur, veille toujours sur moi et pour moi[1] ! »

« C'est ce même fils de Dieu qu'elle a ravi au Père, pour qu'il devienne l'âme de son âme et le cœur de son cœur[2]. » « Ce troisième Cœur est divin et Dieu même puisqu'il est le fils de Dieu[3]. » « Son fils Jésus était le Cœur de son cœur[4] » etc. « Son Cœur divin, c'est son divin enfant qui a résidé dans ses bénites entrailles et qui est demeuré dans son Cœur[5]. » Dès 1648, dans l'édition d'Autun, le V. P. Eudes disait : « Jésus est tellement vivant et régnant en Marie que véritablement il est l'âme de son âme, l'esprit de son esprit et le cœur de son cœur, si bien qu'à proprement parler le Cœur de Marie c'est Jésus, et ainsi saluer et adorer le Cœur

1. *C. adm.*, l. I, ch. II.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*, l. X, ch. II.

de Marie, c'est saluer et adorer Jésus, en tant qu'il est le Cœur de sa très sainte Mère [1]. »

C'est aussi la pensée qui se retrouve dans l'office du 8 février, à l'invitatoire et à l'oraison, les deux endroits où doivent être exprimés plus spécialement l'objet et l'esprit de la fête. *Jesum in Corde Mariæ regnantem, venite adoremus. — Deus qui unigenitum tuum... in Corde Virginis Matris vivere et regnare voluisti.* C'est de Jésus que la Bienheureuse Vierge dit ailleurs : *Hic est Filius meus dilectus et Cor meum amantissimum*, et c'est la considération qui porte le V. P. Eudes à s'écrier : *Omnes generationes exaltent sanctissimum Cor tuum Jèsum* [2], et à dire dans la belle prose *Lœtabunda :*

O Jesu, Cor Mariae
Ros, ignis, fons gratiae,
Ure, purga, posside
Corda cuncta.

Il commence et termine d'ailleurs ses litanies par ces paroles : *Jesu Cor Mariæ, exaudi nos.* Jésus est donc pour lui le Cœur divin de Marie.

Pour justifier cette façon de dire et pour en mettre la vérité et la beauté dans tout son jour, rappelons que le symbolisme du Cœur est basé sur l'importance de cet organe dans l'économie humaine; sur sa situation intérieure et cachée; sur son rôle par rapport au sang et à la vie du corps; enfin sur ses relations étroites avec la sensibilité. Par suite le langage humain donne le nom de cœur dans le sens métaphorique : au principe interne, à la source de la vie, — à l'amour et à la partie de l'âme qui le produit, — enfin à l'objet aimé. Jésus a donc pu recevoir du V. P. Eudes le nom

1. *Dévotion au Sacré-Cœur*, 1648. Explication de l'*Ave Cor*, p. 4.
2. *Ibid.* — 2e Rép. du 2e Noct. — 1er Ant. des 2es Vêpres. — ℣ du 3e Noct. — 1re Ant. des 2es Vêpres.

de Cœur divin de Marie, 1° parce qu'il est en elle le principe, l'origine, la source de sa vie surnaturelle : *vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus* ; 2° parce que le Saint-Esprit, amour et vie de la Bienheureuse Vierge, est l'esprit et l'amour de Jésus, son amour personnel : *misit spiritum Filii sui in corda nostra clamantem;* 3° enfin parce que Jésus est par excellence le bien-aimé de sa Mère : *dilectus meus mihi.* Une quatrième raison se tire de ce que Jésus comme fils est par rapport à Marie.

I

Et d'abord Jésus est l'auteur, la source, le principe, l'origine de la vie surnaturelle de Marie.

« Le cœur n'est-il pas le principe de la vie ? Or, qu'est-ce que le fils de Dieu est dans sa divine Mère, où il a toujours été et où il sera éternellement; sinon l'esprit de son esprit, l'âme de son âme, le cœur de son cœur et le seul principe de tous les mouvements, usages et fonctions de sa très sainte vie ? N'entendez-vous pas saint Paul qui nous assure[1] que ce n'est pas lui qui vit, mais que c'est Jésus-Christ qui vit en lui : *jam non ego vivo, vivit vero in me Christus.* Jésus-Christ, dit ailleurs le grand apôtre, est la vie de tous les chrétiens : *Christus vita nostra.* Or, qui peut douter que Jésus est vivant dans sa précieuse Mère, qu'il est la vie de sa vie et le cœur de son cœur, d'une manière incomparablement plus excellente, que dans saint Paul et dans les autres fidèles... Vous voyez donc, continue le V. P. Eudes, que le fils de Dieu est le cœur et la vie de sa divine Mère, de la manière la plus parfaite qui se puisse penser. Car, si selon le langage de l'Esprit-Saint[2], cet adorable Sauveur doit tellement vivre

1. *Gal.*, II.
2. *II Cor.*, IV.

dans tous ses serviteurs, que sa vie se voit manifestement même dans leurs corps, *ut vita Jesu manifestetur in carne vestra mortali,* qui pourrait penser de quelle façon, et avec quelle abondance et quelle perfection, il communique sa vie divine, à celle dont il a reçu lui-même une vie humainement divine et divinement humaine. Il est vivant en son âme et en son corps et en toutes les facultés de son âme et de son corps. C'est ainsi qu'il est principe de vie en sa Très Sainte Mère. C'est ainsi que nous pouvons dire qu'elle a un Cœur tout divin[1]. »

Cette pensée, Jésus principe de vie, se retrouve assez souvent dans l'étude du V. P. Eudes sur le Cœur de la Mère admirable. C'est que personne en effet n'a reçu autant que la B. Vierge la plénitude de Jésus-Christ. Aucun ange, aucun saint n'a vu s'accomplir en lui aussi parfaitement sa transformation dans le Christ. Qui donc aurait pu dire avec une égale vérité : « Je ne vis plus, c'est Jésus qui vit en moi[2]. »

Le V. P. Eudes revient fréquemment à cette pensée, et c'est sur elle qu'il s'appuie pour dire que Jésus est le Cœur de sa divine Mère.

Qu'y a-t-il de plus rigoureux que son raisonnement ? Le mot cœur littéralement désigne l'organe principal de la vie du corps ; donc, par métaphore, il se prendra pour signifier en général un principe de vie. Or, Jésus-Christ nous a incorporés à lui par le baptême ; il habite dans nos âmes par la grâce ; il produit en nous et pour nous des actes de vertus surnaturelles ; il nous unit à lui dans la Sainte Eucharistie, par l'union la plus étroite, dans le but de nous faire vivre de sa propre vie. Donc, comme le Saint-Esprit, quoique à

1. *C. adm.*, l. I, ch. IV.
2. *Anima mea.* « C'est Jésus-Christ qui est l'âme de Marie. » *Vicarius Saomensis. Card. Senegalieni in suo decachordo.* — *C. adm.*, l. X, ch. III.

un titre et par un mode différent, Jésus-Christ est en nous, et à plus forte raison en Marie, principe de vie surnaturelle et divine. Il peut donc, sous ce rapport, être désigné sous le nom symbolique de Cœur.

Cette doctrine n'est pas, du reste, particulière au V. P. Eudes; puisque l'Évangile et les Épîtres de saint Paul nous attestent, comme une des vérités fondamentales du Christianisme, que Jésus-Christ est le principe de notre vie surnaturelle.

Jésus a dit : « Je suis la vie, *Ego sum vita*[1], » et il a ajouté : « *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant*[2]. Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en surabondance. Comme mon Père m'a donné la vie, et sa propre vie, de même je vous donne ma vie en me donnant moi-même à vous pour être votre vie. »

Si Dieu nous a donné son fils, dit saint Jean[3], c'est pour que nous vivions par lui. *Filium suum unigenitum misit Deus in mundum ut vivamus per ipsum.* N'est-il pas la fontaine où nous allons puiser la vie : *si quis sitit veniat ad me et bibat.* Est-ce que nous ne recevons pas tous de sa plénitude, *De plenitudine ejus nos omnes accepimus*[4]. Bien plus, s'écrie saint Paul, Lui-même, Jésus-Christ est notre vie. *Christus vita nostra — Mihi vivere Christus est — Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus*[5]. C'est en lui que nous naissons à cette vie surnaturelle : *creati in Christo Jesu*[6].

Avons-nous quelque chose dans l'ordre de la grâce qui ne nous vienne exclusivement de Jésus-Christ. Tous les actes

1. *S. Jean,* XIV, 16.
2. *Ibid.,* X, 10.
3. *Ibid.,* IV, 9.
4. *Ibid.,* I, 16.
5. *Philip.,* I, 21; *Gal.,* III, 4; *Coloss.,* I, 20, 21; *Ephés.,* II, 10.
6. *Ephés.,* II, 10.

vitaux des chrétiens procèdent du Christ, comme de leur source, de même qu'en nous la vie a son principe dans le cœur. Nos pensées et nos sentiments doivent être semblables aux siens : *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu*[1]. Nos paroles ne sont que l'écho de son Verbe : *Christus loquitur in nobis... sermones Dei,* car seul il est le Verbe, et en dehors de lui, il n'en est pas qui mérite ce nom[2]. Il faut que cette vie paraisse à l'extérieur, et dans ce cas, tous nos actes, toutes nos démarches montreront l'image et les traits du Christ : *Conformes fieri imaginis Filii sui*[3], et ce sera la vie de Jésus-Christ qui se manifestera par nous, *ut et vita Jesu manifestetur in carne vestra mortali*[4]. *Segregavit me ut revelaret filium suum in me*[5]. Donc, conclut-il : *Simul cum illo vivamus*[6]. N'ayons qu'une vie avec Jésus.

Rien de sublime comme les développements donnés par les Pères Grecs, par les Docteurs de l'Église d'Occident, par les Théologiens, à cette belle et grande vérité de la vie de Jésus-Christ en nous. *Non jam vitam nostram, sed Christi vitam vivimus.* Ce n'est pas de notre vie que nous vivons, mais bien de la vie de Jésus-Christ.

Le Christ, en effet, n'est-il pas la vie unique dont nous devons vivre ? Et sa chair, et sa Passion, et sa mort ne sont-elles pas la vie[7]. Ce que Jésus a été en lui-même, il l'est en nous : il naît, il grandit, il se fortifie, il arrive à l'âge mûr. Prions-le qu'il ne soit pas toujours enfant en nous, infirme ou pauvre[8].

Mais pour ne pas multiplier en vain des citations que l'on

1. *Philip.*, II, 5.
2. *In ipsum semper loquimur* (S. AMBROISE).
3. *Rom.*, VIII, 29.
4. *II Cor.*, IV, 10.
5. *Gal.*, I, 15.
6. *I. Thess.*, V, 10.
7. S. AMBROISE, *De fuga sæculi,* ch. VII, nº 44.
8. S. PAULIN. — GIRAUD, *Prêtre et hostie,* 447.

rencontre partout, bornons-nous à ce passage de saint Thomas : « La vie est un mouvement qui provient d'un principe intrinsèque. Par suite, à titre de principe vital, l'âme de saint Paul tenait le milieu entre son corps et Dieu. Le corps, en effet, était mu et vivifié par l'âme ; mais l'âme à son tour l'était par Jésus-Christ ; si donc on parle de la vie du corps, c'était bien Paul qui vivait ; mais s'il s'agit de la vie surnaturelle, c'était Jésus-Christ qui vivait en lui [1].

Saint Augustin, avant le docteur Angélique, disait dans le même sens : « Le Père a donné au Fils d'avoir la vie en lui. Comme il la possède, il la lui a donnée. Or, où a-t-il la vie? en lui-même. Mais Paul? Paul n'a pas la vie en lui-même, mais en Jésus-Christ. De même toi, ô chrétien, où as-tu ta vie? ce n'est pas en toi, c'est en Jésus-Christ [2] ? »

Inutile de nous arrêter à citer les mystiques. Tous adorent avec sainte Gertrude le très aimable Jésus cherchant un refuge dans le Cœur de sa très sainte Mère [3]. Tous disent avec sainte Mechtilde : « C'est Jésus qui est le principe et la source de tout ce qu'il y a de grand et de merveilleux dans le très aimable Cœur de Marie, qui est un abîme de miracles [4]. » Tous répètent avec le P. Giraud : « Si nous considérons la vie, la gloire, les merveilleuses tendresses du Cœur de Marie, est-ce que Marie n'est pas Jésus [5] ? »

L'Église, d'ailleurs, tient le même langage quand elle chante dans ses hymnes :

Tu, vita, Jesu, cordium [6].
Tibi, Christe, splendor Patris
Vita, virtus cordium [7].

1. S. Thom., *In Epist. ad Gal.*, II, lect. 6.
2. S. August., *Tract.* XXII, *in Joan.*
3. *C. adm.*, l. VI ; *Orac.*, VI.
4. *Ibid.*, l. IV, ch. I. — *Jésus à sainte Mechtilde*, l. I, ch. II.
5. P. Giraud, *Prêtre et Hostie*, t. II, p. 458.
6. *Off. Votif. des SS. Anges*, hym. 1res Vêpres.
7. *Off. de S. Raphael*, hym. 1res Vêpres.

Enfin, Rome, dans la personne de Pie IX, a autorisé ce point de vue de la piété catholique, en accordant des indulgences à la prière due à M. Ollier : *Jesus vivens in Maria*[1] ! On peut voir l'exposé magistral de cette doctrine dans l'ouvrage de Mgr Gay sur la *Vie et les Vertus chrétiennes*.

Les théologiens, il est vrai, ne sont pas d'accord sur l'explication à donner à cette vérité. Il est fort difficile d'exposer ce mystère d'amour, de la vie, de l'action de Jésus-Christ Dieu et homme dans les âmes.

Les uns se contentent d'une action purement morale : Jésus nous mérite la grâce et nous envoie le Saint-Esprit. D'autres enseignent que cette action est non seulement morale, mais physique. Ils disent que l'humanité de Jésus opère en nous physiquement et instrumentalement ces phénomènes de la vie surnaturelle. Et cette dernière opinion, conforme à la doctrine de saint Thomas, est longuement développée dans plusieurs auteurs scolastiques[2]. Jésus serait en nous par son action et pour nous faire vivre de sa vie divine. D'après Suarez[3], en vertu de l'union hypostatique l'humanité sainte de Jésus sert au Verbe d'instrument, pour produire en nous la grâce sanctifiante et par suite la vie surnaturelle. Les Grecs attribuent directement au Fils la gratification dans le sens de *gratificavit nos in dilecto Filio suo*[4]. C'est Jésus qui, résidant en nous, étant un avec nous, nous transmet sa dignité, son amabilité aux yeux de son Père, ses droits à l'héritage. C'est par la participation de ses relations filiales que nous recevons l'adoption et que nous entrons dans une société amicale avec les personnes divines[5].

1. 14 octobre 1859.
2. Maynard, 276.
3. Disp. XXXI, v, 3; *in* S. Th., III, 9, 13.
4. *Eph.*, I, 6.
5. Scheeben, 871.

D'autres, comme Schram[1], Corneille Lapierre[2], Reguerra[3], Thomassin[4], vont même plus loin, ils semblent accorder à la personne de Jésus-Christ une action plus immédiate sur nous, pour nous faire vivre de sa vie, du moins en vertu de la sainte Eucharistie, à l'occasion de laquelle ils traitent cette question. Ils paraissent attribuer au Verbe dans nos âmes une résidence, une union et une opération immédiate, qui seraient analogues à celles qui appartiennent au Saint-Esprit. Le moyen, la disposition, le lien de cette union avec Jésus-Christ seraient d'ailleurs la même grâce qui nous unit à l'Esprit sanctificateur.

Il n'entre pas dans notre but d'aborder tous leurs raisonnements qui touchent aux questions les plus ardues de la métaphysique et qui, après tout, laissent dans l'âme moins la certitude, que des probabilités et des conjectures.

D'ailleurs, le V. P. Eudes ne les a pas exposés; il se borne à affirmer le fait qui est certain, et il laisse aux théologiens d'en rechercher le mode. Ce qui, en effet, importait à son sujet, ce qui suffisait à son admiration et à son amour, c'était la présence incontestable de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Cœur de la Vierge; c'était l'action réelle bien que mystérieuse, qui lui permettait d'affirmer que Jésus est la source de la vie de sa Mère, le principe de ses opérations surnaturelles et par là même son Cœur.

Néanmoins, sans entrer dans ce que ces discussions ont de trop abstrait, ne nous sera-t-il pas permis de chercher dans les écrits de notre apôtre et dans les enseignements de la théologie, en quel sens Jésus-Christ, comme principe de vie dans Marie, porte le nom de son Cœur divin.

1. *Theologia mystica,* l. I, ch. III, § 161.
2. *In Joann.,* VI, 57 et 58.
3. *Praxis Theolog. mysticæ.*
4. *De Incarnatione,* l. VI, ch. XVIII.

1° Observons d'abord que le Cœur est un organe intérieur, il est renfermé, il est caché dans la poitrine de l'homme. Dans l'ordre de la vie de la grâce, Jésus-Christ est aussi un principe intérieur de vie, il est descendu dans la Bienheureuse Vierge et il y réside comme dans un sanctuaire fermé.

En vertu de l'Immaculée Conception, en effet, le Verbe divin est entré en Marie, et il y a établi sa demeure pour ne plus jamais en sortir. C'est surtout à l'égard de cette Vierge si sainte, si pure et si enflammée d'amour que s'accomplissent ces paroles de Jésus : *Si quis diligit me... ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus*[1] ; car, ainsi que nous l'enseigne saint Thomas, il appartient au Fils comme au Saint-Esprit, d'habiter en nous par la grâce[2]..... Par la grâce sanctifiante, dit ce même docteur, nous devenons la demeure du Fils, et nous le possédons en nous à un tel point, que nous pouvons jouir et de sa personne et de ses dons[3]. « Le Cœur de la très Sainte Mère de Dieu, » dit à son tour le V. P. Eudes, « est le vrai Ciel de la très Sainte Trinité, et les trois personnes éternelles y ont toujours fait leur demeure[4]. » Cette présence de Jésus dans les âmes, et en particulier dans le Cœur de sa Mère, est une question qui revient fréquemment sous la plume et sur les lèvres du V. P. Eudes. A ses yeux, le Cœur de la Bienheureuse Vierge est le paradis, le ciel, la demeure de Jésus ; c'est son temple et son tabernacle ; c'est son lit de repos, son palais et son trône. Toute l'École, en particulier celle du XVIIe siècle,

1. *S. Jean*, XIV, 23.

2. *Tam Filio quam Spiritui Sancto convenit inhabitare per gratiam* (S. THOM., I, q. 43, a. 5.)

3. *Per gratiam gratum facientem, Filius nos inhabitat, vel etiam habetur a nobis... ut ipsâ divinâ personâ fruatur*. S. THOM., 1, q. 43, a. 3. ad 3um et ad 1um.

4. *C. adm.*, l. II, ch. II.

parle du reste comme lui : inutile d'insister sur un fait incontestable [1].

A ce titre, tous les justes reçoivent Jésus et deviennent sa demeure; mais sa Mère le possède d'autant plus parfaitement, elle en est d'autant plus remplie, que la plénitude de sa grâce surpasse incomparablement celle de tous les anges et de tous les saints.

En quoi consiste précisément cette habitation, ce séjour de Jésus dans le Cœur de la Bienheureuse Vierge? Nous n'avons pas la prétention de le connaître. Jésus est au ciel; il est dans le sacrement de l'autel; il est aussi dans le Cœur de sa Mère; ces trois présences sont différentes, nous savons qu'elles sont réelles et certaines toutes les trois : mais qui pourra dire ici-bas le dernier mot de ce mystère? Il nous suffit d'avoir constaté que Jésus réside en personne dans l'intérieur de Marie, aussi réellement que le cœur de chair est enfermé dans la poitrine de l'homme.

2° En second lieu, le cœur contribue à former le sang et à lui donner des propriétés vivifiantes, il le renferme; ce sont ses palpitations qui le répandent dans toute l'économie humaine.

Or n'est-ce pas le rôle qui appartient à Jésus par rapport à la grâce, à la vie surnaturelle de Marie.

Sans aucun doute, c'est le Saint-Esprit qui est, à proprement parler, l'auteur de la grâce dans les âmes : c'est lui qui nous la communique, et il mérite en toute vérité le nom de sanctificateur; il est par excellence l'esprit de vie, de sainteté et d'amour : *Credo in Spiritum Sanctum vivificantem.* Il est lui-même le Don de Dieu, *Donum Dei Altissimi;*

1. *Mandement* de Mgr Perraud, évêque d'Autun, pour le 2e centenaire de la mort de la Bienheureuse Marguerite-Marie, octobre 1890, p. 19.

et c'est en lui et par lui que tout nous est donné dans cet ordre de la vie surnaturelle[1].

Tout cela est indiscutable; mais il n'en est pas moins vrai que la grâce est aussi la grâce de Jésus; c'est Lui qui la mérite; c'est Lui qui lui communique son prix, sa force et sa vertu : c'est de son Cœur blessé qu'elle découle avec son sang; c'est dans ses plaies qu'il faut en chercher la source; c'est là seulement qu'on peut la puiser, et ce sont les palpitations amoureuses de son Cœur sacré qui lui impriment son impulsion, son mouvement. Il nous la donne par son Esprit et avec son Esprit, mais lui-même il se donne avec elle; car notre sanctification est son œuvre et elle ne peut se faire qu'en Jésus.

Il semble inutile d'insister sur une doctrine admise dans son sens général par tous les théologiens. C'est à cause de l'influence de Jésus sur la vie de la grâce, que saint Paul lui attribue le sens symbolique de tête de l'Église; le mode voilé et caché de l'action de Jésus en Marie n'autorise-t-il pas de même le V. P. Eudes à le désigner sous celui de son Cœur.

Quelques théologiens identifient la grâce sanctifiante avec la charité, et pour eux l'appropriation de la grâce au Saint-Esprit est bien plus rigoureuse et absolue; car le Saint-Esprit est l'amour personnel, et c'est par lui, dit saint Paul, que la charité est répandue dans les cœurs.

Mais cette opinion n'est pas la doctrine commune des théologiens. De plus, la vie naturelle et aussi la vie surnaturelle de l'homme est en même temps intelligence et amour; la racine de la vie divine en nous est la foi : croire est son premier acte, car c'est ainsi que la vie de Dieu s'exprime *ad intra* par son Verbe, qui est sa sagesse et par

1. *Omnia dona gratiæ pertinent ad Spiritum Sanctum secundum illud.* *I Cor.*, II, 11. — *Omnia operatur unus atque idem Spiritus.*

son Esprit qui est son amour. Les vertus théologales veulent être réunies pour former le principe total de la vie surnaturelle; elles sont tellement agencées entre elles qu'elles composent un tout organique, dans lequel l'une dépend de l'autre, soit pour exister, soit pour développer pleinement son énergie [1]. La foi, pour être vivante, doit pouvoir opérer par la charité, et la charité à son tour suppose la foi comme son fondement et sa racine [2].

Or, dit saint Thomas [3], *communicant missiones* (*Verbi et Spiritus Sancti*) *in radice gratiæ, sed distinguuntur in effectibus gratiæ quæ sunt illuminatio intellectus et inflammatio affectus*;... car *licet omnia dona in quantum dona sunt, attribuantur Spiritui Sancto, quia habet rationem primi doni, secundum quod est amor, aliqua tamen dona, secundùm proprias rationes attribuuntur per quamdam appropriationem Filio, scilicet illa quæ pertinent ad intellectum, et secundum illa dona attenditur missio Filii* [4].

Comme nous l'avons remarqué plus haut, le V. P. Eudes avait pu se croire fondé à attribuer au cœur le symbolisme des vertus intellectuelles; et par une conséquence rigoureuse, il devait dans le même sens donner à Jésus le nom de cœur, même en ne considérant que son action sur les vertus intellectuelles de Marie. Si l'on objectait avec saint Thomas : *Dona quæ pertinent ad perfectionem intellectus, non sunt dona gratiæ gratum facientis, cum sine caritate possent haberi,* on répondrait également avec l'ange de l'École : ...*non secundum quamlibet perfectionem intellectus mittitur* (*habetur et inhabitat ut Dono et personâ ejus anima*

1. Scheeben, nº 788.

2. *Fides quæ per Caritatem operatur* (Galat., v, 6). *Gratia voluntatem præparans est fides cum dilectione* (Sentences, 2, disp. 27). *Fides... radix et fundamentum* (Concile de Trente).

3. I, q. 43. a. 5, ad 3.

4. I, q. 43, a. 5, ad 1.

fruatur) Filius, sed secundum talem instructionem intellectus, quâ prorumpat in affectum amoris[1].

Pour mieux comprendre l'influence de Jésus sur la vie surnaturelle de Marie, observons que cette vie de la grâce, depuis Jésus-Christ, nous est communiquée par les sacrements. Or, ces sacrements, à quelque point de vue qu'on les étudie, sont les sacrements de Jésus : c'est lui qui les a institués, c'est lui qui les administre; car c'est sa personne dont il s'agit principalement quand nous disons : *Ego te baptizo, Ego te absovo*... C'est en vertu de sa passion et de sa mort qu'ils sont devenus les sources et les canaux de la vie; et c'est de son humanité sainte que le Fils de Dieu se sert, comme d'un organe vivant, pour la répandre dans tous les membres de son corps mystique. Le caractère qu'impriment trois d'entre eux est aussi le caractère du Christ Jésus, et la réception de ces sacrements fait de nous des chrétiens, de parfaits chrétiens.

L'effusion de la grâce par les sacrements nous force donc de remonter jusqu'à Jésus, il y faut une intervention toute spéciale, toute personnelle du Christ; c'est en lui que nous devons en chercher la source, le principe. Jésus, en vertu de ces sacrements, est donc bien réellement le Cœur d'où se répand en nous la vie, par tous ces fleuves de son sang.

Or, après l'établissement du christianisme, Notre-Seigneur Jésus-Christ a utilisé ces sacrements pour déverser plus abondamment encore sa grâce dans l'âme de son admirable Mère. Comment admettre en effet que le Cœur de Marie n'ait pas été orné par son Fils de la beauté que confère et la grâce et le caractère sacramentels. Qui donc tient de plus près à Jésus que sa divine Mère? Qui sera au Christ et du Christ, *vos autem Christi,* plus qu'elle? Qui osera soutenir qu'elle a été privée d'un seul des fruits merveilleux

1. I, q. 43, a. 5, ad 2.

du sang qu'elle-même avait fourni à son Fils dans l'Incarnation [1].

La Vierge immaculée était trop pure pour avoir eu à solliciter le pardon et l'absolution de la Pénitence. Mariée sous le régime de la loi ancienne, elle n'a pas non plus reçu le sacrement de Mariage qui n'était pas encore institué. Les avis des théologiens sont partagés en ce qui concerne l'Extrême-Onction; mais, nous aimons à redire ces paroles d'Euthymius : *scribunt quidam Apostolorum temporibus proximi, quod Christus Petrum et Virginem matrem baptizavit : Petrus vero reliquos apostolos*... La descente nouvelle du Saint-Esprit en Marie, *superveniens,* à la Pentecôte lui a d'ailleurs conféré dans toute leur plénitude les effets de la Confirmation. Est-il même téméraire de penser que son Cœur a été inondé de toutes les grâces qui sont attachées au sacrement de l'Ordre? Marie ne pouvait recevoir l'ordination réservée aux hommes, mais dans le *fiat* de l'Annonciation, dans l'offrande au Temple, et dans l'assentiment donné par elle à la mort de la croix, n'a-t-elle pas participé au ministère le plus auguste du sacerdoce catholique [2]?

Quoi qu'il en soit des autres sacrements, il est certain que la Sainte Vierge a participé bien des fois à la sainte Eucharistie. C'est même une tradition acceptée par les plus graves théologiens, que depuis sa première communion à la Cène jusqu'à sa mort, la résidence sacramentelle de Jésus n'a jamais été interrompue en elle. La Providence veillait à ce que la corruption ne vînt pas altérer les saintes espèces,

1. SUAREZ, in 3, q. 37, a. 4. Disp. 18, § 3. — P. DEPOIZ, *De B. M. Virg.*, p. VII, ch. III, a. 2, s. 1, nº 2.

2. *Licet Sacramentum ordinis non acceperit Virgo Maria quidquid tamen dignitatis et gratiæ in ipso confertur, de hoc plena fuit.* S. ANTONIN, *Summa*, p. IV, tit. 15, cap. XVI, s. 2. — GIRAUD, *Prêtre et Hostie* : conclusion. — Mgr VAN DEN BERGH, *Marie et le sacerdoce.*

avant qu'une nouvelle communion eût assuré dans la Mère la présence continuelle de son Fils bien-aimé[1].

Or, comment exprimer l'action personnelle de Jésus-Christ, dans l'effusion de grâce, et dans l'union qui résultait pour Marie, de ce séjour permanent et vivant de Jésus en elle, pendant une communion de quinze ans, peut-être même de vingt-cinq ans[2]. Par la sainte Eucharistie, Marie communiait continuellement à la substance de la chair et du sang de Jésus-Christ : Jésus-Christ était en elle tout entier pour la faire vivre de sa vie ; non seulement il était vivant en elle, mais il se faisait l'aliment de sa vie ; il était véritablement la source, le principe de sa vie ; c'était de Jésus et par Jésus que Marie vivait ; Jésus était donc son Cœur[3].

Plus que jamais le Cœur lui-même de Marie n'avait d'autres pensées, d'autres sentiments que ceux que lui inspirait son Fils. « Il était comme une harpe céleste. Jésus vivant en elle en touchait les cordes, son doigt divin les faisait vibrer, et par de suaves harmonies il chantait en elle et par elle la gloire de Dieu[4]. »

Tout en exaltant la gloire et les beautés du Cœur de la Mère, le V. P. Eudes n'oublie pas que Jésus est aussi le Cœur et la vie des chrétiens. Le panégyriste, l'apôtre du Cœur de Marie, reste toujours l'ardent missionnaire et le conquérant des âmes.

Le Christ est votre vie, dit-il à tous les fidèles, *Christus vita vestra,* il faut donc travailler à le former en vous : *Christus formetur in vobis*. Pour cela, efforcez-vous de tuer votre propre vie, et ouvrez votre cœur pour y appeler Jésus-

1. Reguerra, *Praxis Th. mysticæ,* t. IV, p. 540, nº 405. — Schram, *Th. myst.,* s. 161, 162. *Cienguegos,* l. II. Cardinal de S.-Barthélemy, docteur de Salamanque (*de vita abscondita.* Roma, 1728).

2. *C. adm.,* l. VII, ch. ii.

3. *Manuel de piété,* par le V. P. Eudes, p. 207.

4. *C. adm.,* l. III, ch. ii.

Christ[1]. Au livre V, chapitre VII, il expose ce qu'il entend par cette vie et ce règne de Jésus dans les cœurs. Le Christ ou le diable habiteront dans vos âmes, s'écrie-t-il ailleurs, votre cœur sera le lit de repos du démon ou de Jésus, et si Jesus ne peut pas dire de vous[2] : *in me manet et ego in eo,* on pourra vous désigner du doigt en s'écriant : *Intravit in eum Satanas*[3] ! Vous êtes au Christ, *vos autem Christi,* offrez votre cœur à Jésus-Christ, car il faut qu'il y vive et qu'il y règne : *Oportet illum regnare*[4]. De là cette conclusion qui résume les fruits de sa dévotion[5]. *Domine, Jesu Christe, ... præsta, quæsumus, ut... in corde et corpore nostro viventem et regnantem portare et glorificare, nosque in te et propter te solum vivere valeamus. Tibi cor nostrum offerimus, donamus... ut in ipso vivas et regnes*[6].

II

Jésus, principe d'amour. Notre pensée découvre plus facilement le sens métaphorique du mot Cœur basé sur ses relations avec l'amour, dans la personne du Saint-Esprit, dont l'amour est le nom propre. C'est par le Saint-Esprit, nous dit l'apôtre, que la charité se répand dans les cœurs : *Caritas diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum.* Toutefois il n'est pas difficile non plus de l'apercevoir en Jésus-Christ dont le Cœur éclaire et brûle à la fois comme le feu[7]. Si le Fils de Dieu habite en nous, ce n'est pas en effet seulement pour illuminer nos intelligences,

1. *C. adm.*, l. I, ch. V, sect. 3 ; l. II, ch. II et ch. V.
2. *Habitaculum cordis nostri... claudatur diabolo et aperiatur Christo* (S. Augustin, leçon du 2e nocturne de l'office de la Dédicace).
3. *C. adm.*, l. II, ch. VII, § 2 ; l. VI, orac. VI.
4. *I Cor.*, XV, 25.
5. *Postcom.*, 8 fév.
6. *Ave Cor.*
7. *C. adm.*, l. I, ch. V, § 3.

c'est aussi pour souffler l'amour dans nos cœurs. *Filius autem est Verbum non qualecumque, sed spirans-amorem*[1]. Saint Augustin dit de même : « Le Verbe est une connaissance pleine d'amour : *Verbum autem quod insinuare intendimus, cum amore notitia est*[2]. *Nec igitur secundum quamlibet perfectionem intellectus mittitur Filius; sed secundum talem instructionem intellectus qua prorumpat in affectum amoris*[3]. » « Jésus qui est le feu et l'amour essentiel, » dit le V. P. Eudes[4], « et qui s'appelle dans les Écritures, *ignis consumens,* a toujours fait sa demeure, et demeurera éternellement dans le Cœur de la Mère de belle dilection. Jugez quels feux, quelles flammes, quels embrasements il y a portés. Certes il y est comme une fournaise immense d'amour divin dans une autre fournaise toute embrasée du même amour[5]. Jésus-Christ, à ce point de vue, n'est donc pas sans influence sur l'amour du Cœur de Marie, il en est la source, il peut donc déjà sous ce rapport recevoir le nom de Cœur divin. De plus, comme homme c'est Jésus-Christ qui nous a mérité l'Esprit-Saint, c'est lui qui, comme Dieu, l'a envoyé dans le Cœur de la B. Vierge ; et surtout c'est de lui comme Verbe que procède le Saint-Esprit dans le mystère adorable de la Très Sainte Trinité. Toujours l'Esprit-Saint est l'Esprit de Jésus : *Spiritus Filii*[6].

1. S. Thomas, 1, q. 43, a. 5, ad 2.
2. S. Augustin, 9e livre *de Trinitate,* n° 10.
3. S. Thomas, 1, q. 43, a. 5, ad 2.
4. *C. adm.*, l. XI, médit. 1re série, jour de l'Octave.
5. Jésus est l'amour même. S. Basile : *Si quis sapientiam amorem definierit non a vero deviare videbitur.* S. Bernard, *Serm.* 35, *in Cc. Filius ut principium Spiritus Sancti, in animas sanctas se transfert et datur, ut mentes perceptione divinæ veritatis illustret et foveat, non qualicumque veritatis notitiâ, sed eâ quæ mox in affectum prorumpat, ut sit nempe notitia cum amore, id est, sapida scientia.* Satolli, *in Summam,* p. I, q. 27, 43; q. 17, a. 5.
6. *Filio in quantum est Sancti Spiritus principium competit esse sanctificationis auctorem,* S. Th., I, q. 43, a. 7.

Or, quand le V. P. Eudes parle de la présence du Saint-Esprit dans Marie, ce n'est pas précisément à la troisième personne de la Sainte Trinité pour elle-même, ce n'est pas à son action, en tant que personnelle, que son regard s'arrête. L'Esprit-Saint lui apparaît par-dessus tout, comme l'Esprit du Fils, comme l'Esprit, l'amour, le Cœur de Jésus. Quand le Verbe l'envoie dans la B. Vierge, c'est son esprit à lui, c'est son propre Cœur que Jésus donne, qu'il communique à sa mère, et il devient le Cœur de Marie, parce qu'il était déjà le Cœur de Jésus. Par lui et en lui, la Mère et le Fils n'ont plus qu'un même esprit, un même cœur, une même vie. Quand donc le V. P. Eudes parle du Saint-Esprit dans le Cœur de la B. Vierge, il veut que nous remontions à Jésus, car toute sa dévotion se concentre dans le Fils et dans la Mère. Il semble ne s'occuper de l'Esprit-Saint, que pour montrer comment en lui et par lui Jésus n'a qu'un même cœur avec Marie, comment le Fils anime sa Mère de son propre esprit et l'embrase de son amour, et comment par suite, il est son cœur.

Si nous nous en rapportons à l'opinion des Pères grecs, nous comprendrons même que le sens métaphorique du cœur s'applique plus justement à Jésus-Christ qu'au Saint-Esprit. Le cœur est l'organe qui renferme et verse le sang; et le sang c'est le véhicule, le fleuve de la vie : *in sanguine anima*.

Or, pour les Pères grecs le Saint-Esprit n'est pas le principe agissant de la sanctification; il est plutôt un souffle, un parfum, une huile, une semence vitale, vivifiante, spirituelle et substantielle[1]. Il jaillit de Dieu, c'est le Fils qui le transmet à la créature dans un mariage intime, en faisant descendre le Saint-Esprit dans cette créature dont lui-même est l'époux ; et avec le Saint-Esprit l'image substantielle, divine,

1. *Semen vitale, afflatus, spiritus verbi,* S. Irénée.

l'onction, le *signaculum* s'insère, s'approprie à cette créature pour qu'elle devienne l'image, le Fils de Dieu[1]. Comme le Saint-Esprit n'est pas l'ami, mais l'amitié du Père et du Fils, *de même* il est le lien d'amitié qui rattache la créature à Jésus; il est en elle l'esprit de Jésus-Christ pour l'unir à Jésus-Christ ; et la remplissant de sa sainteté il en fait le digne corps de Jésus, qui en est la tête et le cœur.

III

A l'emploi métaphorique du mot cœur pour désigner Jésus-Christ, il y a une troisième raison qu'il nous suffira d'indiquer : « Le mot vie, » dit saint Thomas, « est pris pour signifier l'objet le plus cher et le plus constant de nos affections : *In quo quis principaliter firmat suum affectum et in quo maxime delectatur*[2]. »

Tout le monde sait aussi qu'on emploie le terme cœur dans le même sens, en le réservant pour les personnes aimées, et saint Thomas nous donne la raison philosophique de cette métaphore, quand il nous décrit les effets de l'amour[3].

Le docteur Angélique nous l'explique encore, dans ce passage de son commentaire sur l'Épître de saint Paul aux Philippiens[4]. *Vita importat motionem quamdam ; illi enim vivere dicuntur, qui ex se moventur. Unde est quod illud videtur esse radicaliter vita hominis, quod est principium motus in eo. Hoc autem est illud cui affectus unitur, sicut fini; quia ex hoc movetur homo ad omnia. Unde aliqui dicunt illud ex quo moventur ad operandum, vitam suam, ut*

1. SCHEEBEN, n° 858.
2. *Lect. VI in Epist. ad Gal.*, II.
3. S. TH., 1, 2, q. 28.
4. *Lect. III in Epist. ad Philip.*, I.

venatores venationem, amici amicum ; sic ergo Christus est vita nostra, quoniam totum principium vitæ nostræ et operationis est Christus.

Il nous suffira donc de rappeler que Jésus-Christ est à la fois le Dieu et l'Enfant bien-aimé de la Bienheureuse Vierge Marie, pour dire combien elle l'aimait, et pour justifier par suite dans ce sens des expressions semblables à celles-ci : « Mon Fils Jésus est mon Cœur et je l'aime comme mon Cœur [1]; » car c'est en lui que Marie sa Mère avait mis tout son amour et toutes ses complaisances : « J'ai toujours été, » disait Notre-Seigneur à sainte Mechtilde, « et je serai éternellement le très unique objet de toutes les affections du Cœur sacré de Marie [2]. Le V. P. Eudes fait allusion de fois à autre à cette interprétation, par exemple, quand il dit que le Cœur divin de Marie est « son Fils Jésus, qui est son Cœur et qu'elle aime comme son Cœur [3]. » C'est dans le même sens que la Mère de Dieu disait elle-même à sainte Brigitte : « Ayez pour certain, que j'ai aimé mon Fils si ardemment, et qu'il m'a aimée si tendrement, que Lui et Moi nous n'étions que comme un cœur : *quasi cor unum ambo fuimus* [4]. »

Bossuet met de même sur les lèvres de la Bienheureuse Vierge, au pied de la Croix [5], ce cri de douleur et d'amour : « Arrachez-moi le cœur en m'ôtant ce Fils bien-aimé. » Enfin c'est l'interprétation que beaucoup d'exégètes donnent au cantique de Siméon ; car pour eux l'âme de Marie, qu'un glaive a transpercée, n'est autre que son Fils Jésus : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.*

Cette interprétation métaphorique du mot Cœur, dans le

1. *C. adm.*, l. I, ch. II.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, l. I, ch. II; l. VI, ch. I, 1re or.; l. II, 9e médit.
4. *Révélat.*, l. I, ch. VIII. — *C. adm.*, l. I, ch. V.
5. *Premier Sermon sur la Compassion.*

sens d'objet aimé, sert à nous faire saisir une pensée qui se rencontre plusieurs fois, soit dans l'ouvrage du V. P. Eudes sur les Sacrés-Cœurs, soit dans ses offices. Pour lui Jésus n'est pas seulement le Cœur de Marie, il est aussi le Cœur du Père Éternel et il commence l'hymne des premières Vêpres de la fête du 20 octobre par ces vers :

Jesu, Paterni pectoris
Et Virginis Cor unicum.

Lui-même explique cette expression, quand il dit : « Il faut savoir que le Fils de Dieu est le Cœur de son Père Éternel, tant parce qu'il l'aime comme son Cœur, que d'autant qu'il est le principe de la vie que le Père a dans ses enfants[1]. C'est le sentiment d'un ancien Père de l'Église, saint Clément d'Alexandrie[2]. Mais ce qui est infiniment plus, c'est le langage de ce Père divin, car c'est le nom qu'il donne à son Fils, puisque c'est de lui qu'il parle à la Très Sainte Vierge, quand il lui dit qu'Elle a blessé ou, selon la diction hébraïque et les Septante, qu'Elle a ravi et enlevé son Cœur, le tirant de son sein paternel dans son sein virginal : *vulnerasti* (*rapuisti*) *cor meum*[3]. Le P. Croiset, le P. de Gallifet, Mgr de Lodève, etc..., n'hésitent pas à dire comme lui dans la doxologie des offices qu'ils présentent pour la fête du Sacré-Cœur de Jésus :

Jesu, Patris Cor unicum.

Et le P. de Gallifet traduit comme le V. P. Eudes : Jésus, l'unique objet des tendresses du Père. Bossuet dit aussi :

1. *C. adm.*, l. V, orac. 8.
2. L. V, *Strom.*
3. *C. adm.*, l, I, ch. II et V.

« Dieu a épanché sur nous son Cœur, en nous donnant son Fils, qui lui est aussi cher que lui-même, son unique, son bien-aimé, ses délices, son trésor [1]. »

IV

Nous pouvons ajouter que le V. P. Eudes s'appuie en dernier lieu sur le mystère de l'Incarnation, quand il emploie dans le sens métaphorique le mot Cœur, pour exprimer les relations qui unissaient Jésus avec sa sainte Mère. Il montre en effet [2], en s'appuyant sur la doctrine des Pères et sur celle des théologiens, que par ses vertus, par son humilité, par son amour, la Bienheureuse Vierge a ravi au sein du Père le Verbe éternel, et l'a attiré d'abord dans son propre Cœur, où il est devenu son Cœur divin, puis dans ses chastes entrailles, où il est devenu son fils.

Tel est le sens qu'il donne à cette parole des Cantiques : *Vulnerasti Cor meum, Soror mea, sponsa, Vulnerasti cor meum in uno crine colli tui. Vulnerasti,* c'est-à-dire d'après les Septante : *Excordasti, abstulisti, cor eripuisti,* dit saint Grégoire de Nysse ; *Cor meum conclusisti in corde tuo, vel captivasti,* explique saint Ambroise [3]. Et pour cela, le V. P. Eudes dit avec saint Bernard à Marie : *O Raptrix cordium; una puella, nescio quibus blanditiis, quibus violentiis, decepit, ut ita dicam, et vulneravit, et rapuit cor divinum* [4]. *Vulneravit itaque Maria Cor Patris æterni, ubi Verbum divinum ab æterno latebat, sibique Verbum avulsit, sed quia idem cum corde Patris, illud avellere non potuit quin totum Patris cor simul avelleret* [5]. Telle est aussi la pensée

1. *Sermon sur l'Annonciation,* 3e partie.
2. *C. adm.*, l. VI, Or. 8.
3. Corn. Lap. *in A.* 4. 9.
4. S. Bernard, *Serm. 5 de Nativitate Beatæ Virginis,* c. iv.
5. Vega, *Theol. Maria.*, n° 1840.

de l'Église romaine : *Confirmatum est Cor Virginis in quo divina mysteria, angelo nuntiante, concepit...*

Domus pudici pectoris
Templum repente fit Dei :
Intacta nesciens virum,
Verbo concepit Filium[1].

C'est dans le Cœur de Marie tout d'abord, dit Nicolas de Salicète, cité par le V. P. Eudes[2], que s'opéra en un certain sens le mystère de l'Incarnation : *Cor virgineum, in quo Divinitas humanitati unita est per amoris osculum.* Et il en conclut en s'adressant à la Bienheureuse Vierge : *Cor tuum primum sub sole fuit dignum suscipere egredientem de sinu Patris unigenitum Dei.* « L'amour du Cœur de Marie était monté jusqu'au Père lui ravir son Fils qui est son Cœur[3]. » Ce Verbe de Dieu vint alors spirituellement dans son âme, où elle le garda avec un soin jaloux.

Cet acte d'amour de Marie et la nouvelle venue du Verbe, n'ont pas dû laisser insensible le Cœur de chair de Marie. Quelques gouttes d'un sang plus pur et plus virginal s'en sont-elles échappées, pour fournir au Verbe Éternel l'élément avec lequel il façonna le Cœur adorable de Jésus? Le V. P. Eudes le dit avec divers auteurs[4]. Sans discuter cette

1. *Vig. Epiphaniæ.* 2e Noct. Tep. Leçon VI.
2. *Dév. au S. Cœur.* Édit. 1650, p. 216.
3. *Ibid.*, p. 223.
4. *Pues en sentir de grandes doctores el Espiritu santo formo el sacratissimo cuerpo de nuestro Señor Jesucristo y por lo tanto su Corazon de la preciosissima sangre del Corazon de Maria, exprimida en fuerza del amor.* — medit. 21. *Ven. perp. al Corazon de Maria. P. Salcedo.* — *Consideremus, Virginis fructum. Nam ex prædictis factum est ut non solum Christum in Corde conciperet per fidem et dilectionem; verum etiam carnem quam ex purissimis sanguinibus suis, divini amoris ardor superexcessivus in virginis utero, sine virili consortio formaret.* S. Bernardin de Sienne, 1er *Serm. de Nativ.* — Pinamonti, consid. 5.

opinion contestable, il est certain que le Cœur de Marie a joué un rôle important dans la Conception du Fils de Dieu; il n'est pas resté étranger au mystère adorable de l'Incarnation. Quoi qu'il en soit, le V. P. Eudes ajoute : « Si l'amour de Marie a pu d'abord attirer Jésus dans son Cœur, d'une façon spirituelle et divine, c'est dans son sein qu'il a porté le Verbe à descendre pour prendre notre chair et devenir son Fils[1]. » L'amour du Cœur avait rendu ses chastes entrailles dignes de le renfermer : *Quem meruisti portare*[2]. Et quand l'ange Gabriel attendait sa réponse, ce fut aussi son amour pour Dieu et pour les hommes, c'est-à-dire son Cœur qui prononça le *fiat* de son consentement, et par suite c'est ce Cœur qui a été la cause efficace et nécessaire de l'Incarnation du Verbe dans ses bénites entrailles. Tel est le sens que l'Église semble accepter avec le V. P. Eudes, quand elle applique à Marie les paroles du psaume 44 : *Eructavit cor meum Verbum bonum*, en les employant dans l'Introït des fêtes de la Bienheureuse Vierge. Dieu a dit, et le Verbe était engendré; le Cœur de Marie a dit son « Fiat », et en vertu de cette parole le Verbe s'est fait chair dans son sein. De deux façons, et par sa parole et par son sang, Marie a donc donné à son Fils son être de nature : *Dedit et verbo* fiat *et ministratione sanguinis sui Filio suo esse naturæ*[3].

Jésus est donc à la fois le fruit de l'amour de son Cœur, et le fruit de ses entrailles bénies : *Maria ex Corde genuit Verbum*[4].

Dans son office du 8 février, le V. P. Eudes n'a pas manqué de mettre en regard ces deux avènements, ces deux descentes du Fils de Dieu dans le Cœur et dans le sein de Marie :

1. *Dévot*. Édit. 1650, p. 223.
2. Édit. 1663, p. 46.
3. Seldmayer, *Theol. Mar.*, p. 3, q. 3. a. 6.
4. S. Aug., *De Virg.*

Miranda matris viscera,
Regale sed Cor omnibus....
Miraculis præstantius.
Quem sacra paucis mensibus
Portavit alvus parvulum,
Hunc Cor priùs, sacratius
Semperque gestat maximum [1].

Pour fortifier son assertion il cite en marge (Édit. 1663), ces paroles de saint Léon : *Prius concepit mente quam corpore*[2].

Il dit ailleurs avec saint Augustin[3] : « *Felicius Christum corde quam ventre gestavit*. Car dans le Cœur de Marie, le Verbe porta sa vie divine, et dans son chaste sein il ne reçut qu'une vie humaine. Si donc la femme de l'Évangile a pu s'écrier : *Beata viscera quæ te portaverunt*, Jésus a cru devoir faire de sa Mère un éloge encore plus magnifique en ajoutant : *Quinimo beati qui audiunt Verbum Dei et custodiunt illud.* » Nous pouvons donc chanter après le V. P. Eudes :

Merveilleuses sont les mamelles
Et les entrailles maternelles,
Qui portèrent le Rédempteur,
Mais beaucoup plus le divin Cœur.

Le P. Ventura a dit de même : « Marie a doublement conçu Jésus, dans son âme d'abord, en gardant avec amour

1. Hymne des premières Vêpres :

Beata matris viscera
Sed quam magis felicia
Materni Cordis intima,
In ventre novem mensibus
Maria tulit filium.
In Cordis penetralibus
Semper gestavit dominum.

Édit. 1650.

2. S. Léon, *Serm. 1. De Nativ. Dom.*
3. S. Aug., *De Virg. — C. adm.*, l. VII, ch. I, § 1 et § 2.

le Verbe, la parole de Dieu, et ensuite dans son sein, en lui donnant de sa chair virginale [1]. »

Le V. P. Eudes [2] et tous les mystiques ont étudié avec amour et avec admiration les effets de vie et de grâce que Jésus a dû produire, pendant les neuf mois de son séjour dans le sein de sa Bienheureuse Mère. Or, au moment où Marie a déposé l'Enfant Jésus sur la paille de Bethléem, les relations du Fils et de la Mère n'ont pas été brisées. En devenant moins charnelles, elles n'en ont été que plus élevées et plus vivantes, dit Bossuet [3] : « Marie reçoit le Verbe pour nous le donner comme le fait le Père, et comme son Père, elle le communique sans pour cela s'en séparer [4]. » Si donc dans le mystère de l'Incarnation, la divine Mère a été le principe de la vie humaine de Jésus ; si le Cœur de Marie, pendant neuf mois, a été véritablement le Cœur de Jésus, en vertu du même mystère, Jésus est devenu d'une manière très réelle et très active, la source, le principe de la vie divine de Marie, c'est-à-dire son Cœur [5].

Qui donc ne s'écrierait avec le V. P. Eudes : « Oh ! quels torrents de grâces et de bénédictions il versait incessamment durant toute sa vie, dans l'âme de la Bienheureuse Vierge ! de quels feux et de quelles flammes célestes le divin Cœur de Jésus embrasait de plus en plus le Cœur virginal de sa très digne Mère, spécialement lorsque ces deux Cœurs étaient si proches l'un de l'autre et si étroitement

1. P. Ventura, *Marie, M. de D*, ch. iv, p. 48. — Le P. Binet (Henry, iv, 98. 9. 74) développe aussi cette double conception, cette double maternité de Marie.

2. *Vie et Roy. de Jésus*, passim.

3. *Serm.*

4. *C. adm.*, l. V, ch. ix ; L. III, ch. iv, § 1.

5. C'est son divin Enfant qui est l'auteur de son Cantique, le *Magnificat*, et c'est lui qui a mis les vérités qui y sont contenues, dans l'esprit de son aimable Mère, et c'est lui qui prononce par sa bouche les oracles dont il est rempli. *C. adm.*, l. II, ch. i.

unis, pendant qu'elle le porta dans ses chastes entrailles, et ensuite lorsqu'elle lui donnait le lait de ses mamelles sacrées, lorsqu'elle le tenait entre ses bras et sur sa poitrine, durant tout le temps qu'elle demeura avec lui, vivant familièrement avec lui, comme une mère avec son enfant, buvant, mangeant, priant Dieu avec lui, et lorsqu'elle entendait sortir de sa bouche ses divines paroles, qui, comme des charbons ardents, enflammaient toujours de plus en plus le feu sacré de l'amour de son Cœur[1]. »

Nous pouvons donc conclure avec le V. P. Eudes que Jésus mérite en toute rigueur le nom symbolique de Cœur divin de Marie, car à tous les titres que nous venons d'énumérer, Jésus est tellement vivant et régnant en Marie, que véritablement il est l'âme de son âme, l'esprit de son esprit, et le Cœur de son Cœur. Si bien qu'à proprement parler, le Cœur de Marie c'est Jésus[2].

Cela est vrai, dira-t-on ; mais est-ce suffisant pour se servir du nom métaphorique de Cœur, et pour l'appliquer à Jésus-Christ envisagé comme principe de notre vie chrétienne ? Cela suffit-il surtout pour introduire un pareil langage dans le culte public ! De peur d'exposer le peuple à des erreurs funestes, on ne peut employer ces sortes d'expressions, qu'autant qu'elles ont leur origine ou du moins leur fondement dans le langage de l'Écriture et de la Tradition. Or ce n'est pas sous le nom symbolique de cœur, c'est sous celui de chef et de tête que Jésus-Christ est désigné quand on l'envisage comme sanctificateur et comme vie de nos âmes.

Nous reconnaissons ce qu'il y a de vrai dans cette double observation, et nous dirons avec Suarez et saint Thomas :

1. *C. adm.*, l. VI, ch. III ; l. VII, ch. II.
2. *Dévot. au S. Cœur de Marie*, Autun, 1648, p. 4.

« L'influence du cœur est occulte et invisible. » C'est pour cela que dans l'Église le rôle du cœur est plutôt attribué au Saint-Esprit. La tête au contraire domine tous les autres membres, et son influence est plus apparente. Jésus-Christ est la tête, puisqu'il est lumière et qu'il commande. Aussi le nom de Tête est plutôt réservé au Christ qui dans son humanité est un chef visible [1]. Oui, quand à la suite de saint Paul, on parle de l'Église, sous le symbole d'un Corps mystique, c'est plutôt, *potius*, le Saint-Esprit que l'on désigne par le nom de cœur, réservant à Jésus-Christ le nom de tête et de chef [2]. Dans un sens très vrai aussi Jésus-Christ est la tête et le chef de chacun des chrétiens : *caput omnium fidelium*. Néanmoins, si Jésus-Christ comme tête est visible dans le corps entier de l'Église, son action est tout aussi cachée que celle du Saint-Esprit dans les âmes en particulier. Aussi l'observation de Suarez n'a pas d'application en ce qui concerne le nom de cœur donné à Jésus, pour indiquer les relations qu'il avait avec sa Mère. D'ailleurs, nous lisons dans saint Thomas : *Sicut cor in medio corpus vivificat, ita Christus, in medio Ecclesiæ* [3]. Comme le cœur placé au centre du corps humain le vivifie tout en entier, ainsi en est-il de Jésus-Christ par rapport à l'Église. Et Suarez, au livre précité, ajoute qu'il n'y aurait pas d'inconvénient à tout accorder, c'est-à-dire à laisser donner le nom de cœur de l'Église, aussi bien à Jésus-Christ qu'au Saint-Esprit : *Quanquam concederetur totum, non esset magnum inconveniens*. Il n'y en a aucun, quand il s'agit de Marie.

1. *Quia cordis influentia est occulta; ideo, in ecclesia potius Spiritui Sancto cor accommodatur. Caput autem habet eminentiam inter alia membra et influentiam magis visibilem et, ideo hæc metaphora magis accommodatur Christo homini, qui in naturâ assumptâ est caput visibile.* Suarez, D. 13, S. 1. N. 2 in S. Th., III, q. 8. a. 1, ad 3.

2. *Reg. Dñi Jesu*, c. iii, § 4.

3. S. Th., lect. 3, *in Ep. ad Hæb.*, c. ii.

Nous le verrons plus loin, le V. P. Eudes n'est pas le seul à donner à Jésus le nom de Cœur, non seulement en tant qu'objet de notre amour, car alors, cette expression devient ordinaire et commune, mais en tant que principe de vie.

La *Raccolta,* ou recueil officiel des pratiques et prières auxquelles l'Église a attaché des indulgences, à la page 138, cite une prière approuvée par Léon XII en 1828, et dans laquelle se trouvent ces paroles : *Gesu, cuor di Maria, vi prego a benedir l'anima mia.* Jésus, Cœur de Marie, je vous prie de bénir mon âme.

Si le saint Pontife Léon XII n'a pas craint de dire : Jésus, Cœur de Marie, pourquoi le V. P. Eudes aurait-il eu tort de se servir de cette expression?

Il y a dans l'histoire des relations de Jésus avec les saints, toute une série de faits qui se rapportent merveilleusement à notre sujet, et qui justifient pleinement ce que le V. P. Eudes nous a dit de la vie de Jésus, dans le Cœur de son admirable Mère. Le R. P. de Gallifet s'y arrête longuement dans son ouvrage, et tous les postulateurs et tous les avocats de la fête des Sacrés-Cœurs les ont également signalés dans leurs mémoires[1].

Il est constant, dit le P. de Gallifet, par les témoignages et l'expérience des saints, que le cœur est le lieu où le Saint-Esprit habite sensiblement, et où Jésus-Christ fait sentir sa présence à ses épouses, d'une manière spéciale ; car c'est là qu'il demeure comme sur un trône et comme dans son jardin de délices. Et cela est si certain, qu'il n'est personne un peu au courant de ces matières qui puisse le révoquer en doute. Le même auteur a une très longue addition au livre II, sous ce titre : Part que le Cœur des saints a, dans les opérations du Saint-Esprit, et aux faveurs du saint Époux.

L'écrivain n'a qu'à ouvrir la vie des saints, pour y rencon-

1. *Exc. du S.-C.,* l. II, ch. I, p. 76.

trer d'innombrables exemples de la demeure et de l'action de Jésus dans le cœur de ses plus fidèles amis. « Que mon cœur puisse vous servir de demeure agréable, » dit sainte Gertrude[1]. Sainte Madeleine de Pazzi voyait Jésus dans le cœur de ses sœurs après la Sainte Communion[2]. Jésus-Christ s'insinuait dans le cœur de Rose de Lima. Jésus se trouve dans mon cœur, disait de son côté sainte Angèle de Foligno. Marie de Cortone vivait dans le Cœur de Jésus. La V. M. Victoire Colonna voyait Jésus-Christ dans son propre cœur. Jésus-Christ y faisait sa demeure; Jésus-Christ se plaça dans mon cœur et me dit que c'était son lieu, atteste la V. M. Clément, visitandine.

L'Église elle-même a confirmé cette vérité en disant dans l'Oraison de sainte Gertrude (15 novembre) : *Deus, qui in Corde B. Gertrudis virginis, jucundam tibi mansionem præparasti.* Disons donc avec saint François de Sales : « Notre Cœur, » en parlant du Cœur de Jésus[3], et avec Mgr Gay[4] : « Jésus est en nous; l'esprit de notre esprit et le cœur de notre cœur. » Et avec le V. P. Eudes : *Jesus Cor Mariæ,* Jésus est le Cœur divin de Marie.

Nous croyons devoir ajouter quelques mots pour expliquer une autre expression du V. P. Eudes, qui a quelque rapport avec le sujet que nous venons d'étudier.

Le V. P. Eudes ne dit pas seulement : *Jesu Paterni pectoris, et Virginis Cor unicum*[5], mais il dit aussi :

Flos Cordis altissimi,
Flos Cordis Virginei,
Flos et fructus[6].

1. *Vie*, l. II, ch. LIII.
2. GALLIFET, p. 128, etc.
3. P. NILLES, p. 439. Not.
4. *Rosaire, Ascension,* p. 271.
5. *Hymn.* 1res V. 20 octobre.
6. *Prose,* 8 février.

Quel sens devons-nous attacher à ces expressions? Le moine bénédictin de Barbery[1] reproche au V. P. Eudes de dire que Jésus est la fleur, le fruit du Cœur du Père. Le fils est engendré par voie d'intelligence, dit-il, et on ne peut enseigner qu'il procède du Cœur.

Le V. P. Eudes avait, ce semble, prévu cette objection, et il avait déjà répondu que dans un sens large et accommodatice, on peut attribuer au Cœur du Père la génération du Verbe, en tant que l'entendement, le sein, le Cœur du Père ne sont qu'une même chose. *Non profert Deus Verbum,* dit saint Augustin, *nisi ex Corde suo et intimo suo*[2]. Les saintes Écritures n'en parlent pas autrement, ajoute le V. P. Eudes, et c'est dans ce sens que les Pères interprètent ces paroles du psaume XLIV : *Eructavit cor meum verbum bonum.*

Le Père donne naissance à son Fils dans son Cœur[3]. *Ex plenitudine Cordis, id est, ex plenitudine intelligentiæ*, disent Bellarmin et saint Augustin[4]. Telle est encore l'explication de ce passage du *Magnificat* : *Dispersit superbos mente cordis sui,* par la puissance de son Cœur, c'est-à-dire par son Fils[5], c'est ainsi que l'interprètent Rupert, saint Théophile d'Antioche, Corneille Lapierre, saint Pierre Damien, saint Bernard[6].

Mais Jésus-Christ est *Flos cordis altissimi,* dans un sens plus rigoureux, en tant que le Père l'a donné au monde par amour, et c'est là la pensée du V. P. Eudes qui dit dans son office :

Quem cor supremi numinis,
Effundit orbi filium [7].

1. Biblioth. nat., ms. 11912-44.
2. *Ps.*, XLIV.
3. *C. adm.*, l. V, ch. X.
4. *In Ps.* XLIV.
5. J. DE LA ZERDA, *Maria effigies S*æ *Trinitatis.* Acad. 15, sect. 4, n° 38.
6. P. CHEVALIER, p. XXIII, 34.
7. Hymn. Mat., 8 fév.

C'est ce qu'exprime la parole de saint Jean : *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret.* Jésus est véritablement la fleur, le fruit, *flos et fructus,* de l'amour du Père, puisque c'est cet amour qui l'a porté à le donner au monde, et tout d'abord à Marie. Bossuet en parlant de l'Incarnation dit de même : « Quand Dieu le Père a donné son Fils, il nous a ouvert le fond de son Cœur ; il se déborde par cette ouverture, et après que sa divine libéralité a ainsi épanché son Cœur, ne faut-il pas que tout coule sur nous par cette ouverture [1]. »

Or, ce que nous affirmons du Père, le V. P. Eudes a pu l'enseigner également de la Bienheureuse Vierge. Jésus est à la fois le fruit béni des entrailles de Marie : *Benedictus fructus ventris,* et le fruit divin de son Cœur.

Cordis Virginei,
Flos et fructus [2],
... Orbi filium
Effundit et Cor Virginis [3].

Ces paroles même sont vraies dans un double sens. Marie est en effet doublement mère de Jésus. Elle l'est dans le mystère de l'Incarnation quand elle lui a donné son être, sa vie naturelle ; mais elle l'est aussi quand elle lui a donné sa vie mystique dans l'Église et dans les âmes. Or, son Cœur intervient dans cette double maternité, pour y apporter une coopération efficace et nécessaire. Nous avons dit déjà l'action du Cœur de Marie au moment de l'Annonciation. Alors, il a contribué à l'Incarnation du Verbe, mais son amour ne le concevait dans son sein, que pour le donner au monde au jour de la Visitation et de la Noël.

1. Bossuet, 1er *Serm. sur l'Annonc.*
2. Prose du 8 fév.
3. Hymn. Mat., 8 fév.

Dans un sens plus absolu encore, nous pouvons dire que c'est son amour, c'est son Cœur seul qui, sur la Croix, en accordant son assentiment aux paroles de Jésus : *Ecce Mater tua, Ecce filius tuus,* est devenu le coopérateur de son Fils dans l'œuvre de la Rédemption, et par là son Cœur aussi a donné naissance à l'Église, au corps mystique de Jésus. C'est donc son Cœur qui nous communique avec la grâce, la vie de son Fils pour faire de nous des chrétiens, c'est-à-dire pour faire naître Jésus en nous. C'est de cet enfantement de Jésus dans les âmes et dans l'Église que le V. P. Eudes a dit :

Orbi filium
Effundit et Cor Virginis

C'est la pensée de saint Augustin : *Spiritu mater membrorum Christi* (*Maria*), *quia cooperata est caritate ut efficeremur membra Corporis ejus.* C'est dans ce même sens que saint Paul disait : *Filioli mei quos iterum parturio donec Christus formetur in vobis*[1]. — C'est la vérité que le P. Ventura développe avec tant de force et d'autorité dans son bel ouvrage : *Marie, mère de Dieu et mère des hommes.*

1. *Gal.*, IV, 19.

CHAPITRE XII

Union des Cœurs de Jésus et de Marie.
Cor Jesu et Mariæ.

A ce que nous avons exposé dans le chapitre précédent, nous devons ajouter qu'il est encore un fondement sur lequel le V. P. Eudes établit sa théorie du Cœur divin de la Bienheureuse Vierge : c'est l'union qu'il se plaît à envisager entre le Cœur du Fils et le Cœur de la Mère. Il se sert, d'ailleurs, d'une double formule pour traduire sa pensée, et il dit tantôt : *Cor Jesu et Mariæ,* tantôt : *Cor Jesu, Cor Mariæ.*

Pour apprécier sa doctrine, nous avons à nous demander successivement :

1° Qu'est-ce qu'il entend par ces expressions : *Cor Jesu et Mariæ; Cor Jesu, Cor Mariæ?*

2° Ces formules sont-elles conformes aux exigences de la théologie et de la liturgie ?

3° Est-il permis de réunir ces deux cœurs dans une même dévotion ?

D'abord quel est le sens précis attaché par le V. P. Eudes à l'expression *Cor Jesu et Mariæ,* Cœur de Jésus et de Marie ?

Il répond lui-même [1] : « Elle indique la plus sainte et la plus étroite union qui fut et qui sera jamais après l'union hypostatique. » Mais encore, quelle est la nature de cette

1. *C. adm.*, l. I, ch. II

union? Dans les pages précédentes, nous avons entendu notre apôtre dire (1648), à propos de la salutation *Ave Cor*, que l'objet présenté à notre dévotion n'est pas un cœur moral, un cœur purement métaphysique, sans réalité concrète; un être idéal d'une unité absolue, sans existence, si ce n'est dans notre esprit; l'objet que nous vénérons, dit-il, est à la fois et le Cœur du Fils et le Cœur de la Mère; il renferme deux Cœurs distincts l'un de l'autre. Chacun d'eux a son existence à part; celui de Jésus surpasse infiniment celui de Marie; mais Dieu a uni si étroitement ces deux Cœurs, qu'on peut dire en vérité qu'ils ne sont qu'un Cœur, et qu'on peut leur adresser conjointement des hommages. Ces deux Cœurs, dont l'union seule est morale, sont bien l'un et l'autre des objets concrets, physiques, réels et sensibles; car chacun d'eux est corporel, spirituel et divin. Le sens de cette expression : *Ave, Cor Jesu et Mariæ*, est donc : *Avete, Corda Jesu et Mariæ, coadunata in unum.*

L'objet du culte n'est pas l'union, l'harmonie des cœurs, mais bien deux Cœurs qui sont unis.

La pensée du V. P. Eudes devient encore plus claire, quand on observe que dans la même prière : *Benedictum sit...*, il dit aussi bien : *dulcissimum nomen* que *Cor amantissimum Jesu et Mariæ*. Dans l'office du saint Nom de Marie, qu'il composa en 1648, il dit plusieurs fois : *Vivat nomen Jesu et Mariæ. Laudate nomen Jesu et Mariæ.* Or, par le fait même qu'il dit Jésus et Marie, il témoigne qu'il ne s'agit pas d'un nom unique, d'une espèce de nom composé; sa prière s'adresse à deux personnes ayant chacune son Cœur et chacune son nom. C'est dans le même sens qu'il dit dans l'oraison de la fête du 8 février : *Hanc sanctissimam Jesu et Mariæ in corde uno vitam jugiter celebrare.*

Cette formule est-elle parfaitement grammaticale? Nous laissons la solution de la question à des hommes plus

compétents; du moins, elle nous paraît fort acceptable et non sans exemple dans le langage humain. Nous disons avec l'Église dans la préparation à la Sainte Messe : *Illumina cor* nostrum — *purifica cogitationes* cordis nostri — *corda* nostra *expurget... corda fidelium docuisti.* Une mère dira très légitimement : le cœur de mes enfants vous est dévoué ; on dit également : le martyre de saint Pierre et de saint Paul... la mort de Jésus et de Marie... et le R. P. Grou, qui était un grammairien et un littérateur remarquable, intitule un de ses meilleurs ouvrages : *l'Intérieur de Jésus et de Marie.*

Il semble que le V. P. Eudes ait tenu à ne laisser aucun doute sur sa pensée. Dans la commémoraison des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, que ses enfants doivent réciter à l'office toutes les fois que la rubrique le permet, l'antienne de Vêpres et le verset portent : *Cor Jesu et Mariæ*, et cependant il s'agit de la commémoraison des Sacrés-Cœurs ; *S. Cordium Jesu et Mariæ ;* dans l'oraison, ces deux Cœurs sont signalés explicitement : *Dilectissimi filii et charissimæ Matris... amantissima Corda.* Il dit dans la même occasion *cor* et *corda*, pour indiquer à la fois et l'union et la distinction des cœurs.

Il y en a deux : donc il y aura deux fêtes, deux litanies, deux offices, deux traités à part dans son grand ouvrage ; il écrira le divin Cœur de Jésus et le Saint Cœur de Marie [1]. Il dira : ces deux Cœurs [2]... il tient à accentuer la distance infinie qui les sépare : « Le Cœur de Marie est le sanctuaire de l'amour *après* le Cœur adorable de Jésus [3]. Il offre au Père le Cœur de Jésus et à Jésus-Christ le Cœur de Marie [4]. Nous avons pris à dessein ces citations dans trois ou quatre

1. *C. adm.*, l. IX, ch. x et xi.
2. *Ibid.*, ch. xi.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, ch. x.

pages qui se suivent, pour montrer par là combien elles sont nombreuses dans tout l'ouvrage.

Dans l'acte original trouvé à Saint-Sauveur le Vicomte (diocèse de Coutances), il est parlé de fondation de messes à dire, « en l'autel où la confrérie du Saint Rosaire est érigée en l'honneur des très saints Noms de Jésus et de Marie, et de *leurs Sacrés-Cœurs*. Or l'érection de cet autel et l'établissement de cette fête doivent remonter à la mission prêchée par le V. P. Eudes en 1643. Donc dès cette époque où commence à paraître sa dévotion, il disait indifféremment et dans le même sens, le Cœur ou les Cœurs de Jésus et de Marie. Quand il dit le Cœur de Jésus et de Marie, afin de mieux éviter toute espèce de confusion, il met presque toujours un restrictif : « Ils sont un... *en quelque manière... de la façon que nous avons dit* plusieurs fois[1]. » Il dira dans l'une des hymnes composées pour la fête du Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge :

Que désormais ces deux beaux Cœurs
Du bon Jésus et de sa Mère,
Qui ne sont qu'un, soient l'exemplaire
De notre vie et de nos mœurs[2].

Dans les litanies, parfois il les invoque à part : *Cor Jesu sacratissimum; Cor Mariæ sanctissimum;* parfois, au contraire, il les réunit : *O pretiosissimum Cor Jesu et Mariæ.* Par ces diverses manières de procéder, il indique clairement sa pensée : ce sont deux cœurs qu'il honore, mais une des beautés qui le frappe, ce sont les liens étroits qui les unissent.

1. *C. adm.*, l. IX, ch. XI.

2. Les bulles d'érection des confréries de Morlaix (1666) et de Tréguier (1705) parlent aussi des Sacrés-Cœurs et placent la société sous le vocable des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

Ses adversaires ne s'y trompaient pas, alors que pourtant ils ont essayé de toute manière de repousser la dévotion au Sacré-Cœur, dans le libelle intitulé : *Entretien d'un père avec son fils sur quelques points de dévotion*. « On voit dans presque tout ce qu'il a dit de ce Cœur de Marie, qu'il lui parle comme au Cœur effectif et particulier de la Vierge, mettant celui de Jésus-Christ à part. Car il fait dire à Notre-Seigneur : « Tu salueras le Cœur virginal de ma mère comme le plus pur qui ait jamais été *après le mien.* » Vous voyez bien qu'il avoue que Jésus a son Cœur, et que la Vierge a le sien, et que ce n'est pas Jésus-Christ qui est le Cœur de la Vierge. Il se condamne lui-même, quand il appelle ce Cœur : *effigies vera Cordis Christi.* Bien loin donc que Jésus-Christ soit le Cœur de la Vierge, il dit que le Cœur de la Vierge n'est que le portrait de celui de Jésus-Christ. »

Si l'on persistait à trouver quelque chose d'extraordinaire, d'anormal dans les formules du V. P. Eudes, il faudrait se souvenir que les vérités de l'ordre surnaturel obligent les théologiens et même l'Église à se servir d'expressions qui sembleraient étranges, si on les employait à rendre des choses de l'ordre naturel ; or, parmi les mystères, un des plus difficiles à exprimer par les termes du langage humain est précisément l'union ineffable de Dieu avec les hommes. C'est pour essayer de la faire comprendre que Jésus disait à sainte Angèle de Foligno : « Je suis toi, tu es moi ! » et que saint Paul s'écriait : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus* : Je vis, non plus moi : c'est le Christ qui vit en moi. *Mihi vivere Christus est* : Le Christ est mon vivre. Le prêtre dira : « *Ego te absolvo* : Moi je t'absous, » et cet *Ego*, ce *moi*, c'est Jésus-Christ, et c'est le prêtre aussi. Notre-Seigneur dit de son côté : *Peccatum meum... ego peccavi !* Est-il donc étonnant que le V. P. Eudes ait eu recours à la formule : *Cor Jesu et Mariæ* : le Cœur de Jésus et de Marie,

pour nous dire l'union de ces deux Cœurs. Nous verrons d'ailleurs que les écrivains catholiques et que l'Église même en ont fait un usage fréquent.

Le V. P. Eudes nous expose sa doctrine d'une manière plus explicite encore, et pour cela il entre dans des détails dans lesquels nous avons à le suivre. Voici comme il s'exprime lui-même au premier livre de son ouvrage sur le Cœur de la Mère admirable[1] : « Il y a en Jésus trois cœurs : le Cœur corporel, le Cœur spirituel et le Cœur divin, qui ne font qu'un cœur très unique. De même, il y a en Marie trois cœurs qui ne font aussi qu'un seul cœur. »

« Cela supposé, je puis dire premièrement que le Cœur corporel de Jésus est le Cœur de Marie; car la chair de Jésus étant la chair de sa Mère, selon saint Augustin ; *caro Jesu est caro Mariæ*, il s'ensuit nécessairement que le Cœur corporel de Jésus est le Cœur de Marie[2]. » C'est une pensée qui est développée dans l'étude des prérogatives du Cœur corporel de Marie. En cette occasion, le V. P. Eudes montre comment le Cœur de cette Mère immaculée a fourni le sang précieux dont le Saint-Esprit s'est servi pour former le corps de Jésus, et par suite le cœur qui, d'après la théologie scolastique, est *primum vivens*. Il montre comment aussi ce Cœur est la source du lait virginal dont fut nourri le divin Enfant après sa naissance. De plus, il ajoute que pendant que l'Enfant divin fut renfermé dans le chaste sein de sa Mère, le Cœur de celle-ci était tellement la source de la vie de Jésus, aussi bien que de sa propre vie, que ces deux êtres ne semblaient avoir qu'un seul Cœur corporel. On peut donc conclure avec lui que si Adam a pu dire qu'Ève était l'os de ses os, la chair de sa chair, *os ex ossibus meis et caro de carne mea... et erunt duo in carne*

1. *C. adm.*, l. I, ch. II et ch. V.
2. *Ibid.*, ch. V.

una[1], la Sainte Vierge était encore plus autorisée à l'affirmer en parlant de Jésus et de son Cœur : *Cor de corde meo... et sumus duo in corde uno.*

Or, nous enseigne saint Augustin : « La chair de Jésus est la chair de Marie[2], et malgré les magnificences qu'elle a reçues de sa glorieuse résurrection, elle reste la chair même de Marie. Le Cœur corporel de Jésus garde donc au Ciel ses relations avec le Cœur de Marie[3].

« En second lieu, je puis dire que le Cœur spirituel de Jésus est aussi le Cœur de Marie par une très heureuse union d'esprit et de vérité. Il est dit des premiers chrétiens qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme : *cor unum et anima una*[4]. Combien cela est-il plus véritable du Fils unique de Marie et de sa Mère bien-aimée. Si saint Bernard dit hardiment que Jésus étant son chef, le cœur de son Jésus est son cœur, et qu'il n'a qu'un même cœur avec Jésus, *Ego vero cum Jesu cor unum habeo*[5], à combien plus forte raison la Mère du Sauveur peut-elle dire : le Cœur de mon chef et de mon Fils est mon Cœur, et je n'ai qu'un même Cœur avec lui[6]. »

1. *Podemos decir tambien nosostros, con no menos razon, que el Corazon de Jesus es el Corazon de Maria. Cor Jesu, Cor Mariæ, no por efecto de confusion, sino en gracia o virtud de una union intima. — Vener. Perp. al Corazon de Maria,* par SALCEDO, médit. 21. — PINAMONTI, *Consid. sur le S. Cœur de Marie.*

2. *Gen.*, II, 23, 24.

3. *Caro Christi est caro Mariæ et quamvis gloria resurrectionis fuerit magnificata, eadem tamen remansit, quæ de Virgine sumpta est.* S. AUG., *de Assumpt.*, l. V, *et in Ps.* 38 *in verbis. Adorate scabellum pedum. C. Adm.*, l. VII, ch. I, § 2; l. XII, ch. III. — SEDLMAYR, *Theol. mar.*, n° 1326. Vision de S. Ignace de Loyola, *Messager du S. Cœur,* P. RAMIÈRE, t. III, p. 114.

4. *Actes des apôtres,* IV, 32.

5. *Tractatus de Passione Domini,* ch. III.

6. *C. adm.*, l. I, ch. v. *Tu una cum Filio es* (EMMANUEL PALÉOLOGUE). *Post hypostaticam conjunctionem non est alia tam vicina ut unio Mariæ cum Filio suo* (DENYS LE CHARTREUX); *De Laudibus Mariæ* (l. I, ch. XXXV) *Magis conjungi Deo, nisi fieret Deus non potuit.* (ALBERT LE GRAND, *sup. miss.*)

Il est clair qu'il ne s'agit pas ici d'une unité physique : il n'y a pas d'âme commune, de cœur commun, comme quelques-uns prétendent que Platon le soutenait. Il n'est question que d'une union morale. Le moine de Barbery, qui critique et combat d'une manière si acerbe le V. P. Eudes et sa dévotion, le reconnaît lui-même : « Cette union mystique du Cœur de la Vierge avec celui de Jésus n'est, comme le dit le P. Eudes lui-même, qu'une très parfaite liaison et conformité d'esprit, de vie, de sentiment et d'inclination[1]. » *Ita animis et sensibus erant concordes, ac si omnes unum idemque habuissent cor*[2].

Cette union entre les Cœurs de Jésus et de Marie provient d'abord de l'admirable ressemblance et de la correspondance parfaite qui faisaient toujours battre leurs Cœurs à l'unisson, et qui les remplissaient toujours des mêmes sentiments et des mêmes affections[3]. C'est surtout en Marie que se réalisent les paroles de l'apôtre : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* : Ayez en vous les sentiments du Christ Jésus. *Sunt enim duo citharæ mysticæ quarum, una sonante, resonat altera, nullo etiam pulsante. Jesus doluit, dolet et Maria : Christo crucifixo crucifigitur et Maria*[4]. Les Cœurs de Jésus et de Marie étaient comme deux harpes mystiques. Telle était en effet leur ressemblance, telle était l'intimité de leur union qu'ils ne faisaient entendre qu'un même chant de douleur, ou qu'un même cantique d'amour ou de louanges. Il y avait entre ces deux Cœurs une harmonie, une correspondance parfaite : les pensées, les volontés, les goûts et

1. Arch. Nation., cartons des Oratoriens, 337, 388.
2. Corneille Lapierre, *In Act.*, IV, 32.
3. L'union véritable, celle qu'opère le plus parfait amour, c'est la similitude parfaite d'âme, de cœur, de vie (Giraud, *Prêtre et hostie) Vie d'union avec Marie.*
4. S. Augustin, *De passione Domini.* — *C. adm.*, l. II, ch. II.

les répulsions étaient les mêmes[1]. Par la plénitude de la grâce, à un degré incomparablement plus vrai que tous les simples chrétiens, Marie n'était plus qu'un autre Christ : *Christianus, alter Christus... Christus sumus,* nous sommes le Christ, dit saint Augustin. Par sa maternité, elle-même s'était en quelque sorte reproduite dans son Fils, comme, en la créant et en la sanctifiant, Dieu avait imprimé en elle les splendeurs et la figure de sa propre substance. « Le Cœur de Marie, » disait le V. P. Eudes, dès 1650, p. 229, « est une image très accomplie du très aimable Cœur de Jésus. » Ces Cœurs sont distincts, mais unis par cette similitude[2]. Si Dieu s'est dépeint dans les anges, combien plus a-t-il reproduit les traits du Cœur de Jésus dans celui de sa Mère[3].

Ces deux Cœurs agissaient ensemble, au point que l'Église dit que Marie était unie à Dieu, pour créer et diriger toute chose : *cum eo eram cuncta componens*[4], et que c'est par elle et en elle que tout bien est donné au monde : *Per ipsam et cum ipsâ, et in ipsâ habet mundus et habiturus est omne bonum*[5]. Cette union, cette ressemblance est si grande que les docteurs ne cessent de l'exalter. *Summam habet cum Deo affinitatem*[6]. Elle est étroite, haute, admirable. Non seulement Marie est unie à Jésus, mais pour

1. « Ce Cœur qu'une harmonie divinement préétablie rend si conforme au Cœur de Jésus ; ce miroir vivant qui réfléchit toutes les pensées de son Maître ; cette harpe harmonieuse qui vibrait à l'unisson du Sacré-Cœur rendant les mêmes sons, ne dirons-nous pas qu'il faisait avec le Cœur divin un seul et même Cœur. » P. Letierce, *Mois du Sacré-Cœur*, p. 575-579.

2. *C. adm.*, l. II, ch. II.

3. *Ibid.*, l. III, ch. VII.

4. *Prov.*, VIII.

5. Idiota, *C. adm.*, l. V, ch. II.

6. S. Th. 2a 2æ, q. 103, art. 4, ad 2.—*Sicque anima tota Christi incorporata, et amore divino liquefacta, tanquam cera sigillo impressa similitudinem protendit illius, sic Beatæ (Melchtildis) anima cum dilecto suo unum est effecta.* Ste Mechtilde, p. I, ch. I.

parler le langage du Fils de Dieu, elle est consommée en l'unité... *ut sint unum sicut et nos, ut sint consummati in unum*[1]. Marie est toute déifiée, transformée en Dieu, à tel point que l'Église lui attribue des noms et des attributs qui n'appartiennent qu'à Dieu : *vita, dulcedo, spes nostra*[2]. L'Église, à l'épître de la sainte Messe, lui applique ce qui est dit de la sagesse[3]. Saint Denys l'eût adorée comme une divinité[4] ; saint Ildephonse la nomme *formam Dei*[5] ; saint Denys, *deiformem*[6]. *Christus Dominus et Maria sint spes vestra et nihil vobis deerit*[7]. *Una est Mariæ et Christi caro, unus spiritus, una voluntas, una potentia*[8].

Claude Bernard justifie, au point de vue de la science, le langage du V. P. Eudes : « Deux cœurs unis, » dit-il, « sont deux cœurs qui battent à l'unisson l'un de l'autre, sous l'influence des mêmes impressions, ce qui produit l'expression harmonique de sentiments semblables[9]. »

Le cardinal Wiseman[10] compare les Cœurs de Jésus et de Marie à deux lingots d'or de prix différents. « Que feriez-vous pour n'en faire qu'un seul morceau ? Jetez-les dans le même creuset, dans le même feu, ils se fondront dans les mêmes flammes, et s'uniront tellement qu'il sera impossible de les séparer. Quelle fournaise d'affliction, quel creuset d'angoisse et de douleur reçurent les Cœurs de Jésus et de Marie, et les fondirent ensemble sur le Calvaire ? Était-il possible qu'il

1. *Joan.*, XVII, 11 et 23.
2. *C. adm.*, l. V, ch. XII.
3. *Prov.*, VIII.
4. *C. adm.*, l. V, ch. XIII.
5. S. Ildephonse, Serm. XXXV, *De sanctis.*
6. *C. adm.*, l. V, ch. XIII.
7. *Ann. des Capucins.* — *C. adm.*, t. I, p. 240.
8. Arnauld de Chartres, *De Laudibus Beatæ Virginis.* — *C. adm.*, t. I, p. 272.
9. Cité par l'abbé Riche, *Le Sacré-Cœur.*
10. *Maternité de Marie.*

s'élevât alors une différence de pensée, de sentiment et même de désir entre les deux. Était-il même possible de les diviser ? De même que les cordes d'un instrument de musique bien accordé ont entre elles une même sympathie, telle que si l'une est touchée, ses vibrations se communiquent aux autres, et qu'elles résonnent toutes d'un juste accord, ainsi les fibres de ces Cœurs sacrés toujours en harmonie redisaient toujours les mêmes accents de patience et d'amour, et chaque serrement, chaque déchirement de l'un tirait un écho fidèle de l'autre. »

Ces citations suffisent pour montrer quelle est la pensée de la tradition catholique.

L'union des Cœurs de Jésus et de Marie provenait encore de leur amour ardent et réciproque. « Le Cœur de Marie n'est qu'un Cœur avec le très aimable Cœur de Jésus, par un lien très étroit, d'amour et de charité[1]; » chacun d'eux pouvait dire de l'autre : *Alter ipse, dimidium animæ meæ, dimidium cordis mei* : c'est un autre moi-même, la moitié de mon âme et de mon cœur[2]. *Amor cor duplex in duplici non patitur amanti; unum cor inter amantes duos : cor in utroque unum ob vinculum amoris.* L'amour, dit Joseph de La Zerda[3] en parlant du Cœur de Marie, l'amour ne souffre pas deux cœurs dans deux amants ; ils n'en ont qu'un entre eux deux; c'est le même cœur dans l'un et l'autre, tant est étroit le lien de l'amour. C'est dans ce sens que Jésus disait à sainte Brigitte : « Le Cœur de ma Mère était mon cœur, et nous avons opéré le salut des hommes avec un même cœur : *quasi cum uno corde*[4]. » La même sainte dit qu'un jour elle vit les Cœurs de Jésus et de Marie se compénétrer

1. *C. adm.*, dédicace.
2. S. Th., 1a 2æ, q. 28, a. 1.
3. *Maria Effigies de Trinitatis.* Acad. 15, 5, 4.
4. S. Brig., *Revel. Extra*, c. III. — *C. adm.*, l. I, ch. V.

si intimement qu'ils devinrent un seul cœur : *Duo corda, alterum Jesu alterumque Mariæ, quorum paulatim alterum ad alterum accedebat, brevique factum fuit ut ambo compenetrarentur, et duo corda in unum coaluerint*[1].

L'amour tend à l'union, *est virtus copulans atque copulare appetens,* dit saint Thomas, et comme c'est le cœur qui aime, il tend avant tout à l'union des deux cœurs. Cette union est une union de ressemblance, de présence[2], et aussi de possession mutuelle et d'intime compénétration. Elle est sacramentelle dans la sainte communion ; elle fait vivre de la même vie sur la terre, en attendant qu'elle soit consommée dans l'union de la gloire, où Jésus sera tout en tous.

C'est surtout cette union que Ludolphe le Chartreux[3] et tant d'autres comparent à celle du fer avec le feu qui l'embrase : *sicut ferrum candens cum igne, in unum rediguntur amantes,* car le propre de l'amour, spécialement de l'amour surnaturel et divin, est de transformer l'amant en la chose aimée, comme le feu change le fer en feu, lui laissant sa nature et son essence de fer, et le revêtant des propriétés, des perfections du feu. Ainsi, en Jésus et Marie, il n'y avait qu'un cœur[4].

Si dans le mariage charnel, on peut dire : ils sont deux dans une même chair : *erunt duo in carne una,* à plus forte raison dans le mariage mystique on peut dire : *erunt duo in corde uno;* ils sont deux dans un même cœur ; car le premier mariage n'est que le signe sensible du second ; par suite,

1. *Revel.*, l. I, c. XXXVI.

2. *Unio veræ possessionis et intimæ conjunctionis, unio sacramentalis in sancta communione, unio vitalis secundum illud Apostoli* (Galat., II, 20). *Vivo, jam non ego* (Phil., I, 26). *Mihi vivere Christus est, quæ consummabitur in unione gloriæ, quando Jesus erit omnia in omnibus* (Imit., III, 48; LEROY, p. 157).

3. *Vita Christi,* p. II, ch. LXIV.

4. *C. adm.*, l. V, ch. IX.

il lui est inférieur, comme tout symbole est au-dessous de la réalité dont il est la figure. Pour nous faire juger de la force et de l'intimité de cette union, par celle de leur amour, le V. P. Eudes nous dit avec Corneille-Lapierre, que Marie est à la fois plus que toute créature, la mère, la fille et l'épouse de Jésus-Christ[1] : *Ipsa præ cœteris : Mater, Filia, Sponsa Christi.* Aussi le Cœur de Jésus se précipite vers le Cœur de Marie emporté par le poids d'un amour infini, et le Cœur de Marie monte vers celui de Jésus sous l'influence d'un attrait qui domine tous ses actes. Le Cœur affecte dans les mouvements qu'il produit des formes elliptiques ou circulaires. Or l'ellipse, par le privilège qu'elle a de réunir deux foyers dans son unité, est l'image de la vie du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie. Le rapprochement des deux foyers, pour aboutir au cercle parfait est le but des efforts de l'amour : pour nous, il n'aura lieu parfaitement qu'au ciel; il existait dès cette vie pour les Cœurs de Jésus et de Marie. *Voluisti ut tecum cor unum haberemus,* dit Laurent Justinien[2]. *Da cor cordi sociari,* dit saint Bernard.

Tout est union parce que tout est amour dans la nature : « Deux sources confondent leurs eaux, et s'en vont vers l'Océan, arrosant et fécondant tout sur leur passage. La lumière s'unit à l'air qui le reçoit, et de ses faisceaux mystérieux la vie jaillit abondante et pure ; elle s'épanche sur les plantes, les animaux, la nature entière. Les fleurs unissent leurs parfums, les sons leurs harmonies, les couleurs leurs nuances ; partout les existences cherchent dans une association qui les complète un mode nouveau de vie et de bonheur... n'y aurait-il donc pas d'union semblable entre les Cœurs de Jésus et de Marie[3]. C'est ce que Jésus-Christ lui-même indique : *ubi est thesaurus tuus, ibi et*

1. *C. adm.*, l. XII, ch. I. — CORN. LAP., *in Prov.*, XXXI, 19.
2. S. LIG., 5e médit. *In S. Euch.*
3. *Le Sacré-Cœur,* Mgr BAUDRY, tit. IV.

cor tuum erit[1]... *Manete in dilectione... in me manet, et ego in eo.*

« En troisième lieu, je puis dire que le Cœur divin de Jésus qui est le Saint-Esprit, est le Cœur de Marie[2]. » Ici il y a identité, car c'est la même personne, le Saint-Esprit, qui est le Cœur divin de Jésus et de Marie, et il l'est de la même manière, par la grâce, en tant qu'esprit de vie et d'amour ; mais en Jésus, il est dans une plénitude plus grande.

Tels sont les fondements sur lesquels le V. P. Eudes s'est appuyé pour adopter cette expression : *Cor Jesu et Mariæ.* Pas plus qu'entre les cœurs de chair, il ne veut établir entre les Cœurs spirituels, ni une identité, ni une union physique ; ce serait le comble de l'absurdité ; mais il veut indiquer une union mystique et morale, bien plus étroite que celle qui unit à Jésus-Christ les Saints, même les plus privilégiés. Pour le Cœur divin seul, il y a identité, puisqu'en Jésus et en Marie ce Cœur est le Saint-Esprit.

Comprise dans ce sens, la formule : *Cor Jesu et Mariæ,* n'a rien que de très orthodoxe.

L'expression : *Cor Jesu, cor Mariæ,* n'a pas un sens bien différent de celui que nous venons d'exposer. Les trois cœurs : corporel, spirituel et divin, soit en Jésus, soit en Marie, sont unis dans leur personne, pour ne former en chacun d'eux qu'un seul Cœur ; et c'est cet ensemble de trois Cœurs que l'Église et les fidèles vénèrent sous le nom, soit du Cœur de Jésus, soit du Cœur de Marie. Or, non seulement ces Cœurs sont unis par un rapport de ressem-

1. *Math.*, vi, 2.
2. *C. adm.*, l. I, ch. v.

blance, et par l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre ; ce qui permettrait déjà de dire *Cor Jesu, cor Mariæ,* à peu près dans le même sens que *Cor Jesu et Mariæ;* mais de plus Jésus a donné son Cœur à sa Mère. C'est là une de ces mille formules auxquelles recourt le langage humain pour exprimer les effets de l'amour. L'amour s'épanche, le cœur se donne ; quand on aime, il y a extase. Le cœur se transporte vers l'objet aimé et s'unit à lui[1]. Par amour, Jésus a donc donné son Cœur à sa Mère, pour qu'il devienne son propre Cœur.

Ce don du cœur, même l'échange de cœur, se retrouve aussi bien dans le langage usuel que dans le langage mystique. Tout homme répète les paroles de la Sainte Écriture : *Præbe cor tuum mihi.* Aussi la formule : *Cor Jesu, Cor Mariæ,* a été légitimée souvent par les faits dont nous parlerons dans la suite et dans lesquels Jésus a donné son Cœur aux Saints qu'il a environnés de plus d'amour.

Disons seulement que Jésus ne donne son Cœur que pour que nous puissions réaliser cette recommandation de saint Paul : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu...* et que nous fassions tout, *per Christum, per Cor Jesu.* « Le Cœur de Jésus supplée à la compassion qui manque à Dieu en vertu de son excellence, et à la charité qui manque à l'homme en vertu de sa faiblesse... D'où le Cœur de Jésus est le Cœur de Dieu, pour qu'il nous aime par compassion, et notre cœur, pour que par lui, nous aimions Dieu autant qu'il le mérite... Le Cœur de Jésus est le principe et le terme de l'amour de Dieu pour nous, et de notre amour pour Dieu[2]. » Jésus est dit également : *Cor Patris*[3].

1. S. Bernard, *In medio super Salve Regina.* — *C. adm.,* l. VII, ch. i; l. IX, ch. viii.
2. Nouet, *L'Homme d'Oraison,* 22e sem. mercredi. J.-Ch. lundi de la 2e sem. après Pâques.
3. *C. adm.,* l. I, ch. v.

Nous n'insisterons pas sur cette formule qui découle, du reste, de celle que nous avons étudiée plus longuement : *Cor Jesu et Mariæ,* d'autant que le V. P. Eudes, quand il parle du Cœur de Marie, dit plutôt *Jesu, Cor Mariæ,* que *Cor Jesu, Cor Mariæ.* Dans son office du Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge, nous trouvons seulement au troisième Répons du deuxième Nocturne, et dans la cinquième Antienne de Laudes, cette pensée que le Cœur de Jésus est le Cœur de Marie ; partout ailleurs, ou bien c'est *Cor Jesu et Mariæ,* ou bien, c'est Jésus lui-même, *amor et vita,* qui y habite, qui y vit, qui y règne, en un mot, qui est le Cœur de la Bienheureuse Vierge.

CHAPITRE XIII

Légitimité de la formule *Cor Jesu et Mariæ* au point de vue du langage doctrinal et de la liturgie.

La formule *Cor Jesu et Mariæ* n'a pas été sans soulever des objections et même des oppositions. Les Jansénistes du XVII[e] siècle, ennemis acharnés du culte de la Sainte Vierge, accusaient le V. P. Eudes d'établir par là une sorte d'égalité entre Jésus et Marie, entre le créateur et la créature. De nos jours, quelques auteurs ont craint que cette expression n'apportât quelque confusion dans l'esprit des fidèles; d'autres enfin ont prétendu qu'en l'adoptant le V. P. Eudes avait pris pour objet de sa dévotion un être moral sans réalité concrète, et que par suite, il s'était complètement mis en dehors de la dévotion commune de l'Église.

Les explications données plus haut auront mis en lumière la pensée du V. P. Eudes. Elles suffiraient à la rigueur pour résoudre le fond même de ces difficultés. Toutefois, nous désirons encore montrer que l'expression *Cor Jesu et Mariæ* elle-même est parfaitement légitime, et qu'elle est d'un usage commun dans les meilleurs écrivains. Nous prouverons ensuite que le langage et les pratiques liturgiques de l'Église justifient pleinement la conduite de notre pieux et savant apôtre.

§ I[er]. — *La formule « Cor Jesu et Mariæ » est légitimée par le langage des écrivains ecclésiastiques.*

La légitimité de l'expression *Cor Jesu et Mariæ* pourrait d'abord se déduire des approbations données aux offices composés par le V. P. Eudes, car elle s'y rencontre plusieurs fois. Or, nous l'avons raconté, du vivant même de l'apôtre, un grand nombre de docteurs et une trentaine d'évêques avaient approuvé ses ouvrages sur les Saints Cœurs, et tout particulièrement ses offices. Depuis, la Sacrée Congrégation des Rites et le Souverain Pontife Pie IX ont confirmé ces approbations en y ajoutant les leurs (1861). La Sacrée Congrégation des Rites, dans le procès de béatification du V. P. Eudes, a prononcé un premier jugement sur les ouvrages du Vénérable (1878) et elle a déclaré n'y avoir rien trouvé à reprendre. Ce sont là des arguments sans réplique. Aussi ne sommes-nous pas étonnés que beaucoup de ceux qui, de nos jours, ont le mieux étudié le Sacré-Cœur, comme le P. Nilles et le D[r] Thomas, n'aient que de l'admiration et des éloges pour la dévotion, les ouvrages et les offices du V. P. Eudes. Du reste, les expressions qu'il emploie pour mieux montrer l'union des Cœurs de Jésus et de Marie ne lui sont pas exclusivement propres et personnelles ; on les rencontre assez communément dans le langage des docteurs et dans celui de l'Église catholique.

Dans la Genèse, il est dit d'Adam et d'Ève : ils sont une seule chair : *caro una*. Les Actes des apôtres signalent de la même manière l'union des premiers chrétiens : *cor unum et anima una ;* ils n'étaient qu'un cœur et une âme. Quand saint Bernard nous dit : *Ego cum Jesu cor unum habeo*, je n'ai qu'un cœur avec Jésus ; quand saint Jean Chrysostome s'écrie : le Cœur de Jésus était le cœur de Paul : *Cor*

Christi, cor Pauli[1], ils ne font qu'employer des termes fort en usage dans les écrits des théologiens mystiques et dans la bouche des saints. Parmi les innombrables auteurs catholiques que nous pourrions citer à l'appui de notre thèse, qu'on nous permette de nous borner à l'aimable saint François de Sales. Nous le faisons avec d'autant plus de plaisir que le V. P. Eudes lui-même, pour justifier sa dévotion, invoque souvent l'autorité de ce pieux et savant prélat qu'il nomme un des favoris du Cœur royal de la reine du ciel[2]. Il semble même lui avoir emprunté l'expression : *Cor Jesu et Mariæ*. Nous lisons dans le *Traité de l'amour de Dieu*[3] : « Si les premiers chrétiens furent dits n'avoir qu'un cœur et qu'une âme, à cause de leur parfaite et mutuelle dilection; si saint Paul ne vivait plus lui-même, si Jésus-Christ vivait en lui, à raison de l'extrême union de son cœur et de celui de son Maître, par laquelle son âme était comme morte en son corps qu'elle animait, pour vivre dans le Cœur du Sauveur qu'elle aimait, ô vrai Dieu ! combien est-il plus véritable que la Sainte Vierge et son Fils n'avaient qu'une âme, qu'un cœur, qu'une vie, en sorte que cette sainte Mère vivant, ne vivait pas elle, mais son Fils vivait en elle, » et il ajoute : « Ce Fils et cette Mère furent unis d'une union d'autant plus excellente qu'elle a un nom différent en amour (celui de Mère) par-dessus tous les noms... Si donc un serviteur aimant, saint Paul[4], ose bien dire et le dit en vérité, qu'il n'a point d'autre vie que celle de son Maître, hélas ! combien hardimênt et ardemment devrait exclamer cette Mère · Je n'ai point d'autre vie que la vie de mon Fils, ma vie est toute en la sienne, et la sienne est toute en la mienne, *car ce n'est plus union*, *ains unité de cœur*, d'âme et de vie entre cette Mère et son Fils. »

1. S. Jean Chrysost. (*hom.* 25, *ad Tom.*)
2. *C. adm.*, l. VIII, ch. iii, § 10.
3. L. VII, ch. xiii.
4. S. Paul, *Ad Galat.*, II, 20.

On connaît aussi les exclamations de ce même saint : Que le Cœur de Jésus vive toujours dans nos cœurs; qu'à jamais soit-il notre cœur [1]. Unissez votre cœur à ce roi des Cœurs. Mettre le Cœur de Jésus dans son propre cœur, comme un roi dans son royaume. Que ce Cœur soit dans nos cœurs, que le Sauveur nous ôte notre cœur et mette son Cœur au lieu du nôtre [2].

Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même s'est plu mille et mille fois à justifier à l'avance le langage du V. P. Eudes par l'échange, par l'union, par la transformation mystique qui si souvent ont fait de son propre Cœur le cœur de ses amants les plus fidèles. Parfois lui-même vient habiter leurs cœurs; il y fait son séjour, son lieu de repos; il veut y vivre et il veut y régner, c'est *Jesu, cor Mariæ.* D'autres fois, au contraire, il veut qu'on prenne son Cœur comme un asile, un refuge, qu'on vienne y habiter, y demeurer, s'y abîmer [3]. Plus souvent il donne son Cœur; il le place dans la poitrine de ses privilégiés, il l'unit au leur, ou même le substitue complètement à celui qu'il leur a enlevé; c'est alors *Cor Jesu, Cor Mariæ, Cor Jesu et Mariæ.*

En tout cas, sous une forme ou sous une autre, c'est l'union du Cœur de Jésus avec celui des Saints. Les exemples de ces faveurs ineffables sont très nombreux. Le P. de Gallifet, dans un appendice de son ouvrage sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, en a réuni quelques-uns [4]. Le P. Croiset a fait de même. On en trouve aussi un grand nombre dans le rapport présenté en 1697 à la Sacrée Congréga-

1. Épît. 64e et 101 du 4e livr.
2. Leroy, nº 75.
3. *Abîmes et demeures du Cœur de Jésus. La Bienheureuse Marg.-M. Œuvres,* l. II.
4. Le P. Froment (*Dévotion au S. Cœur.* Besançon, 1691), insiste aussi sur l'union, l'échange, la transformation des cœurs (p. 158-168), p. 66 à 68, p. 113-122. Cf. Chevalier, p. 337-347. — Leroy, nº 75-78; nº 16-18. — Ribet, *Mystique divine,* l. II, ch. xxxi.

tion des Rites pour obtenir la messe et l'office propre du Sacré-Cœur de Jésus. Depuis lors presque tous les auteurs qui ont eu à s'occuper de notre dévotion insistent également sur ces merveilleuses communications du Cœur de Jésus, et le V. P. Eudes, avant eux, dans son ouvrage sur le Cœur admirable, avait signalé celles qui furent accordées à sainte Brigitte, à sainte Melchtilde, à sainte Gertrude, à la Sœur Marguerite du Saint-Sacrement de Beaune. Il nous atteste que Notre-Seigneur avait aussi daigné accorder cette faveur à la Sœur Marie des Vallées. « Notre-Seigneur a dit plusieurs fois à la Sœur Marie qu'il lui a ôté son cœur et qu'il lui a donné le sien[1]. »

Nous n'en pouvons citer que deux ou trois exemples des plus authentiques et des plus connus. Notre-Seigneur daigna prendre à sainte Catherine de Sienne son cœur et lui donna le sien en échange. On croit même que Dieu opéra réellement en cette circonstance sur le cœur physique de la sainte[2]. Dès lors elle ne parlait plus de son propre cœur, mais bien de son cœur nouveau, du cœur de son Seigneur qui lui faisait ressentir un feu brûlant dans la poitrine[3]. On lit également dans la vie de la V. Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines au Canada : « Une fois je sentis que l'on avait pris mon cœur et qu'on l'avait enchâssé dans un autre cœur, et qu'encore que ce fussent deux cœurs, ils étaient si bien unis que ce n'en étaient plus qu'un. » Sainte Gertrude, après avoir reçu une grâce semblable, se servait du Cœur de Jésus qui était devenu son cœur pour rendre à Dieu les devoirs qui lui sont dus : « Vous m'avez

1. A., l. III, ch. x : Biblioth. nation. ms. 11950.
2. Benoît XIV interprète d'un échange spirituel et mystique le changement du cœur opéré par N.-S. entre lui et saint Michel des Saints, mais le dernier mot a-t-il été dit sur ces matières ? (Ribet, *Mystique divin*, t. II, ch. xxxi.)
3. *C. adm.*, l. III, ch. v.

donné en diverses manières votre Sacré-Cœur, tantôt m'en faisant un don purement gratuit, tantôt le changeant avec le mien; aussi c'est par ce Cœur divin que je vous offre mes adorations [1]. »

Ces merveilles sont admirables sans doute, mais elles ne doivent pas nous étonner, car, dit Bossuet, il faut demeurer d'accord que Dieu peut pousser bien loin, ou pour mieux dire, aussi loin qu'il veut, ces états passifs de l'âme chétienne dans ses opérations divines [2]. Nous ne pouvons omettre ici deux faits qui se rapportent plus directement à la dévotion du V. P. Eudes, et à l'expression, *Cor Jesu et Mariæ*. Ils appartiennent à l'histoire de l'établissement du culte du Sacré-Cœur [3]. Nous l'avons déjà vu [4], la B. Marguerite-Marie raconte comment, un jour de la fête du Cœur de la Très Sainte Vierge, après la sainte Communion, Notre-Seigneur lui fit voir trois cœurs, dont celui qui était au milieu était très petit et quasi imperceptible. Les deux autres étaient tout lumineux et éclatants, dont l'un surpassait incomparablement l'autre. J'entendis ces paroles, ajoute-t-elle : « C'est ainsi que mon pur amour unit ces trois cœurs pour toujours; les trois cœurs n'en feront qu'un. » Ces deux cœurs tout lumineux dont l'un surpasse incomparablement l'autre, représentent évidemment les Cœurs de Jésus et de Marie, et celui qui est quasi imperceptible n'est autre que celui de la Bienheureuse elle-même [5].

1. P. de Gallifet, l. III, ch. iii, p. 225. — *Héraut de l'Amour divin*, l. I, ch. xvi; l. III, ch. xxv.

2. *Traité de l'oraison*, p. 239. Cf. Notes.

3. Souvent la B. Marguerite-Marie parle de l'union de son cœur avec celui de Jésus, v. g. : *Vie et œuvres*, II, p. 379. « Jésus mit mon cœur dans le sien adorable, dans lequel il me le fit voir comme un petit atôme qui se consumait dans cette fournaise ardente; et il le remit dans le lieu où il l'avait pris. »

4. P. 1, ch. xiii.

5. *Off.* du 8 fév. 2e noct., 3e rép.

N'est-ce pas une vivante représentation de cette doxologie de l'office qui se chantait ce jour-là même dans toutes les églises du diocèse d'Autun :

Fili Dei splendor Patris,
Per Cor sacrum tuæ matris,
In corde nostro Cor tuum
Vivat, regnet, in sæculum.

N'est-ce pas surtout la réalisation de cette prière de l'oraison de ce jour : *Da nobis quæsumus, hanc sanctissimam Jesu et Mariæ in corde uno vitam jugiter celebrare; cor unum cum ipsis habere*... C'est aussi la pensée de l'Invitatoire, celle de l'hymne de Matines :

Cordis nati, cordis matris
Unitatem mirabilem...
. . . .
Laudant quoque terrigenæ,
Corda nostra Cordi tuo
Nexu sacro
Caritatis consocient.

Et le cri de reconnaissance de la Bienheureuse ne semble-t-il pas la traduction des paroles du V. P. Eudes : *Benedictum sit in æternum et ultra Cor amantissimum Jesu et Mariæ; Gratia, pax et gaudium omnibus cordibus quæ diligunt Cor amantissimum Jesu et Mariæ. Alleluia!* Nous ne voulons pas dire que la B. Marguerite n'ait fait ici que traduire la pensée du V. P. Eudes. Il est du moins impossible de ne pas voir les relations frappantes auxquelles la Bienheureuse elle-même semble faire allusion, en notant que cette apparition eut lieu le jour même de la fête du Cœur de la B. Vierge, le 8 février.

Nous terminerons ces citations par le charmant billet, si

connu, que saint François de Sales écrivait à sainte Chantal (en juin 1611) : « Bonjour, ma très chère fille. Dieu m'a donné cette nuit la pensée que notre maison de la Visitation est, par sa grâce, assez noble et assez considérable pour avoir ses armes, son blason, sa devise et son cri d'armes. J'ai donc pensé, ma chère Mère, si vous en êtes d'accord, qu'il faut prendre pour armes un cœur unique percé de deux flèches, enfermé dans une couronne d'épines, ce pauvre cœur servant dans l'enclavure à une croix qui le surmontera et sera gravé des sacrés noms de Jésus et de Marie. Ma fille, je vous dirai à notre première entrevue mille petites pensées qui me sont venues à ce sujet, car vraiment notre petite congrégation est un ouvrage du Cœur de Jésus et de Marie[1]. »

Nous ne savons pas quelles étaient ces mille petites pensées que l'évêque de Genève voulait confier à sainte Chantal, nous ne voudrions même pas dire si, avec Mgr Bougaud et une longue tradition on doit voir dans cet unique cœur le Cœur de Jésus, ou bien si, avec M. de Saint-Laurent[2] et le docteur Thomas[3], on doit se borner à n'y découvrir que le cœur des fidèles. Il est possible que la pensée de saint François n'ait pas eu toute la précision qu'après deux siècles d'études et de discussions on a voulu lui prêter; mais pourtant, il nous semble bien difficile de ne pas voir dans ce blason, quelle qu'en soit la signification, le même cœur que celui que le P. Eudes donnait, trente ans après, pour armes à ses deux congrégations ; et celui dont il disait si souvent : *Cor Jesu et Mariæ.*

Le P. de la Colombière, dans sa retraite, s'écriait : « O Cœurs vraiment dignes de posséder tous les cœurs, de régner sur

1. *Hist. de sainte Chantal,* par Mgr Bougaud, t. I, 343-344.
2. *Images du S. Cœur,* p. 38.
3. *La Théorie de la dév. au S. Cœur,* l. II, ch. III, p. 134.

tous les cœurs des anges et des hommes, vous serez désormais ma règle. Je veux que mon cœur ne soit désormais que dans *celui* de Jésus et de Marie ou que *celui* de Jésus et de Marie soit dans le mien[1]. »

Que conclure de ce qui précède, sinon que le V. P. Eudes, en parlant des Cœurs de Jésus et de Marie comme d'un seul Cœur, n'a fait qu'employer une expression bien commune dans l'histoire des saints et dans le langage des théologiens mystiques[2]; c'est ce qui va devenir encore plus évident, quand nous aurons constaté les actes nombreux de dévotion qui ont été rendus au Sacré-Cœur de Jésus et de Marie.

§ II. — *La formule* **Cor Jesu et Mariæ** *est légitimée par les usages liturgiques.*

Le V. P. Eudes a-t-il eu raison d'introduire ces expressions : *Cor Jesu et Mariæ, Cor Jesu, Cor Mariæ,* dans les prières de son culte? Comment a-t-il pu réunir les deux Cœurs du Fils et de la Mère dans une même dévotion? Nous répondrons à la fois à ces deux questions.

1. *Le Sacré-Cœur et la Compagnie,* P. de Rochemure, ch. vi.

2. Le P. Pinamonti, dans sa 5e *Considération sur le Cœur de Marie*, et le P. Salcedo, dans son ouvrage sur le *Culte perpétuel de Marie,* 21e méditation, exposent la même doctrine que le V. P. Eudes sur l'union des deux Cœurs de Jésus et de sa Mère. — Les Bollandistes disent dans la *Vie de sainte Luitgarde* : *Facta est communicatio cordium, quin potius unio* (Leroy). Origène disait déjà en parlant de sainte Magdeleine : *Abstulerat ipsa Cor Jesu et Jesu abstulerat cor ejus, quia Cor Jesu vivebat in Magdalena et cor Magdalenæ vivebat in Jesu* (*Hom. de S. Magd.*), et cela peut encore mieux se dire de Jésus et de Marie, observe Corneille Lapierre (*in Ps.* iv, 9) « Je te donne mon Cœur afin de penser par lui et de m'aimer moi-même et toutes choses par moi-même (*Jésus à sainte Melchtilde,* Letierce, xlviii). L'échange du Cœur pour saint Michel de Sanctis est certifié dans la légende de sa canonisation en 1862. Le Vénérable Philippe Jenninguer, de la Société de Jésus (1642-1704) disait : « Mon cœur n'est plus mon cœur; c'est le Cœur de Jésus qui est devenu le mien ; mon vrai cœur à moi, c'est le Cœur de Jésus et de Marie (Le P. Letierce, 216, etc., etc., etc.)

Observons tout d'abord qu'il a eu soin, pour le culte public, d'établir deux fêtes distinctes, et de composer deux offices, afin d'honorer à part chacun des deux Cœurs. Alors même qu'il les réunit dans une invocation commune, ainsi que nous le voyons dans l'*Ave Cor* et le *Benedictum sit*, jamais il ne les présente *per modum unius*, comme un seul cœur, comme un seul et unique objet. Il veut seulement attester les liens étroits qui les unissent, et célébrer dans l'un et dans l'autre la joie et la gloire qu'ils se donnent mutuellement. Or, il n'y a là rien que de très légitime et même de très ordinaire dans la sainte liturgie de l'Église.

En dehors même du culte, un acte unique peut se référer à plusieurs objets, à diverses personnes : c'est là une conséquence de notre nature. Un geste, une parole peut exprimer des sentiments nombreux et variés. L'objet visé par un acte peut être très complexe, et, dans une certaine unité morale, peut renfermer des êtres très divers, ou présenter des aspects multipliés et très différents. Quand la Bienheureuse Vierge posait si amoureusement ses lèvres sur le front de son Jésus, c'était à la fois son Dieu et son Fils qu'elle embrassait. Dans son âme, deux sentiments distincts inspiraient une même caresse. Dans le Sacré-Cœur de Jésus il y a le Cœur de chair, il y a l'amour humain et l'amour divin : il y a aussi la personne du Verbe ; nous adorons néanmoins le Sacré-Cœur par une seule adoration. Quand le chrétien arrose des larmes de son amour et de son repentir le pied de son crucifix, son âme envisage à la fois d'un seul regard commun la croix, l'image, le corps adorable et la personne divine du Sauveur. Ses sentiments aussi bien que son adoration varient selon la vue qu'il a de l'union ou de la distinction de ces objets. Notre amour pour le prochain peut être en même temps le fruit d'une affection naturelle, d'une amitié surnaturelle, et de la charité théologale par laquelle nous aimons Dieu.

Nous pouvons vénérer, dit le cardinal de Lugo, dans un même acte, mais comme des objets distincts, *eodem actu, sed ut duo objecta diversa*[1], les Saints, la Bienheureuse Vierge et Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans ce cas, l'unité de l'acte n'empêche pas que chacun reçoive le culte qui lui est dû ; c'est ainsi, ajoute-t-il, que lorsqu'on adore à la fois le Christ et sa Mère, l'hommage n'est pas le même pour tous les deux. *Simultas in eodem actu non tollit quod singulis tribuatur sua propria adoratio, sicut si diversis actibus colerentur; sic qui* simul adorat Christum et ejus Matrem, *non adorat utrumque æquali adoratione, sed inæquali. — Non enim repugnat eumdem actum magis affici ad unum et minus ad illud. — Quod autem idem actus respiciat duos terminos non est novum et singulare in adoratione.*

Le grand théologien observe d'ailleurs que ces faits dans le culte catholique sont fréquents: *Habemus innumera exempla*[2].

Mais peut-on vénérer la Bienheureuse Vierge et son Fils, *per modum unius compositi,* comme formant un même tout, ainsi qu'on doit le faire quand on adore la nature humaine et le Verbe en Jésus-Christ; les espèces eucharistiques et la personne de Notre-Seigneur dans le Très Saint Sacrement[3]?

On le peut, répond le même théologien... ; mais ce n'est pas l'usage. *Quamvis possit... non solet id fieri. Quamvis possit aliquis, si velit, adorare illud binarium seu illud agregatum per modum unius compositi, non tamen solet id fieri, nisi circa composita quæ vere habent a parte rei aliquam*

1. *De Incarnatione*. Disput. 36, § 2, n° 35.
2. Sect. 4, n° 59.
3. *Unica adoratione latriæ adoratur Sacramentum id est panis et vini species, cum Christi carne et sanguine* (*De rebus Eucharist.* De Sainctes, Ev. d'Evreux. Repetitio 9, c. 6. — Concil. Trid., Ses. 13, cap. v et cap. vi).

compositionem et conjunctionem aptam, ut objiciantur per modum unius objecti. Or, Jésus et Marie ont bien, *ad se invicem habitudinem, non unitatem*[1].

Toutefois si, comme le permet ici le cardinal de Lugo, on adorait les cœurs de Jésus et Marie « *per modum unius* » comme formant « *quid unum* » un seul tout, l'adoration du Cœur de Marie ne serait que relative, car il n'y a pas là unité de personne, *suppositi,* aussi il ajoute avec raison « *non solet,* » cela ne se fait pas; car on ne rend pas d'ordinaire aux personnes un culte relatif. Nous ne voyons nulle part que le V. P. Eudes l'ait fait.

Il est mieux, quand on vénère ensemble les Cœurs de Jésus et de Marie par un même acte, d'attribuer au Cœur de Jésus le culte de latrie, et à celui de Marie celui d'hyperdulie[2].

Telle est l'explication théologique que l'on doit donner du culte simultané que le V. P. Eudes rend au Cœur de Jésus et de Marie.

On doit du reste recourir à cette même explication pour justifier des formules de prières analogues que l'on rencontre assez fréquemment dans les livres liturgiques et sur les lèvres des fidèles.

Telle est, par exemple, l'exclamation : *Deo Gratias et Mariæ*, à laquelle Clément X a accordé des indulgences, quand on l'ajoute à la fin des *Ave Maria* de l'*Angelus*[3]. Telle est aussi la formule employée pour les vœux dans beaucoup de communautés, où on se voue à Dieu, à saint Augustin et aux Supérieurs ecclésiastiques. Or, dit Sylvius, ce vœu est à la fois, un acte de latrie envers Dieu, un acte de dulie envers saint Augustin et un acte de respect et

1. Sect. 5, nº 66.
2. Franzelin, *De verb. Incarnat. Thesis.* XLV, nº 2. — Suarez, Disp. 53. — S. Thom., 3ª q. 25, art. 1, 2.
3. Le card. de Villecourt, *Soirées Religieuses des serviteurs de Dieu.*

d'honneur envers les Supérieurs : *Voveo Deo, sancto Augustino, et tibi, Domine Prælate, obedientiam... Ille actus est latriæ respectu Dei, duliæ respectu sancti Augustini et honoris inferioris respectu prælati* [1].

Au couronnement du Pape, on lui donne le *Pallium* en l'honneur de Dieu, de la Vierge Marie, des Apôtres et de la Sainte Église Romaine. A la fin de l'office, on dit pareillement : « Louange, honneur et gloire à la Très Sainte Trinité, à Jésus-Christ, à la Bienheureuse Vierge et à tous les Saints [2] ! » Dans la recommandation de l'âme, l'Église s'exprime de la même manière lorsqu'elle dit : « Partez, âme chrétienne, au nom de Dieu, au nom de Jésus-Christ, au nom des anges, au nom des Saints. *Proficiscere, anima Christi, in nomine Dei, in nomine J. Christi, in nomine angelorum, in nomine sanctorum.* » Sa Sainteté le pape Léon XIII vient d'accorder (1890) une indulgence de deux cents jours à la récitation de la prière : « Jésus, Marie, Joseph, soyez notre lumière, notre secours, notre salut! Ainsi soit-il. »

Le docteur Dufour, abbé d'Aulnay, dans ses libelles, a donc tort d'accuser le V. P. Eudes de vouloir que l'on adore le Cœur de la Vierge conjointement avec le Cœur de Jésus par une même et unique adoration de latrie. Cette accusation est d'autant plus calomnieuse sous sa plume, qu'il savait tout aussi bien que le moine de Barbery, dont il avait reçu ses matériaux, quels étaient les véritables sentiments de notre apôtre sur ce sujet. Un autre partisan du Jansénisme faisait preuve d'une égale mauvaise foi dans un libelle intitulé : « Entretien d'un Père avec son Fils [3]. » Car il y maintenait la même accusation, et cependant il avouait que le V. P. Eudes, prévoyant le bruit que cela

1. Sylvius, II, ii, q. 88, a. 5.
2. *Sacrosanctæ Trinitati, J. Christi humanitati, Beatæ Virginis, omnium sanctorum universitati, sit laus, honor et gloria.*
3. Biblioth. nat., ms. 14562.

ferait, disait qu'on ne fut pas surpris, car « il prétendait rendre au Cœur divin du Fils de Marie une adoration divine et au Cœur sacré de la Mère de Jésus seulement une adoration singulière. »

Ces considérations sont générales; elles concernent indifféremment tous les objets que l'on réunit pour leur rendre un hommage commun. Mais nous pouvons justifier d'une manière plus spéciale le culte rendu par le V. P. Eudes aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie, et montrer qu'en ce point il ne s'écarte des usages et des traditions ni de l'Église, ni des auteurs qui se sont occupés, comme lui, de cette double dévotion.

Il n'est guère en effet de livres sur la dévotion de la Sainte Vierge, où l'on ne s'attache à développer comme thèse les liens étroits, les relations intimes, l'union inséparable que la sagesse divine a mis entre les dévotions, comme entre les personnes de Jésus et de Marie. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit plus haut, de l'union de leur personne. Par rapport à l'union des dévotions, nous nous bornerons aussi à une observation générale. — Pour l'Église, la dévotion à Marie n'est pas seulement semblable à celle qu'elle témoigne à Jésus. A ses yeux, ces deux dévotions sont simultanées et se réunissent dans un même et unique hommage. L'exemple lui a été donné par sainte Élisabeth, la première des femmes qui ait rendu un culte extérieur à la Bienheureuse Vierge. A la visitation, en effet, sainte Élisabeth adresse ses hommages à Jésus vivant dans Marie, et à Marie portant Jésus dans son sein. Dans son *Ave Maria,* l'Église emprunte à cette sainte les paroles : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et béni est le fruit de vos chastes entrailles. *Benedicta tu inter omnes mulieres et benedictus fructus ventris tui*[1]; »

1. *Luc,* IV, 1.

par là elle consacre cette commune dévotion. Ce n'est pas du reste un fait exceptionnel dans l'histoire du culte catholique, car il y a beaucoup de prières liturgiques où les hommages et les vœux des fidèles s'adressent simultanément à Jésus et à Marie. Même un grand nombre de fêtes ont pour objet un double mystère; l'un concerne le Fils, l'autre la très sainte Mère; c'est ainsi que nous célébrons à la fois l'Incarnation du Verbe et l'Annonciation de Marie; la Purification de la Mère et la Présentation de son Fils.

Il est inutile de nous arrêter plus longtemps sur ce sujet, car dans un siècle aussi dévot à Marie, il n'est personne qui ne sache que le plus beau diamant de sa couronne c'est son Fils Jésus, comme la gloire de celui-ci est sa Mère la Vierge Marie [1]. Si quelqu'un pouvait encore en être étonné, nous lui répéterions ce que le V. P. Eudes lui-même répondait quand on paraissait surpris de sa préférence pour les images où Marie est représentée avec son Fils Jésus :

Pingenti solam sine nato Mater aiebat :
Me sine me potius pinge, dolebo minus.

Un peintre avait entrepris de représenter Marie sans son fils, cette tendre Mère lui adressa cette plainte :

Me peindre sans mon Fils, disait l'aimable Mère,
Oh! c'est bien mal comprendre et mon cœur et ma foy,
Je ne suis moy, pourtant, que par ce haut mystère,
Et je me plaindrais moins qu'on me peignit sans moy [2].

Il semble impossible au V. P. Eudes de séparer deux objets que la bonté de Dieu a joints par les liens les plus forts

1. *Prov.*, XVII, 6.
2. P. Hérambourg, p. II, ch. XIII.

et par les nœuds les plus étroits de la nature, de la grâce et de la gloire[1]. Aussi fut-il ravi d'emprunter aux offices de l'Église la formule de cette bénédiction, que l'on demande à la fin de tous les exercices de sa congrégation : *Nos cum Prole pia benedicat Virgo Maria.*

L'Église d'ailleurs a formellement autorisé la dévotion et les expressions du V. P. Eudes : nous l'avons raconté. En 1674, le pape Clément V érigea dans toutes les maisons de la Congrégation des confréries en l'honneur, non pas seulement des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, mais bien du Saint Cœur de Jésus et Marie : *SS. Cordis Jesu et Mariæ.* Censurer ou incriminer la conduite ou le langage du V. P. Eudes, serait donc accuser Rome d'avoir manqué de vigilance ou de sagesse. Nous n'insistons pas sur cet argument : mais il suffit amplement pour légitimer et consacrer le culte des Sacrés-Cœurs, tel que le V. P. Eudes l'a institué et prêché.

Aussi tous les écrivains, depuis le P. de Gallifet jusqu'au P. Nilles, même les PP. Hausherr et Letierce, s'appuient sur le V. P. Eudes comme sur l'apôtre et le docteur du Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge. Ils approuvent donc sa doctrine, car elle est tout entière dans son office du Cœur de Marie, et c'est là que se rencontrent en termes plus explicites toutes les difficultés étudiées plus haut.

Les postulateurs de la fête du Sacré-Cœur de Jésus en Cour de Rome ne sont pas moins explicites : tous mentionnent dans leurs mémoriaux, soit la fête du 8 février établie par le V. P. Eudes chez les Bénédictines de France (1668), soit la consécration de l'église du Séminaire des Eudistes de Coutances qu'ils placent à tort en 1688. Le R. P. de Gallifet, le premier de ces postulateurs, observe même que cette église était dédiée au *Sacré-Cœur de Jésus et de Ma-*

1. *C. adm.*, l. XII, ch. I.

rie ; que le pape Clément X, par une bulle du 4 octobre 1674, y avait érigé la confrérie *du Sacré-Cœur* de Jésus et de Marie, et que même on y célébrait une fête sous ce vocable.

Et il en conclut pour appuyer sa thèse : *uno eodemque momento* utrique S. Cordi simul et indivisim honor *adhiberi cœperit*[1].

Tous ces auteurs reconnaissent donc à la fois et l'apostolat du V. P. Eudes et la légitimité de la forme qu'il avait donnée à sa dévotion.

Le P. de Gallifet[2] remarque aussi avec raison que la Bienheureuse Marguerite unissait à la dévotion au Cœur de Jésus la dévotion au Cœur de Marie, et c'est d'elle, sans doute, ajoute-t-il, que le P. de la Colombière l'avait prise, car il unissait également ces deux Cœurs dans sa dévotion[3]. « Invités par ces exemples, ne les séparons pas non plus, et consacrons-nous tout entiers à ces aimables et divins Cœurs[4]. »

Le P. de Gallifet voulut même tout d'abord pousser de front la cause de ces deux Cœurs : mais il fut obligé d'abandonner en Cour de Rome celle du Cœur de Marie[5].

Comme lui, les premiers apologistes du Cœur de Jésus se sont faits en même temps les apôtres et les défenseurs du Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge, et leurs ouvrages réunissent la théorie et les pratiques de la dévotion de ces deux Cœurs[6].

Ils s'appuient sur l'union inséparable que la Providence a

1. Nilles, l. II, ch. ii.
2. *Dév. au Sacré-Cœur de Jésus,* l. III, ch. iv.
3. *Retraite*, p. 107.
4. P. de Gallifet, *Dév. au S.-Cœur*, p. 257-258.
5. Nilles, l. II, ch. ii. — Thomas, l. III, ch. iii, p. 212.
6. Le P. Croiset donne comme un moyen pour être embrasé d'amour pour le Cœur de Jésus, d'avoir en même temps de la dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et Marie, p. 191, édit. 1691.

mise entre le culte de la Mère et celui du Fils, pour indiquer que la dévotion au Cœur de Marie est une conséquence de celle du Cœur de Jésus. Les faits ne nous permettent pas, il est vrai, d'admettre la forme de leur argumentation. Nous croyons avoir démontré que la dévotion au Cœur de Marie a précédé et préparé celle du Cœur de Jésus, au lieu d'en être une conséquence. Ce détail importe peu ici : le principe de l'union des deux dévotions, ainsi que les preuves qu'en donne le P. de Gallifet, demeurent incontestables, et cela suffit. L'usage d'unir les traités sur ces deux Cœurs a été suivi par un très grand nombre d'auteurs, depuis le V. P. Eudes, les PP. Croiset et de Gallifet, jusqu'au P. Nilles qui a intitulé son magistral ouvrage : *De rationibus Festorum SS. Cordium Jesu et Mariæ.*

Comme les théologiens, les âmes pieuses ont uni dans leur dévotion et dans leur culte les Cœurs du Fils et de la Mère. L'abbé Boudon, contemporain du V. P. Eudes, dès 1656, dans son offrande au Cœur de Jésus, et en Jésus, à celui de Marie, disait comme notre apôtre : « Le Cœur suraimable de Marie ne fait qu'un Cœur avec le Cœur très divin de Jésus. » Il n'avait garde, dit le P. Letierce, un des critiques de l'apostolat du P. Eudes[1], de séparer, dans ses hommages, deux causes que la Providence a unies si étroitement. Il disait : *Cor Mariæ, Cor Christi,* le Cœur de la Mère c'est le Cœur du Fils. Et le même P. Letierce[2] reconnaît que l'inscription placée par le P. Bagot en exergue au-dessous de ses images des Cœurs de Jésus et Marie était celle du P. Eudes : *Cor Jesu et Mariæ cœtus nostri gloria.*

Le P. de Gallifet[3] raconte aussi que la pratique de la V. M. Marie de l'Incarnation, ursuline, était de « ne pas sé-

1. *Le Sacré-Cœur*, p. 282.
2. *Ibid.*, p. 283.
3. L. III, ch. IV, p. 251.

parer dans son exercice le Cœur de Marie de celui de Jésus, mais de les honorer ensemble. » Si nous avions à faire l'histoire générale de ces deux dévotions, nous constaterions à chaque pas la même façon de faire chez la plupart de ceux qui se sont occupés des Saints Cœurs. Nous devons nous borner à quelques exemples :

En Angleterre, le P. Dalgairns, dans son bel ouvrage du Très Saint Cœur de Jésus, dit que les catholiques obéissent à l'instinct de leur cœur, en chantant, louange, bénédiction, amour, obéissance et gloire partout et toujours au divin Cœur de Jésus et au Cœur Immaculé de Marie[1].

En Italie, à Venise, à Gubbio, à Bologne, à Rome, on célèbre également les Cœurs et le Cœur de Jésus et de Marie, on dit : « Cuori ubbedientissimi di Gesu et di Maria, io v'adoro e vi ringrazio e vi supplico[2]... Cœurs très obéissants de Jésus et de Marie, je vous adore, je vous remercie... Dans les exercices spirituels pour la même confrérie, on lit : « Umile offerta al S. Cuor di Gesu e di Maria da farsi ogni mattina[3]... » Humble offrande aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie à faire chaque matin. « Amato e lodato sempre sia il bel Cuor di Gesu e di Maria[4]. » Aimé et loué soit à jamais le beau Cœur de Jésus et de Marie. L'absolution est donnée *per merita Cordis Jesu et Mariæ suæ Genitricis*. Les hymnes de l'office de cette confrérie semblent copiées sur celle du V. P. Eudes. Dans un autre ouvrage de la bibliothèque angélique[5] on trouve que « il Sacro Cuor di Gesu e di Maria fu tempio di spiritu santo. » Le Cœur de Jésus et de Marie a été le temple du Saint-Esprit. Il y est fait men-

1. *Le Cœur de Jésus*, IIe ch., Leroy, p. 118.
2. *Ottavario spirituale sopra SS. CC. di Gesu et di Maria*. Venise, 1753. — *Item* : Gubbio, pour la confrérie des SS. CC. de Jésus et Marie.
3. Bibl. angelica, 79 5/f, p. 27. Rome.
4. *Ibid.*, p. 58-59.
5. Rome. Bibl. angel., 80 5/f, p. 89, 93.

tion d'une indulgence plénière accordée par Benoît XIV pour le dimanche dans l'octave de la fête du Cœur de Jésus et de Marie, « della festa del Cuor di Gesu e di Maria. »

Le souverain Pontife Pie VIII, quand il établit dans la cathédrale de Montalto la congrégation du Sacré-Cœur de Jésus, adressa une lettre pastorale à ses diocésains pour les engager à propager une si douce dévotion « affinche tutti viviamo nel Cuor di Gesu e di Maria » afin que tous nous vivions dans le Cœur de Jésus et de Marie [1].

En France, le P. de Gallifet a représenté en tête du troisième livre de son ouvrage sur le Sacré-Cœur, une image où les anges et les hommes rendent leurs hommages aux deux Cœurs unis et environnés d'une même gloire. Dans une vignette de ce même ouvrage, les anges tiennent une couronne au-dessus de ces deux Cœurs unis encore dans une même gloire [2]. Cet usage de représenter ensemble les Cœurs de Jésus et de Marie est très commun, et l'Église l'a approuvé.

Le P. Froment (1696), de Besançon, dans son office, à complies, n'envisage que cette union des deux cœurs :

Cor matris ad Cor Filii
Amoris ardens impetu
Indesinente anhelitu
Suspirat, oblitum sui.
Utrumque amoris vinculum
Conjungit arctis nexibus
Hoc ardet hujus ignibus
Ignemque reddit æmulum [3]. Page 215-216.

1. *Compendio storico istruitivo e pratico della devozione al S. C. di Gesu*, édit. 3, 1830. *Con licenza dei Sup.*, p. 30. Cf. Nilles, t. II, p. 227, 143. — *Item : Ezercizio di devozione al SS. Cuor di Gesu e al purissimo Cuor di Maria, dal Ben. Guidetti-Livorno.* Roma, Bibl. Ang., 195 10/n.— *Item : Mangeri S. S. La devozione a SS. Cuore di Gesu e di Maria.* Palermo, Amati, 1740. Traduit en espagnol, Barcelone, 1843.

2. Édit. de Nancy.

3. Le P. Nilles prend ces deux strophes pour unir son traité de la fête du Cœur de la Bienheureuse Vierge à celui de la fête du Cœur de Jésus. (T. I,

Le P. de Gallifet a emprunté ces strophes pour l'hymne de ses Vêpres de la fête du Saint Cœur de Marie.

Dans l'édition de Lyon 1741 de l'ouvrage du P. Croiset, on donne un chapelet pour honorer l'union des deux Cœurs ; or sur les gros grains on doit réciter l'oraison de la fête du 8 février, toute entière relative à la vie de Jésus et de Marie dans un seul Cœur[1].

La bannière de l'apostolat de la prière porte pour devise : *Doux Cœur de Jésus et de Marie, sauvez l'Église et la France*[2]*!* Le P. Nilles cite une revue mensuelle sur les deux Cœurs[3].

Quand l'assemblée des évêques du royaume, sur les instances de la reine Marie Leczinska, se fut associée au grand mouvement qui, en 1765, donna définitivement au Cœur de Jésus-Christ une place dans le culte liturgique, on grava une fort belle image, où la France est représentée à genoux devant le Sacré-Cœur. Or, dans la main de la Religion, qui porte le Cœur de Jésus, on remarque aussi le Cœur de Marie ; on ne voulait pas séparer ces deux Cœurs. On ne les a pas séparés non plus à Montmartre, et quand il fut question de donner un vocable à la chapelle de la Sainte Vierge, on proposa à la commission des titres nombreux et qui semblaient bien justifiés ; mais Son Éminence le cardinal Guibert n'hésita pas à se rendre aux raisons que nous fîmes valoir dans notre rapport, au nom de tous les enfants du

p. 538). *Simul ac enim Cordis Jesu cultus divino favore publici haberi cœpit, et Cordis Mariæ cultum frequentaverunt fideles.* (Nilles, l. II, p. 539.)

1. Combien de livres de méditation, comme celui du P. Gury sur les SS. Cœurs ! Le P. Baudrant, le P. Nilles et le P. Dufau citent un grand nombre d'ouvrages dont le titre comprend à la fois la dévotion aux deux Cœurs.

2. *Messager du Sacré-Cœur*, juillet 1873.

3. T. II, p. 518, 525 : *Devocione a los purissimos corazones de Jesus y Maria, Tarragone.*

V. P. Eudes : le Cœur de la Mère devait être honoré avec celui du Fils, là même où la fête des deux Cœurs avait été célébrée au moins dès 1674. Aussi la chapelle de l'abside, destinée à conserver le Très Saint Sacrement, fut dédiée au Très Saint et Immaculé Cœur de Marie.

Les Jansénistes cherchaient dans cet usage un prétexte à leurs objections et à leurs moqueries. « Les cordicoles, disaient-ils, dans toutes leurs pratiques de piété envers le Cœur de Jésus, s'adressent en même temps au Cœur de Marie. Ils en font un monstrueux mélange, et ils les identifient, s'il nous est permis d'employer cette expression ; il n'y a pas une seule pratique de ces cordicoles où le Cœur de Marie n'ait sa part[1]. »

Combien de congrégations comme celle de Picpus, se sont dédiées depuis un siècle, aux Saints Cœurs de Jésus et Marie. Dans son étude sur les principaux propagateurs de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, le P. Letierce[2] en désigne un grand nombre qui les unissent également dans leur amour et dans leur culte. C'est ainsi, nous dit-il, que le P. Tournely se consacra aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie, et que tous ses confrères, dans une retraite, imitèrent son exemple ; c'est ainsi encore que le P. Poussin communiqua sa dévotion aux Saints Cœurs, à la Congrégation établie aux Oiseaux[3] à Paris.

1. *Lettres aux alacoquistes, dits cordicoles, sur l'origine et les suites de la fête du S. Cœur de Jésus et Marie.* France, 1782 (par Renaud, curé de Vaux). Bibliot. de la Minerve, à Rome. *Misc.*, in-8, n° 740 : *Des SS. Cœurs de Jésus et Marie,* par Tabaraud, de l'Oratoire, 1824.

Une deuxième lettre aux Cordicoles, Avignon 1785, est dirigée contre la fête du S. Cœur de Jésus et de Marie.

2. Dans son ouvrage plus récent, il cite un plus grand nombre encore de Visitandines et de Jésuites, qui, comme le V. P. Eudes, rendaient à la fois hommage au Cœur de Jésus et au Cœur de Marie.

3. En creusant les fondations de la chapelle de ce couvent, on trouva une médaille en forme de cœur et portant les deux inscriptions : Cœur de Jésus, Cœur de Marie.

Bien des fois, l'Église a eu à se prononcer sur le culte simultané des Saints Cœurs de Jésus et de Marie ; et elle l'a toujours autorisé. Ainsi Pie IX, le 18 août 1870, a accordé soixante jours d'indulgence à la prière : « Que le très doux Cœur de Jésus et le très pur Cœur de Marie soient connus, loués, bénis, aimés, servis et glorifiés partout et toujours. Ainsi soit-il [1]. »

Que de tableaux, d'autels, de confréries élevés à la fois aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie !

Tous les postulateurs et tous les auteurs s'appuient sur les confréries autorisées par l'Église, ils y voient la préparation de la fête, et un commencement de culte public. Or, dans son catalogue pour une durée de vingt-neuf ans, le P. de Gallifet cite vingt-une confréries des Sacrés-Cœurs de Jésus et Marie, ou même du Sacré-Cœur de Jésus et Marie, et il dit qu'elles célébraient la fête des Sacrés-Cœurs.

Il faut leur ajouter celles qui, sous l'action du V. P. Eudes, avaient été érigées à Coutances, à Caen, à Morlaix, à Rennes, à Lisieux, à Rouen, à Évreux, à Tréguier, etc., et dans les communautés de Notre-Dame de Charité.

Sur les mille quatre-vingt-neuf confréries approuvées en 1764, plus de cent le sont sous le vocable des Sacrés-Cœurs et une dizaine, en dehors de celles des Eudistes, sous celui du Sacré-Cœur de Jésus et Marie.

Nous pouvons donc conclure que les docteurs et les saints de l'Église catholique justifient par leur conduite et par leurs expressions, au point de vue de la doctrine et de la liturgie, la dévotion du V. P. Eudes aux Saints Cœurs et même au Sacré-Cœur de Jésus et de Marie.

1. Nilles, l. III, ch. II, p. 480.

CHAPITRE XIV

Le Cœur divin rentre dans la dévotion au Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge.

Après les éclaircissements donnés jusqu'ici, il nous sera facile de montrer comment Jésus, et l'Esprit de Jésus, en qualité, et sous le nom de Cœur divin, rentrent dans la dévotion au Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge.

Nous l'avons remarqué déjà, le V. P. Eudes envisage presque partout le Saint-Esprit comme l'Esprit de Jésus : aussi pour n'avoir pas à redire deux fois des réflexions qui s'appliquent pour la plupart aux deux personnes divines, il nous suffira de traiter la question par rapport au divin Fils de Marie.

Et tout d'abord, nous devons observer, que le Cœur divin n'appartient, ni à la Bienheureuse Vierge, ni à la dévotion de son Très Saint Cœur, au même titre que son Cœur corporel et que son Cœur spirituel. Ceux-ci font partie de sa personne ; ils sont en elle et à elle, en vertu de l'union hypostatique, qui réduit à l'unité du moi, tout ce qu'elle embrasse. Par suite, ils sont objet direct, et pour employer le terme théologique, ils sont objet matériel du culte ; *id quod colitur*. On ne peut en dire autant du Cœur divin ; il n'est pas compris dans la personnalité de Marie ; aussi non seulement il ne rentre pas dans l'objet matériel du culte du Cœur de cette divine Mère ; mais on ne peut même pas dire en rigueur, qu'il soit, dans cette dévotion, objet formel ; car

il n'informe pas, il n'est pas inhérent au Cœur de la Bienheureuse Vierge.

Il y aurait donc quelque chose d'impropre à dire que les trois Cœurs de Marie forment l'objet de la dévotion du V. P. Eudes. Celui-ci ne prétendait pas les présenter de la même manière à notre culte. En les réunissant, il n'a pas voulu affirmer qu'il y a identité dans leur appartenance à la Bienheureuse Vierge, non plus que dans leurs titres à notre vénération. Dans le crucifix, il y a l'image de Jésus et l'image de la Croix, et pourtant le baiser du fidèle en rendant aux deux images un même acte d'amour, sait discerner la distance qui sépare les objets qu'elles représentent. Notre dévotion réunit dans ses actes les espèces eucharistiques et Jésus-Christ qu'elles voilent à nos regards ; le Christ et la robe que l'hémorrhoïsse touchait avec tant de religion ; le temple et le Dieu qui y réside, sans qu'il y ait dans l'esprit aucune confusion. De même le V. P. Eudes ne prétend pas que le Cœur divin de Marie soit l'objet de notre culte, au même titre et de la même manière que son Cœur corporel et son Cœur spirituel.

Toutefois, le Cœur divin est réellement un des motifs formels du culte du Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge, car il lui communique une excellence, qui lui appartient en propre, en vertu d'une union spéciale et intime. Si, dans le culte, il faut toujours que l'excellence soit unie à l'objet, cette union peut être de modes très divers. Entre Dieu et ses perfections ,c'est l'identité ; entre les Bienheureux et leur sainteté, cette union est formelle ; elle est substantielle entre le cœur et la personne. Mais cette union peut n'être qu'accidentelle et morale : *Objectum quod colitur potest esse conjunctum cum objecto formali solum extrinsecâ habitudine et unitate quâdam morali ;* soit que les deux objets aient été unis autrefois par un des modes que nous venons de citer, par exemple, les reliques des saints ;

soit que, *in præsenti, accidentali tantum conjunctione sint unita*, par exemple le manteau royal, une image, un étendard... Ces unions ne donnent pas *unitatem suppositi* ; cependant il y a là une relation réelle qui permet à l'objet matériel de participer à l'excellence de l'objet formel, et elle suffit pour justifier le culte [1].

Quelle est donc la pensée du V. P. Eudes, quand il range le Cœur divin dans l'objet de son culte au Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge ? — Il nous répond d'abord dans l'invitatoire de l'office : *Jesum in Corde Mariæ Virginis regnantem, venite, adoremus*, et il nous dit en second lieu, que la plus grande gloire du Cœur de Marie, c'est Jésus : *Jesu, Mariæ gloria* [2].

I

« Saluer et honorer le Cœur de Marie, c'est saluer et honorer Jésus, en tant qu'il est l'esprit, l'âme, la vie et le Cœur de sa Très Sainte Mère [3]. »

Pour comprendre la doctrine du V. P. Eudes, il est nécessaire d'observer que, quelle que soit l'union qui s'établisse entre Marie, d'une part, Jésus et le Saint-Esprit de l'autre, il n'en est pas moins de foi que les personnes restent entièrement distinctes. Or, le culte dans son sens absolu est un acte de respect et d'amour qui ne se rend qu'aux personnes [4]. Il en résulte une première conséquence, c'est que honorer le Cœur divin de Marie, ce n'est pas autre chose que rendre à Jésus et à son Esprit, à l'occasion de tout ce qu'ils sont et de tout ce qu'ils font dans le Cœur de la Bienheureuse Vierge, le culte de latrie qui leur est dû ; c'est

1. Leroy, nº 135. — Franzelin, *De Incarn.*, t. I, XLV. — Muzzarelli, 260.
2. 1res Vêp. Hymne.
3. *Dévotion au Sacré-Cœur de Marie*. Autun, 1648, p. 4.
4. S. Th., 2, 2, q. 103, a. 1 ; 3, q. 25, a. 1.

adorer Jésus, Esprit d'amour et de vie dans un cœur qui est devenu son temple et son tabernacle, « c'est rendre gloire à Jésus, qui a voulu être le Cœur de sa divine Mère [1]. » *Christi canamus gloriam in hâc sacrâ solemnitate sancti Cordis præcelsæ genitricis ejus Mariæ* [2]. « O Mère admirable, votre Fils Jésus est votre Cœur, qu'il en soit béni, loué, glorifié éternellement par toutes les créatures de l'univers [3]. »

Pour le V. P. Eudes et pour quiconque a suivi les développements que nous venons de donner, le Cœur de Marie est comme le Paradis de délices où est descendu le bien-aimé : *Paradisus voluptatis ; veniat dilectus meus in hortum suum* [4]; c'est le trône où siège dans sa gloire le véritable Salomon ; c'est son lit de repos, *dum esset rex in accubitu suo* [5]. C'est le Ciel des Cieux : *cœlum cœli domino* [6]; *Deus in medio ejus, id est, in intimo, in Corde rubi* [7]; *dominus tecum. ut sit in Corde tuo et in utero tuo* [8]. La maison que la sagesse s'est bâtie est le Cœur de Marie : *Sapientia ædificavit sibi domum* [9]. C'est son reposoir d'or : *reclinatorium aureum*, dit saint Bernard [10]. Or, l'on admire les beautés du palais et du trône, mais l'hommage s'élève jusqu'au maître et au souverain : *Vestem intueor, vestitum adoro.*

Est-ce que tous les auteurs ascétiques, en parlant de l'exercice de la présence de Dieu, ne s'accordent pas à nous faire adorer et prier Dieu présent dans le Ciel, dans le

1. *C. adm.*, l. I, ch. v.
2. 1res Vêp., 4e Ant.
3. *C. adm.*, l. 1, ch. v.
4. *Cant.*, v. — *C. adm.*, t. I, p. 115.
5. *Cant.*, III. — *C. adm.*, t. I, p. 133.
6. *C. adm.*, I, 319.
7. *Ibid.*, I, 133.
8. *Ibid.*, I, 120. — S. Aug.
9. *Ibid.*, II, 9.
10. *Ibid.*, II, 17.

Saint Sacrement, dans la création et au fond de nos cœurs. Pourquoi donc n'irais-je pas, dans le Très Saint Cœur de Marie, sanctuaire vivant, payer l'hommage de mon amour et de ma vénération à Jésus qui l'habite comme Verbe, comme principe de vie et d'amour ? Est-ce que sainte Élisabeth, en rendant ses hommages à la Vierge, au moment où elle franchit le seuil de sa demeure, ne vénérait pas encore plus l'Enfant que sa Mère ? Corneille Lapierre [1] fait remarquer, après Suarez [2], que le Saint-Esprit habite l'âme du juste, *ut ibi ametur, laudetur et adoretur*. Saint Jérôme dit également : *Stupefactus Antonius... quasi Christum in Paulo videns et in pectore ejus Deum venerans ultra respondere nihil ausus est* [3]. Saint Paulin de Nole affirme dans le même sens que, quand il rencontre l'âme d'un juste, il court se prosterner aux pieds de Jésus-Christ qui y réside : *curram ad pedes Christi* [4].

C'est là une des pensées du V. P. Eudes quand il parle du Cœur divin de Marie et quand il s'écrie : « Quelle gloire doit-on donner à Jésus, le vrai Cœur de Marie, et à l'Esprit Saint de Jésus, qui est l'esprit de son esprit et l'âme de son âme, pour tant de bons mouvements qu'ils ont excités en sa volonté, pour tant de divins embrasements dont ils ont enflammé son Cœur [5]. »

II

Dans un sens différent, Jésus-Christ, comme Cœur divin, appartient mieux encore à la dévotion du Très Saint Cœur

1. *Act.*, II, 4. — *Pet.*, II, 4.
2. *De deo trino et uno*, l. XII, ch. V.
3. *Vie de saint Paul 1er Ermite*, n° 12.
4. Lettre 23. *Le Christ et la Tradition*, par Mgr LANDRIOT, 9e conf.
5. *Dév. au S. C. de Marie*, Edit. 1650, p. 44.

de la Mère de Dieu. Il est, en effet, un des motifs formels du culte que nous lui rendons ; car il lui communique une excellence qui lui appartient en propre. A l'époque du V. P. Eudes on attaquait avec acharnement le culte de la Sainte Vierge comme contraire au culte de Jésus; c'est en partie pour cela que notre apôtre s'attache tant à montrer que si on honore la Mère, c'est surtout à cause de son Fils[1].

La plus grande excellence du Cœur de la Bienheureuse Vierge n'est pas, en effet, celle qu'elle doit à la noblesse de ses sentiments naturels, ni même celle qu'elle reçoit des vertus infuses et de la charité qui l'embrase. La dignité la plus haute de Marie, son premier privilège est sa divine maternité ; c'est par là que nous devons mesurer ses grandeurs plus encore que par ses vertus. De même, pour apprécier les beautés et les merveilles de son Cœur, il ne suffit pas de contempler ses perfections, même surnaturelles, il faut envisager la splendeur et l'éclat qu'il reçoit de ses relations avec la personne de Jésus et avec son Esprit. Dans son commentaire du texte : *Quam pulchra es, amica mea*[2], le V. P. Eudes parle longuement de la beauté physique de Marie, de la noblesse de son âme, des richesses de ses grâces, puis il continue : « Outre cela, je dirai encore, parlant absolument et sans restriction, que notre glorieuse Princesse a une beauté tout à fait divine. Quelle est cette divine beauté ? c'est son Fils bien-aimé. Car j'ose dire que, comme Jésus est la gloire, la splendeur et la beauté de son Père, il est aussi la gloire, l'ornement et la beauté de sa Mère. » C'est cette ravissante beauté qui est l'objet des divines complaisances de Dieu, quand il fait retentir ces paroles : *Quam pulchra es, amica mea...*, car la beauté du

1. *Vie de M. Boudon,* Édit. 1854, p. 94.
2. *C. adm.,* l. V, ch. VII.

Fils est la beauté de la Mère, ou pour mieux dire, le Fils est lui-même la beauté, la perfection, la sainteté, l'ornement et la gloire de sa Mère [1].

Cette pensée se vérifie, soit qu'on envisage la personne même de Jésus, soit qu'on étudie les effets que le Fils produit dans le Cœur de sa Mère.

1° La gloire, la joie, la beauté, l'excellence, la vie du Cœur de Marie, c'est Jésus, ... *Jesu, Mariæ gloria*, chante le V. P. Eudes dans l'hymne des 1res Vêpres. « Le Cœur adorable de Jésus, » dit-il ailleurs [2], est le principe de tout ce qu'il y a de grand dans le Cœur de Marie,... il est sa couronne et sa gloire. » Il lui donne une magnificence, un éclat sans pareil ; et l'excellence principale du Cœur de Marie est de posséder Jésus qui vient habiter, vivre et régner en lui. Les trois premières antiennes des Vêpres nous montrent la gloire vraiment divine du Cœur de Marie, en nous faisant l'honorer comme le royaume, la demeure, le sanctuaire de Dieu : *regnum... habitaculum... sacrarium Dei*. Telle est la pensée exprimée dans l'invitatoire : *Jesum in Corde Mariæ regnantem*, et dans l'oraison : *Deus qui unigenitum in Corde Virginis Matris vivere et regnare voluisti*. Dans les hymnes, dans la prose *Lætabunda*, cette grandeur du Cœur de Marie est chantée sous des formules diverses :

Hymne. 1res Vêp.	*Jesu, Mariæ gloria...* *Hunc Cor prius, sacratius* *Semperque gestat maximum.*
Matines.	*Cor aula, regnum principis...* *Dignum Dei Sacrarium* *Cubile Jesu floridum.*
Laudes.	*O Cor, Dei triclinium....*

1. *C. adm.*, l. V, ch. VII, p. 316-7.
2. *Ibid.*, l. XII, ch. I.

2es Vêp. *Hunc (Jesum) totus orbis concinat*
In Corde regem Virginis...
Thronusque regis gloriæ
Sedes tonantis ignea...

Prose. *Cor æterni Numinis (Jesus)*
En factum est Virginis
Cor æternum!
Fit matris Deiparæ
Cor et natus.
... Cordis Virginis
Flos et fructus.

Le V. P. Eudes s'attache avec amour à faire briller dans tout son éclat cette beauté inénarrable du Cœur de la Bienheureuse Vierge dans les leçons du second Nocturne, dans l'office de la fête et de l'octave, aussi bien que dans le cours de son ouvrage sur le *Cœur admirable.*

Si le temple, si le ciel est saint, c'est surtout à cause de la sainteté de Dieu qui y réside; si les espèces sacramentelles sont si vénérables, c'est qu'elles servent de voile au Corps sacré de Jésus : quelle excellence et quelle sainteté le Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge ne recevra-t-il donc pas du privilège qu'il a eu d'être le sanctuaire vivant de Jésus? Quand l'Évangéliste a dit de Joseph qu'il était *vir justus*, il en a fait un grand éloge; et cependant son plus beau titre de gloire est d'avoir été l'époux de Marie et le père de Jésus. Si nous lui rendons un culte si solennel, c'est beaucoup plus à cause de ses rapports avec le divin Sauveur et avec sa Mère, qu'à cause de ses vertus, pourtant si excellentes.

De même la charité, la piété chrétienne vénèrent dans le Pape, dans le prêtre, dans le pauvre, beaucoup moins leurs qualités personnelles que leurs relations avec Jésus-Christ. La véritable base de l'amour du prochain, dit saint Thomas d'Aquin, est qu'il est le prochain de Dieu[1].

1. *Traité de l'Amour de Dieu,* de S. François de Sales, l. XI.

Le chrétien a tellement revêtu Jésus-Christ que, malgré le cri de ses misères, le Père ne voit en lui que les beautés de son divin Fils, et il a pour lui le même amour, les mêmes complaisances que pour Notre-Seigneur Jésus. Le prêtre, en vertu du sacerdoce, est tellement lié au Sauveur, qu'il ne fait qu'un avec lui. Or, qui est plus proche de Jésus, qui est plus uni à lui que sa Mère? Par ailleurs, Marie n'est pas seulement sanctifiée par la grâce, mais sa maternité divine, ses relations avec le Verbe fait chair, sont en elle, au sentiment de beaucoup de théologiens, une cause formelle de sanctification[1]. Ne pouvons-nous pas rappeler à cette occasion l'opinion des Grecs qui attribuent directement au Fils, à cause de son union avec nous, la gratification dans le sens du *gratificavit nos in dilecto Filio suo*[2]? Ne pouvons-nous pas aussi conclure par analogie, que c'est de ses rapports avec Jésus, que Marie reçoit cette beauté qui fait dire au Père : *tota pulchra es... Vulnerasti cor meum*, ou plutôt que Jésus est lui-même la beauté divine de Marie?

Pourquoi même ne pas ajouter qu'en Jésus-Christ l'humanité est sainte par les grâces dont elle possède la plénitude, mais qu'elle n'est vraiment divine qu'à cause de la personne du Verbe en qui elle subsiste[3]. Sans doute l'union que nous reconnaissons entre le Cœur de Marie et la personne de Jésus est loin d'égaler l'union hypostatique : mais aussi elle est incomparablement plus étroite que celle du temple ou du Ciel avec Dieu; elle est plus intime que celle des vases sacrés, ou même des saintes Espèces avec le Corps adorable du Fils de Dieu. Par cette union, Marie ne devient pas une déesse, mais elle mérite en rigueur le nom de divine. Elle

1. *Theol. Marian.* SELDMAYR, p. II, q. 10. *De Maternitate divinâ quantum hæc est forma sanctificans.*
2. *Eph.*, I, 6. — SCHEEBEN, n. 871.
3. GIRAUD, *Prêtre et Hostie*, l. I, ch. IX et X.

est réellement déifiée par la communication de la substance même de Dieu. *Non Dii, sed divini ; non Spiritus, sed spirituales ; non aurum, sed aurei,* dit le P. Petau en parlant des chrétiens. Les Pères se servent de la même comparaison, d'un charbon enflammé, pour désigner les effets de l'union hypostatique et ceux de la présence de Jésus-Christ et du Saint-Esprit dans l'âme du juste[1]. Notre-Seigneur Jésus ayant pris un jour le Cœur de la Bienheureuse Marguerite-Marie le mit dans le sien; puis il le lui fit voir semblable à un petit atôme plongé dans une fournaise ardente, d'où il sortit embrasé comme un charbon de feu[2] ?

Il semble que le Cœur de la Très Sainte Vierge est comme une fleur délicate, un nuage léger, un globe de cristal pur et transparent[3], ou bien comme une de ces admirables verrières de nos antiques cathédrales, qui reçoivent un éclat, une splendeur toute nouvelle, quand le soleil vient les illuminer de ses rayons de feu. Pénétré, possédé, rempli, environné, revêtu du soleil, *amictus sole,* il en devient tout lumineux, tout lumière, tout transformé en soleil, tout soleil[4].

Nous pouvons donc dire, avec le V. P. Eudes, Marie est belle par les prérogatives de sa nature ; elle est plus belle encore par l'abondance des grâces et des vertus qui enrichissent son âme; toutefois elle reçoit sa beauté la plus ravissante, de l'union intime qui fait briller son Cœur des splendeurs de la divinité même de Jésus-Christ.

Par suite, donner au Saint-Esprit, à Jésus, au Cœur de Jésus, le nom de Cœur divin de Marie, c'est rappeler la plus précieuse des prérogatives du Cœur de la Bienheureuse

1. Corn. Lap., *Act. Ap.*, II, 4, q. 6. — Lejeune, *Sur la Beauté divine communiquée aux chrétiens par Jésus-Christ dans la Communion.*
2. *Vie de la Bienheureuse,* par elle-même, t. I, p. 379.
3. *C. adm.*, l. II, ch. vi.
4. *Ibid.,* l. IV, ch. iii, § 3.

Vierge, et c'est en faire le plus magnifique éloge. La sainte Écriture dit également : *mulier gloria est viri*[1]; *mulier corona viro suo*[2]; *et magnus Dominus et laudabilis nimis in civitate Dei nostri*[3], *id est, in Maria,* ajoute Richard de Saint-Laurent.

In Matrem resilit gloria Nati;
In natum resilit gloria matris;
O quam cara Deo, quam Deus ipse
Consortem proprii reddit honoris[4].

Pour satisfaire aux désirs de la Mère et du Fils, aimons donc la Mère dans le Fils et le Fils dans la Mère[5].

Par suite encore, le culte d'hyperdulie que nous rendons à ce Cœur virginal, tout rempli, tout enflammé, tout déifié de Jésus et de son Esprit, trouve dans cette vérité un de ses plus fermes et de ses plus solides fondements. Je dis le culte d'hyperdulie, car c'est à la personne de Marie que se rapporte directement le culte de son Cœur. Jésus qui l'embellit et l'ennoblit est, à la vérité, d'une beauté et d'une noblesse infinie; mais la Sainte Vierge ne lui est pas unie hypostatiquement, et elle ne peut participer à la divinité de Jésus, que suivant sa capacité personnelle, c'est-à-dire avec des bornes et d'une manière finie.

2° Si nous envisageons les effets produits dans le Cœur de la Bienheureuse Vierge par l'action de Jésus, nous voyons que, sous le nom de Cœur divin, notre Sauveur appartient également, comme principe, comme cause efficiente, à la dévotion du Cœur de sa Sainte Mère. « Honorer le Cœur di-

1. *I Cor.*, II, 7.
2. *Prov.*, XII, 4.
3. *Ps.* XLVII, 2.
4. Laudes.— *Intérieur de Marie,* Édit. 1665.
5. MADELEINE DE SAINT-JOSEPH, *Vie,* l. II, ch. XIII.

vin de Marie, » dit le V. P. Eudes[1], « c'est honorer et glorifier tous les effets de lumière, de grâce et de sainteté que Jésus a opérés en elle, et toutes les fonctions et mouvements de la vie sainte et céleste dont il a été le principe. »

Il est certain en effet que la grâce sanctifiante, les vertus surnaturelles et tous les trésors célestes qui enrichissent l'âme du juste lui appartiennent en propre. Ce sont des dons qui ont été laissés par Dieu à notre libre disposition. Ils sont inhérents à notre nature et rentrent dans le domaine de notre personnalité. Notre moi est le principe qui les met en acte, comme le principe vital du tronc concourt aux fonctions végétales de la greffe, que la main du jardinier a entée sur lui. Les actes que nous opérons par nos facultés surnaturalisées sont donc de nous et à nous, aussi bien que les fruits appartiennent à l'arbre sur lequel a été insérée la greffe. Ces actes, par suite, nous sont imputables, et nous avons un droit rigoureux et personnel à la récompense qui leur est due.

Toutefois, dans chacun de ces actes interviennent aussi les personnes du Verbe et du Saint-Esprit, qui, chacune à sa manière, opèrent en nous la grâce sanctifiante et nous font participer à leur nature divine ; qui les maintiennent unies à nos âmes, et qui de leur souffle, par la grâce actuelle, excitent nos puissances surnaturelles, les mettent en acte avec notre coopération, et leur impriment une impulsion, une force divine. C'est ainsi que la vie propre du bourgeon greffé coopère avec celle de l'arbre pour produire des fruits d'une espèce plus délicate. *A Spiritu Sancto sunt actus virtuosi*, dit saint Thomas, *mediantibus habitibus virtutum*[2]. Nous sommes saints, dit aussi le P. Lacordaire[3], par « la vertu de Dieu acceptée de nous, fruit de

1. *C. adm.*, l. I, ch. v, p. 43.
2. S. Th., 2. 2, q. 23, a. 2.
3. 36e *Conf. de Notre-Dame.*

notre cœur et du sien, incompréhensible hyménée qui est sous nos yeux. » Mgr Gay développe à son tour cette pensée[1] : « la vie, » dit-il, « ne nous est donnée que pour vivre, les forces que pour s'exercer, les semences que pour fructifier. L'Adam nouveau, Jésus, est en nous pour cultiver le paradis de l'âme, avec son aide semblable à lui, c'est-à-dire avec nous[2]. Tous deux sont unis dans l'opération. Jésus sacrant et déifiant le cœur par la grâce sanctifiante et par sa présence, sacre aussi comme principe et déifie ses œuvres, et tous ses moindres actes. De Jésus, comme d'une racine vigoureuse, s'élève une sève qui pénètre et vivifie tout. Tout reçoit l'impulsion du Christ dans le Cœur de Marie, et cette impulsion confère à ses actes les plus vulgaires en eux-mêmes, *in uno crine colli tui*, une dignité sans nom, une valeur sans mesure ; car dans le Cœur de la Mère, tout part du Fils ; tout est animé, divinisé par son action. Voilà le fond divin, le trésor sans pareil, l'honneur insigne, la ravissante beauté, la force victorieuse que donne au Cœur de la Bienheureuse Vierge son union à Jésus. »

« A côté et au-dessus de la grâce créée, » dit à son tour le Dr Scheeben[3], « Dieu est dans l'âme comme une force vitale et vivifiante, comme un principe substantiel de la vie divine, qui lui est organiquement attaché, qui réside en elle, comme la base, la garantie parfaite de la durée et du développement de cette vie. Dieu agit comme principe qui lui appartient et qui fait partie de son être. » Saint Paul est encore plus explicite et plus énergique quand il nous enseigne que Jésus-Christ est notre tête, que nous sommes ses membres, et qu'il est notre vie[4].

On conçoit quel prix les actes du Cœur de Marie doivent

1. *Vie chrétienne.*
2. *Gen.*, II, 15.
3. *Dogmatique*, n° 867.
4. *Ibid.*, II, 3. — *Eph.*, I, 22, etc.

recevoir de cette intervention du Fils de Dieu et de son Esprit, c'est-à-dire de son Cœur divin. Cette intervention, plus encore peut-être que la grâce elle-même, divinisait chacun de ses actes en les faisant provenir d'un principe strictement divin ; de même que c'est l'action de la greffe qui communique aux fruits des qualités les plus savoureuses.

Ni Jésus, ni le Saint-Esprit n'agissaient en Marie en vertu d'une union hypostatique. Néanmoins leur influence était assez réelle, pour que les actes leur appartinssent en même temps qu'ils appartenaient à la Bienheureuse Vierge. *Hominis opera quæ a Spiritu Sancto aguntur, magis dicuntur esse opera Spiritûs Sancti quam ipsius hominis*[1]. Car, pour continuer notre comparaison, bien que les centres vitaux de la greffe et du tronc restent distincts, néanmoins les fruits sont véritablement les fruits de la greffe aussi bien que de l'arbre lui-même. Tous les actes du Cœur de Marie étaient donc un fruit de son activité personnelle, et un fruit de Jésus, son Cœur divin. Or ce fruit était à elle avec toutes les qualités et toutes les perfections qu'il devait au concours de Jésus ; comme les actes sacramentaux appartiennent au prêtre qui les produit dans la vertu du Fils de Dieu. Car Jésus ne se communique à nous avec son Esprit, qu'afin que nous puissions nous approprier les effets qu'il produit en nous. *Donum Dei, quia uti effectu ejus possumus, ut volumus*[2].

Saint François de Sales exprime la même pensée avec tout le charme et la précision de son style, dans son *Traité de l'amour de Dieu*[3]. « Nos œuvres, » dit-il, « sont voirement extrêmement petites, et nullement comparables à la gloire

1. *In* S. Th., 1, q. 38, a. 1 ad. 2.
2. S. Th. 1, q. 38, a. 1.
3. L. XI, ch. vi.

en leur quantité; mais elles lui sont néanmoins fort proportionnées en qualité, à raison du Saint-Esprit, qui, habitant dans le Cœur par la charité, les fait en nous, par nous et pour nous, avec un art si exquis, que les mêmes œuvres qui sont nôtres, sont encore mieux toutes siennes, parce que, comme il les produit en nous, nous les produisons réciproquement en lui ; comme il les fait pour nous, nous les faisons pour lui, et comme il les opère avec nous, nous coopérons aussi avec lui. »

Si on veut trouver d'admirables développements sur cette doctrine, on peut lire le chapitre xv du livre VIe de Thomassin sur l'Incarnation. Après avoir magnifiquement expliqué les opérations de l'Esprit de Jésus en nous, ce docteur en résume les principales, dans une phrase dont chaque mot est emprunté à la Sainte Écriture, et il dit : *Auctoritas veritatis clamat; Spiritus inhabitat, Spiritus vivificat, Spiritus loquitur, Spiritus postulat in sanctis; Spiritus orat et gemit, Sancto Spiritu vivunt, Spiritu aguntur, Spiritu ducuntur, Spiritu implentur; in eis Spiritus contristatur*... Ce sont les mêmes considérations qui arrachaient à saint Augustin ce cri d'amour et de bonheur : *Habentes ergo tantam fiduciam, amemus Deum de Deo, imo quia Spiritus sanctus Deus est; amemus Deum de Deo. Quid enim plus dicam : amemus Deum de Deo? Certe quia dixi : caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis, ideo est consequens, ut quia Spiritus Sanctus Deus est, nec diligere possimus Deum nisi per Spiritum Sanctum, amemus Deum de Deo*[1].

Est-il nécessaire d'insister pour faire comprendre combien il est glorieux et avantageux pour Marie de trouver dans son Cœur divin, c'est-à-dire dans son Fils, le principe et la véritable grandeur de sa vie, de ses opérations et sur-

1. S. Aug., *Serm. 2 de Divin.*

tout de son amour. Ce seul nom de Cœur divin rappelle donc à notre souvenir la source, où tous les actes de cette Bienheureuse Vierge ont été puiser leur plus haute excellence, et le riche trésor auquel ils ont emprunté le plus bel ornement.

Cette doctrine s'applique aussi au Cœur humain de Jésus; mais elle y a une moindre importance, parce que celui-ci reçoit sa dignité, son excellence, sa perfection, de son union hypostatique avec le Verbe. De même dans le culte du Cœur de Jésus, il est fait moins d'allusions à son union avec le Cœur de Marie; car le Cœur de la Mère ne peut rien ajouter ni aux perfections, ni aux amabilités du Cœur de son Fils; il en est le fruit le plus délicieux, il est le gage le plus précieux de sa tendresse, il lui forme même une glorieuse couronne; mais s'il est dit son amour, c'est à la façon d'une créature privilégiée qui manifeste et qui chante les attributs de son créateur.

De tout ce que nous venons d'étudier, il résulte que Jésus, le Cœur divin de Marie, appartient de plein droit à la dévotion au Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge, et que le V. P. Eudes, sous ce nom, nous fait contempler la splendeur la plus éclatante, et vénérer la principale dignité de cet admirable Cœur. « Comme Jésus est la gloire, la splendeur, la beauté de son Père, il est aussi la gloire, l'ornement et la beauté de sa Mère[1]. » C'est parce que notre apôtre a élevé ses regards jusqu'à ces hauteurs où Dieu habite, qu'il nous paraît avoir conçu du Très Saint Cœur de Marie une idée beaucoup plus noble et beaucoup plus complète que quelques autres de ses apologistes. La plupart ont aperçu comme lui cette beauté divine; nul cependant n'a paru l'apprécier autant.

Disons donc en terminant avec lui : « Vous voyez par

1. *C. adm.*, l. VI, ch. VII, § 3.

toutes ces choses, ce que l'on entend par le Cœur de la Très Sainte Vierge. Vous voyez qu'il y a en elle trois Cœurs : son Cœur corporel, son Cœur spirituel et son Cœur divin... Vous voyez aussi que ces trois Cœurs ne sont qu'un en la Mère d'amour, comme notre cœur et notre esprit ne sont qu'un ; car son Cœur spirituel est l'âme et l'esprit de son Cœur corporel, et son Cœur divin est le Cœur, l'âme et l'esprit de son Cœur corporel et spirituel[1]. »

1. *C. adm.*, l. I, ch. IV, § 1.

CHAPITRE XV

Motifs, Raisons de la dévotion aux Sacrés-Cœurs.

Pour bien connaître la dévotion aux Sacrés-Cœurs, il faut, dit le V. P. Eudes, pouvoir résoudre ces trois questions : *quid, quare, quomodo.*

Qu'est-ce que le Sacré-Cœur. — Quels motifs avons-nous de lui rendre un culte spécial. — Quels moyens employer pour que notre dévotion soit digne de lui.

Nous nous sommes arrêtés longuement à étudier ce que notre apôtre entend par les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Il nous reste à exposer les motifs et les pratiques du culte qu'il a établi; nous le ferons beaucoup plus rapidement.

Donner les raisons qui doivent porter les chrétiens à embrasser le culte des Sacrés-Cœurs, c'est établir que ce culte est nécessaire, qu'il est légitime, qu'il est opportun, qu'il est avantageux. Or, tous les arguments auxquels on peut avoir recours se groupent en deux catégories. Les uns sont une conséquence directe des excellences envisagées dans les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Les développer, c'est donc établir qu'en vertu de leur dignité, de leur perfection, ces Sacrés-Cœurs ont droit à la vénération et à l'amour. Or, nous nous sommes déjà acquittés de cette partie de notre tâche, quand nous avons mis en lumière les beautés que le V. P. Eudes nous a révélées dans les Sacrés-Cœurs. Nous l'avons vu, la dignité des personnes

exige pour le Sacré-Cœur de Jésus le culte de latrie, et celui d'hyperdulie pour le Sacré-Cœur de la Très Sainte Vierge.

Quant aux excellences particulières que nous avons admirées successivement dans les Cœurs corporel, spirituel et divin, elles nous ont fait comprendre pourquoi avec le V. P. Eudes, nous choisissons pour objet de notre dévotion et de notre culte le Cœur, plutôt que toute autre partie du corps ou de l'âme de Jésus et de Marie. La dignité des personnes, les excellences spéciales des Sacrés-Cœurs forment les motifs intrinsèques de la dévotion dont il s'agit. En étudiant l'objet en lui-même, nous nous y sommes suffisamment arrêtés, pour n'avoir pas à y revenir.

Quant aux motifs puisés à des sources extrinsèques, nous n'avons non plus qu'un mot à dire. Le V. P. Eudes, comme l'a fait depuis le P. Perrone[1], les réduit à deux, savoir la volonté divine manifestée par des faits, par des révélations plus ou moins explicites, par les traditions et les décisions de l'Église, ou par l'autorité des docteurs et des Saints ; — et en second lieu les avantages de tout genre que cette dévotion est appelée à procurer, soit aux individus, soit aux sociétés elles-mêmes.

Nous avons déjà touché à ce sujet en étudiant les origines de la dévotion du V. P. Eudes aux Sacrés-Cœurs. Aussi, nous n'en dirons que quelques mots.

Et tout d'abord, la volonté de Dieu s'est-elle manifestée par des révélations particulières en faveur de la dévotion du V. P. Eudes. Il est certain que celles dont fut favorisée la Bienheureuse Marguerite-Marie ont contribué puissamment à établir et à propager le culte du Sacré-Cœur de Jésus. La Bienheureuse a agi pour obéir aux ordres précis de Dieu ; et, le mouvement si considérable qui part de

1. *Inst. Theol. de Incarn.*, t. II, c. IV, a. 2.

Paray-le-Monial est dû à cette impulsion première, venue directement du Sacré-Cœur de Jésus lui-même.

Il ressort évidemment de l'histoire de la dévotion du V. P. Eudes, qu'il se regardait comme revêtu d'une mission spéciale, divine et providentielle, pour établir et pour propager le culte des Sacrés-Cœurs, tant par lui-même que par ses instituts religieux. « Je n'ai point de paroles, » dit-il, « qui puissent exprimer, ô Mère de Miséricorde, l'excellence infinie de la faveur incompréhensible que vous m'avez faite, lorsque vous nous avez donné, à mes confrères et à moi, le Cœur adorable de votre bien-aimé Fils avec le vôtre tout aimable, pour être le cœur, la vie et la règle vivante de notre congrégation, que vous et votre Fils avez établie dans l'Église[1]. » Il affirme avoir reçu des droits tout particuliers sur les Sacrés-Cœurs ; il en dispose avec une assurance qui ne pourrait s'expliquer, s'il n'y avait pas été directement autorisé par Dieu. Il ne se borne pas à rappeler les révélations et les prophéties faites à sainte Mechtilde, à sainte Gertrude. Il laisse entrevoir, à plusieurs reprises, qu'il a reçu lui-même des promesses spéciales ; et il assure que des bénédictions particulières sont attachées au culte des Sacrés-Cœurs ; il atteste les avoir vues réalisées lui-même plusieurs fois. « Si nous n'étions dans un siècle, auquel il semble qu'on ait peine à croire à l'Évangile, » écrit-il en 1650, « je pourrais rapporter ici plusieurs miracles très manifestes qui ont été faits sur les corps et sur les âmes, par l'invocation et par les mérites du très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge. » Ses ennemis l'accusent de n'établir ce culte qu'en se basant sur des visions et des révélations : pour eux, il n'est qu'un fanatique et un visionnaire. Ils comparent la Bienheureuse Marguerite Alacoque à la Sœur Marie des Vallées. Toutes deux ont reçu de Jésus-Christ le

1. *C. adm.* Conclusion.

don de son Cœur adorable. Et la pieuse servante de Coutances, pour encourager le V. P. Eudes dans son apostolat, lui révèle que la dévotion aux Sacrés-Cœurs deviendra tellement solennelle dans l'Église catholique, qu'on pourra en comparer la fête aux solennités de la Fête-Dieu. Cette promesse fut conservée avec bonheur parmi les Enfants du V. P. Eudes ; et, en 1765, les Sœurs de Caen croient en entrevoir la réalisation pour la fête du Cœur de Jésus. Notre pieux apôtre, ses amis, ses adversaires, tous sont donc unanimes à regarder et à donner le culte des Sacrés-Cœurs comme autorisé par des révélations positives et spéciales. Le fait des révélations semble donc incontestable : nous avons dit comment et pourquoi, malgré la certitude du fait, les détails précis nous manquent.

Quoi qu'il en soit de ces interventions miraculeuses du ciel, Dieu avait mis à la portée du V. P. Eudes des moyens tout aussi authentiques de connaître sa volonté, et c'est sur ces signes certains de l'autorité divine, qu'il appuie sa doctrine et qu'il établit la force et l'efficacité de son apostolat. La thèse si large, si ample et si solide qu'il développe dans son grand ouvrage sur le Cœur admirable de la très sainte Mère de Dieu, n'est au fond que la preuve de cette volonté divine. Car, pour justifier sa dévotion, il nous montre [1] comment le Père s'est complu à tracer des figures du Sacré-Cœur de Marie dans les œuvres de la création et dans les mystères de l'Ancienne Loi ; — comment le Fils en a révélé les beautés à quelques-unes de ses amantes, et en a fait une image des perfections divines ; — et comment enfin le Saint-Esprit nous en manifeste les grandeurs et les amabilités par les oracles des Divines Écritures et par la voix des Pères, des Prélats et des Docteurs de l'Église, aussi bien que par la vie et les pratiques des Saints. Il in-

1. *C. adm.*, l. II, ch. III.

siste tout particulièrement sur les approbations reçues des évêques et surtout du chef des évêques, le Souverain Pontife. Dans les livres V, VII, VIII, et dans une partie du IXe et du XIIe, il a accumulé, grâce à des recherches vraiment prodigieuses, la plupart des autorités sur lesquelles ceux qui l'ont suivi n'ont eu qu'à établir leur argumentation : et, quand on se souvient de ce qu'il observe lui-même dans sa préface, « qu'il ne trouve point de livre qu'on ait fait sur le très aimable Cœur de la Bienheureuse Vierge », on est étonné qu'au milieu de ses innombrables travaux, il ait pu élever à la gloire des Cœurs de Jésus et de Marie, un monument aussi colossal dans son ensemble que parfait dans ses détails.

Un troisième motif extrinsèque est tiré des avantages qui doivent être le fruit de cette double dévotion d'amour.

Le V. P. Eudes en désigne quelques-uns comme ayant été formellement l'objet des promesses du ciel. « Vous dirai-je que la Mère de belle dilection a promis à l'un de ses serviteurs, qu'elle enverra des étincelles du feu divin dont son Cœur virginal est embrasé, dans les cœurs de ceux qui célébreront avec affection la fête de ce même Cœur, afin de les réchauffer, s'ils sont tièdes, et s'ils sont déjà enflammés, de les embraser de plus en plus en l'amour sacré. A ceux qui diront avec dévotion la salutation *Ave Cor sanctissimum*... elle donnera les désirs de se purifier de plus en plus de toute sorte de péchés, afin d'être plus capables de recevoir les dons, les grâces et les bénédictions divines[1]. »

Ailleurs, le V. P. Eudes énumère d'autres avantages qui découlent de la nature même de cette dévotion. Parmi ceux-ci le principal est de purifier, d'éclairer et de réchauffer les cœurs des fidèles et la société chrétienne tout entière, en les plongeant dans la fournaise ardente des Sacrés-Cœurs

1. *Dév. au Sacré-Cœur*. Autun, 1648, App., p. 4-5.

de Jésus et de Marie. Car un des buts premiers de notre dévotion est de faire partager aux cœurs les pensées, les sentiments et les vues de ceux du Fils et de la Mère, ainsi que d'exciter l'amour au contact de l'immense charité dont ils ont brûlé tous deux. Évidemment l'Épître de la sainte Messe, les leçons du premier nocturne au jour de la fête et aux jours de l'octave du Sacré-Cœur de Jésus [1] font allusion à la prophétie de saint Jean à sainte Gertrude, et à celle de la sœur Marie des Vallées sur le déluge d'amour attribué au Saint-Esprit. Le V. P. Eudes considérait le culte du Sacré-Cœur de Jésus comme devant ouvrir pour l'Église catholique une ère de bénédiction, de triomphe et d'amour.

Un des résultats les plus visibles et les plus précieux de cette dévotion a été de mettre le V. P. Eudes et ses sociétés à l'abri du poison infernal du Jansénisme. Sa foi dans la bonté de Dieu et dans celle de sa Mère l'avaient conduit à contempler leurs divins Cœurs ; mais à son tour la dévotion envers des Cœurs si beaux, si aimables et si miséricordieux le mit en garde contre un sentiment exagéré de la misère de l'homme, et contre la crainte excessive de la justice divine. *Sentite de Domino in bonitate*, ne cessait-il de répéter. — Ah! si vous saviez ce qu'il y a de bonté et d'amour dans le Cœur du Fils et de la Mère! C'est la vue aussi des beautés divines de ces divins Cœurs, qui lui révèle cette doctrine si chrétienne, base de toute sa piété, que l'on rencontre réduite en pratique dans son livre de la *Vie et du Règne de Jésus dans les âmes* et qui est si opposée aux tendances du philosophisme et du naturalisme; c'est enfin dans ces divins Cœurs qu'il alla puiser sa haine du péché, son zèle prodigieux pour le salut des pécheurs, son amour pour l'Église, et enfin cette conception si hardie, et en même temps si évangélique de l'Ordre de Notre-Dame

1. *Ezéch.*, XXXVI. — *Cantiq.*, III et IV. — *Isaïe*, XL, XLVI, XLVIII.

de Charité, où des vierges chrétiennes s'obligent par un quatrième vœu spécial à se consacrer uniquement à la conversion et au salut des pauvres pénitentes. C'est parce qu'il avait trouvé tant de miséricorde dans le Cœur de Jésus et dans celui de Marie pour la pauvre et bienheureuse Madeleine, qu'il fonda son œuvre des Refuges[1].

1. D. Leroy, cap. IV, q. 18, 19, 20.—D. Gallifet, l. II, ch. III.—Nilles, I, 372-385; l. I, p. 2, c. III, § 4.

CHAPITRE XVI

Actes intérieurs de la dévotion du V. P. Eudes aux Sacrés-Cœurs.

Quand une personne possède plusieurs titres à la vénération, on lui doit l'honneur qui appartient à sa qualité la plus haute. *Uni eidemque supposito deferendus est tantummodo unus cultus, isque determinatur præcipuâ excellentiâ ejus*[1].

Pour le V. P. Eudes, comme pour tout catholique, c'est donc le culte de latrie que l'on doit au Sacré-Cœur de Jésus, parce qu'il est le Cœur du Fils de Dieu, et le culte d'hyperdulie au Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge, parce qu'il est le Cœur de la Mère de Dieu[2]. Mais les prérogatives d'être le Cœur du Fils de Dieu et le Cœur de son admirable Mère, ne sont pas les seules excellences que possèdent ces deux Cœurs. Il y a en eux d'autres grandeurs, d'autres beautés, qui sont aussi des motifs formels du culte, bien qu'ils soient d'un ordre secondaire et inférieur[3].

C'est même la considération de ces excellences qui nous porte à nous adresser directement aux Sacrés-Cœurs, car c'est à eux qu'elles appartiennent d'une manière plus spéciale et plus prochaine.

Or ces aspects variés sous lesquels on envisage les Cœurs de Jésus et de Marie, donnent naissance dans l'âme à des sen-

1. Leroy, nº 148.
2. Thomas, l. V, ch. i. *Du culte d'adoration dû au Cœur de Jésus.*
3. *Excellentiæ secundariæ suppositi sunt objecta cultus formalia ordinis inferioris,* (Leroy, nº 149).

timents très différents. Leur beauté et leur bonté font naître des actes d'admiration et d'amour; leur libéralité des actes de reconnaissance; la pitié compatit et répare en présence de leurs perfections outragées et méconnues; et la vue de leurs vertus porte à l'imitation. Que ces actes appartiennent ou non au culte proprement dit, c'est une question controversée entre les théologiens : Suarez l'affirme[1], Marquez et le cardinal de Lugo[2] le nient. Nous n'avons pas à trancher cette question; il suffit que, de l'avis de tous, ces actes rentrent d'une manière ou d'une autre dans la dévotion aux Saints Cœurs[3].

Or parmi ces sentiments et ces actes quels sont ceux que le V. P. Eudes nous suggère de préférence? La connaissance de l'objet de sa dévotion nous permet déjà de présager par une induction naturelle, ceux qui seront l'expression de son culte.

Le V. P. Eudes, en effet, embrasse à la fois dans cet objet toutes les amabilités et toutes les excellences soit du Cœur de Jésus, soit du Cœur de Marie; ce qu'il offre à nos hommages, c'est ce Cœur auguste, dans toute sa grandeur et dans toute sa beauté. La vénération, la louange, l'action de grâces, l'amour, l'offrande et la prière s'échapperont donc tour à tour de son cœur et trouveront sur ses lèvres des paroles de feu.

Toutefois, à ses yeux, dans les Saints Cœurs de Jésus et de Marie, une beauté particulière brille d'une splendeur plus éclatante : c'est la charité. « L'objet principal de notre

1. *In* 3, q. 25, disp. 51, sect. 2, nº 27.

2. *De Incarn.*, disp. 33, sect. 2, nº 15.

3. Leroy, (c. iii, q. 17, *Scholion*, nº 209-244) étudie cette question par rapport au Sacré-Cœur de Jésus et il énumère ainsi ces actes : *Cognitio* (nº 209-211), *Amor* (212-214), *Reparatio* (215-221), *Subjectio* (222-225), *Oratio quæ complectitur : laudem, deprecationem, gratiarum actionem* (226-233), *Imitatio* (233-236), *Vita interior* (237-238), *Zelus* (239-244).

culte, » dit-il, « c'est l'amour immense dont le Cœur de Jésus et celui de Marie ont été embrasés pour Dieu et pour les hommes. » Aussi un sentiment domine par-dessus tout les autres, c'est l'amour, puisque l'amour ne peut se payer dignement que par l'amour.

Du reste, nous ne sommes pas réduits à de simples conjectures. Le V. P. Eudes nous a révélé le fond même de son âme dans la salutation *Ave Cor*, qui est une des formules les plus parfaites de son culte[1]. Rien de plus court, et pourtant rien de plus complet, de plus méthodique et de plus beau que cette prière.

Arrêtons-nous quelques instants pour en peser les termes, et pour goûter dans leur explication tout ce qu'il y a de solide et de suave dans sa dévotion. Ces développements pourront servir aux âmes pieuses, pour apprécier les paroles qui servent habituellement d'expression à leurs pensées et à leurs sentiments.

Le pieux apôtre nous place tout d'abord en présence des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Le premier acte qui doit commencer une prière, l'élévation de l'âme vers Dieu, l'*ascensus mentis in Deum*, est supposé accompli. Pour y arriver, l'âme chrétienne a dû se détacher de la terre ; elle s'est élevée sur les ailes de la foi, de l'espérance et de l'amour ; poussée par le souffle du Saint-Esprit, elle a volé jusqu'auprès du trône de Dieu, et là, dégagée de ses pensées terrestres, elle se trouve en face des Saints Cœurs.

Émerveillée de la beauté du spectacle qui s'offre à ses regards, elle jette une exclamation où se mêlent la joie, l'amour, l'admiration et le respect. *Ave*, dit-elle. Je vous salue, ô Cœur de Jésus et de Marie. L'excellence, la grandeur et les

1. « Cette fameuse salutation qu'il a fait imprimer au bas des images de Notre-Dame des Cœurs et qui court par tout le monde, sous son aveu. » Archiv. nat., factum des Oratoriens, cartons nº 237-388.

amabilités de ces Cœurs sacrés la saisissent en même temps, et les sentiments les plus variés se pressent dans son sein : aussi elle ne trouve d'abord que ce cri spontané qui les comprend et les résume tous : *Ave,* je vous salue.

Ce salut exprime le respect et la vénération[1]. Il est surtout l'expression de la complaisance et de la joie que l'on éprouve en voyant le bonheur et les perfections d'une personne aimée[2]. Il devait être tout gracieux et plein de joie le salut de saint Gabriel à cette aimable reine, qui est l'instrument et la cause de notre allégresse et de notre bonheur. *Ave,* dit Corneille Lapierre[3], est synonyme de réjouissez-vous : *Salve, gaude, lætare.* C'est donc à la joie la plus vive que la contemplation du Sacré-Cœur commence à ouvrir les âmes. C'est sous la même impression que commencent les messes *Gaudeamus* et les deux proses si belles :

Lætabunda
Canant piè,
Cuncta corda
Cor Mariæ ; etc.

« Que, pleins d'allégresse, tous les cœurs chantent pieusement le Cœur de Marie... »

Gaudeamus exultantes
Cordis Jesu personantes
Divina præconia...

« Réjouissons-nous ; tressaillons de bonheur en exaltant les divines excellences du Sacré-Cœur de Jésus. »

1. S. Thomas, Opusc. 8 ; *Salut. Ang.*
2. Suarez, *De Orat.,* l. III, cap. IX, n° 8.
3. *In Luc.,* I, 27. Andrée de Cret., *de Annunt.*

Comme la B. Vierge chez sa cousine Élisabeth, le V. P. Eudes, à la vue des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, s'écrie dans un saint transport : « Mon esprit a tressailli de joie : *Et exultavit spiritus meus;* » ou comme le psalmiste à la pensée des tabernables de son Dieu : « Mon cœur et ma chair elle-même sont dans l'allégresse : *Cor meum et caro mea exultaverunt*[1]. » Son âme, à ce spectacle, palpitant sous la plus joyeuse émotion, parcourt en détail les perfections et les beautés de ces divins Cœurs; ou bien, d'un coup d'œil général, elle embrasse l'ensemble de tout ce monde de merveilles : elle médite, elle contemple, elle goûte et savoure tour à tour ; et son émotion se traduit par les treize salutations qui commencent l'*Ave Cor Sanctissimum.*

Ce premier regard de l'âme, cette vue de son objet peut varier dans son mode. Il peut n'être qu'un simple acte de foi par lequel l'esprit reconnaît, dans les Saints Cœurs de Jésus et Marie, la qualité dont les lèvres prononcent le nom. Dans ce cas, les consolations sont peut-être moins sensibles, parce que cet acte est, en général, environné de ténèbres : pourtant il peut avoir assez de force pour entraîner la volonté et déterminer en elle les sentiments les plus vifs; car Dieu est maître de ses dons; et au premier choc, quand il le veut, il peut faire jaillir les étincelles les plus brillantes des cœurs les plus endurcis.

Ordinairement nous ne nous bornons pas à cet acte de joie; mais nos pensées forment une pieuse méditation. Notre œil alors scrute les profondeurs ineffables de chacune des perfections et des vertus énumérées; il en étudie la nature, les propriétés, la fin et les effets. « Il considère, » dit le V. P. Eudes[2], « de quelle façon le Cœur de Jésus a pratiqué

1. *Ps.* LXXXIII.
2. *C. adm.*, l. II, ch. II. Manière de méditer sur l'*Ave Cor.*

cette vertu en son intérieur et en son extérieur, en ses pensées, paroles, actions et souffrances, en tous ses mystères, en tous ses états et moments de la vie. Il se souvient qu'en l'exerçant, le Cœur de Jésus a rendu une gloire infinie à son Père, qu'il a réparé pleinement le déshonneur que nous lui avions rendu par les péchés contraires à cette même vertu, qu'il nous a délivrés des peines éternelles dues à ces mêmes péchés; qu'il nous a enseigné, par son exemple, la manière d'exercer les susdites vertus, et qu'il nous a mérité la grâce nécessaire et convenable pour le faire. L'âme ensuite, ajoute le V. P. Eudes, contemple le Fils de Dieu imprimant une image parfaite de cette vertu dans le Sacré-Cœur de sa très sainte Mère; » et elle considère attentivement comment cette glorieuse Vierge a coopéré soigneusement avec son Fils, pour en dépeindre dans son cœur le portrait le plus ressemblant, et pour la pratiquer en tout et partout de la manière la plus excellente..:

Enfin, au souvenir que nous sommes les frères de Jésus et les enfants de Marie, l'âme comprend que nous sommes obligés de leur être semblables, et de reproduire en nous une image vivante de leurs vertus... C'est ainsi, conclut le V. P. Eudes, que vous pouvez méditer sur les vertus... mentionnées dans la salutation : *Ave Cor Sanctissimum* [1].

La première partie de cette prière peut donc fournir une matière abondante, aux considérations par lesquelles com-

1. On ne saurait exiger que les excellences énumérées dans la salutation *Ave Cor*, forment par elles-mêmes une expression rigoureusement exacte de la dévotion du V. P. Eudes. L'invocation *Ave Cor Misericordissimum* seule est de lui. Il a emprunté les autres à une révélation faite par J.-C lui-même à sainte Mechtilde. *Vie de sainte Mechtilde*, l. I, ch. II. — *C. adm.*, l. IV, ch. I.

Toutefois elles rendent assez bien sa pensée, et montrent par leur ensemble, que si notre apôtre n'excluait aucune perfection, aucune vertu, il s'arrêtait cependant avec une complaisance toute spéciale à la considération de leur amour et des qualités de cet amour.

mence d'ordinaire l'exercice de l'oraison. Mais à la suite de ces réflexions, la volonté ne tarde pas à produire des affections qui y correspondent. Ces actes de la volonté sont formulés dans la seconde moitié de la salutation. Il n'est certes pas nécessaire que l'âme les produise tous chaque fois; surtout il n'est pas indispensable qu'ils se succèdent dans l'ordre où le V. P. Eudes les énumère. Il faut, dit saint Bonaventure[1], commencer par les actes que Dieu, la nécessité ou l'attrait du moment suggèrent : pour les réunir ou les séparer, il ne faut pas non plus suivre d'autre règle. Néanmoins, ayant à donner une formule générale, le V. P. Eudes, et pour l'ordre, et pour le choix des actes, n'a pas cru pouvoir mieux faire, que de se guider sur l'oraison dominicale et sur la salutation angélique. C'est en se réglant sur ces modèles qu'il s'est efforcé de procurer dans l'*Ave Cor* une prière méthodique et complète aux Sacrés-Cœurs : nous osons dire qu'il a réussi.

Comme dans le *Pater* et l'*Ave Maria*, le V. P. Eudes ne parle pas en son nom; il prie en union avec tous les dévots aux saints Cœurs de Jésus et de Marie, et il prie pour tous ceux qui ne prient pas. Aussi dans sa salutation, il embrasse toutes les créatures du ciel et de la terre; c'est en leur nom qu'il la prononce.

Comme dans l'oraison dominicale et dans la salutation angélique, le V. P. Eudes, dans l'*Ave Cor*, tient aussi à rendre ses hommages aux Cœurs Sacrés, avant de leur adresser ses prières et de leur exposer ses besoins.

Le premier de ces hommages est un acte de respect et de vénération : « *Te adoramus :* Nous vous adorons. » C'est l'aveu volontaire de la grandeur, de la dignité et de l'excellence de ces deux Cœurs; c'est la reconnaissance de notre petitesse personnelle et de notre indignité. Car le respect est toujours accompagné d'un sentiment d'humilité.

1. *Spec. Discip.*, 1, 2, 6.

On ne sera pas étonné de voir le V. P. Eudes commencer par l'adoration, les actes d'un culte qui semblerait ne devoir exprimer que l'amour.

L'amour, il est vrai, doit dominer dans la dévotion aux Sacrés-Cœurs. Pourtant quelque familiers que nous soyons avec Jésus et Marie, nous devons nous souvenir que Jésus est notre Dieu, et que sa Mère est notre Reine. Dans le baiser que l'enfant donne même à sa mère, ne doit-il pas toujours se mêler quelque chose de respectueux ? Jésus est pour nous le Père le plus aimable ; Marie, la mère la plus tendre ; à ces titres nous pouvons aller à eux avec amour et confiance. Mais il faut aussi tenir compte de cette parole de Dieu à son peuple : « Si je suis votre Père, où donc est l'honneur que vous me devez — *Si ergo Pater ego sum, ubi est honor meus*[1]. » En approchant des grands, on doit à leur dignité quelques signes de respect ; aussi, quand la Sulamite dans un excès de confiance un peu téméraire demande à son céleste époux : « Où sont vos pâturages ? Où prenez-vous votre repos? *Ubi pascas? Ubi cubes in meridie ?* » celui-ci, pour toute réponse, l'avertit de ne pas oublier qui elle est, et de ne pas se montrer si hardie : « Si vous semblez ignorer qui vous êtes, malgré votre beauté, sortez et retirez-vous — *Si ignoras te, o pulcherrima mulierum, regredere et abi*[2]. »

Jésus-Christ lui-même en s'adressant à son Père, ne manquait pas de le saluer toujours comme son Dieu. Aussi, dit saint Paul : « Il fut exaucé à cause de son respect dans la prière — *Exauditus est pro suâ reverentia*[3]. » Souvent même, observe saint Bernard[4], les aridités et les distractions dans l'oraison viennent de ce que nous n'avons pas débuté par cet acte d'adoration, que Dieu réclame de ses anges

1. *Malach.*, I, 6.
2. *Cant. cant.*, I, 6-7.
3. *Hebr.*, V, 7.
4. *De quatuor modis orandi.*

comme de nous : *Et adorent eum omnes angeli ejus*[1].

Nous pouvons même ajouter qu'il ne suffit pas de porter jusqu'aux abords du sanctuaire du Sacré-Cœur cette crainte respectueuse en même temps que filiale. Elle ne doit pas nous quitter un instant, et tout en nous abandonnant aux saintes familiarités de l'amour, il ne nous faut jamais perdre de vue qui nous sommes, et quels sont ceux en présence de qui nous avons été admis.

La louange et la glorification suivent de bien près l'adoration : *Te laudamus, Te glorificamus,* nous vous louons, nous vous glorifions. En présence des grandeurs de Jésus et de Marie, on le conçoit, nous sommes tout d'abord saisis de notre petitesse, et le silence de l'admiration et du respect est souvent le seul éloge que nous puissions offrir. *Tibi silentium laus.* Bientôt cependant, avec l'assurance que permet l'amour, nous arrêtons des regards plus confiants sur quelques-unes de leurs qualités, et nous nous efforçons de trouver des termes et des expressions pour les exalter, et pour attester l'estime que nous en avons conçue ; c'est là ce qu'on appelle proprement la louange : « Un discours qui met en lumière la grandeur d'une vertu, *Sermo elucidans magnitudinem virtutis.* » Nous célébrons alors avec une complaisance amoureuse les excellences, les perfections ou les œuvres des Cœurs de Jésus et de Marie. Nous nous réjouissons de trouver en eux tant de beautés, nous sommes heureux de pouvoir les faire connaître.

Le mot bénir, *Te Benedicimus,* que quelques-uns ont ajouté à cette prière, et que le V. P. Eudes avait substitué lui-même pendant quelques années au mot *te adoramus*[2], a ici à peu près le même sens que louer; car bénir, dit saint Thomas[3], c'est approuver comme bon ou souhaiter du

1. *Hébr.*, I, 6. — P. DUPONT, *Guide spirituel*, 1er tr., ch. VIII.
2. Édit. 1650.
3. *Ad Rom.*, XII, Lect. 3.

bien. On peut également rapprocher les mots : *Te laudamus, Te glorificamus*, nous vous louons, nous vous glorifions. La glorification en effet, touche de près à la louange. La gloire, dit encore le Docteur angélique[1], c'est *clara cum laude notitia,* c'est l'estime et la bonne opinion que l'on conçoit de quelqu'un, pour une perfection que l'on connaît en lui, et que l'on va déclarant par des paroles d'honneur ; en un mot, c'est une connaissance d'estime accompagnée de louanges[2]. Tel est le sens que saint Paul donne à la gloire lorsqu'il appelle le Verbe « la splendeur de la gloire du Père[3]. » Par là on voit que Dieu seul peut glorifier dignement les Saints Cœurs, car seul il en connaît toute la bonté, et seul il peut trouver des expressions pour la célébrer comme elle le mérite. Pour nous qui ne connaissons qu'en partie et en énigme, et qui n'avons à notre portée que les pâles expressions de la terre, nous ne pouvons élever nos pensées et nos louanges au-dessus des appréciations et des bégaiements des enfants.

Néanmoins glorifions ces Cœurs sacrés de notre mieux. Pour cela cherchons à en connaître de plus en plus parfaitement les merveilles ; réjouissons-nous de celles que nous pouvons découvrir ; que notre plus douce consolation soit de les redire aux hommes, et d'inviter toutes les créatures du ciel et de la terre à les célébrer avec nous[4].

Nous avons vu comment ces paroles : *Te laudamus, te glorificamus,* ne furent pas de vaines protestations dans la bouche du V. P. Eudes. Toute sa vie fut en effet consacrée à méditer les grandeurs des Saints Cœurs de Jésus et de Marie : il tressaillait de bonheur, chaque fois qu'il pouvait

1. 2. 2, q. 2, art. 3.
2. *Connaissance de Jésus-Christ,* P. de Saint-Jure.
3. *Hebr.*, I, 3.
4. *Vie et Roy. de Jésus*, du V. P. Eudes, p. IV, *Exercice de louange et de glorification.*

en apercevoir quelque beauté nouvelle; il la célébrait sur tous les tons. Pour lui, ce n'était pas assez des conversations de l'intimité; du haut de la chaire chrétienne, il ne cessait de proclamer dans les villes et dans les campagnes les excellences de ce Cœur admirable. Sa plume en écrivait les louanges, afin de servir à les exalter dans les siècles futurs, et il s'en allait partout, invitant par ses vives exhortations les hommes, les anges et même les êtres inanimés à unir leurs concerts à sa voix, pour chanter la gloire et les perfections du Cœur adorable de Jésus, et du Cœur immaculé de Marie.

Laudet, canat orbis totus,
Colat, amet tota virtus
Et cordis, et operis[1].

« Que dans l'univers entier tous les sentiments et toutes les actions soient consacrés à chanter ses louanges, à l'honorer et à l'aimer. »

Tel était un de ses plus vifs désirs. Aussi dans ses hymnes, ses litanies, ses cantiques, dans son livre du Cœur admirable, il se plaisait à réunir tout ce que son amour et sa foi avaient pu découvrir de beautés dans ces Cœurs sacrés, et sa plus grande joie était de voir ses enfants partager son zèle, et les peuples accourir avec empressement, pour célébrer dans des transports d'amour les fêtes du Sacré-Cœur de Jésus et du Cœur admirable de sa Bienheureuse Mère.

Pour arriver à ce résultat, il ne reculait devant aucune fatigue, et on peut dire qu'il a dépensé toute sa vie pour glorifier ces Saints Cœurs, et pour les faire connaître, aimer et célébrer par toutes les créatures.

L'action de grâces est encore un acte du genre de ceux

1. Prose du Sacré-Cœur de Jésus.

qui précèdent[1]. Remercier le Sacré-Cœur, c'est au fond le louer et le glorifier pour un motif spécial, pour ses bienfaits : aussi, dans l'*Ave Cor,* trouvons-nous de suite la formule de la reconnaissance : « *Tibi Gratias agimus,* nous vous rendons grâces. » Il n'est guère de vice, de défaut plus honteux et plus vil que l'ingratitude. C'est la plaie des esprits trop étroits pour apprécier un bienfait, et des cœurs trop bas et trop petits pour aimer à le reconnaître. S'il n'y a rien de plus flétrissant que l'épithète d'ingrat, même quand on ne la mérite qu'à l'égard d'un homme, combien plus devrions-nous rougir de nous en rendre dignes, en méconnaissant les bienfaits de Dieu? Pourtant, malgré les vives exhortations de la Sainte Écriture, combien ce vice est fréquent même parmi les chrétiens? Est-ce que bien souvent Jésus ne pourrait pas dire comme aux lépreux de l'Évangile : *Nonne decem mundati sunt? Et novem ubi sunt?* Tous les dix n'ont-ils pas été guéris? Où sont donc les neuf autres[2]? Dans la détresse et dans le besoin on trouve des paroles éloquentes pour adresser à Dieu des prières, on sollicite avec empressement son secours, mais qui pense à le remercier?

Or, une des vertus dominantes du V. P. Eudes fut sans contredit la reconnaissance envers Dieu et envers les hommes. On ne saurait compter les exemples qu'il en a laissés, non plus que les pratiques de gratitude si pleines de délicatesse qu'il en a laissées aux enfants de ses congrégations.

Envers les Saints-Cœurs dont il avait tant reçu, il ne pouvait manquer d'en donner les témoignages les plus éclatants. Son Mémorial[3] n'est qu'une longue action de grâces à ces divins Cœurs, et on y sent qu'il mettait son bonheur à peser

1. Thomas, l. VI, ch. ii.
2. *Luc*, xvii, 17.
3. Ce sont les mémoires de sa vie.

et à examiner en détail chacune des circonstances qui pouvait rehausser à ses yeux les faveurs qu'il en avait reçues. Reconnaître le bienfait, en témoigner son estime, exprimer à son auteur combien on apprécie sa générosité, se montrer prêt à le payer de retour, tels sont les actes principaux compris dans cette expression : *Tibi gratias agimus*, nous vous rendons grâces[1]. Ce sont ces actes aussi que le V. P. Eudes a développés plus au long dans son *Magnificat*.

Nous arrivons à l'acte qu'on peut appeler l'acte fondamental de la dévotion au Sacré-Cœur : *Te amamus, ex toto corde nostro, ex tota anima nostra et ex totis viribus nostris,* nous vous aimons de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. « Entre les devoirs et les exercices d'une âme vraiment chrétienne, le plus noble en effet, le plus saint, le plus élevé ; celui que Dieu demande principalement, c'est l'exercice de l'amour[2]. » C'est là aussi tout le but de cette dévotion; car en présentant au culte son propre Cœur et celui de sa sainte Mère, notre Sauveur semble répéter ces paroles brûlantes : *Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur*, je suis venu jeter le feu sur la terre, et quel est mon désir sinon qu'elle s'enflamme? C'est pour réchauffer l'amour dans son Église que Jésus-Christ a réservé cette dévotion pour les temps modernes. Castagnori et le P. de Gallifet disent également en répondant à la pensée de la Bienheureuse Marguerite-Marie et aux désirs de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « La première fin qu'on ait en vue dans la dévotion au Sacré-Cœur est de payer un tribut d'amour à la source même de l'amour[3]. »

1. S. Thomas, 2a 2æ, q. 107, a. 2.
2. *Vie et Roy. de Jésus*, p. VII, p. 304.
3. Thomas, p. 443. Pie IX a dit en 1856 : « *ad amandum et redamandum Cor ejus qui dilexit nos.* »

Au XVIIe siècle, la charité semblait se refroidir dans les cœurs chrétiens ; des hommes sans amour paraissaient même avoir pris à tâche d'en éteindre jusqu'aux dernières étincelles. Le froid de la mort allait paralyser, sinon faire mourir entièrement, des membres nombreux du grand corps de l'Église catholique. Dieu jette alors au milieu du monde, comme un brandon enflammé, le cœur de sa Mère et celui de son Fils. Aussitôt une chaleur salutaire réveille les âmes, les cœurs battent de nouveau avec force et l'amour ressuscite le monde. Exciter l'amour en montrant tout ce qu'il y a de bon et d'aimable dans le Cœur de Jésus et Marie, tel est donc le but de cette dévotion ; l'amour par suite doit être l'acte principal qui la caractérise. Aussi est-ce le sentiment qui domine dans l'âme du V. P. Eudes, le premier apôtre du Sacré-Cœur. C'est là ce que symbolise, dans l'image de Notre-Dame des Cœurs, cette torche qu'il allume aux flammes qui s'en échappent, et dont il se sert ensuite pour embraser le monde.

Il semble, en lisant ses ouvrages, et surtout ses offices, que sa plume ait été trempée dans le Cœur même de Jésus et de Marie. On dirait qu'il a bu l'amour dans la poitrine entr'ouverte du Sauveur et sur le sein virginal de sa Mère. Son propre cœur s'est enflammé à l'immense fournaise du divin Cœur. Aussi, quel que soit le sentiment qui le transporte, toujours nous respirons un suave parfum d'amour. Il ne peut trouver d'autre conclusion pour les chapitres de son ouvrage sur le Cœur admirable ; d'autre refrain pour ses hymnes et ses cantiques, que la répétition de ce beau mot : Amour ; « ou aimer, ou mourir : *Aut amare, aut mori*[1]. »

Ce sentiment peut sans doute s'inspirer de la reconnaissance pour les bienfaits reçus et de l'espérance d'en recevoir de nouveaux ; mais une flamme plus pure encore brûle

1. *C. adm.*, l. XII, ch. VIII.

le V. P. Eudes. Il a contemplé les beautés, les bontés des Cœurs tout aimables de Jésus et de Marie ; il a senti qu'il en était aimé. Aussi, comme à cette vue son cœur ému bat avec force dans sa poitrine ! Comme pressé par leur amour, par les attraits irrésistibles de leurs cœurs, le sien s'élance pour s'identifier avec eux ! Il voudrait se fondre, se liquéfier afin de mieux se transformer en l'objet de ses affections. Un seul désir le transporte : posséder le Cœur de Jésus et de Marie et en être possédé. « Mon bien-aimé est à moi et je suis tout à lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi*[1]... » Tout le reste ne lui est plus rien ; son unique ambition, c'est Jésus, c'est Marie, c'est de se perdre dans leur Cœur si bon et si beau.

Mundi recedant somnia
Amor meus, rex unicus,
Solus mihi sit omnia,
Jesum volo, nil amplius[2] *!*

« Chose étrange, dit encore le V. P. Eudes en s'adressant à Jésus, il n'y a rien de si aimable que vous et il semble qu'il n'y a rien au monde qui soit moins aimé. Il s'en trouve assez pour aimer votre Paradis, les douceurs de votre grâce et les consolations de votre amour ; mais hélas ! à peine sur mille s'en trouve-t-il un qui vous aime purement pour l'amour de vous-même... O mon Jésus, je ne veux rien aimer que vous, et je ne veux vous aimer que pour vous et pour votre seul contentement. Non, non, ce ne sont point les joies du Paradis, ni les consolations du céleste amour que j'aime. Je ne veux aucune récompense que de vous pouvoir aimer, et je ne veux vous aimer que pour vous aimer[3]. »

C'est cet amour pur et brûlant que le V. P. Eudes voudrait allumer dans tous les cœurs. Écoutez-le s'écrier dans un de

1. *C. adm.*, l. VI, orac.
2. Hymne Laud. Sacré-Cœur de Jésus.
3. *Vie et Roy. de Jésus*, p. 4.

ses transports : « O Mère de Jésus, Anges de Jésus, Saints et Saintes de Jésus, ô toutes les créatures de Jésus, venez à mon secours, aidez-moi à aimer votre créateur et le mien. Venez, aimons-le ce très aimable Seigneur, employons et consommons tout notre être et toutes nos puissances, à aimer Celui qui ne nous a créés que pour l'aimer[1]. » Son amour et celui des séraphins lui paraissent même trop froids pour aimer comme il le souhaite ; aussi veut-il que, pour suppléer à notre incapacité, nous nous unissions à l'amour immense dont sont embrasés les Cœurs de Jésus et de Marie eux-mêmes, il veut que nous empruntions leurs ardeurs ; et c'est là ce qu'il appelle : aimer avec le Sacré-Cœur[2].

Pour indiquer qu'il ne doit y avoir dans notre amour ni réserve, ni partage, ni mélange, il nous fait dire dans l'*Ave Cor* : « Nous vous aimons de tout notre Cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces : *Te amamus ex toto corde nostro, ex tota animâ nostrâ, et ex totis viribus nostris.* » Notre amour sera sans réserve, « s'il n'y a rien en notre être, en notre vie, en notre corps, en notre âme, en notre temps et en notre éternité qui ne soit converti en amour vers ce Cœur tout aimable, » et il sera sans partage et sans mélange si nous pouvons répéter avec vérité cette protestation du V. P. Eudes : « Vous savez, ô Jésus, que je ne veux rien au ciel et en la terre, en la vie et en la mort que votre pur amour[3]. »

Quant aux dernières paroles de cet acte d'amour : « de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces, *ex toto corde,... ex tota anima,... ex totis viribus,...* » le V. P. Eudes accepte les diverses explications qu'en ont données les théologiens et les interprètes de la Sainte Écri-

1. *Vie et Roy. de Jésus*, p. 4.
2. *C. adm.*, l. XI, ch. II, neuvième moyen.
3. *Vie et Roy. de Jésus.*

ture[1]. Comme eux, il y comprend l'amour surnaturel et spirituel, l'amour sensible; tous les membres du corps et toutes les facultés de l'âme. Mais s'appuyant sur la vérité contenue dans ces paroles de Jésus-Christ : « *Omnia vestra sunt*, Tout est à vous » et dans celles de son apôtre : « Avec Jésus-Christ Dieu nous a tout donné, *Cum ipso omnia nobis donavit,* » il souhaite qu'afin de suppléer à notre froideur et à notre impuissance, nous empruntions pour aimer le Sacré-Cœur, tout l'amour infini de Dieu; que nous nous servions du Cœur de Jésus pour aimer celui de Marie, et de celui de cette mère de belle dilection pour témoigner notre amour au Cœur sacré de son fils. En un mot, il veut que nous réunissions tous les amours, et que nous fassions appel à toutes les puissances du ciel et de la terre, pour aimer, exalter et bénir les Saints Cœurs de Jésus et Marie.

Une conséquence de l'acte d'amour est l'offrande formulée dans ces paroles : « *Tibi cor nostrum offerimus,* nous vous offrons notre cœur. » Car qu'est-ce qu'aimer, sinon se donner soi-même à l'objet de son amour ? Aimer, c'est surtout donner son cœur, si bien que dans notre langue : je vous donne mon cœur et je vous aime sont synonymes. Car le propre de l'amour est de tout donner; l'amour est bien imparfait, quand il réserve quelque chose, et il n'en mérite même pas le nom, lorsque le cœur ne se donne pas.

Dans toute prière bien faite, il faut du reste qu'il y ait une offrande : « Vous ne paraîtrez pas devant moi les mains vides, *non apparebis in conspectu meo vacuus,* » disait Dieu aux Juifs[2] ; aussi les mages à la crèche de Jésus s'empressèrent-ils d'ouvrir leurs trésors, et d'offrir à leur Dieu et à leur Roi, les plus riches dons : « *Procidentes adoraverunt eum, et apertis thesauris suis obtulerunt ei munera...* [3] » Comme

1. S. Thomas, 2, 2, q, 44, q. 5.
2. *Exod.*, xiii, 15.
3. *Luc*, ii, 21.

eux nous venons de rendre au Sacré-Cœur le tribut de notre vénération, de nos louanges, de notre gratitude et de notre amour. Nous avons à y joindre une offrande.

Mais quel présent pourrait être agréable au plus tendre des Pères, et à la Mère la plus aimante ? Un seul peut leur plaire : c'est notre cœur. « *Fili, præbe mihi cor tuum*, mon enfant, donne-moi ton cœur. » Le cœur est le principe de la vie du corps et de l'âme ; c'est le siège de l'amour, la première de toutes les passions ; c'est le trône de la charité, reine et gloire des vertus ; le cœur, c'est en nous le sanctuaire du Saint-Esprit. En le donnant, nous donnons tout le reste, et sans lui tout le reste n'est rien.

Ici encore, nous aurions à faire une réflexion sur un des sens donnés par le V. P. Eudes à ce mot cœur. Jamais il ne perd de vue le corps mystique de Jésus-Christ, dont saint Paul parle si souvent. Cette considération est pour lui pleine de charmes, parce qu'il y découvre un moyen de suppléer à sa propre indigence. Il considère en effet que le cœur de ce grand corps mystique dont il est membre est le Saint-Esprit, c'est l'esprit de Jésus lui-même [1], autour de qui viennent se grouper, dans une union ineffable, les cœurs des anges et des chrétiens. Le sien, dans ce merveilleux ensemble, se perd comme une goutte d'eau dans l'immensité de l'océan ; mais en vertu de la communion des Saints, il acquiert le droit de disposer de tous les autres cœurs, et il se réjouit d'offrir en présent au Sacré-Cœur de Jésus et Marie un don si riche et si magnifique [2].

Le V. P. Eudes ne se borne pas à l'offrande. Il donne,

1. Th., 3, q. 8, a. 1, ad 3um.

2. C'est dans ce sens qu'il interprète le *grand cœur*, avec lequel il veut aimer « *Corde magno* » ; c'est la pensée qu'il exprime dans l'oraison de la fête du Sacré-Cœur de Marie, c'est celle que symbolise une de ses images, représentant un grand cœur, dont le contour est formé par un essaim de cœurs.

consacre et immole son cœur : *Tibi cor nostrum offerimus, donamus, consecramus, immolamus.* Il est facile de reconnaître dans ces expressions une donation de plus en plus parfaite[1].

Tibi cor nostrum offerimus, nous vous offrons notre cœur. L'oblation peut n'être qu'une simple promesse, une offrande conditionnelle et non encore définitive. Elle peut ne porter que sur certains usages déterminés. Il peut même arriver que cette offrande ne soit qu'une cérémonie religieuse par laquelle, en présentant quelque chose à Dieu, on veuille se borner à reconnaître que tout vient de lui sans consentir à se dessaisir en rien de ses propres droits sur cet objet. C'est un acte de prévenance et de respect, c'est un témoignage de dépendance et de soumission ; ce n'est pas encore un don véritable.

La donation va plus loin. Par elle on se dessaisit de ses droits de propriété et on les transfère à autrui. Offrir son cœur, c'est déjà un premier hommage ; le donner, c'est en ajouter un second plus parfait. « Ne prêtez pas, ne louez pas, ne vendez pas votre cœur à Dieu, dit le pieux Lansperge, donnez-le lui. » Le V. P. Eudes s'empresse d'arriver jusque là : « *Tibi cor nostrum... donamus,* nous vous donnons notre cœur. » Ce cœur appartient à Dieu par bien des titres déjà ; toutefois celui-ci consent à le recevoir encore de notre propre main et de notre libre arbitre. Par suite de ce don, notre cœur n'est en quelque sorte plus à nous, et il y aurait, à aimer quelque chose hors de Dieu, la violation d'un droit nouveau que lui a conféré notre donation.

Quand il s'agit d'un don fait à Dieu, on peut ne pas encore s'arrêter là. Parfois, en effet, des présents sont donnés de telle façon, qu'ils peuvent de nouveau, par transmission de propriété, être affectés à des usages profanes, ou même

1. 2a 2ae, q. 85 et 86.

retourner en la possession des laïcs. Si, au contraire, comme les vases et les ornements qui servent à l'autel, ils ont été consacrés au Seigneur, ils sont pour toujours soustraits à toute propriété et à tout usage séculier. C'est cette dernière perfection que le V. P. Eudes veut imprimer à son offrande par le terme : « nous vous le consacrons, *consecramus.* » Par là, son cœur devient en quelque sorte une chose sacrée, et ce serait pour lui comme une espèce de sacrilège d'aimer désormais quelque autre objet que le Sacré-Cœur de Jésus et de Marie [1].

Pour mettre le comble à son offrande, le V. P. Eudes veut faire un dernier pas et arriver jusqu'au sacrifice ; aussi, ajoute-t-il : « Nous vous immolons notre cœur, *Immolamus.* » Ce sacrifice du cœur, dit saint Thomas [2], est le premier et le principal des sacrifices ; car, par les autres, nous n'immolons à Dieu que des victimes d'un prix inférieur : « Le premier bien de l'homme est son âme ; il l'offre intérieurement à Dieu en sacrifice par la dévotion, la prière et les autres actes intérieurs du même genre, et c'est là le principal des sacrifices. *Primum (hominis bonum) est bonum animæ, quod Deo offertur interiori quodam sacrificio, per devotionem, et orationem, et alios hujusmodi interiores actus : et hoc est principale sacrificium.* » Cette immolation, pour être parfaite, exige la mort de tout amour naturel. Non seulement les affections de la nature sont maintenues dans l'ordre, mais elles sont sacrifiées, et le cœur qui s'immole ne doit plus aimer qu'à l'aide de la charité et que guidé par le souffle de l'Esprit-Saint. Le cœur est le premier vivant et le dernier mourant, disaient les anciens ; immoler le cœur, c'est donc porter le dernier coup à la victime, et sacrifier à Dieu le reste de sa vie.

1. 1, 2, q. 28 ; 2 et 3.
2. 2a 2ae, q. 83, a. 3, ad 4um.

On peut voir comment le V. P. Eudes entend cette immolation, quand, dans son ouvrage du *Cœur admirable*[1], il montre, entre les victimes offertes dans le Cœur de Marie, les onze passions qui sont mises à mort par la vertu du divin amour, et qui, consumées et transformées dans le feu céleste de la charité, sont immolées à Dieu en sacrifice de louange, de gloire et d'amour. Il l'explique encore[2], en développant le premier moyen d'honorer le Sacré-Cœur : « Donner et immoler son cœur, c'est, » dit-il, « en convertir et en tourner toutes les passions vers la divine majesté, en les faisant servir à sa gloire. Par exemple, la passion de l'amour, en n'aimant rien que Dieu et le prochain en Dieu et pour Dieu ; la passion de la haine, en ne haïssant rien que le péché et tout ce qui conduit au péché ; la passion de la crainte, en ne craignant rien en ce monde que de déplaire à Dieu ; la passion de la tristesse, en ne s'attristant de rien, sinon des offenses commises contre Dieu ; la passion de la joie, mettant toute sa joie à servir et aimer Dieu, et à suivre sa très sainte volonté en tout et partout,... etc. »

Ce n'est qu'après avoir offert ses hommages et ses présents aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie, que le V. P. Eudes lui adresse ses prières.

Quel est l'objet de sa demande? Ce ne sont pas des bienfaits temporels, car il s'est écrié déjà : « *Mundi recedant somnia,* loin de moi tous les biens mensongers du monde. » Ce ne sont pas même les récompenses et les consolations de Dieu qu'il ambitionne : c'est son Dieu seul qu'il désire : « *Jesum volo, nil amplius,* je veux Jésus et rien de plus. » Aimer Jésus et Marie lui suffit ; et encore il ne veut les aimer que pour être plus entièrement à eux. Aussi ne demande-t-il pas autre chose, et le seul but qu'il se propose

1. L. I, ch. III, V, VI.
2. L. II, ch. II.

est celui qui sert de conclusion à la prière *Ave Cor,* c'est-à-dire, de faire vivre et régner éternellement dans son âme le Sacré-Cœur : *Ut in ipso vivas, et regnes, et nunc et semper et in sæcula sæculorum.* Pour arriver à cette fin dernière de ses désirs, il supplie le Sacré-Cœur de Jésus et de Marie de vouloir bien lui-même l'y diriger, et c'est le sens des demandes qui précèdent : « Recevez notre Cœur, possédez-le et daignez le purifier, l'illuminer et le sanctifier ; *accipe et posside illud totum, et purifica, et illumina, et sanctifica.* »

D'abord, recevez et possédez notre cœur sans partage, *accipe et posside illud totum.* Que d'amour et que d'humble respect dans cette prière! Quand nous offrons à Dieu nos biens, nos actes, ou même notre cœur, nous ne devons pas croire que Dieu se trouve par là dans nos dettes. Il n'a pas besoin de nos offrandes, et toujours nous demeurons à son égard des serviteurs inutiles : *Bonorum meorum non eges... servi inutiles sumus.* Le profit, l'honneur même est pour nous : *Servire Deo regnare est.* Au fond, se donner à Dieu, c'est s'enrichir de la possession de Dieu lui-même : *Dives in Deo.* Le pauvre paysan, qui, par reconnaissance et par amour, vient offrir à son prince quelques fruits champêtres de son petit domaine, ne croit-il pas être assez heureux et assez honoré, si son roi ne dédaigne pas son faible et chétif présent. Or, quand nous offrons à Jésus et à Marie un cœur souvent flétri, blessé, profané par les passions, peut-être par des fautes bien graves, pourrions-nous être assez sottement orgueilleux pour nous imaginer avoir mis Dieu dans nos dettes ! Ce n'est pas lui qui nous doit de la reconnaissance pour notre don, c'est nous qui lui devons mille actions de grâces de ne nous avoir pas refusé avec mépris. Ne soyons jamais fiers avec Dieu, même quand nous croyons lui donner quelque chose.

C'est dans ces pensées que le V. P. Eudes formule sa première demande, en priant Jésus et Marie d'accepter son

propre cœur : *Accipe illud.* Néanmoins, après ce premier acte où l'humilité domine, il s'enhardit : *Posside illud totum,* dit-il, Possédez-le et ne vous en dessaisissez pas. « Qu'il soit vôtre et que vous en demeuriez le maître. Par suite, gardez-le, défendez-le et donnez-lui vos soins comme à une chose qui est toute à vous. Exercez-y votre domaine, et faites-le servir pour votre gloire et pour vos intérêts. En un mot, prenez et conservez une pleine et absolue possession de ce cœur, pour y graver une image fidèle des sentiments du Vôtre et de celui de votre Mère, et pour l'orner de vos vertus. » Dans ces mêmes paroles : « Possédez-le tout entier, » le V. P. Eudes demande encore que son amour aille toujours grandissant : « *Accende me totum, ut totus diligam te,* embrasez-moi tout entier, afin que je sois tout amour pour vous, » est-il dit dans un petit chapelet, composé par lui en l'honneur de l'amour de Jésus. Or le mot *Posside,* possédez, a dans l'*Ave Cor* le même sens que celui qui est exprimé dans cette phrase, parce que le cœur est entièrement possédé par l'objet qu'il aime ; en sorte que demander d'être possédé par l'objet de son amour, c'est demander de l'aimer toujours parfaitement.

Deux conditions sont requises pour arriver à ce règne parfait et absolu de Dieu en nous, pour consommer notre union avec les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie : la pureté et la sainteté, l'absence de toute souillure et l'abondance de toutes les grâces. Toute la vie chrétienne est là en abrégé, et le travail de la vie purgative et de la vie illuminative n'a d'autre but dernier que de nous préparer par ces deux effets à l'union de nos âmes avec Dieu. Aussi le V. P. Eudes se borne à solliciter ces deux opérations de la grâce. Être délivré de toutes sortes de péché, des restes de ses fautes, des châtiments qu'elles méritent, de ses passions, de la triple concupiscence et même de tout ce qui est purement créé, voilà ce qu'il entend par ces mots : « Purifiez

mon cœur, *et purifica.* » Pour que le cœur soit pur en effet, il faut « qu'il possède pleinement toute la perfection qui lui convient sans en souffrir aucune diminution par le mélange de quelque chose de moins noble et de moins excellent[1]. » Or que le péché souille le cœur, cela est évident ; mais si on observe que toute affection naturelle est incomparablement inférieure à la charité, tout amour qui gênerait le développement de celle-ci empêcherait aussi, par là même, la parfaite pureté du cœur.

Toutefois cette première faveur de la purification de l'âme n'est que le prélude et la préparation d'un second bienfait plus précieux encore, je veux dire de l'obtention des dons, des grâces et des bénédictions célestes. Aussi le V. P. Eudes ajoute : *et illumina, et sanctifica,* pour demander les lumières et les vertus d'en haut. S'il souhaite des lumières pour son cœur, *et illumina,* n'en soyons pas surpris. Les sciences humaines n'illuminent que l'intelligence ; mais les rayons qui s'échappent des Cœurs de Jésus et de Marie ne s'arrêtent qu'au cœur : *Non solum traduntur speculanda, sed etiam approbanda per affectum*[2].

Par la sainteté, *et sanctifica,* le V. P. Eudes entend l'ensemble de toutes les grâces et de toutes les vertus, par lesquelles Dieu orne une âme, la divinise et se l'unit inséparablement.

Cette faveur elle-même n'est avec la première, qu'un moyen d'arriver à ce qui seul est la fin de nos désirs. Les voies purgatives et illuminatives ne sont pas le terme. Elles forment seulement le chemin. Aussi n'y entre-t-on que pour arriver au but final, à la vie et au règne de Dieu en nous : « Afin que vous viviez et régniez dans notre cœur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. *Ut in*

1. *C. adm.*, l. IV, ch. IV.
2. S. THOMAS, *ad Hebr.*, c. V, lect. 2.

ipso vivas et regnes, et nunc, et semper, et in sæcula sæculorum. » Cette vie et ce règne de Jésus en nous, le V. P. Eudes l'a exposé avec ampleur dans un ouvrage spécial[1]. « Nous ne sommes sur la terre, dit-il dans la préface, que pour continuer la très sainte vie que Jésus y a menée autrefois, et notre unique affaire doit être de travailler à former et à établir Jésus en nous. C'est ce que souhaite l'apôtre en disant aux chrétiens de former en eux Jésus-Christ. *Formetur Christus in vobis.* Par là il nous exhorte à le faire vivre dans nos esprits et dans nos cœurs, et à établir la sainteté de sa vie et de ses mœurs dans nos âmes et jusque dans nos corps. C'est aussi en faisant régner pleinement en nous Jésus-Christ, que se vérifieront ces paroles : *Regnum Dei intra vos est,* le Royaume de Dieu est dans vos cœurs, et que s'accomplira cette demande de l'oraison dominicale : Que votre règne arrive, *adveniat regnum tuum.* »

Sur la terre, nous commençons à l'établir en nous, mais notre travail n'atteindra sa complète perfection que dans l'éternité. Donc que ce règne commence dès maintenant : *et nunc ;* et espérons qu'il pourra se consommer au ciel où il n'aura pas de fin : *et semper, et in sæcula sæculorum.*

Comme dans les autres prières de l'Église, l'*amen* final est une approbation générale de ce qui précède. C'est une confirmation de toute la prière : *Amen est confirmatio universalis omnium*[2]. *Additur ut ipsemet orans seipsum excitet, et quasi reflexione quâdam affectum ac desiderium suum omnibus petitionibus factis adjungat*[3]. On termine par ce mot, dit Suarez, pour s'exciter soi-même et pour réveiller ses désirs, en embrassant d'un seul coup d'œil l'ensemble de sa demande.

1. *Vie et Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes.*
2. S. Th., *opusc. 7. De orat. dom.*, c. II.
3. Suarez, *de Oratione,* l. III, chap. VIII, n° 41.

D'après l'étude que nous venons de faire, il est facile de connaître l'esprit de la dévotion du V. P. Eudes aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie. Lui-même nous l'a révélé, et nous avons entendu s'échapper de son cœur un concert admirable de joie et de vénération, de louanges et d'actions de grâces, d'amour, d'offrande et de prière ; mais au milieu de cette suave harmonie, nous avons toujours distingué un chant principal, celui de l'amour. Nous pouvons donc conclure, que pour le V. P. Eudes, l'esprit de la dévotion générale et des deux fêtes des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie est un heureux mélange de joie, de vénération et d'amour.

Pour quiconque nous aura suivis dans ces considérations, il ne sera pas sans intérêt de comparer cet esprit du V. P. Eudes, avec celui de l'Église, par rapport à la dévotion des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

A l'égard du Saint Cœur de Marie, l'esprit du culte catholique est le même que celui du V. P. Eudes. Aux yeux de tous, l'objet est le Cœur de la Bienheureuse Vierge avec ses perfections et ses vertus, mais surtout avec son ardente charité pour Dieu et pour les hommes. Dans les actes du culte, nous retrouvons aussi le même ensemble de respect, de joie et d'amour.

La différence principale consiste en ce que le V. P. Eudes envisage avec plus de force et d'insistance l'union du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie. Mais ce point de vue est signalé aussi, par la plupart des auteurs qui traitent de la dévotion au Cœur de la Bienheureuse Vierge. Toutefois ce n'est jamais au même degré que chez notre apôtre. Chez lui cette nuance est assez vive et assez caractéristique, pour que, partout où nous la rencontrons, nous puissions l'attribuer à son influence plus ou moins directe.

Y a-t-il la même unité pour le culte du Sacré-Cœur de

Jésus? Nous avons déjà répondu affirmativement à cette question. Ajoutons cependant une observation. On sera peut-être étonné de ne pas rencontrer dans la série des actes que nous venons d'énumérer, celui qui aux yeux de beaucoup de chrétiens occupe une si large place dans la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, je veux dire la réparation.

Pour résoudre cette difficulté, il faut d'abord remarquer que l'*Ave Cor sanctissimum* ne s'adresse que secondairement au Cœur de Jésus. C'est le Cœur de Marie qui est plutôt visé dans cette salutation. Si le Cœur de Jésus y reçoit aussi des hommages, c'est surtout en tant qu'il est le Cœur de Marie, en tant que le Cœur du Fils de Dieu n'est qu'un Cœur avec celui de sa Mère; même quand le V. P. Eudes dans cette prière les envisage l'un et l'autre comme deux Cœurs unis ensemble, il les contemple dans leur amour réciproque, dans leur similitude, dans leurs relations mutuelles, et là il n'y a pas proprement place à la réparation; c'est leur gloire, leur joie réciproque, leur beauté, leurs excellences et leurs amabilités que l'œil contemple; aussi le P. Eudes s'écrie : *Te adoramus, te laudamus...*, etc.

Si l'on veut comparer d'une manière plus complète la dévotion du V. P. Eudes et celle de l'Église, envers chacun des deux Cœurs, il faut étudier des formules qui ne s'adressent qu'à l'un ou à l'autre. Dans ces conditions, le V. P. Eudes, lui aussi, sait compatir et réparer. Nous l'entendons en effet gémir à la vue du Cœur de Marie percé d'un glaive et brisé par une douleur à laquelle nulle autre ne saurait être comparée. Dans ses litanies il dira : *Per sacros languores ipsius — Per arcerbissimos dolores ipsius — Doloris gladio in Passione Jesu transfixum*. Même dans l'*Ave Cor*, docile aux enseignements de Jésus, à sainte Mechtilde; « il salue le Cœur de la Bienheureuse Vierge, comme le plus patient, *Ave, Cor patientissimum*, car il fut transpercé de

mille traits de douleur au temps de la très amère passion du Sauveur[1]. »

Dans la messe il ne fait allusion au martyre de Marie, que dans le trait et l'oraison qui se disent au temps du Carême. Mais dans son ouvrage il nous parle plus longuement de sa douleur à la vue des souffrances de Jésus-Christ[2]. Souvent il nous le montre comme le roi des martyrs[3]; et alors il y a dans son cœur et dans ses sentiments, des sanglots, des larmes, de la contrition, de la réparation. Dans ces circonstances, les accents de sa douleur ont même cette force et cette impétuosité, que l'on remarque toujours dans les expressions de son amour : « O Mère de mon Sauveur, non, il n'y a jamais eu de douleur pareille à votre douleur... vous avez souffert plus que tous les martyrs... aussi tous ils vous regardent et vous honorent comme leur reine[4]. O cœur endurci! comment ne fonds-tu pas en pleurs et en larmes, voyant que tu es la cause des souffrances inénarrables de cette divine Mère et de son aimable Fils! Qu'est-ce qu'ils ont fait pour souffrir tant d'afflictions! Misérable pécheur, ce sont tes innombrables péchés, qui sont les bourreaux de ces Cœurs si saints!... O Marie, la consolation de mon âme, prenez sur moi la vengeance que je mérite... Envoyez-moi vos souffrances et vos douleurs, afin que comme j'en ai été la cause, je vous aide à pleurer et à ressentir ce que je vous ai fait souffrir! O reine des anges, cette terre d'exil n'a donc pas cessé, même pour vous, d'être une terre d'affliction et une vallée de larmes! » Puis, comme troublé, ainsi que le furent les anges, autour du Calvaire, disent sainte Brigitte et saint Bernard[5], il s'écrie[6] : « O Dieu de Miséricorde...

1. Édit. 1648. Appendice I, p. 2.
2. L. XII, ch. v et vi.
3. L. VIII, ch. xii.
4. *C. adm.*, l. VIII, ch. xii.
5. L. IX, ch. ii.
6. *C. adm.*, l. VIII, ch. xii, p. 181.

la loi que vous avez faite défend de sacrifier sur votre autel en un même jour et l'agneau et sa mère ; et voici qu'en un même jour, à la même heure, sur la même croix, vous laissez clouer le Fils unique de la dévote Marie, et le Cœur virginal de sa très innocente Mère ! Est-ce que vous prenez plus de soin des brebis que de cette très pure Vierge ! » Et il termine par cette belle prière : « O vous, sainte Mère de Dieu, souvenez-vous que les douleurs que vous n'avez pas souffertes dans l'enfantement virginal de Jésus, ont redoublé au pied de sa croix dans l'enfantement spirituel de tous les pécheurs, lorsque vous nous avez tous reçus pour vos enfants ! Puisque je vous ai tant coûté, ô très Sacrée Vierge, recevez-moi en qualité de votre enfant, quoique j'en sois très indigne ! »

Ce sentiment, ces actes de réparation sont encore plus formels quand le V. P. Eudes envisage le Sacré-Cœur de Jésus. Nous avons vu plus haut[1] comment il pleurait au pied de la croix et auprès du tabernacle[2], en songeant à l'ingratitude des hommes et aux outrages dont ils ne cessent d'abreuver ce Cœur sacré : nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à ce que nous avons dit en cet endroit; et quiconque aura compris la doctrine de notre apôtre devra confesser que son âme est comme cette harpe mystérieuse de David, à laquelle lui-même il compare le Cœur de Marie et celui des fidèles, et sur laquelle le prophète inspiré faisait retentir tour à tour des hymnes de triomphe et de gloire, des chants de l'amour le plus tendre, des prières ardentes, des gémissements et des cris de douleur qui ressemblent aux sanglots si lugubres de Jérémie.

1. P. II, ch. VIII.
2. *C. adm.*, l. XII, ch. VIII, IX et X.

CHAPITRE XVII

Actes extérieurs et pratiques de dévotion : Images des Sacrés-Cœurs.

« Ils ont oublié qu'ils sont hommes, ceux qui s'imaginent qu'une représentation sensible n'est pas nécessaire à la pensée intérieure et au culte[1]. » Le V. P. Eudes le savait. L'expérience de sa longue vie de missionnaire lui avait fait comprendre que les pratiques extérieures ne sont même pas seulement la manifestation des pensées et des sentiments de l'âme : pour tous, et surtout pour le peuple, le culte extérieur est l'aliment et la vie du culte intérieur. Il ne s'est donc pas borné à faire connaître les Sacrés-Cœurs ; il ne s'est pas contenté d'indiquer les sentiments par lesquels on leur rend ses devoirs ; afin de remplir jusqu'au bout et dans toute son étendue sa mission d'apôtre, il a établi de nombreuses pratiques de dévotion. Ce sont des offices, ce sont des formules de prières, que l'on trouve dans les différentes éditions de son livre sur le Très Saint Cœur et dans ses Manuels de piété. C'est tout d'abord la salutation *Ave Cor,* que nous avons étudiée plus haut ; c'est le *Benedictum sit ;* ce sont des litanies, c'est le *Magnificat,* c'est le chapelet des Sacrés-Cœurs, etc... Ce sont enfin des hymnes et des cantiques, où il chante son admiration et son amour. Nous ne pouvons entrer dans le détail, et nous

1. Saint Thomas, III, *Contra Gentiles.*

devons renvoyer le lecteur aux onzième et douzième livres du *Cœur admirable*.

Dès 1641 et 1643, le V. P. Eudes consacra au culte des Sacrés-Cœurs trois sociétés religieuses : sa propre congrégation de prêtres ; l'ordre de Notre-Dame de Charité qui, dans les cloîtres du Refuge et du Bon Pasteur d'Angers, compte près de sept mille religieuses ; enfin l'association des Enfants du Cœur admirable de la Mère de Dieu. Leurs prières, leurs armes, leurs usages, leurs fêtes patronales, leurs œuvres, leur esprit : tout est empreint de la dévotion des Sacrés-Cœurs. Dès leur berceau, ces trois sociétés disaient avec un juste orgueil, en parlant de ces Cœurs sacrés : « Ils sont notre part et notre joie. »

Pars nostra, spes, et gaudium,
Cœtusque nostri gloria.

Elles furent entre les mains de leur fondateur un des moyens les plus puissants pour la diffusion de sa dévotion ; depuis deux siècles et demi, elles n'ont point interrompu leur glorieux apostolat.

Pour affermir sa dévotion dans les âmes, pour la perpétuer dans les paroisses, et pour lui donner une vitalité plus grande, le V. P. Eudes commença, dès 1643, à Saint-Sauveur-le-Vicomte, à établir une confrérie des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Partout où son zèle le conduisait, il en faisait ériger également dans les paroisses, aussi bien que dans les communautés où il avait un peu d'influence. A Beaune, à Autun, à Meaux, à Vernon et à Paris ; dans presque toutes les villes, en Normandie ; dans un grand nombre, en Bretagne, les populations s'inscrivaient en foule sur les registres de ces sociétés, et s'engageaient à honorer le Cœur de Jésus et le Cœur de sa Mère.

C'est pour quelques-unes de ces associations que furent

obtenus, 1666 et 1674, les premiers brefs que Rome ait accordés en faveur de sa double dévotion. C'est à elles qu'il faut remonter pour trouver l'origine des confréries qui, plus tard, au nombre de près de cent cinquante [1], furent consacrées à la fois au Cœur de Jésus et au Cœur de la Bienheureuse Vierge, ou même au Sacré-Cœur de Jésus et de Marie.

Trois actes appartiennent plus proprement au culte public : la consécration d'une église, la célébration d'une fête, la récitation d'un office propre. Or, le V. P. Eudes, malgré toutes les oppositions du Jansénisme, parvint à obtenir des évêques et même du Saint-Siège les autorisations nécessaires pour assurer, de son vivant, au culte des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, ces trois manifestations qui devaient le rendre parfaitement liturgique.

Les six chapelles de ses séminaires de Caen, de Coutances, de Lisieux, de Rennes, d'Évreux et de Rouen furent dédiées par lui, et reconnues par Rome (1674), sous le vocable et le patronage du Saint Cœur de Jésus et de Marie, *Ecclesiæ sanctissimi Cordis Jesu et Mariæ.* Si la plupart des auteurs ne mentionnent, après le P. de Gallifet, que l'église de Coutances, et en renvoient la consécration au jour où Mgr de Loménie de Brienne y érigea plus solennellement (1688) la confrérie des Saints Cœurs, tous remarquent, comme un fait digne d'attention, qu'elle fut dédiée à la fois et au Cœur de Jésus et au Cœur de Marie.

Dès les premières années de ses congrégations (1641 et 1643), dans l'intérieur de ses communautés, le V. P. Eudes célébra les fêtes des Cœurs de Marie et de Jésus. Mais ce culte privé ne suffisait pas à son zèle : ce qu'il voulait, c'était l'éclat, c'était la solennité d'un culte public. Nous avons vu comment il réussit à réaliser ses désirs. En 1648, les évêques d'Autun, de Lisieux, de Coutances établissent à

1. *Catalogue des PP. de Gallifet et Nilles.*

sa prière la fête du 8 février dans leurs diocèses ; celui de Toul accorde même des indulgences à tous les fidèles de son diocèse qui la célèbreront avec piété. Parfois, comme à Soissons et au Puy, il ne peut obtenir les approbations épiscopales que pour la dévotion elle-même ; du moins, il a la consolation, dans tous ses séminaires, d'en célébrer la fête sous le rite le plus élevé[1], et en 1670-1672, il peut également solenniser avec pompe la fête du Cœur de Jésus dans les maisons de sa Société.

Chacune de ses fêtes avait un office avec une messe correspondante[2]. On y respire à la fois une suave dévotion et un saint enthousiasme, comme il convenait à un premier chant d'amour[3]. Ce sont ces offices qui ont été approuvés depuis par Rome et que nous avons vu adopter par des congrégations religieuses et même par quelques diocèses. Ils furent imités par le P. de Gallifet, et, durant une grande partie du XVIIIe siècle, ils servirent assez généralement pour célébrer la fête des Saints Cœurs.

Le V. P. Eudes ne pouvait négliger un des moyens les plus puissants de propager sa dévotion, je veux dire les images. Celles-ci, en effet, ne servent pas seulement à conserver les traits d'une personne vénérée et aimée; à rappeler un souvenir, un fait important ; à symboliser une pensée, un sentiment ; à réveiller des impressions reçues ; elles sont

1. Dès le 12 mars 1656, le souverain Pontife Alexandre VII accorda une indulgence plénière à quiconque visitait la chapelle de la maison des Eudistes à Caen, pendant la journée du 8 février. C'est une preuve que la fête s'y célébrait déjà, et c'est la première approbation donnée par Rome, bien que d'une manière indirecte, au culte du Sacré-Cœur. L'original du Bref avec les lettres des Évêques relatives au Sacré-Cœur de Jésus, est conservé non à l'évêché de Bayeux, comme nous l'avons dit plus haut, mais aux archives du Monastère de Notre-Dame du Refuge à Caen.

2. « La messe du V. P. Eudes est la plus ancienne des messes du Sacré-Cœur. » THOMAS, l. VI, ch. I.

3. *Ibid.*

encore le complément de l'enseignement chrétien ; elles ont une grande efficacité pour élever les âmes aux réalités qu'elles représentent ; elles sont le livre le plus à la portée du peuple. Aussi, malgré l'opposition et les moqueries des Jansénistes qui, sous ce rapport, semblaient avoir hérité de la haine et de la rage des anciens Iconoclastes, le V. P. Eudes en recommandait l'usage[1], et lui-même répandait parmi les fidèles diverses images des Sacrés-Cœurs. Il savait que l'Église les approuve comme des actes de piété et qu'elle les favorise quand elles n'ont rien de profane, d'inconvenant ou de contraire à ses traditions et à ses pratiques[2]. Nous croyons bon de donner ici quelques détails sur ce mode de l'apostolat du V. P. Eudes.

Déjà, avant lui, on rencontre un grand nombre de monuments iconographiques représentant le Cœur. Ils se groupent en deux séries parallèles : l'une comprend les images du cœur du fidèle, l'autre celles du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie.

Au commencement du XVIIe siècle, la première se développa avec plus d'ampleur et les types en sont extrêmement variés. Beaucoup ressemblent à ce cœur dont parle saint François de Sales, et « sur lequel le petit Jésus était assis[3]. »

D'après M. l'abbé Thomas et M. Grimouard de Saint-Laurent, ce serait ce même cœur dont parlerait l'évêque de Genève dans son billet si célèbre à sainte Chantal, sur le blason de la Visitation[4]. En tout cas, le *Miroir des Ames*, *l'É-*

1. *C. adm.*, l. XII, ch. XVI.
2. NILLES, l. I, p. II, ch. IV. Décisions du Concile de Trente, d'Urbain VIII et de Pie IX (12 sept. 1857).
3. C'est au souvenir de cette image que saint François de Sales écrit : « Le doux Jésus soit assis sur votre cœur et sur le mien ensemblement : qu'il y vive et règne à jamais... Que ce Cœur vive toujours dans notre cœur, dit-il ailleurs. » P. DE GALLIFET, l. III, ch. III.
4. THOMAS, l. III, ch. III, p. 131. — GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT, *Images du Sacré-Cœur*, 2e Pér., ch. IV. C'est là aussi, ce semble, la signification du Cœur qui sert de cachet aux Filles de Saint-Vincent de Paul.

cole du Cœur, l'Oratoire du Cœur, divers autres ouvrages, et les tableaux qu'expliquaient l'abbé Le Nobletz et le V. P. Maunoir, dans leurs missions de Bretagne, permettraient de réunir une collection très curieuse de ces sortes d'images.

A cette catégorie appartiennent, nous le verrons, plusieurs des cœurs qui se voient dans les images adoptées par le V. P. Eudes. Mais dès cette époque aussi paraissent fréquemment les emblèmes du Cœur de Marie et du Cœur de Jésus. La diversité est encore ici très grande, car chacun s'efforce de trouver une représentation symbolique de l'idée qu'il veut exprimer. Tous n'y réussissent pas avec le même bonheur. D'ailleurs l'objet de la dévotion ne fut pas tout d'abord parfaitement défini; les emblèmes qui en étaient le symbole devaient donc présenter quelque chose d'indécis dans leurs caractéristiques. Même depuis la B. Marguerite, le cycle des images qui appartiennent au culte qu'elle a propagées, comprend plusieurs modèles [1], et, de nos jours, la variété n'est pas moins considérable, soit pour le Cœur de Jésus, soit pour le Cœur de Marie [2].

Dès lors, on comprendra que le V. P. Eudes n'a été guidé dans son choix que par sa piété, et par la nature des sentiments qu'il voulait représenter.

Deux types principaux s'offraient à lui. Ou bien il se bornerait à figurer le Cœur, ou bien il pourrait y joindre la représentation des personnes de Jésus et de Marie.

Le Cœur isolé plaisait mieux à la Bienheureuse Marguerite-Marie. A son instigation, la piété catholique s'en servit à peu près exclusivement pendant de longues années. Ce n'est que depuis un siècle que les exigences des artistes, plus encore que les difficultés soulevées par les adversaires de

1. THOMAS, l. III, ch. IV.
2. GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT.

la dévotion [1], ont fait représenter des Christs et des Vierges au Sacré-Cœur. Ces premières sortes d'images attirent l'attention directement sur le Cœur et indirectement sur la personne. Sous ce rapport, elles semblent mieux répondre à la piété des fidèles : elles sont le symbole naturel de l'objet spécial de la dévotion [2].

Le V. P. Eudes, comme la Bienheureuse Marguerite-Marie, avait adopté pour ses images le Cœur isolé. Nulle part nous ne le voyons figurer le Cœur à sa place naturelle. Nulle part, ni le buste, ni la personne en pied de Jésus et de Marie, avec le cœur entrevu dans la poitrine, ou en saillie au dehors. C'est toujours un Cœur qui est l'objet principal du tableau. Cependant, pour donner plus de vie à ces emblèmes, pour en spécifier plus parfaitement le symbolisme, le V. P. Eudes prévient en partie les désirs des artistes modernes. Il ne se borne pas, comme on l'avait fait le plus généralement jusqu'à lui, à prendre pour caractéristiques la couronne d'épines ou celle de fleurs; le glaive prédit par le vieillard Siméon ou les plaies de Jésus et les instruments de sa Passion; le monogramme ou même les noms de Jésus et de Marie. Il fait représenter dans le Cœur, le visage, le buste, la personne même de Jésus et de la Bienheureuse Vierge [3]. Par cette façon de procéder, il se heurte, il est vrai, à une difficulté d'autant plus grande, que presque toujours il réunit dans un même cœur, les images du Fils et de la Mère. Les dimensions du cœur sont forcément restreintes, et par suite les peintres ne peuvent réussir à donner aux miniatures qu'ils doivent y renfermer,

1. Ceux-ci abusaient de ce symbole pour reprocher aux fidèles d'adorer un Cœur séparé, mort, indépendamment de la personne. Dr Leroy, nº 307.

2. Nilles, l. I, p. II, ch. iv. *De cultu imaginum.* Thomas, l. IV, ch. ii.

3. Pour ceux qui voient le Cœur de Jésus dans les armes des Filles de Charité, saint Vincent de Paul aurait agi de même, en faisant graver sur un Cœur l'image de Jésus crucifié.

cette physionomie idéale et divine qui devrait réfléchir, comme un miroir, les vraies beautés des Cœurs de Jésus et de Marie.

Les représentations des Sacrés-Cœurs que nous devons au V. P. Eudes sont assez nombreuses.

La plus simple, à cause de ses très petites dimensions, est celle qui lui servait de cachet particulier. Elle présente un Cœur surmonté d'une croix, environné d'une branche de lis et d'une branche de roses, avec l'exergue : Vive Jésus et Marie[1] !

Dans celle qui forme le blason de sa Congrégation, le Cœur est plus élargi, et il renferme les portraits de Jésus et de Marie, en regard, et vus de profil. Cette disposition d'un regard mutuel symbolise merveilleusement l'union des Cœurs et la réciprocité de l'amour, un des côtés les plus remarquables de la dévotion du V. P. Eudes : mais les deux visages, nécessairement très rapprochés, ont quelque chose de peu naturel et d'assez peu gracieux. Aussi dans la pancarte de la confrérie de Morlaix (1666) on a préféré représenter les figures de face. Dans l'édition d'Autun (1648), qui est la plus ancienne, et dans le Manuel de la Société des Enfants du Cœur de la Mère admirable de Tréguier (1704), Jésus et Marie sont vus de trois quarts et ne se regardent pas. Cette image est reproduite en vignette à la première page des volumes de cet ouvrage. La croix, avec des formes différentes, est toujours plantée dans l'enclavure du cœur; l'encadrement est toujours une branche de lis et de roses; l'exergue est invariablement : Vive Jésus et Marie ! sauf à Morlaix où on a écrit : Honneur au Cœur de Jésus et de Marie sa Mère !

1. Il y a, aux Archives Nationales, à Paris, carton M. 237, une liasse de lettres d'un prêtre Eudes, contemporain et compatriote du V. P. Eudes. Le cachet en cire de ces lettres porte l'image d'un Cœur couronné d'épines, surmonté d'une croix, et portant le monogramme de Marie. Tel est aussi l'aspect d'un des cachets de M. Olier.

Les armes de l'Ordre de Notre-Dame de Charité sont du même genre, ainsi que le Cœur d'argent que les Sœurs de cette société suspendent à leur cou. Les adversaires du V. P. Eudes lui reprochaient « de faire porter sur la poitrine aux Religieuses qu'il a instituées, sous le nom de Filles de la Charité, pour marquer la fin de leur Institut, un Cœur d'argent sur lequel est gravé un regard de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère[1]. »

Nous ne saurions dire si, au début, le cœur d'argent portait réellement ce regard de Jésus et de Marie, comme le cachet des Eudistes; nous ne pourrions préciser l'époque où il aurait été modifié. Mais presque dès l'origine, dans les armes de l'Ordre, à la place des deux portraits, on voit une image, parfois en pied, parfois assise de la Vierge Mère, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, ou sur les genoux. La tête de Marie émerge ordinairement au-dessus du Cœur et la croix disparaît. Sur les cœurs d'argent, la Bienheureuse Vierge est toujours gravée en pied. Dans les deux cas, l'encadrement du Cœur est formé par une branche de lis et une branche de roses, et le cri d'armes est toujours : Vive Jésus et Marie! Il est reporté sur le revers du cœur d'argent.

L'image proprement dite du V. P. Eudes, celle qu'il répandait le plus volontiers dans le public, est désignée par lui sous le titre de Notre-Dame des Cœurs. « Il fait mettre partout où il a quelque crédit, et il fait vendre publiquement les figures et tableaux de Notre-Dame des Cœurs, comme il les appelle[2]. » Au centre est un grand Cœur environné de rayons de gloire, d'où s'élancent des flammes, qu'active de son souffle le Saint-Esprit, sous forme de Colombe.

1. Arch. de la Cong., D. 52, N. 103; Biblioth. nat., manuscrit nº 14562; Arch. nat., cartons de l'Oratoire, nos 237 et 388.

2. Arch. nat., cartons de l'Oratoire, 237 et 388. *Libelle contre la dévotion du P. Eudes aux Sacrés-Cœurs.* C'est cette image qui se trouve en tête de ce deuxième volume.

La Vierge est debout, des anges adorent à ses pieds. Marie porte sur le bras gauche son Fils Jésus, et celui-ci se penche pour saisir un Cœur qu'elle tient dans la main droite. Le Fils et la Mère sont couronnés du diadème royal. Deux prêtres à genoux présentent des cœurs enflammés. L'un d'eux allume une torche aux jets de feux qui s'échappent du Cœur central ; l'autre embrase avec un flambeau allumé le globe de la terre. Des anges, au milieu des nuages, offrent aussi des cœurs ; et deux séraphins, les ailes étendues, déploient, au haut de l'image, une banderolle avec cette devise : *Cor Jesu et Mariæ, fornax amoris*. Sur l'écusson, en tête du tableau, on a inscrit le titre : Notre-Dame des Cœurs. La gravure conservée au Monastère de Notre-Dame de Charité de Caen est imprimée chez Huot, à la ville d'Anvers, rue Saint-Jacques, Paris ; elle a environ $0^{m},30$ de haut sur $0^{m},25$ de large.

Le même monastère possède une toile peinte qui doit remonter au temps du V. P. Eudes, et qui n'est au fond que la même image de Notre-Dame des Cœurs. Toutefois la disposition est ici un peu différente. Le contour du Cœur central est formé par une chaîne de cœurs, et au bas, à droite et à gauche, deux groupes à genoux, l'un d'Eudistes, l'autre de religieuses de Notre-Dame de Charité, présentent des cœurs enflammés.

Des portraits fort anciens, soit du V. P. Eudes, soit de quelques-unes des premières religieuses de l'Ordre de Notre-Dame de Charité [1], les représentent ayant un Cœur à la main. Tantôt les Cœurs sont seulement environnés de rayons, tantôt ils portent une croix, tantôt même on y lit l'inscription : *Cor Jesu et Mariæ, fornax amoris* [2].

1. La M. Marie de la Nativité Herson. — La M. Marie de la Trinité, etc...
2. Au monastère de Notre-Dame de Charité de la Rochelle, on conserve une très ancienne statue en bois, qui a été apportée de Vannes lors de la fondation. La B. Vierge porte son fils Jésus sur le bras droit ; et Jésus tient en sa main gauche, un cœur qu'il semble montrer à sa Mère.

Il y avait, au grand séminaire de Coutances, un autre tableau, dont les procédures de M. l'abbé Bazire, vicaire général de Mgr Auvry, nous ont conservé la description. Voici le texte même de l'information du 5 janvier 1657..... « Au dit tableau est dépeint un grand Cœur environné de rayons, et autour duquel sont dépeintes plusieurs fleurs, au-dessous duquel et sur lesdites fleurs sont écrites ces paroles : *Fulcite me floribus, quia amore langueo ;* et sur le bord du dit Cœur, et autour d'icelui commençant un peu au-dessous de la pointe, sont écrites ces paroles : *Colere Deum et facere voluntatem ejus corde magno et animo volenti;* et au-dedans dudit Cœur sont dépeintes trois figures : la première, au côté droit, est une figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ étant debout et tenant sa croix, et sur sa tête est écrit en demi-rond ces paroles : *Jesus admirabilis.* La seconde figure étant au milieu des trois est dépeinte en figure de reine, ayant une couronne sur sa tête, un sceptre en la main droite, deux tours de perles en écharpe, et est écrit au-dessus de la tête en demi-rond ces paroles : *Voluntas divina;* et la troisième figure étant de l'autre côté représente la figure d'une fille tenant en sa main droite un bouquet de fleurs, et sur sa tête est aussi écrit en demi-rond : *Mater admirabilis.* Au-dessous des pieds de ladite figure étant entre les deux autres dans le milieu dudit Cœur sont écrites ces paroles : *Vocaberis voluntas mea in eâ* (Isaïe, LXII); et est icelui tableau de longueur de trois pieds et de deux pieds et demi de largeur ou environ[1]. »

Nous ne pouvons passer sous silence le scapulaire des Enfants du Cœur de la Mère admirable. « Pour distinguer les confrères de cette société, le P. Eudes leur fait porter sur la chemise, à l'endroit du cœur (*Dévotion à la Vierge*, p. 79), un petit habit blanc, au milieu duquel il y a la figure

1. *Arch. de la Cong.*, A, p. 270. — Biblioth. nat., ms. nº 11949.

d'un Cœur rouge cousu en étoffe. Les paroles : Vive Jésus et Marie, sont marquées sur ce Cœur. Le P. Eudes promet que tous ceux qui porteront ce petit habit auront indubitablement l'honneur de voir la sainte Vierge à l'heure de la mort. On sait plusieurs religieuses qui portent cet habit[1]. »

Le V. P. Eudes avait lui-même revêtu cet habit, et dans l'article neuvième de son testament il dit : « Je supplie mes très chers Frères de m'enterrer avec le petit habit blanc de ma divine Mère, y compris la ceinture de soie blanche et le Cœur portant une croix de soie rouge. » Cet emblème a été, au moins dès 1648, et il est encore un des signes que revêtent tous ceux qui veulent faire partie de la Société du Cœur de la Mère admirable. Or on sait que ces associés étaient très répandus en Bretagne à l'époque de la première révolution. Ne nous serait-il donc pas permis d'y voir une des origines du Cœur dont les Chouans de Cadoudal et les Vendéens de Cathelineau ornaient leurs vêtements, dans leurs luttes héroïques, et de celui que portaient tant de victimes de la Terreur, le P. Hébert en particulier.

La Visitation avait aussi adopté plus tard cet emblème du Sacré-Cœur de Jésus ; le monastère de Nantes en répandit à profusion sous le nom de *sauvegardes,* à la fin du siècle dernier ; et depuis, on l'a vu briller sur la poitrine des zouaves de Patay et sur celle de tous les pèlerins de nos jours. Quoi qu'il en soit, le Cœur rouge de la Société des Enfants du Cœur admirable reste le type ou du moins le premier des scapulaires du Sacré-Cœur[2].

1. Biblioth. nat., ms. nº 14562. *Factum : Défense de M. Dufour,* 6me nouveauté. — Ibid., *Entretien d'un Fils et d'un Père.* Arch. de la Cong., D, p. 52 et 76.

2. Un Cœur lumineux et environné de rayons, au milieu duquel Jésus est assis et endormi se remarque en vignette sur l'édition de 1653 de la *Vie et Royaume de Jésus.* Cet emblème est bien celui du Sacré-Cœur. (Grimouard de Saint-Laurent, *Images du Sacré-Cœur.* 2e période ch. IV, p. 81.) mais il n'est pas du V. P. Eudes, c'est la marque du libraire Sébastien Huré, dont l'enseigne était : *Au Cœur bon.*

Nous avons à étudier brièvement le symbolisme de ces diverses images dont l'authenticité est incontestable.

Dans tout cet ensemble le cœur des fidèles n'occupe qu'une place très secondaire. Les adversaires du V. P. Eudes, il est vrai, ont voulu voir celui de la Sœur Marie des Vallées, dans le tableau sur lequel M. Bazire jugea bon d'instrumenter. Mais ils semblent, après la procédure, avoir renoncé à leur accusation. Pour qu'elle eût été fondée, il aurait fallu que la personne qui tient à la main un bouquet de fleurs[1] fût la Sœur Marie. Si, au contraire, comme nous sommes portés à le croire, ce portrait surmonté des mots : *Mater admirabilis,* est celui de la Bienheureuse Vierge, il n'y a là qu'une variété des représentations du Cœur de Jésus et Marie dans lequel règne la divine Volonté[2]. Nulle part, dans l'iconographie du V. P. Eudes, le cœur des fidèles n'est l'objet principal d'une image ; néanmoins il est nettement figuré dans les tableaux de Notre-Dame des Cœurs. C'est son propre cœur, en effet, que le V. P. Eudes présente à celle qui en est la Dame et la Souveraine : c'est lui que la Vierge Marie tient en sa main[3] ; c'est vers lui que se penche l'Enfant Jésus, afin de le saisir[4]. *Cor nostrum in manu tuâ* porte une des inscriptions ; ce sont aussi leurs cœurs enflammés que les membres des deux Instituts du V. P. Eudes, ainsi que les Anges, offrent à leur Reine, et ce sont ces cœurs qui tous ensemble ne forment qu'un Cœur avec celui de Jésus et de Marie. Le titre même de ces images : Notre-Dame des Cœurs, donne la raison de

1. Ces fleurs sont le symbole des âmes gagnées et offertes à Dieu. Biblioth. nat., Ms. nº 11942. L. I, ch. III, sect. 5 ; ch. IV, sect. 5.

2. *Dévotion au Sacré-Cœur,* édit. 1650, p. 225. — *C. adm.*, l. IX, ch. VII. — *Vie* par le P. Martine, lettre du V. P. Eudes, juillet 1650, t. I, p. 313.

3. *Regina Cordis nostri... Cor nostrum in manu tuâ,* est-il écrit sur les banderolles. *O Virgo raptrix cordium* (Vêpres du 8 février).

4. *Cor nostrum in manu tuâ, ô Domine Jesu, secundum magnitudinem brachii tui posside illud in æternum.* (2e noct. 1er Répons. *Office du Sacré-Cœur de Jésus*)..... *Afferte corda* (Vêp., *ibid.*).

tout ce symbolisme, et ces paroles de l'oraison du 8 février : *Da nobis... cor unum inter nos et cum ipsis habere*, en expriment le résultat dernier. C'est avec la soumission, le dévouement d'un sujet pour sa Souveraine[1] ; c'est avec l'abandon plein de confiance d'un enfant pour sa mère, que nous remettons entre les mains de Marie, notre cœur, notre vie et notre amour ; et par l'entremise de sa maternelle médiation, nous les donnons à Jésus. Cet emblème est un prélude de la dévotion de Notre-Dame du Sacré-Cœur d'Issoudun ; il nous montre en effet que Marie a reçu de son divin Fils une véritable autorité de Reine sur les Cœurs des Anges et des hommes, et il nous invite à confirmer par une offrande volontaire cette souveraineté d'amour[2].

Quant au Cœur que tient à la main le V. P. Eudes[3] dans ses portraits, nous dirons volontiers qu'il est à la fois celui de notre pieux apôtre, et celui de Jésus et de Marie ; les flammes, la croix, la devise : Vive Jésus et Marie, nous y autorisent. « Il est assez difficile, » dit M. Grimouard de Saint-

1. *Ave Maria, cui data est omnis potestas in cœlo et in terra.* (Prière *Ave Maria, Filia Dei Patris*).

2. Saint François de Sales dit dans le même sens, en parlant d'une image où Jésus est représenté assis dans son propre Cœur : « Unissez vôtre cœur à ce roi des Cœurs qui y est comme en son trône royal pour y recevoir l'hommage et l'obéissance de tous les autres cœurs, et en tient ainsi l'entrée ouverte, afin que chacun le puisse aborder et avoir audience. » (SAINT FRANÇOIS DE SALES, l. VII, Ep. 61. *Dévotion au Sacré-Cœur*, par le P. FROMENT, p. 158). Il dit ailleurs (l. CI, l. IV) : « Nos cœurs sont tout à l'entour de son Cœur, et ils lui font hommage comme au souverain Roi des Cœurs. Qu'à jamais soit-il notre Cœur. »

Le pieux évêque de Genève et le V. P. Eudes nous font envisager l'un et l'autre, soit Jésus, soit Marie, siégeant dans leur propre Cœur, pour y recevoir les hommages des Cœurs des Anges et des hommes. On rencontre d'ailleurs beaucoup d'images où les fidèles offrent ainsi leurs cœurs à Jésus et à Marie. THOMAS, l. II, ch. III.

3. Il en est de même des portraits des Religieuses de Notre-Dame de Charité. Ne peut-on pas voir aussi ce double cœur dans celui que l'Enfant Jésus montre à sa mère, dans l'ancienne statue du monastère de la Rochelle ?

Laurent, « de déterminer quel est le Cœur que l'on joint comme caractéristique à la personne de certains saints, par exemple saint Augustin, saint François de Sales, sainte Gertrude, sainte Chantal... C'est plutôt leur propre cœur. » « Nous croyons cependant, » ajoute-t-il, « que celui que l'on voit dans la main de certaines images de sainte Catherine de Sienne, représente le Cœur du Sauveur substitué à celui de Catherine, ou encore les deux cœurs comme n'en faisant qu'un [1]. » De même, dans le sceau des Dames de l'Union Chrétienne, dans celui des Filles de Charité, on peut voir à la fois, et le Cœur de Jésus et le Cœur des religieuses [2].

Nous serions tentés d'en dire autant du Cœur d'argent, que portent sur la poitrine les Sœurs de Notre-Dame de Charité. Le P. Costil affirme en effet, dans les Annales de la Congrégation, que le V. P. Eudes le leur a donné, « pour les avertir de l'obligation qu'elles ont de porter et de graver dans *leur Cœur* les images de Jésus et de Marie, » et le P. Martine dit aussi qu'il a voulu par là « leur marquer l'obligation qu'elles ont de porter toujours Jésus et Marie dans *leur Cœur,* comme aussi pour exprimer l'amour inviolable qu'elles doivent professer pour la chasteté, figurée par la blancheur du lis, et le grand désir qu'elles doivent avoir de répandre partout la bonne odeur de la rose, qui est accompagnée de piquants, comme pour leur dire qu'il leur est défendu de s'attacher à personne, sinon à celui qu'elles ont choisi pour leur divin époux [3]. »

Néanmoins ce cœur d'argent, comme tous les cœurs qui forment le sujet principal d'une image du V. P. Eudes, est aussi et avant tout l'emblème du Cœur de Jésus et de Marie. « Il marque, » dit le V. P. Eudes lui-même [4], « que l'Ordre est

1. *Images du Sacré-Cœur*, p. 78.
2. *Ibid.*, p. 87.
3. *Vie,* par le P. MARTINE, l. VI, p. 150.
4. *C. adm.*, l. VIII, ch. III, § 12.

tout consacré au charitable Cœur de la Mère de belle dilection. »

Ces Cœurs sont en effet la représentation de l'objet de sa dévotion ; or cet objet, nous l'avons vu, est tout d'abord le Cœur admirable de la Mère de Dieu, et il est aussi le Cœur de Jésus et de Marie : *Cor Jesu et Mariæ.*

Avant d'étudier les images de notre apôtre à ce point de vue, observons d'abord que « l'objectif de l'art est une représentation symbolique, et nullement l'image de ce qui se passe dans les conditions normales et réelles de la vie [1]. » S'il n'en était pas ainsi, il faudrait proscrire tous les bustes de la peinture et de la sculpture, toutes les effigies des médailles, et même toutes les images des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Ces Cœurs en fait, ne sont ni séparés, ni unis l'un à l'autre, ni saillants sur la poitrine, ni portant réellement les fleurs, les flammes, les épines, le glaive etc... qu'on leur donne pour caractéristiques. Les images sont des symboles qui traduisent par des emblèmes très souvent conventionnels, une idée ou un sentiment.

Le V. P. Eudes avait donc une grande liberté, dans le choix et la composition de ses représentations des Sacrés-Cœurs. Il lui suffisait d'écarter tout ce qui est profane, inconvenant ou contraire aux traditions et aux pratiques de la sainte Église [2]. Aujourd'hui les images qu'il a adoptées ont en leur faveur la consécration d'un usage deux fois séculaire, et celle de l'autorisation de nombreux évêques. Elles paraissent en effet sur tous ses livres, sont liées à toutes ses œuvres, et elles ont été, par suite, approuvées implicitement par l'autorité ecclésiastique. Elles méritent par conséquent une considération toute particulière.

1. THOMAS, l. IV, ch. II, p. 309.
2. Concile de Trente. Urbain VIII. Pie IX (12 septembre 1857.)

D'abord, dans toutes celles que nous avons retrouvées, le cœur n'a qu'une forme symétrique que l'on désigne sous le nom d'archaïque ou d'héraldique. Cette forme n'imite pas la nature ; elle est simple, comme tout ce qui se trouve à l'origine des arts ; mais elle est bien plus acceptable que celle de ces cœurs surchargés de veines et d'artères, plus conformes peut-être à l'anatomie, mais qui répugnent par leur nudité brutale et réaliste. Le cœur est très élargi dans les armes de la Congrégation de Jésus et Marie, pour donner un peu plus facilement place aux effigies du Fils et de sa Mère.

Les principales caractéristiques actuellement consacrées pour le culte du Sacré-Cœur de Jésus sont les flammes, symbole de l'amour, les rayons de gloire qui indiquent non seulement la sainteté, mais la divinité de Jésus, et enfin la croix, la couronne d'épines et la blessure qui signifient les douleurs et les humiliations de ce Cœur tout aimable. La réunion de ces caractéristiques, du reste, n'est point nécessaire, et très fréquemment les unes ou les autres font défaut.

Le Cœur de la B. Vierge a reçu des attributs analogues : c'est le lis, le glaive de la prophétie de Siméon ; ce sont les roses, le rayonnement et les flammes[1].

Dans les images du V. P. Eudes, le glaive seul fait défaut parmi les caractéristiques du Cœur admirable de la Mère de Dieu, et parmi celles du Sacré-Cœur de Jésus, nous n'apercevons non plus ni la plaie, ni la couronne d'épines. C'est que sa dévotion n'a pas pour motif prédominant les douleurs et les souffrances du Fils ou de la Mère. Les rayons de gloire, les flammes suffisent pour symboliser leurs excellences et leur bonté. La croix, à l'enclavure du Cœur, dit assez la miséricorde infinie de Jésus, ses souffrances et

1. Grimouard de Saint-Laurent, *Images du Sacré-Cœur,* 4e période, ch. v.

les péchés des hommes. Le lis est le symbole plus spécial de la pureté sans tache et de la virginité de Marie, et la rose celui de la charité des Cœurs de la Mère et du Fils. Jamais ces lis et ces roses ne sont tressés pour former une couronne ; toujours deux branches de ces fleurs encadrent le Cœur lui-même ; elles sont la représentation d'une parole de l'Écriture que nous rencontrons si souvent dans l'office *Lectulus noster floridus* :

Cubile Jesu floridum...
Te candidata lilia
Nardus rosæque fulciunt[1],
Fulcite me floribus[2].
Circumdabant Cor ejus flores rosarum et lilia convallium[3].

Les images du V. P. Eudes présentent, en outre, des caractéristiques tellement significatives qu'on y reconnaît à première vue l'esprit de sa dévotion. C'est la double effigie, et le regard mutuel de Jésus et de Marie dans les armes de sa Congrégation ; c'est la Vierge couronnée, ainsi que son Fils qu'elle porte sur le bras dans la gravure de Notre-Dame des Cœurs et dans le blason de l'Ordre de Notre-Dame de Charité[4] ; c'est aussi le Cœur unique qui est à la fois le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie.

Ce double portrait du Fils et de la Mère dans un même cœur, ne nous permet pas de nous méprendre sur le symbolisme des images du V. P. Eudes. Nous sommes évidemment en présence du Cœur de Jésus et de Marie[5]. Les fi-

1. *Office du Saint Cœur de Marie.* Hymne Matines.
2. *Ibid.*, 3e Rép., 1er Noct.
3. *Ibid.*, 3e Rép., 2e Noct.
4. Si le cachet, qui servait de sceau particulier au V. P. Eudes ne présente pas les portraits, c'est uniquement à cause de la petitesse de ses dimensions. Ce cœur est encore le Cœur de Jésus et de Marie, comme le prouvent les autres caractéristiques qui l'environnent.
5. *Images du Sacré-Cœur*, 4e période, ch. v, p. 232.

gures qui y sont gravées, de même que les monogrammes, les noms de Jésus et de Marie, ou d'autres signes qui accompagnent parfois les Cœurs, ont pour but d'indiquer qu'ils appartiennent à l'un et à l'autre. D'ailleurs, toujours une inscription nette et précise est là pour écarter même la possibilité d'un doute à cet égard. Ici, c'est le cri d'armes, Vive Jésus et Marie, qui, par son incorrection grammaticale évidemment voulue, n'en est que plus expressif ; là, c'est la formule plus claire encore de l'image de Notre-Dame des Cœurs : *Cor Jesu et Mariæ, fornax amoris ;* ailleurs c'est celle qu'on lit autour du Cœur de la vignette de Morlaix (1666) : Honneur au Cœur de Jésus et de Marie sa mère. Le V. P. Eudes indique encore sa pensée par « la salutation *Ave Cor* qui est si bien moulée au pied de cette image célèbre qu'il a fait graver du Cœur de la Vierge, où il s'est fait représenter avec une torche allumée, mettant le feu à un monde [1]. »

A la rigueur, ce Cœur pourrait être donné, ainsi que plusieurs le veulent, dans les armes de la Visitation et des Filles de la Charité, non pour le Cœur de Jésus et de Marie, mais pour celui des membres des sociétés religieuses auxquelles il sert de cachet et de blason. Dans ce cas, la sentence voudrait dire : Vivent Jésus et Marie dans nos cœurs : *ut in ipso* (*corde nostro*) *vivas et regnes.* Les lis et les roses symboliseraient la pureté et l'amour, c'est-à-dire les deux principales vertus qui attirent le Sauveur et sa divine Mère dans les âmes. Nous pensons avec M. Grimouard de Saint-Laurent, avec le Dr Thomas, avec le P. Nilles, etc... que ce cœur représente les Cœurs de Jésus et de Marie, qui n'en font qu'un dans le sens que nous avons expliqué. La devise Vive Jésus et Marie est un cri d'amour en l'honneur de Jésus et de Marie. Telle est du moins l'interprétation traditionnelle des divers Instituts du V. P. Eudes.

1. Biblioth. nat., Ms no 14562. *Factum* de M. Dufour. Arch. Cong., D 23.

Mais pourquoi ce Cœur unique, alors que Jésus et Marie ont chacun leur Cœur? Pourquoi ce regard de Jésus et de Marie? Pourquoi cette Vierge mère debout dans son propre Cœur?

Il est facile de répondre à ces diverses questions. Et d'abord la réunion des deux Cœurs en un seul s'explique et se justifie de la même manière que l'expression *Cor Jesu et Mariæ*. La doctrine est la même, et l'emblème représente l'idée que les mots servent à rendre. Ce Cœur unique, avec tous les détails qui l'accompagnent, est donc l'équivalent des deux Cœurs de Jésus et de Marie accolés; seulement il indique leur union d'une façon plus sensible. Pour symboliser les relations des Cœurs de chair, il eût suffi des deux cœurs unis que l'on rencontre souvent. Mais pour l'union des âmes, pour le *Cor unum et anima una*, un seul cœur est un symbole plus expressif. La distinction des personnes est d'ailleurs suffisamment sauvegardée par les deux portraits.

Nous avons montré que ni la pensée, ni la formule du V. P. Eudes n'avaient rien de répréhensible ou de singulier. Le symbole qu'il a choisi est également à l'abri de toute critique impartiale. Notre apôtre, en l'adoptant, s'est inspiré d'un sentiment assez général parmi les iconographes des Sacrés-Cœurs. « Dans tous les exemples que nous avons rencontrés, » dit en effet M. Grimouard de Saint-Laurent[1], « avant la dernière partie du XVIIe siècle, excepté dans une vignette où Marie tient son nom d'une main et son Cœur de l'autre, le Cœur de Marie est toujours représenté en corrélation avec Jésus lui-même ou avec son divin Cœur : tantôt avec Jésus enfant reposant gracieusement sur une fleur de lis, avec Jésus crucifié; tantôt avec le Cœur de Jésus qui l'illumine, qui l'enflamme, qui l'identifie

1. *Images du Sacré-Cœur*, 2e pér., ch. V, p. 107.

avec lui. Puis enfin, » ajoute-t-il, « tous les deux ne sont plus qu'un dans l'insigne adopté par le V. P. Eudes. »

« Si jusqu'au XVIIe siècle on avait plutôt représenté le cœur du fidèle comme portant Jésus, on avait aussi représenté l'union des Cœurs de Jésus et Marie en un seul cœur[1]. » Il semble que dans les armes d'Antoine de la Barre, comme dans celles des Eudistes, on a voulu dire que les Cœurs de Jésus et de Marie, considérés comme n'en faisant qu'un, sont eux-mêmes compris dans les armes du Salut[2]. Tout porte à croire qu'il n'y avait non plus qu'un seul cœur dans ce tableau que M. Boudon avait fait faire pour la société d'élite qui devint l'origine de l'Association du Saint-Sacrement et de la Congrégation des Missions Étrangères. Il portait en effet comme titre : *Cor Jesu et Mariæ, cœtus nostri gloria*[3], et l'association elle-même avait pris pour devise : *Cor unum et anima una*[4].

A partir de la fin du XVIIe siècle, les tableaux où le Cœur de Marie est uni au Cœur de Jésus deviennent de plus en plus nombreux[5]. Dans la belle gravure de 1765, où la France, sous les traits de la pieuse reine Marie Leczinska à genoux, se recommande au Sacré-Cœur, la Religion présente à Dieu, ainsi qu'au monde, le Sacré-Cœur de Jésus, et un peu effacé en avant le Saint Cœur de Marie ; mais tous les deux sont réunis, et cependant l'assemblée générale du clergé ne s'était occupée que du Sacré-Cœur de Jésus[6]...

Dans un ouvrage de Ginther : *Speculum amoris in Corde Jesu,* on voit dans une vignette[7] les Cœurs de Jésus et de sa

1. *Images du Sacré-Cœur,* 2e pér., ch. IV, p. 97 et 98.
2. *Ibid.,* p. 91.
3. *Le Sacré-Cœur et la Visitation,* l. II, ch. I.
4. *Mémoire sur la vie de M. de Laval,* par M. DE LA TOUR.
5. *Images du Sacré-Cœur,* 3e pér., ch. IV, § 2, p. 107.
6. *Ibid.,* p. 144.
7. 24e considération. *Images du Sacré-Cœur,* 3e pér., ch. V, p. 169.

très sainte Mère placés sous un pressoir et amenés à n'en faire qu'un par la communauté des souffrances, conformément à cette légende : *Cogit in unum*. S'il faut voir avec Mgr Bougaud et Léon Aubineau etc..., dans les armes de la Visitation le Cœur de Jésus, nous aurons là précisément le même emblème que dans celles du V. P. Eudes, c'est-à-dire les deux Cœurs de Jésus et Marie qui, moralement, n'en font qu'un. Saint François de Sales, en effet, et le coutumier de l'Ordre prescrivent d'y graver, non pas le nom de Jésus, mais les noms de Jésus et de Marie, désignant, par ce double monogramme, que ce Cœur appartient au Fils et à sa Mère [1].

Au XIXe siècle, on représente encore les Cœurs de Jésus et de Marie par un seul cœur ; nous en citerons, pour exemple, un opuscule publié à Aix en 1870, sous ce titre : *Union des Cœurs près de Jésus et Marie sur le Calvaire*. Dans l'écusson qui sert de frontispice au *Messager du Sacré-Cœur*, on n'a pas seulement rapproché les Sacrés-Cœurs, on les a appliqués simultanément sur la croix avec cette devise : *Cor unum*.

Cependant, sauf le cas où il peut y avoir lieu de s'attacher à l'idée particulière d'union, comme dans la dévotion du V. P. Eudes, il paraît mieux de préciser la distinction des Cœurs en les représentant séparément, tout en exprimant leur union par le rapprochement. L'Église elle-même n'a pas jugé à propos de blâmer les images où ces « deux Cœurs, de même grandeur et placés, pour ainsi dire, sur la même ligne, sont entourés d'une même auréole dont les rayons partent d'un centre unique. » Elle a même formellement déclaré que ces emblèmes peuvent être permis pour la dévotion des particuliers, pourvu qu'on ne les mette pas sur les autels [2].

1. *Images du Sacré-Cœur*, 2e pér., ch. IV, p. 89 et 97.
2. Décision de la S. Congrégation des Rites, 5 avril 1879.

Dans les armes de la Congrégation de Jésus et Marie, le Fils et la Mère se contemplent l'un l'autre. Ce double regard, qui avait effrayé l'artiste d'Autun en 1648, exprime l'amour mutuel et l'union de leurs Cœurs, si bien faits pour se comprendre.

Quant à cette représentation elle-même de Jésus et de Marie dans leur propre Cœur, elle n'est pas personnelle au V. P. Eudes. M. Grimouard de Saint-Laurent cite plusieurs images du même genre, par exemple celle de Jésus, ou bien endormi, ou bien dans l'attitude de l'enseignement dans son propre Cœur[1].

De nos jours, les enfants du V. P. Eudes ont cru devoir suivre le mouvement général imprimé à l'iconographie des Sacrés-Cœurs. Tout en restant scrupuleusement fidèles à la pensée de l'apôtre qui leur a légué sa dévotion comme un héritage sacré, ils ont voulu, pour la mieux interpréter encore, profiter des perfectionnements apportés par l'art chrétien et adoptés par la sainte Église.

Tout d'abord, il leur a paru bon de renoncer à l'emblème d'un cœur isolé, sauf pour les armes, comme on l'a fait généralement; dans l'image de Notre-Dame des Cœurs, qui est l'image propre du V. P. Eudes, il y avait donc à supprimer le Cœur qui encadre la Vierge Mère. Mais pour rendre l'ensemble de la dévotion du V. P. Eudes et son glorieux apostolat, sans apporter de confusion par l'accumulation des emblèmes, une seule image ne suffisait pas. Il y avait lieu de représenter à part d'abord la révélation des Sacrés-Cœurs au V. P. Eudes : c'est l'idée qu'a rendue sensible l'habile ciseau de M. Valentin, dans les groupes qui se trouvent à Caen, sur le tombeau du vénérable serviteur de Dieu, et à Versailles, dans la chapelle de l'école Saint-Jean. L'enfant Jésus, porté sur le bras de la Sainte Vierge, se

1. *Images du Sacré-Cœur*, 2e pér., ch. IV, p. 81.

penche amoureusement vers le V. P. Eudes à genoux et dans l'attitude de la contemplation ; d'une main, il lui montre son Cœur; de l'autre, il indique celui de sa divine Mère.

Une autre pensée est rendue par ces images où Jésus et Marie, tenant à la main leur Cœur, le présentent, comme un don précieux, au V. P. Eudes à genoux. C'est cette image qui a inspiré le plus grand nombre de tableaux, de photographies, de gravures propagées dans ces dernières années par les soins des enfants de notre apôtre. Pour la rendre plus complète, des rayons devraient s'échapper des Cœurs de Jésus et de Marie, venir frapper le cœur ou les lèvres du V. P. Eudes, et par réflexion, illuminer et embraser le globe du monde, à moins que l'artiste ne réussît à conserver l'emblème des deux flambeaux. Ces deux images porteraient l'inscription : *Cor Jesu et Mariæ, fornax amoris ;* et le Saint-Esprit pourrait aussi y être représenté sous forme de colombe. Les Cœurs n'auraient pour ornements que des flammes et des rayons. On pourrait cependant, sans s'éloigner beaucoup de l'esprit du V. P. Eudes, ajouter au Cœur de Jésus la croix et même la blessure ; au Cœur de Marie, le glaive et la couronne de fleurs.

Quant à l'image qui mérite plus proprement le titre de Notre-Dame des Cœurs, après la suppression du grand Cœur, elle pourrait être conservée telle que l'a conçue le V. P. Eudes, en groupant aux pieds de la Vierge Mère notre apôtre et ceux auxquels il a fait adopter sa dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

CHAPITRE XVIII

Légitimité de l'Expression : *Ave, Cor Jesu et Mariæ... Te adoramus.*

Il nous reste à prévenir quelques difficultés qui pourraient naître à l'occasion de l'expression : *Te adoramus,* se rapportant au Cœur de Jésus et de Marie : *Ave, Cor Jesu et Mariæ... Te adoramus.*

Nous commençons par avouer que cette formule n'a pas été sans soulever déjà certaine opposition[1]. Elle a paru donner lieu à des interprétations fausses, et on a craint qu'elle accordât à la sainte Vierge, comme un culte de latrie[2]. Les adversaires des Sacrés-Cœurs voulurent en tirer partie contre la dévotion elle-même. Il n'est donc pas étonnant que, parmi ceux qui ont adopté la salutation : *Ave Cor,* plusieurs aient cru opportun de la modifier en ce passage. Chacun d'ailleurs y a employé des formules différentes. Nous en citerons quelques-unes.

1. « Le V. P. Eudes veut que l'on adore le Cœur de la Vierge, conjointement avec le Cœur de Jésus, par une même et unique adoration de latrie : *Ave Cor sanctissimum Jesu et Mariæ, te adoramus.* Or, notre symbole nous apprend que l'on adore le Saint-Esprit conjointement avec le Père et le Fils : *qui cum Patre et Filio simul adoratur,* d'où l'on conclut nécessairement que le Saint-Esprit est Dieu. Aussi puisque le P. Eudes veut que l'on adore le Cœur de Jésus et de la Vierge par un même acte d'adoration, qui doit être celui de latrie, il faut nécessairement qu'il prenne le Cœur de la Vierge pour un Dieu. » Arch. Cong., D. 77. Biblioth. nation., ms no 14562.

2. « Le P. Eudes unit le Cœur de la Vierge à celui de Jésus-Christ pour le faire adorer, la belle adresse !... » *Entretiens d'un Père.* Arch. Cong., D. 76 et 77. Biblioth. nat., ms no 14562.

La première, dans l'ordre chronologique, a été introduite par le V. P. Eudes lui-même. Dans l'édition de la *Dévotion au Très Sacré Cœur de Marie*, de 1650, nous lisons en effet : *Te Benedicimus*, au lieu de *Te adoramus*. Mais dans les éditions qui suivirent, du vivant de notre apôtre, l'expression primitive reparaît. Les religieuses Bénédictines du Saint-Sacrement, qui avaient reçu de lui, vers 1652, la formule modifiée *Te Benedicimus*, l'ont conservée jusqu'à nos jours.

Dans le livre imprimé en 1688 à Coutances, par les soins du R. P. Blouet de Camilly, à l'occasion de la promulgation solennelle de la bulle de Clément X, la première partie de l'invocation : *Ave Cor amantissimum Jesu et Mariæ* n'a subi aucun changement; il n'en est pas de même des mots : *te adoramus;* on leur a substitué ceux de : *te honoramus.* C'est cette dernière modification que l'on retrouve dans l'opuscule imprimé en 1711, pour la confrérie des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, érigée dans l'Église des Religieuses de Notre-Dame de Charité de Guingamp.

D'autres, comme l'a fait M. l'abbé Souché pour les Sœurs de la Société du Très Saint Cœur de Marie, au diocèse de Saint-Brieuc[1], ont conservé les termes : *Te adoramus;* mais en même temps ils ont altéré beaucoup plus profondément le sens de cette prière. Ils ont restreint son objet, en ne l'adressant plus qu'au seul Cœur de Jésus, et ils disent : *Ave Cor amantissimum Jesu, te adoramus,* etc...

Au grand séminaire du Mans, la salutation fut introduite au commencement de ce siècle, par un supérieur qui, avant la Révolution, avait appartenu à la Congrégation du V. P. Eudes; là on a supprimé les noms de Jésus et de Marie, pour dire en termes indéterminés : *Ave Cor Sanctissimum,.... te adoramus.*

1. *Livre des Vierges et des Veuves.*

Les Pères Eudistes eurent à subir au siècle dernier, à propos de leur prière traditionnelle, plus d'une chicane, de la part des Jansénistes, ces perpétuels adversaires de tout ce qui parle d'amour. En 1742, une assemblée générale de leur Congrégation se demanda même s'il ne serait pas à propos de modifier l'expression dont il s'agit. Après mûr examen, elle décida qu'on n'y changerait rien; seulement elle jugea bon de prescrire de ne la plus réciter que dans l'intérieur de la communauté. Poursuivie par de nouvelles tracasseries, l'assemblée générale de 1769 crut devoir se résigner, malgré sa répugnance, à modifier une salutation qui lui était si chère, et à dire : *Ave, Cor sanctissimum Jesu, filii Mariæ Virginis.* Cette formule s'est conservée à la Visitation de Caen, et dans plusieurs Monastères de l'Ordre de Notre-Dame de Charité. Quant à la Congrégation du V. P. Eudes, délivrée des poursuites méticuleuses du Jansénisme, elle a repris avec joie depuis sa restauration, l'expression : *te adoramus.*

Vers le milieu du XVIIIe siècle (1757), pour des raisons analogues à celles que nous avons indiquées, la Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie érigée à Caen adopta des modifications d'un autre genre. Elle adressa séparément ses prières au Sacré-Cœur de Jésus et au Saint Cœur de Marie. Dans une de ses salutations, elle disait : « *Ave, Cor amantissimum Jesu omnium Salvatoris.* Salut, ô Cœur très aimant de Jésus, Sauveur de tous les hommes ; » et dans l'autre, qui s'adressait à la Bienheureuse Vierge, elle employait ces paroles : « *Cor tuum veneramur.* Nous vénérons votre Cœur. » Lors de son rétablissement (1802) cette société a repris la formule du V. P. Eudes[1].

Parmi toutes ces variantes, s'il nous fallait faire un choix, nous n'hésiterions pas à nous prononcer pour celle de Cou-

1. *Exercices de dévotion au Sacré-Cœur.* Caen; éditions de 1757 et de 1802.

tances et de Guingamp « *Ave, Cor Jesu et Mariæ, te honoramus.* Salut, ô Cœur de Jésus et Marie, nous vous honorons, » ou pour celle que le serviteur de Dieu avait lui-même adoptée, en disant : *te benedicimus.* Elles nous paraissent rendre plus fidèlement la pensée du V. P. Eudes.

Par ailleurs, les modifications apportées par ses deux familles religieuses fournissent un précieux témoignage. Elles indiquent en effet, que d'après les traditions, conformes du reste aux explications données par le V. P. Eudes lui-même dans son opuscule de 1648, la salutation *Ave Cor* peut s'adresser directement au Sacré-Cœur de Jésus. Par suite, cette prière devient une preuve authentique, que la dévotion du V. P. Eudes à ce Sacré-Cœur remonte au moins à l'époque de son approbation, datée de 1645.

Nous n'apprécierons pas la valeur relative de ces divers changements ; nous croyons plus utile de répondre aux difficultés que l'on a opposées à la formule, telle que la rédigea le V. P. Eudes.

Nous pouvons tout d'abord invoquer en sa faveur l'autorité des Docteurs, et surtout celle des Prélats qui l'ont examinée, et qui ont permis de l'imprimer et de s'en servir[1]. L'*Ave Cor* se trouve en effet, dans les diverses éditions des ouvrages du V. P. Eudes sur la dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Or, nous lisons aussi dans ces ouvrages, le texte d'approbations élogieuses que lui ont données un grand nombre de docteurs, d'archevêques et d'évêques. La conclusion se tire d'elle-même : aux yeux de ces prélats et de ces théologiens, la salutation *Ave Cor* n'a rien de contraire à la plus rigoureuse orthodoxie. Il faut ajouter que depuis plus de deux siècles, la Congrégation de Jésus et Marie la récite publiquement deux fois par jour dans toutes ses

1. *Varia pietatis exercitia, quæ a P. Eudes proposita, Em*ss *Cardinalis de latere Legatus, cum grandi præsulum et doctorum globo probavit.* NILLES, c. III, p. 543-577.

maisons ; or les gardiens de la foi de l'Église, Nosseigneurs les Illustrissimes Évêques, auraient-ils permis, que dans leurs propres séminaires, ceux qu'ils ont si souvent chargés de former leur clergé employassent ainsi une formule qui pourrait être suspecte? C'est même un usage ancien chez les Eudistes, les Religieuses de l'Ordre de Notre-Dame de Charité, les Bénédictines du Saint-Sacrement, les Visitandines de Caen, de chanter publiquement dans leurs chapelles, cette invocation; or, nous ne sachions pas qu'aucun Évêque y ait rien trouvé à redire.

Ces honneurs rendus par une commune adoration aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie ne sont pas exclusivement propres au V. P. Eudes. Nous les avons souvent rencontrés ailleurs. C'est ainsi que dans deux ouvrages de la bibliothèque *Angelica* de Rome[1], imprimés à Venise (1751) avec l'autorisation de l'ordinaire, pour la Confrérie des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, érigée en l'église abbatiale de Saint-Pierre, dans la ville de Gubbio, nous lisons en grand nombre des expressions de ce genre : « Je vous adore, ô Cœurs très obéissants de Jésus et de Marie[2]. » Dans un recueil de prières, imprimées à Rome *con licenza* en 1822, prières que l'on récite en l'honneur des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, dans l'église Saint-Stanislas des Polonais, on retrouve des invocations semblables : « ô Cœurs Très Saints de Jésus et de Marie, nous voici donc devant vous, pour vous adorer, pour vous bénir, pour vous remercier..., etc[3]. » Le Bienheureux de Montfort, dont les ouvrages

1. Biblioth. *Angel.*, 80 5/f et 79 5/f.

2. *Cuori ubbidientissimi di Gesu e di Maria io v'adoro* (page 86); *io umilmente v'adoro* (p. 94); *Ecco, o Sacri Cuori di Gesu e di Maria... alla vostra adorazione un peccatore... che di bel nuovo ci adora* (p. 96); *o adorabili Cuori di Gesu e di Maria* (p. 104), etc.

3. *Cuori santissimi di Gesu e di Maria eccoci adunque dinanzi a voi per adorarvi, per benedirvi, per ringraziarvi...* (p. 13, 5e jour) *sia a voi Cuori adorabili di Gesu e di Maria, gloria ed onore...* (p. 15, etc.)

ont été examinés dernièrement avec tant de soin par la Sacrée Congrégation des Rites, dit aussi : « Vous irez en esprit au ciel et par toute la terre, prier les créatures de remercier, d'*adorer* et d'aimer Jésus et Marie en votre place : *Venite adoremus, venite*[1]. »

Le cardinal de Lugo dans son traité de l'Incarnation, donne la raison de cette façon d'agir. Le même acte de la volonté peut se rapporter, dit-il, à plusieurs objets différents ; « *et in præsenti materia ex se videtur manifestum, posse eumdem actum adorationis ferri æque primo... ad diversa objecta adorabilia. Imo existimo hunc esse valde frequentem modum adorandi... Quod autem idem actus realiter respiciat inæqualiter duos terminos, non est novum et singulare in adoratione; habemus enim innumera exempla... Sic purpura potest simul adorari cum ipso Rege... ita ut ille actus adorationis terminetur ad regem et ad ejus purpuram, non per modum unius, sed ut ad duo objecta diversa, sicut quando veneramur eodem actu Beatam Virginem et ejus Filium. Tunc etiam concedimus inferiori cultu attingi purpuram quam regem, quia simultas in eodem actu non tollit quod singulis objectis tribuatur sua propria adoratio, sicut si diversis actibus colerentur. Sic enim qui* simul adorat Christum et ejus Matrem, *non adorat utrumque æquali adoratione, sed inæquali*[2]. »

Pour arriver directement au fond de la question, nous ferons observer que le mot *adorer, adorare*, est également pris, en latin et en français, dans une double acception. Quelquefois, et surtout de nos jours, dans quelques langues du moins, il a le sens restreint d'adoration de latrie; mais bien souvent on lui donne une signification plus éten-

1. *Actes après la communion*, page 61, de la méthode du P. de Montfort de communier en union avec Marie. — *Le secret de Marie*, 2e édit., approuvée par le cardinal Pie, évêque de Poitiers. — *Vraie dévotion*, p. 210.
2. De Lugo, *De Incarnat.* Disp. 36 ; § 2, n° 35, etc...

due[1], et il désigne tout acte de respect, d'honneur et de vénération, rendu non seulement à Dieu, mais aussi aux saints, et même à des hommes qui vivent encore sur la terre. C'est là une de ces notions sur lesquelles il est inutile d'insister, parce qu'elles sont vulgaires. Qu'il nous suffise de renvoyer aux traités des théologiens sur le culte des Saints[2]. Suarez intitule une de ses questions : *De Adoratione Beatæ Virginis*[3]; de l'adoration de la Bienheureuse Vierge, et sa première assertion est formulée en ces termes : *Dicendum est ergo primò, Beatam Virginem esse adorandam...* On doit dire d'abord que la Sainte Vierge mérite nos adorations. Le mot *adoramus* est donc parfois synonyme du mot *honoramus*, et il convient, en même temps, au culte de latrie et à celui de dulie[4].

1. En anglais le mot : *to worship;* en italien, le mot *adorare,* ont ce sens plus large. Il y a un mode d'élection du Souverain Pontife, que l'on nomme *par adoration.* Cet acte est l'*Adorazione.* Dans le cours des cérémonies qui accompagnent l'élection d'un pape, on l'*adore* quatre fois.

« *Adoratio in suâ notione universalissimâ est actus submissionis ad agnitam excellentiam alterius. Hinc patet tam diversam esse adorationem quam diversa est excellentia propter quam in altero agnitam se quis ei submittit. Aliquando nomen adorationis, ad supremum tantummodo cultum* (λατρεια) *designandum restringitur : quod tamen, sicut græcum* προσκυνησις *per se et apud plerosque scriptores multo latius patet.* » Card. Franzelin, *De Verbo Incarn. thesis,* 45, nº 1. — *Item,* Leroy, nos 130, 131.

2. *Adoratio dicitur univoce de latriâ et dulia; distantia inter Deum et creaturas est infinita, non inter cultum eorum qui est finitus.* De Lugo, *De Incarnat.* Disp. 33. Suarez, *Disp.* 51, § 3. — Bellarmin, *De Cultu Sanctorum,* l. I, ch. xii. — *Item.* Biblioth. Ferraris, *A. Cultus Sanctorum.* — Wiseman, *Conférences.* — Poiré, Crasset. — *In imagine Sanctus adoratur. Alegiani,* Nilles, t. I, p. 111.

3. Suarez, *In 3, q. 38, a. 4.* — *Disp.* 22, § 1.

4. On nous permettra ici un souvenir d'enfance sur le sens du mot adorer. Dans un cantique plein de naïve piété, les Arzonais chantent chaque année, en se rendant en pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, pour remercier la Patronne des Bretons d'avoir miraculeusement sauvegardé quarante marins de leur presqu'île de Saint-Gildas de Rhuys, dans un combat livré en Hollande, en 1673 :

Par humble reconnaissance,
Nous fléchissons les genoux,
Adorant votre puissance
Qui a paru envers nous.

(*Pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray,* par l'abbé Nicole.)

C'est dans ce sens plus général que les auteurs des opuscules de Coutances (1688), et de Guingamp (1711), semblent avoir compris les mots ; *Te adoramus*, de la salutation *Ave Cor*. L'étude que nous avons dû faire pour notre travail nous porte également à affirmer que tel était le sens premier et principal attaché par le V. P. Eudes à ces mêmes paroles. C'est ce qui paraît dans l'expression : *te benedicimus*, adoptée par lui, durant quelques années (1650); c'est aussi ce que l'on doit conclure d'un double enseignement, que nous trouvons dans son ouvrage sur le Cœur admirable[1]. D'un côté, il nous dit que le Cœur de Jésus et celui de Marie sont unis, non par l'union hypostatique, mais par l'union la plus intime que l'on puisse concevoir après elle. De l'autre, il remarque que si nous adorons, dans le sens strict du mot, le Cœur de l'Homme-Dieu, nous honorons seulement le Cœur de sa Mère. Pour indiquer l'union des deux Cœurs, le V. P. Eudes s'est servi d'une seule expression; mais comme l'acte religieux par lequel il les honore est complexe, il a employé un terme qui convient à la fois au culte de latrie et à celui d'hyperdulie.

Ses adversaires ont dû eux-mêmes reconnaître que tels étaient sa pensée et son enseignement. « Prévoyant le bruit que cela ferait, » écrit l'un d'eux[2], « le P. Eudes dit : qu'on ne fût pas surpris, et qu'il prétendait rendre au Cœur divin du Fils de Marie une adoration divine, et au Cœur sacré de la Mère de Jésus une vénération singulière. »

Entendue de la sorte, l'expression *te adoramus* ne peut donner aucune prise à la critique la plus exigeante. Elle est, du reste, très ordinaire, chez les auteurs ascétiques et même dans les ouvrages des théologiens. Nous avons cité Suarez. Dans une seule méditation[3], saint Bonaventure s'est

1. *C. adm.*, l. I, ch. II.
2. Archiv. Cong. D. 77. Biblioth. nat., ms. 14562.
3. *De Vitâ Christi*, c. VII.

servi deux fois du mot *adorare* en le rapportant simultanément à Jésus et à Marie, comme dans notre *Ave Cor*. Le docteur séraphique nous représente les bienheureux du ciel venant *adorer Jésus et sa Mère* : « *Venerunt omnes quotquot in supernâ curiâ erant, successive per ordines suos, videre faciem Domini Dei sui, et* adorantes eum *cum omni reverentiâ,,* et etiam matrem ejus, *laudem eidem et cantica personabant.* Tous les habitants de la céleste cour vinrent par ordre, et successivement, contempler les traits aimables de leur Seigneur et de leur Dieu. Pleins de respect, ils l'adoraient ainsi que sa Sainte Mère, et ils lui offraient l'hommage de leurs chants et de leurs louanges. » Quelques lignes plus bas, le même saint Docteur ajoute : « *Genuflecte et tu, qui tantum distulisti, et* adora Dominum Deum tuum, et postea Matrem ejus. A genoux, vous aussi qui avez différé jusqu'à ce moment; adorez le Seigneur votre Dieu et Marie sa Mère [1]. »

Ce qui prouve qu'à l'époque du V. P. Eudes, le mot adoration était encore pris ordinairement dans le sens plus général de vénération, d'honneur, c'est qu'un de ses contemporains, le P. Crasset, traite expressément, dans un ouvrage justement estimé [2], de l' « espèce d'adoration qui

1. Saint Bonaventure, *In Psalt. B. M. V. Ps.* 74, dit : *Adorate eam in decore illius.* — Ps. 94 : *Venite, adoremus et procidamus ante eam.* — Ps. 96 : *Adorate eam, cives curiæ paradisi.* Or ces psaumes sont des prières, aussi bien que l'*Ave Cor.*

2. *La Véritable Dévotion à la Sainte Vierge.* Paris, 1679. Tr. iv ; q. 1. De même, dans l'ouvrage du P. Poiré : *La triple couronne de la Mère de Dieu,* ouvrage revu par la Mère de Blémur et par les Bénédictins de Solesmes. Le chap. viii du quatrième traité a pour titre : *Adoration de la Sainte Vierge.* — En Espagne on se sert encore du mot adorer en parlant du Saint Cœur de Marie, et l'on dit : *Os adoro, amabilissimo Corazon di Maria.* (*Veneracion perpetua al Corazon di Maria,por el* Miguel Salcedo.) Barcelona, 1888. Méditation 1. Dans le *Manuel de la Confrérie des Saints Cœurs* de Gubbio, en Italie (1751), on lit, p. 38 : *V'adoro Cuor dolcissimo di Maria, e v'offerisco il Divin Cuor del vostro Unigenito Filio.* Dans une étude sur l'origine de l'Archiconfrérie du saint nom de Marie, Rome, 1788, on lit encore page 7 : *Adorabile nome di Maria...*

est due à la Sainte Vierge. » Sans doute, de nos jours, ce mot en France est plus spécialement réservé au culte de latrie. « Dans son acception *moderne et française*, le mot adoration a pris la signification exclusive d'honneur divin [1]. » Mais cette considération n'a pas engagé l'Église à changer son langage, et dans sa liturgie, le mot *adorare* est resté à chaque page employé dans ce sens général [2]. Pourquoi donc faudrait-il modifier une salutation qui, sans doute, n'est pas si ancienne que la plupart des prières de l'Église, mais qui pourtant compte déjà plus de deux siècles d'existence ?

« C'est une vaine appréhension, » dirons-nous avec le P. Crasset [3], « que celle qu'ont nos hérétiques et quelques catholiques scrupuleux, que le culte que nous rendons à la Sainte Vierge... n'aille jusqu'à l'idolâtrie... Quelque culte extérieur que je lui rende (excepté le Sacrifice), si je ne reconnais pas dans la chose que j'honore une excellence infinie, mon adoration n'est qu'un culte de *dulie* et non pas de *latrie*. Or, où est l'homme, pour stupide et ignorant qu'il puisse être, lequel étant interrogé si la Vierge est Dieu, ne répond aussitôt que non, mais qu'elle est Mère de Dieu... A présent que l'idolâtrie est presque bannie de tout le monde, ces appréhensions sont vaines, et ces timidités sans fondement. »

Nous irons encore plus loin, et nous dirons que quand même le mot *Te adoramus* serait entendu de l'adoration de *latrie*, cette prière serait encore au fond irréprochable [4].

1. *La Vierge Marie vivant dans l'Église*, par Aug. Nicolas, 3e p., t. I, l. I, ch. II, § 1, nº I.

2. *Quisquis Beatam super omnem creaturam... venerabilem semperque Virginem, Matrem scilicet Domini nostri non honorat, atque* adorat, *anathema sit. In collectanea Anastasii Bibliothecarii, de exilio S. Martini.* — Aug. Nicolas, *La Vierge Marie*, 3e vol., l. V, ch. II.

3. *Véritable Dévotion à la Très Sainte Vierge.*

4. « La Vierge adore son Fils en toutes les Églises où il réside par le Saint Sacrement, comme aussi dans tous les lieux, et dans toutes les âmes où il a une présence extraordinaire. » *Vén. Magdeleine de Saint-Joseph. Sa vie*, ch. XXXV, l. I.

Nous devons même avouer que si notre première explication est celle que le V. P. Eudes a eu principalement en vue, il admet la seconde que nous allons exposer. Voici, en effet, comment il s'exprimait en 1648, sur la signification de l'*Ave Cor*[1] : « La salutation *Ave Cor* s'adresse conjointement au Sacré-Cœur de Jésus et Marie ; car encore que le Cœur du Fils soit différent de celui de la Mère, et qu'il la surpasse infiniment en excellence et sainteté, si est-ce que Dieu a uni si étroitement ces deux Cœurs, qu'on peut dire avec vérité qu'ils ne sont qu'un Cœur ; parce qu'ils ont toujours été animés d'un même esprit et remplis des mêmes sentiments et affections. » On reconnaît dans ces paroles le sens développé plus haut : *te honoramus,* nous vous honorons. Mais le V. P. Eudes continue : « Joint que Jésus est tellement vivant et régnant en Marie, que véritablement il est l'âme de son âme, l'esprit de son esprit et le cœur de son cœur, si bien qu'à proprement parler, le Cœur de Marie c'est Jésus, et ainsi *saluer et adorer le Cœur de Marie*, c'est saluer et adorer Jésus en tant qu'il est l'esprit, l'âme, la vie et le Cœur de sa Très Sainte Mère[2]. »

C'est ainsi, à certains égards, qu'aimer son prochain, par un acte de charité, n'est pas autre chose que faire un acte d'amour de Dieu ; nous aimons surnaturellement Dieu et les hommes par une seule et même charité[3].

1. *Dévotion au Saint Cœur de Marie.* Autun, 1648.

2. O Jésus, le vrai Cœur de Marie,... *C. adm.*, t. I, p. 85. « Le Cœur de Marie est un trône sur lequel est assis Jésus-Christ comme Roi, et Jésus-Christ veut y être honoré : *in excelso trono vidi sedere virum quem adorant multitudo angelorum... Anima justi sedes est Sapientiæ...* Les mages ont adoré Jésus entre les bras de Marie : *invenerunt puerum cum Maria,...* etc. *C. adm.*, t. I, p. 149.

3. *Deus ipse et spiritus ejus habitat in pluribus hominibus. Quid ergo ? Deum ne in hominibus licet singulariter adorare ? Quid ni, sicut laudare Deum in sanctis ejus ? Gedeon et Manue Deo in Angelis repræsentato et habitanti sacrificaverunt, et Nabuchodonosor in Daniele : Deumque in*

Dans cette deuxième interprétation, on pourrait paraphraser ainsi la formule en question : « Je vous salue, ô Cœur de Jésus, qui êtes (ou qui est), le Cœur de Marie : *Ave, Cor Jesu, quod es simul Cor Mariæ* ou bien *Ave, Cor Jesu qui est Cor Mariæ.* » Le mot *Et*, dans la phrase *Ave, Cor Jesu* et *Mariæ,* salut Cœur de Jésus *et* Marie, aurait donc un sens analogue à celui que lui attribue saint Thomas dans ce passage de saint Paul : *Benedictus Deus* et *Pater Domini nostri Jesu Christi*[1]; béni soit Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car, de qui parle saint Paul en cette circonstance ? C'est, dit saint Thomas, de Celui qui est Dieu par essence et Père par génération... *Ille qui est Deus per essentiam Divinitatis et Pater propter proprietatem generationis*[2]. » De même, nous pouvons dire que l'expression : *Ave, Cor Jesu et Mariæ,* désigne un cœur unique, qui est appelé : Cœur de Jésus par dépendance personnelle, et Cœur de Marie par appropriation mystique. Tel est le sens qui paraît avoir été choisi par ceux qui, en modifiant la salutation : *Ave Cor,* l'ont adressée au seul Cœur de Jésus. Nous trouvons quelques indices de cette façon d'envisager les choses, dans les offices composés par le V. P. Eudes et approuvés par Rome (1861); par exemple, dans la première strophe de l'hymne des premières Vêpres de la fête du Sacré-Cœur de Jésus, il est dit :

homine adorari fatetur apostolus, cum scribit : Si omnes prophetent... infidelis... cadens in faciem, adorat Deum, pronuntians quod vere Deus in vobis sit... Ergo, inquies, fas erit pios homines passim adorare, imò et ipsis sacrificare, quoniam Deus in ipsis sedem fixit. Si constaret absque dubio de Deo habitante, non dubitaretur de adoratione... sed ne temere... ne idololatriæ ansa detur... abstinemus. Mgr DE SAINCTES, évêque d'Évreux, *9a repetitio de rebus Euch.*

1. *Ephes.*, I. — Dans le *Communicantes* de la messe, on dit : *Genetricis Dei et Domini nostri Jesu Christi. Et* est synonyme de *id est.* Cf. NILLES I, p. 337.

2. S. TH., dans son *Commentaire sur l'Épître aux Éphésiens.*

Jesu, paterni Pectoris
Et Virginis Cor unicum,
Jésus, Cœur unique du Père et de la Vierge.

Nous avons vu également ce sens, dans la prière citée par la *Raccolta :*

Jesu, Cuor di Maria
Vi prego a benedir l'anima mia[1].
Jésus, Cœur de Marie, je vous prie de bénir mon âme.

Nous ajouterons une troisième interprétation, qui n'offre encore rien que d'exact au point de vue théologique. Hâtons-nous de le dire cependant : nous ne la trouvons explicitement enseignée nulle part, dans le V. P. Eudes. Car, s'il exalte parfois en Marie, des qualités qui semblent y conduire, par exemple, quand il dit que le Cœur de Marie est une image parfaite du Cœur de Jésus, c'est sans en tirer la conclusion dont nous parlons, du moins pour la proposer aux fidèles. Cela s'explique facilement ; car si cette interprétation est bonne et vraie en elle-même, elle est moins conforme au langage et aux usages liturgiques de l'Église.

Dans le sens auquel nous faisons allusion, le mot *Te adoramus* désignerait le culte de latrie ; mais dans un double sens. En tant que nous nous adressons au Cœur de Jésus, notre adoration serait absolue ; elle deviendrait, au contraire, relative, en tant que notre acte religieux aurait pour objet le Cœur de Marie[2].

1. Ch. I, p. 138. « *Adorabo ad templum sanctum tuum. Adoras al proprio tempio y glorificas a la Trinidad augusta en su magnifico tempio, Immaculado Corazon de Maria.* » Corazon de Maria, por el M. Salcedo. Barcelona, 1888.

2. De Lugo, *De Incarn.*, Disp. 35, § 2. *De adoratione B. Mariæ Virginis... ob triplicem rationem...* 1ª *adoratione respectivâ sicut crux... propter ipsam Verbi excellentiam ;* 2ª *hyperduliâ ob singularem et supremam sanctitatem et excellentiam gratiæ et gloriæ Virginis inhærentem ;* 3ª *ob dignitatem maternitatis... hac tertia est duliæ...* — Item, De Vega, *Pal. 33, Certan. 9.*

Nous avons dans le culte catholique plusieurs exemples de l'union de cette double adoration, dans un seul acte complexe[1]. J'en citerai deux exemples. Le premier est pris de la dévotion même au Sacré-Cœur de Jésus. En effet, le culte de latrie rendu au Cœur de chair est absolu, si on s'appuie sur son union hypostatique ; mais il n'est que relatif, si on considère ce Cœur charnel comme symbole de la charité de Jésus-Christ[2]. Or, les théologiens nous font unir ces deux actes, quand ils nous disent d'adorer le Cœur Sacré de Jésus, *tum ratione suî, tum ratione symboli*. Nous trouvons un second exemple dans le culte du Saint-Sacrement. Car, les Saintes Espèces ne méritent que le culte relatif d'adoration, tandis que nous rendons un hommage d'adoration absolue au Corps de Jésus-Christ, qui se cache par amour sous les voiles eucharistiques[3]. Or, il est certain que l'union du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie est bien supérieure à celle qui unit les espèces et le Corps sacré de Jésus-Christ. De ce côté, il n'y aurait donc rien d'étrange ni d'extraordinaire, dans cette sorte de culte.

Toutefois, sous un autre rapport, il pourrait donner lieu à quelque méprise de la part des simples, et c'est pour cela que l'Église ne s'en sert pas. En effet, Marie, nous dit saint Thomas[4], pourrait être adorée d'un culte relatif de latrie, à plus juste titre que la croix et les images de Jésus-Christ, en tant qu'elle est l'image parfaite de son Fils, et parce qu'elle lui est unie par les liens les plus étroits. *Si quis idoneus sit ad discernendas rationes adorationis et cavendum omne periculum, et ad scandalum vitandum, nulla est*

1. « *Sancti possunt coli tum respective, si solum considerentur, ut sunt Dei templa vel imagines Dei; possunt sane, ut sic, coli adoratione latriæ respectivâ, et absolutâ adoratione, propter excellentiam propriam et sanctitatem quam in se habent.* » De Lugo, *De Incarn.*, Disp. 33.

2. *Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, par le chan. Muzzarelli, p. 27.

3. Veron, *Regula Fidei*, c. II, § 13.

4. S. Thom., 3e p. q. 25; a. 3 ad 3m; a. 5 ad 3m.

in hujusmodi adoratione deordinatio aut malitia[1]. » Pour quiconque est capable de comprendre le sens de ce culte, dit Suarez, à moins de danger de scandale, il n'y a dans ce mode d'adoration aucun désordre ni aucune impiété.

Mais saint Thomas ajoute : « Marie par elle-meme est susceptible de recevoir nos hommages, *secundum seipsam est venerationis capax.* » De là, deux raisons, de ne pas lui rendre ce culte relatif de latrie, surtout d'une manière solennelle et publique, « *præsertim communi ac publicâ Ecclesiæ adoratione,* » dit Suarez. La première raison est que les gens simples et les ignorants pourraient regarder ce culte comme absolu, et tomber par là dans l'idolâtrie. La seconde est, en quelque sorte, tout à l'honneur de la Sainte Vierge. De soi en effet, le culte de latrie est infiniment supérieur à celui d'hypèrdulie. Mais, s'adressant à la Sainte Vierge, il ne serait que relatif, c'est-à-dire qu'il attesterait plutôt directement l'excellence de Jésus-Christ que celle de sa Mère; il serait donc moins personnel, et par suite moins immédiatement honorable pour celle-ci que le culte d'hyperdulie, qui est fondé sur l'excellence propre de sa personne. S'abstenir de rendre à Marie, d'une manière explicite, ce culte relatif de latrie, est donc seulement mettre de côté un honneur moins grand, afin de lui prodiguer des témoignages de vénération, beaucoup plus personnels. C'est par un principe analogue que, dans le culte rendu à Jésus-Christ, on ne tient pas compte du culte d'hyperdulie, qu'on pourrait lui rendre, à raison de l'excellence propre et intrinsèque de son humanité, *quâ talis;* et on lui adresse seulement le culte absolu de latrie, qui est dû à cette même humanité, en vertu de l'union hypostatique.

Du reste, ce que nous envisageons ordinairement dans les

1. Suarez, *Disp.* 22 (in 3. q. 38; a. 4) § 2, nº 2; et § 3, nº3. — Billuart, *Disp.* 23, a. 4.

grandeurs de Marie, c'est beaucoup plus l'éminence de sa sainteté et de sa dignité de Mère de Dieu, c'est-à-dire la base du culte d'hyperdulie, que sa propriété de représenter Jésus-Christ, principal fondement du culte relatif d'adoration latreutique [1].

Pour résumer nos conclusions sur l'usage de cette expression : « Salut, ô Cœur très saint de Jésus et de Marie, nous vous adorons, *Ave, Cor sanctissimum Jesu et Mariæ, te Adoramus...* » nous disons donc, qu'elle doit s'entendre principalement dans le sens général d'honneur et de vénération, c'est-à-dire comme synonyme de *Te honoramus*, nous vous honorons, parce que, dans ce sens, le mot *Te adoramus* peut s'appliquer aussi bien à la Sainte Vierge qu'à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

On peut, en second lieu, lui donner la signification de cette prière approuvée par Léon XII : « Jésus, Cœur de Marie. *Gesu, Cuor di Maria,* etc. » Dans ce cas, le terme *Te adoramus* s'interpréterait d'un culte absolu de latrie, mais ne s'adresserait qu'à Jésus, Cœur de Marie.

Enfin, quoique ce ne soit pas l'usage liturgique de l'Église, il n'y aurait rien en soi de mauvais, à admettre l'expression *Te adoramus*, à la fois dans le sens d'un culte de latrie absolu, en tant qu'elle se rapporterait au Sacré-Cœur de Jésus, et relatif, en tant qu'elle s'adresserait au Cœur de sa Sainte Mère.

Qu'on nous pardonne cette longue dissertation théologique, sur la nature de la dévotion du V. P. Eudes au Sacré-Cœur de Jésus et Marie. Nous l'avons crue nécessaire, tant pour bien faire comprendre la pensée de notre apôtre, que pour prévenir les difficultés principales qui pourraient être soulevées à son occasion.

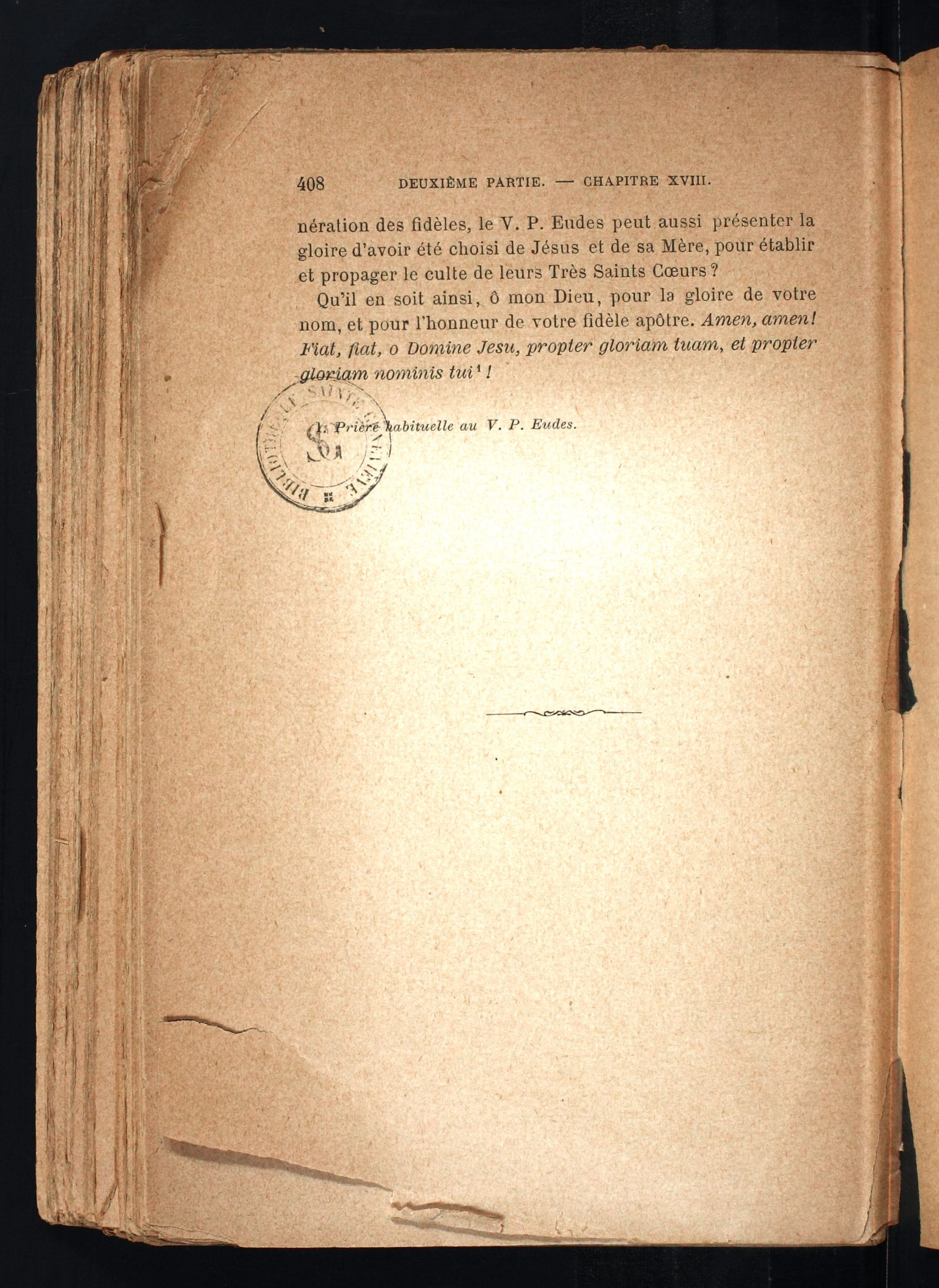
1. S. Bonav., *in* 3. D. 9; q. 2. Sylvius etc...

Notre travail est terminé. Puisse-t-il recevoir la bénédiction de Dieu! Notre désir le plus vif a été de contribuer, autant qu'il était en nous, à faire connaître et aimer de plus en plus la dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie; mais nous nous sommes aussi proposé de revendiquer pour le V. P. Eudes, la part glorieuse que la Providence lui a réservée dans l'apostolat de cet aimable culte. Puissions-nous avoir atteint ce double but!

Si nous avions encore un souhait à émettre, ce serait de voir la Cour romaine adopter pour l'univers catholique la fête du Saint Cœur de Marie, comme elle a déjà reçu (1859) la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Il serait téméraire peut-être d'ajouter que nous souhaiterions la voir en même temps choisir, pour en faire l'expression de son culte, les offices si pieux et si suaves, qui ont été dressés en l'honneur du Cœur admirable de la Bienheureuse Vierge, par le plus ardent de ses apôtres : mais, quel est celui qui, après avoir parcouru l'histoire de cette dévotion, ne se réjouirait avec nous d'un pareil choix?

Pourquoi même, dans l'église du Vœu national, à Montmartre, en souvenir du passé, ne célébrerait-on pas les deux fêtes du 8 février et du 20 octobre, comme le firent dès l'origine les religieuses Bénédictines, à l'endroit même qu'occupe aujourd'hui la Basilique du Sacré-Cœur?

Pour les enfants du V. P. Eudes, il y aurait là toutes les joies de l'espérance. Car, dans cette approbation de ses fêtes, et dans l'adoption de ses offices, ils aimeraient à voir comme un premier pas vers la canonisation de leur père. La Vierge de Paray, Marguerite-Marie, a reçu le titre de Bienheureuse, cinq ans après l'extension de la fête du Sacré-Cœur de Jésus à l'univers catholique. Or, si le plus beau fleuron de la couronne de cette sainte religieuse a été l'institution de la fête du Sacré-Cœur du Fils de Dieu, ne pouvons-nous pas dire que parmi ses autres titres à la vé-



nération des fidèles, le V. P. Eudes peut aussi présenter la gloire d'avoir été choisi de Jésus et de sa Mère, pour établir et propager le culte de leurs Très Saints Cœurs ?

Qu'il en soit ainsi, ô mon Dieu, pour la gloire de votre nom, et pour l'honneur de votre fidèle apôtre. *Amen, amen! Fiat, fiat, o Domine Jesu, propter gloriam tuam, et propter gloriam nominis tui*[1] !

1. *Prière habituelle au V. P. Eudes.*

NOTE ADDITIONNELLE

Le P. Letierce, dans son ouvrage : *Le Sacré-Cœur et la Compagnie de Jésus* (liv. I, ch. III, p. 89-90), cite une lettre du P. Croiset, datée de 1693, et adressée au P. de Villette, supérieur de la maison des Pères Jésuites de Paray. Or, cette lettre, empruntée aux archives de la Visitation de Paray-le-Monial, atteste que, si le P. Croiset ignorait le nom du V. P. Eudes, il reconnaissait du moins le fait et l'antériorité de sa dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Voici, en effet, un extrait de cette lettre : « Les Dames de Saint-Pierre de cette ville (de Lyon), ayant goûté extraordinairement cette dévotion (au Sacré-Cœur), apprirent qu'elle avait été autrefois fort ordinaire dans l'Ordre de Saint-Benoît, dont elles font profession, et qu'il y avait eu, il y a beaucoup d'années, une fête dans l'Ordre et un office à l'honneur de ce Sacré-Cœur. Dieu a permis qu'elles aient trouvé à Paris cet office à neuf leçons, avec une messe très bien composée à l'honneur de ce Sacré-Cœur, le tout approuvé à Tours, avec permission à tout l'Ordre de Saint-Benoît de faire tous les ans cette fête.

« Dès qu'elles eurent reçu cet office et cette messe imprimée, sans différer davantage et sans attendre que le beau tableau qu'elles font faire fût achevé, elles voulurent solenniser cette fête, et le firent avec une magnificence extraordinaire. Elles me firent prier de leur aller dire la messe de communauté. Toutes les autres sont dans les mêmes dispositions ; et comme l'on attend les indulgences, dès que Rome aura parlé, je m'attends à voir solenniser cette fête partout. »

TABLE DES MATIÈRES

PAGES
AVANT-PROPOS . . . . I-IX

DEUXIÈME PARTIE

NATURE DE LA DÉVOTION DU V. P. EUDES AUX SACRÉS-CŒURS

CHAPITRE I. — Objet de la dévotion du V. P. Eudes aux Sacrés-Cœurs 1
CHAPITRE II. — Cœur corporel de la Bienheureuse Vierge . . 16
CHAPITRE III. — Cœur corporel de Jésus 49
CHAPITRE IV. — Cœur spirituel de Marie 79
CHAPITRE V. — Cœur spirituel et divin de Jésus 102
CHAPITRE VI. — Le Cœur Spirituel objet direct de la dévotion aux Sacrés-Cœurs 130
CHAPITRE VII. — Esprit de la dévotion au Sacré-Cœur de Marie. 146
CHAPITRE VIII. — Esprit de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus 165
CHAPITRE IX. — Le Cœur Divin. — La Vie de Dieu dans le Cœur de Marie 205
CHAPITRE X. — Le nom de Cœur divin est donné parfois au Saint-Esprit, jamais au Père 227
CHAPITRE XI. — Jésus, Cœur divin de Marie 241
CHAPITRE XII. — Union des Cœurs de Jésus et de Marie. *Cor Jesu et Mariæ* 275
CHAPITRE XIII. — Légitimité de la formule *Cor Jesu et Mariæ* au point de vue du langage doctrinal et de la liturgie . . 291
CHAPITRE XIV. — Le Cœur divin rentre dans la dévotion au Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge . . . . . . 3[illegible]

PAGES

CHAPITRE XV. — Motifs, Raisons de la dévotion aux Sacrés-Cœurs 331

CHAPITRE XVI. — Actes intérieurs de la dévotion du V. P. Eudes aux Sacrés-Cœurs 338

CHAPITRE XVII. — Actes extérieurs et pratiques de dévotion : Images des Sacrés-Cœurs 367

CHAPITRE XVIII. — Légitimité de l'expression : *Ave Cor Jesu et Mariæ... Te adoramus* 391



RENNES, ALPH. LE ROY
Imprimeur breveté